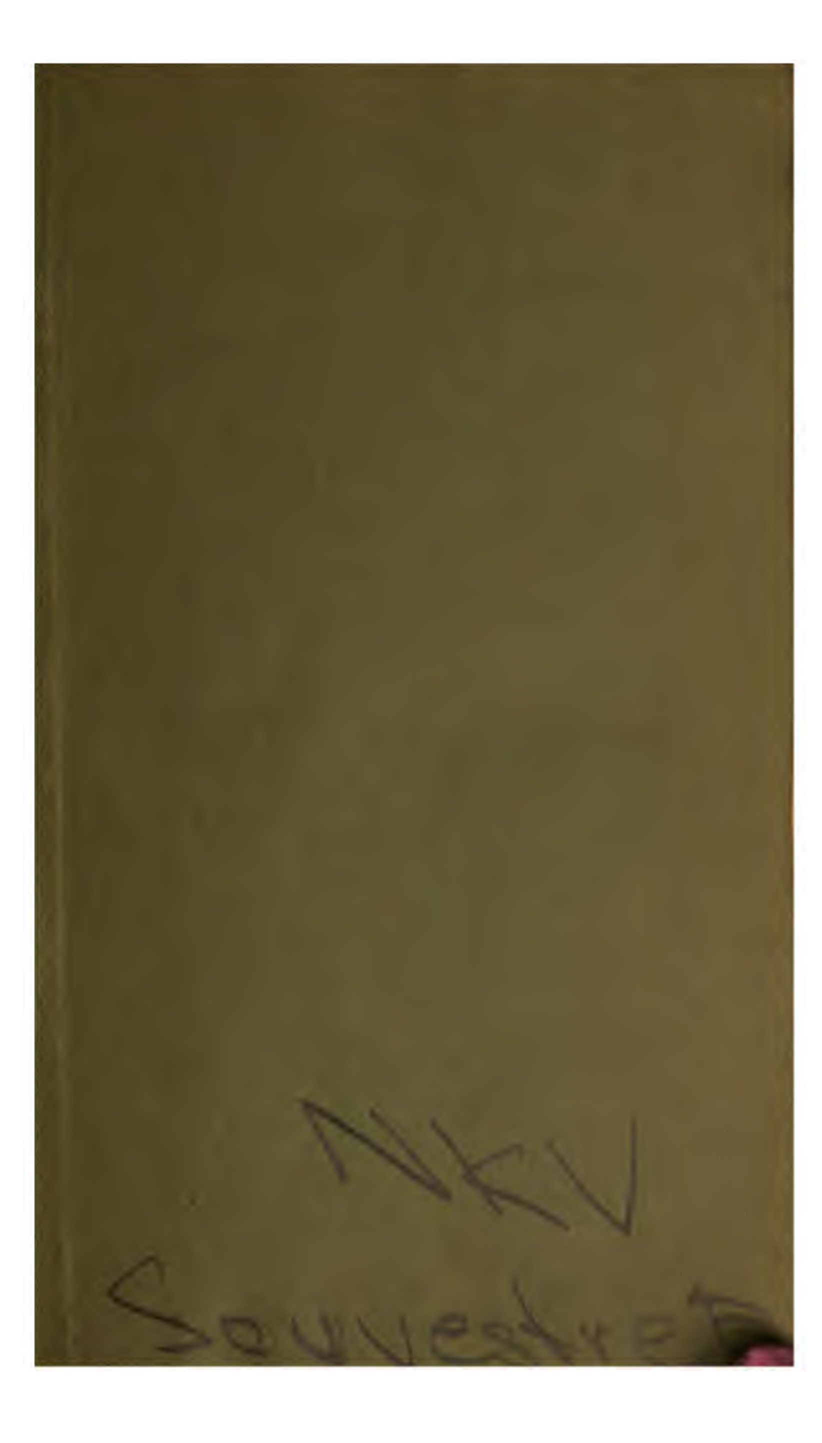

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07585152 1


LENOX LIBRARY
VICTOR
PRETIOSA
FACIT


NKV
Souvestre

NKV

HISTOIRES D'AUTREFOIS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRES

D'AUTREFOIS

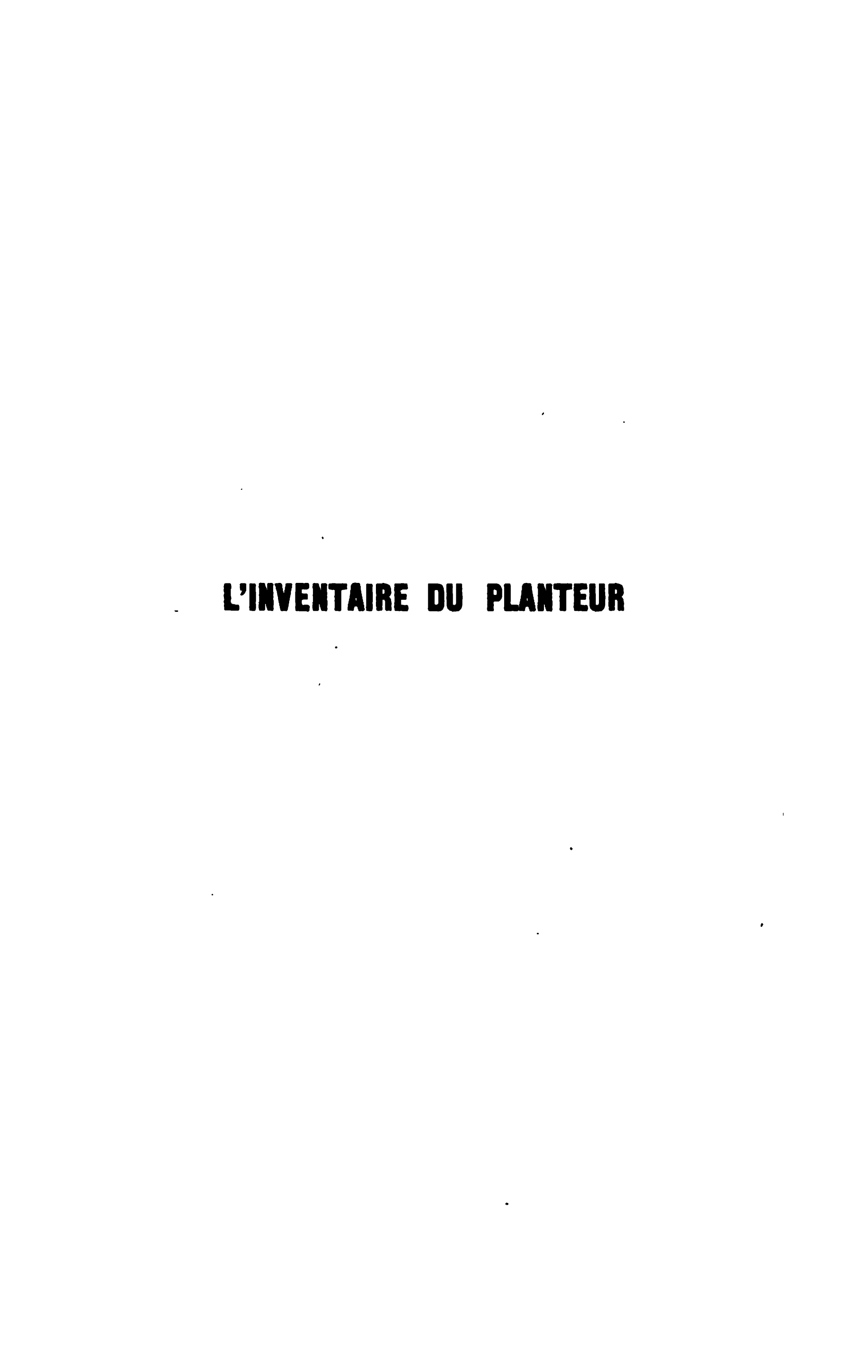
PAR

ÉMILE SOUVESTRE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1854



L'INVENTAIRE DU PLANTEUR

L'INVENTAIRE DU PLANTEUR

Tous deux s'arrêtèrent à l'entrée du bois de chênes qui conduisait à la route de Montgomery.

— Ne venez pas plus loin, dit le jeune homme ; votre père souffre et vous attend.

La jeune Américaine lui saisit la main.

— O mon Dieu ! déjà vous quitter !...

— Ne pleurez pas, ma bonne, ma chère Jenny, vous m'ôteriez tout mon courage. Si vous saviez combien je suis malheureux de partir ! combien j'ai balancé, lorsque M. Jackson m'a parlé de cet emploi à Boston ! Mais j'ai dû céder à la raison. Les affaires de votre père sont plus dérangées qu'il ne le croit lui-même ; sa maladie va chaque jour s'aggravant ; d'un

moment à l'autre, vous pouvez rester sans ressources, Jenny!... En acceptant la position qui m'est offerte, j'assure notre avenir à tous deux; j'aurai maintenant un toit pour vous recevoir, et, dans quelques mois, quoi qu'il arrive, nous serons unis pour toujours. Ne trouvez-vous point cela doux à penser?

— Ah, Jones! répondit l'enfant, en se jetant dans les bras de son fiancé.

Celui-ci la pressa tendrement sur son cœur, et imprimant sur ses yeux humides un long baiser;

— Adieu! répéta-t-il plusieurs fois; adieu, ma fiancée chérie!... ma femme!...

Il la serra encore sur sa poitrine, l'embrassa encore; puis, la repoussant avec effort, il s'élança vers la route de Montgomery.

Jenny demeura longtemps à la même place, cherchant à l'apercevoir à travers les chênes et écoutant s'il ne lui enverrait point un dernier adieu. Enfin, lorsqu'elle fut bien sûre qu'elle ne pouvait plus ni le voir ni l'entendre, elle se rappela son père, et, faisant un effort sur elle-même, reprit lentement le chemin de l'habitation.

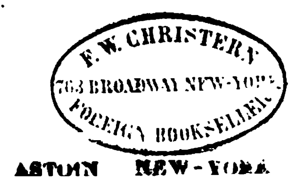
Elle en était peu éloignée, lorsqu'elle aperçut M. Jackson, qui venait à sa rencontre. Elle regarda

d'abord autour d'elle, comme si elle eût cherché les moyens de l'éviter; mais ayant reconnu que la chose était impossible, elle se décida à continuer sa route.

Ce premier mouvement de miss Makensie exige quelques explications que nous croyons utile de donner ici.

M. Jackson, propriétaire d'une plantation voisine à laquelle d'innombrables cotonniers avaient fait donner le nom de *Blanche-Couronne*, était un homme d'environ quarante ans, d'une taille élevée, d'une figure hardie. Il était né en Irlande, et avait été forcé de la quitter pour quelques actes de violence dont on parlait diversement. Arrivé avec les premiers émigrants dans cette partie de l'Alabama, il y avait longtemps vécu de la vie hasardeuse des pionniers, n'ayant d'autre règle que sa volonté, ne connaissant d'autre droit que la force. Sa jeunesse s'était écoulée dans de périlleuses entreprises, au milieu des Criks et des Choctaws, dont il avait été tour à tour l'ami et l'ennemi. On racontait de lui mille histoires qui prouvaient son courage, mais aussi l'énergie fougueuse de ses passions. Il y avait eu dans sa vie d'aventurier des vengeances sanglantes, des combats inouis et d'incroyables aventures. Deux fois il avait enlevé à des chefs Choctaws leurs

HISTOIRES D'AUTREFOIS



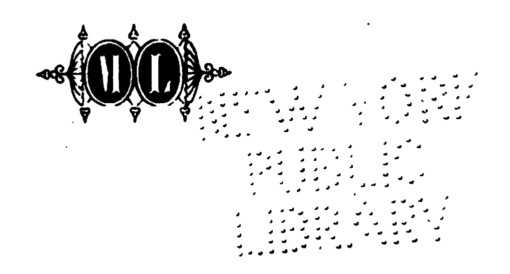
PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRES

D'AUTREFOIS

PAR

ÉMILE SOUVESTRE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1854



L'INVENTAIRE DU PLANTEUR

— Renoncer à M. Cokeril.

— Que dites-vous ?

— Et donner à M. Makensie un gendre assez riche pour le tirer d'embarras.

— Ah ! jamais ! s'écria Jenny, qui s'éloigna du planteur avec un brusque mouvement de répugnance.

— Au fait, dit celui-ci d'un accent amer, miss Makensie est libre de préférer son goût à la vie de son père.

— Oh ! monsieur !

— Du reste, rien ne presse ; c'est seulement dans quinze jours qu'échoit la première obligation souscrite par M. Makensie ; j'aurai l'honneur de me présenter alors à l'habitation.

Et saluant la jeune fille, il la quitta froidement.

Restée seule, Jenny réfléchit avec effroi à ce qui venait de se passer. Elle ne pouvait plus douter des intentions du planteur, et cependant elle avait encore peine à y croire. La position de M. Jackson semblait, en effet, justifier cet étonnement.

Lorsque, quinze années auparavant, il était devenu propriétaire de l'habitation qu'il occupait, il y avait établi, comme la plupart des colons, une femme de couleur, fort belle, dont il avait fait d'abord sa maî-

tresse, mais qui, insensiblement, avait pris chez lui l'autorité d'une épouse. Cette femme l'avait rendu père de deux fils déjà grands, qu'il avait fait élever avec soin, et, dans l'Alabama, où l'on était accoutumé à ces sortes de mariages de la main gauche, on lui donnait généralement le nom de madame Jackson. L'habitude avait enfin tellement légitimé cette union irrégulière, que miss Makensie, quoique sachant la vérité, avait toujours regardé le planteur de la *Blanche-Couronne* comme un homme marié. On comprendra donc combien ses propositions durent la saisir et la surprendre. Du reste, lors même que son affection sincère pour Jones ne lui eût pas rendu toute autre union odieuse, l'idée de chasser ainsi une femme du lit de M. Jackson pour y prendre sa place lui eût fait horreur et dégoût.

Cependant elle s'épouvanta en songeant combien les passions de cet homme étaient redoutables. Comprenant qu'il n'avait procuré un emploi à son fiancé qu'afin de l'éloigner, elle eut un instant la pensée d'écrire à Jones pour qu'il revînt; mais quand recevrait-il sa lettre, et de quel secours, d'ailleurs, pourrait-il être dans les débats d'intérêts qui allaient s'ouvrir ?

D'un autre côté, M. Makensie n'était point en état

de soutenir une telle discussion. Outre que sa maladie le rendait incapable d'une longue application, il avait toujours montré peu d'aptitude pour les affaires. Forcé de quitter les états du Nord par suite d'une faillite qui avait manqué le déshonorer, bien qu'elle n'accusât que son inexpérience, il n'en était devenu ni plus capable ni plus attentif. Il devait à M. Jackson la plus grande partie de l'argent qu'il avait employé, depuis dix ans, à créer son habitation, et sentant l'impossibilité de satisfaire à ses engagements, il avait fait comme tous les hommes faibles en face du danger, il avait fermé les yeux.

Jenny pensa donc que le seul homme qui pût régler convenablement ces affaires était son oncle Williams. Établi dans le New-Hampshire, il promettait depuis longtemps de venir visiter son frère de l'Alabama; la jeune fille lui écrivit pour lui apprendre l'état désespéré dans lequel ils se trouvaient, et le supplier de hâter son arrivée.

Cependant M. Mackensie s'affaiblissait de jour en jour, et tous les remèdes avaient été reconnus impuissants contre cette langueur mortelle. Son mal était un de ceux auxquels les médecins ne trouvent point de nom : la vie semblait décroître en lui comme une

source que quelque feu souterrain fait tarir. Ce n'était point un homme malade, mais un homme qui avait besoin de mourir.

Il continuait pourtant à se lever et à diriger la plantation; seulement, chaque jour, il retranchait quelque chose à ses travaux, et laissait décroître, avec ses forces, sa sphère d'activité : on eût dit qu'il rétrécissait à dessein son horizon pour l'amener insensiblement à la dimension d'une tombe. La fin de cet homme, se retirant ainsi pas à pas de l'existence, avait l'air d'une retraite plutôt que d'une agonie.

Souvent, le soir, après avoir donné des ordres ou réglé quelques comptes, il venait s'asseoir, tout pâle, sous le chèvrefeuille de la pelouse. Alors, en regardant autour de lui ces jeunes arbres qu'il avait plantés et qu'il ne verrait jamais grands, ces constructions commencées qu'il ne devait point finir, et la douce jeune fille qu'il allait laisser sans appui au milieu de ce chaos d'essais inachevés et d'espérances avortées, il sentait un frisson courir dans ses cheveux; il se redressait avec un élan de résolution, rappelait à lui ses forces et s'excitait à vivre!... mais ces réveils d'énergie étaient courts et toujours suivis d'abattements plus

profonds ; aussi M. Makensie les évitait-il comme d'inutiles révoltes contre sa destinée.

Il y a d'ailleurs, dans les agonies insensibles, une langueur qui n'est pas sans charmes, et le père de Jenny s'abandonnait le plus souvent à cette confuse jouissance. Pareil à un voyageur arrêté au sommet de la dernière montagne, il se penchait sur la vie pour en écouter les derniers bruits et en respirer les derniers parfums, sans s'occuper de la nuit, qui venait.... — Suave imprévoyance des mourants, qui leur fait trouver d'étranges douceurs au milieu de leur propre destruction, et qui leur montre l'instant suprême où la sensation s'évanouit et où tout s'efface, comme un soleil couchant de la vie !

Du reste miss Jenny ne négligeait rien pour entretenir cette quiétude. Elle avait deviné les soucis de son père et s'efforçait d'en distraire sa pensée. Lorsque M. Makensie s'inquiétait des cultures qu'il ne pouvait visiter, et craignait pour les récoltes prochaines, qui devaient arrêter ou décider sa ruine, Jenny le conduisait le long des haies de laurier toutes brodées de lis écarlates ; elle lui faisait écouter les oiseaux cachés dans les bosquets de camélias sauvages, lui montrait l'Alabama qui coulait sous les galeries de l'habitation,

les grandes forêts vierges perdues à l'horizon; et, au milieu de tant d'harmonies ineffables, le malade oubliait ses inquiétudes; il respirait l'air embaumé, écoutait le bengalis, contemplait les eaux, les bois, les montagnes, et son bonheur lui semblait de la richesse; et, rassuré par l'opulence de la création, il ne pouvait se croire pauvre, entouré de tant de trésors!...

Jenny était loin de partager la tranquillité qu'elle savait inspirer à son père. Depuis son entretien avec le planteur de la *Blanche-Couronne*, ses inquiétudes allaient chaque jour croissant. Elle avait calculé le temps nécessaire pour que son oncle Williams lui répondît du New-Hampshire; mais, comme il arrive toujours quand on a l'impatience et le désir pour arithmétique, elle n'avait tenu compte, dans ses calculs, ni des obstacles inévitables, ni des retards imprévus, ni de la lenteur des décisions : l'attente et la logique vivent rarement en bonne intelligence; miss Makensie s'étonna donc bientôt de ne point recevoir de réponse, et des craintes de tout genre l'assaillirent!

Un soir que M. Makensie se trouvait plus souffrant que de coutume, il prit le bras de sa fille pour se rendre à la plantation des cotonniers! mais les forces lui manquèrent en chemin, et il s'arrêta sous un berceau

de vignes, où il s'assit accablé. Cependant la brise qui agitait lourdement le feuillage sembla le soulager; sa tête se pencha sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

Jenny était restée debout devant lui, retenant son haleine et n'osant faire un seul mouvement; mais lorsque la respiration égale du malade lui eut appris qu'il dormait paisiblement, elle jeta un dernier regard sur ce front presque dépouillé, sur ces traits transparents, sur ces mains amaigries, et, sentant que les larmes la gagnaient, elle s'éloigna en baissant la tête.

Elle alla s'asseoir à quelques pas, sous un chêne, et il y avait déjà longtemps qu'elle était là, rêveuse, lorsque son nom prononcé près d'elle lui fit jeter un cri; elle se leva vivement et se trouva en face de M. Jackson.

— Je crois que miss Makensie ne m'attendait pas, dit le planteur avec son sourire fauve; je lui avais pourtant annoncé ma visite il y a quinze jours.

— En effet, répondit la jeune fille effrayée.

— Oserai-je demander si miss Jenny a bien voulu réfléchir à notre dernier entretien?

— Oui, monsieur.

— Et ai-je été assez heureux pour lui faire goûter quelques-unes de mes raisons ?

— Je n'ai bien compris qu'une chose, dans tout ce que vous m'avez dit, répliqua la jeune fille avec effort, c'est que mon père avait contracté des obligations qu'il ne pouvait remplir.

— Mille pardons ; mais il me semble avoir aussi indiqué à miss Jenny un moyen de tirer M. Makensie d'embarras.

— Je comptais sur mon oncle Williams, dit-elle, en éludant l'observation de M. Jackson, et j'espérais qu'il serait venu lui-même régler ces affaires.

Le planteur fit un mouvement.

— Ah ! vous avez écrit à votre oncle ? fort bien... Je vois que miss Makensie n'a pas voulu avoir recours à ses amis.

— Je n'ai d'amis que mes parents.

— Et M. Cokeril ?

Jenny releva les yeux avec une sorte d'audace.

— Il est vrai, dit-elle, si Jones était ici, je serais tranquille.

Le planteur fit un signe de dédain.

— J'ignorais que M. Jones fût un défenseur si pré-

cieux, et j'étais surtout loin de penser qu'il pût disposer de dix mille dollars !

— Dix mille dollars !

— C'est le montant de la créance dont M. Makensie doit me payer demain le premier terme.

— Mais mon père n'a pas cette somme !...

— Je le sais.

— Alors vous lui accorderez un délai, monsieur ?... vous attendrez le moment des récoltes ?

— J'ai le droit de faire vendre l'habitation sur-le-champ.

— Mais vous n'en userez point ? demanda Jenny terrifiée.

— Vos résolutions décideront des miennes.

La jeune fille baissa les yeux et se sentit froide jusqu'au cœur.

— Je me suis expliqué trop clairement pour n'avoir point été compris, continua le planteur. Miss Makensie, je vous aime ; soyez à moi, et le repos de votre père est assuré. Je suis riche, vous le savez ; ma fortune entière vous appartiendra : argent, voitures, esclaves, vous disposerez librement de tout. Ce que vous souhaiterez s'accomplira ; ce que vous ordonnerez sera fait. Nous resterons dans l'Alabama ou nous la quitte-

rons selon vos désirs : votre volonté sera souveraine pour moi et pour tous. Ne me repoussez pas, miss Makensie, car je ne veux mon bonheur que par le vôtre !

En prononçant ces derniers mots, Jackson avait essayé de prendre la main de la jeune américaine ; mais celle-ci se rejeta en arrière.

— C'est impossible ! impossible, monsieur ! Je suis la fiancée de Jones, je ne puis être qu'à lui.

— Prenez garde, miss, Jones ne retirera point M. Makensie de la situation dangereuse où il se trouve.

— Oh mon Dieu ! de l'argent !... de l'argent !... s'écria Jenny avec désespoir.

— Ah ! vous commencez à en sentir le prix !...

— Monsieur, reprit-elle en joignant les mains, montrez-vous généreux, rappelez-vous que vous êtes, depuis dix ans, l'ami de mon père.

— Vous êtes sa fille depuis vingt années, miss, et vous refusez de le sauver ; pourquoi un étranger montrerait-il plus de dévouement qu'une fille ?...

— Ayez pitié de moi, monsieur !

— Non ! non ! miss Makensie ; vos prières sont inutiles. Je ne suis pas de ceux qui abandonnent ainsi à l'amiable leurs espérances et ne savent point défendre

leur bonheur: l'expérience m'a depuis longtemps désabusé de la générosité. Je ne dépense point ma force en inutiles sacrifices; je l'emploie à retenir dans mes bras ce que j'aime! Tout ce qui pourra vous livrer à moi, j'y aurai recours... dussé-je vendre jusqu'au lit de votre père!

— Ah! vous ne ferez point cela!

— Vous en déciderez, miss.

— Mon Dieu! ne mettez pas à vos bienfaits un prix impossible!... Que je ne devienne point une cause de tourment et de ruine pour mon père!... Vous êtes riche; que vous importe d'attendre? Hélas! vous n'attendrez pas longtemps! Mais épargnez les derniers jours d'un mourant... Ah! promettez-le-moi, monsieur Jackson, promettez-le-moi!...

Jenny, oublieuse de ses antipathies et de ses effrois, s'était vivement approchée du planteur; elle avait pris ses deux mains, et presque à genoux, la tête rejetée en arrière, elle les serrait sur sa poitrine. En sentant les battements de ce sein gonflé de soupirs, Jackson fut pris d'une sorte de délire; il enleva la jeune fille dans ses bras, et l'approchant assez de lui pour toucher des lèvres ses cheveux blonds:

— Oui, dit-il d'une voix ardente, oui, je vous le pro-

mets!... Mais dites alors que vous serez à moi! Oh! vous ne soupçonnez pas combien je vous aime, Jenny! Depuis six mois, je vous suis partout sans que vous le sachiez : votre vue me fait vivre; j'ai faim et soif de vous! Que de fois, lorsque vous passiez seule dans les rizières, j'ai eu la pensée de fuir en vous emportant dans le désert! Mais non, je ne veux point de violence avec vous; je veux que vous m'aimiez; je le veux, entendez-vous, Jenny!

Il y avait une sorte de fureur et de menace dans cette prière d'amour! la jeune Américaine voulut échapper aux étreintes de Jackson, mais il la retint de force sur son cœur.

— Ah! ne refusez point d'être à moi, reprit-il. Écoutez : vous avez peur, peut-être, de trouver une rivale à *Blanche-Couronne*; rassurez-vous; depuis que je vous aime, je déteste cette femme! je vous la livrerai, si vous voulez; si vous voulez, elle vous servira à genoux; ou, si sa présence vous déplaît, eh bien! je la chasserai elle et ses enfants!... Ce sont des esclaves, je les vendrai au premier marchand qui passera!

— Vendre vos fils?... s'écria Jenny en se dégageant de ses bras.

— Je n'aime que toi! je n'aime que toi!

— Laissez-moi !

— Non, tu m'écouteras.

— Ah ! laissez-moi... vous me faites horreur !

Le planteur pâlit.

— Horreur ! répéta-t-il avec une surprise irritée.

Et comme la jeune fille reculait toujours :

— Ah ! c'est là tout ce que mon amour a pu vous inspirer ; je vous fais horreur !... Eh bien, soit ! je mériterai un tel sentiment ! Allez dire à votre père qu'il se lève, miss Makensie ; le lit où il est couché m'appartient. Tout ceci est à moi, jusqu'à l'air que vous respirez ! Vous n'êtes que des mendiants auxquels j'ai fait l'aumône pendant dix ans ! Mais, on ne me méprise point impunément.—Ah ! je vous fais horreur ! — Faites vos adieux, alors, à tout ce qui vous entoure, miss ; car demain les hommes de justice vous chasseront d'ici ; demain, il ne vous restera point de quoi acheter un cercueil à votre père !

En parlant ainsi, Jackson secouait rudement le bras de la jeune fille, près de défaillir.

— Misérable ! s'écria tout-à-coup une voix.

Le planteur et Jenny tournèrent la tête en même temps. M. Makensie était debout à l'entrée du berceau de vignes, tenant encore à la main les branches qu'il

avait brisées dans son effort pour se lever! Pâle et chancelant, il s'avança vers Jackson, qui était resté immobile; sa respiration sifflait dans sa poitrine, et ses lèvres tremblaient. Jenny, qui s'était précipitée à sa rencontre, se serra contre lui.

— Tu croyais ne parler qu'à un enfant facile à effrayer, dit-il; mais j'étais là, et j'ai tout entendu.

Jackson s'était déjà remis de son premier étonnement.

— Eh bien! dit-il froidement, que décides-tu?

— Je décide, répondit le malade, haletant de colère, que j'irai mourir à l'hospice de Montgomery plutôt que de donner ma fille à un bandit d'Irlande.

— J'entends, tu as encore pris tes précautions pour faire banqueroute.

A ce mot, qui rappelait à Makensie un malheur dont on lui avait fait autrefois une honte, il s'élança vers le planteur la main levée. Jackson, fit un pas en arrière, et tirant un pistolet qu'il tenait caché, selon l'usage des colons, il le dirigea contre le malade; mais celui-ci n'attendit pas le coup; l'effort qu'il venait de faire avait épuisé ce qui lui restait de force: il ouvrit les bras en chancelant, fléchit sur lui-même et tomba.

— Mon père ! mon père ! s'écria Jenny en se jetant à genoux prés de lui.

M. Makensie la regarda, tendit la main vers elle...., voulut parler....; puis sa tête retomba en arrière, et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir.

II.

La première douleur de Jenny fut affreuse ; bien qu'elle s'attendît depuis longtemps à ce moment fatal, elle se trouva sans force pour le supporter. On peut prévoir la perte d'un père, et s'y croire résigné ; mais lorsqu'il manque, on découvre que cette résignation n'était qu'une espérance déguisée. Puis, tant que nous voyons l'être aimé, nous devinons mal ce que c'est que mourir ; on ne comprend la mort que par l'absence.

Miss Makensie l'éprouva vivement ; tant qu'elle put voir même le cadavre de son père, son désespoir eut une certaine mesure, et elle conserva, au milieu de tous ses déchirements, une sorte de doute consolateur ; mais une fois le cercueil emporté et la maison redeve-

nue silencieuse, une conviction écrasante s'empara de son âme; elle sentit comme un vide immense dans sa vie, et comprit enfin clairement qu'elle était orpheline.

Le cri qui s'échappa de son cœur à cette pensée fut autant d'épouvante que de douleur. Les menaces de Jackson, un instant oubliées, lui revinrent alors à la mémoire. Elle regarda autour d'elle, et, se voyant seule, sans amis, sans parents, sans protecteurs, elle sentit l'espoir s'abîmer sous ses pieds comme une barque submergée.

La vue de son oncle qui arriva le soir même l'arracha heureusement à ce délire d'épouvante. Williams Makensie, qu'elle n'avait jamais vu auparavant, était un véritable descendant de Penn : grave avec les hommes, doux avec les femmes et les enfants, il avait toujours vécu, sans révolte, sous le double joug de la loi et de l'Évangile. Bien que le feu des passions n'enflammât jamais ni son regard ni sa voix, il y avait de la tendresse dans son œil serein, et son accent devait rappeler celui du Christ sur la montagne.

Après avoir embrassé Jenny, il l'assit sur ses genoux et la laissa pleurer quelque temps contre son épaule; puis, relevant le front de la jeune fille avec une sollicitude paternelle :

— Assez, lui dit-il ; Dieu permet les larmes, mais il aime le courage. Ne vous croyez point orpheline parce mon frère n'est plus ; vous serez ma fille désormais, et je vous chérirai comme on chérit son dernier enfant.

Cependant la mort de M. Makensie avait bientôt été connue dans l'Alabama, et avait donné l'éveil à ses créanciers. On les vit arriver de Montgomery et d'ailleurs, apportant leurs règlements de compte. M. Jackson se présenta à son tour avec les titres de ses énormes créances.

Comme les affaires de M. Makensie étaient fort en désordre, son frère et le planteur de la *Blanche-Couronne* furent priés de dresser un inventaire exact de la succession. Tous deux se partagèrent le travail : Jackson se chargea d'examiner les livres et les papiers du mort ; Williams de dresser un état des terres et des récoltes.

Miss Makensie était loin de soupçonner que cet inventaire préparait sa perte.

Le travail de l'oncle Williams et de Jackson, relativement à la succession de M. Makensie, dura une semaine entière, pendant laquelle Jenny s'abstint de sortir, afin d'éviter la rencontre du planteur. Cependant ces jours de retraite, loin d'exalter son désespoir, le

calmèrent. Les distractions qui nous sont apportées par les autres peuvent nous étourdir ; mais dès qu'elles nous manquent l'angoisse revient, aussi nouvelle et aussi poignante. Dans la solitude, au contraire, on voit la douleur face à face, on la manie, on s'y habitue ; elle n'a plus bientôt à nos yeux rien de nouveau, et l'on s'en console, non pour l'avoir fuie, mais pour l'avoir épuisée.

Jenny, d'ailleurs, éprouvait quelque joie à penser qu'elle quitterait dans peu de temps un lieu où tout lui rappelait de tristes souvenirs et de perpétuelles terreurs.

Enfin l'inventaire se termina, et ceux qui avaient des droits à faire valoir sur la succession furent convoqués pour entendre le rapport de Williams et de Jackson.

Une réunion de créanciers chez leur débiteur est toujours un spectacle curieux, c'est là que la cupidité et l'égoïsme se montrent dans leur splendeur. Il faut voir tous ces hommes se regarder et s'observer avec un mécontentement soupçonneux ; il faut les entendre s'interroger précautionnellement et se mentir sans rougeur. Les yeux se promènent partout ; on inventorie ce qu'on aperçoit, on touche le marbre des cheminées, la soie des rideaux ; on cherche sur le piano le nom du

facteur; on estime, on soupèse chaque chose, et l'on marque d'avance le morceau que l'on tient à emporter de cette curée.

Les créanciers de M. Makensie avaient déjà fait cet examen en détail lorsque Jackson et Williams entrèrent.

Celui-ci était triste; mais dans les yeux de l'autre brillait une joie sauvage. Tous deux s'assirent en face de l'assemblée, et Williams commença à lire l'inventaire qu'il avait dressé.

Les terres, l'habitation, les récoltes, les esclaves y étaient estimés avec une exactitude scrupuleuse; le tout montait à la somme de vingt mille dolars.

— Vingt mille dollars seulement! s'écrièrent plusieurs créanciers.

— Attendez, interrompirent quelques autres : M. Jackson a peut-être découvert des valeurs dans les papiers de M. Makensie.

— Aucune, messieurs.

Ce fut alors une rumeur générale, et les récriminations contre le défunt éclatèrent.

— Je l'avais toujours prévu, dit un gros Hollandais, enrichi dans le commerce des nègres : c'était un

correspondant de la société de colonisation, un abolitioniste déguisé.

— Il a voté contre Trelitt, ajouta un entrepreneur d'élections.

— Un homme sans religion, qui faisait de la musique le dimanche, répéta un quaker scandalisé.

Et les cris de réprobation allaient croissant..

— Ainsi nous perdrons un tiers au moins.

— Vous ne perdrez rien, messieurs, dit Jackson; l'inventaire de M. Williams Makensie ne comprend pas toutes les propriétés de son frère, et il en a oublié une des plus importantes.

— Laquelle.

— Sa fille.

Il y eut un murmure d'étonnement, et tout le monde se regarda.

— Je ne vous comprends pas, dit Williams.

— Je vais me faire comprendre, monsieur. Ces pièces, trouvées parmi les papiers de M. Makensie, prouvent que la femme qu'il épousa en Louisiane, il y a vingt ans, était de race esclave; or les enfants devant suivre, d'après nos lois, la condition de leur mère, miss Jenny, fille d'un esclave, est esclave elle-même, et appartient comme telle à la succession de M. Makensie.

— C'est impossible ! s'écria Williams ; où sont ces papiers, monsieur ?

— Les voici.

Le vieux colon fut prié de les lire à haute voix.

Il résultait de ces pièces que des démarches avaient été faites par M. Makensie pour l'affranchissement de la mère de Jenny, mais qu'elles avaient été interrompues, d'abord par la faillite qui l'avait forcé de quitter la Louisiane, puis par la mort de sa femme. Les preuves étaient, du reste, trop claires pour permettre le plus léger doute.

Williams demeura un instant immobile après cette lecture.

— Monsieur est-il convaincu ? demanda Jackson ironiquement.

Le vieillard accablé garda le silence.

— M. Williams Makensie comprend maintenant, j'espère, que sa nièce est une valeur qu'il doit ajouter à l'inventaire.

— Écoutez-moi, dit celui-ci en se levant, je n'ai rien à dire contre votre loi infâme; c'est la loi!... seulement, je demande à racheter la fille de mon frère. Je suis pauvre et j'ai six enfants; mais, à défaut d'autre héritage, ceux-là sont sûrs de la liberté. Je paierai

pour Miss Makensie le prix de l'esclave le plus robuste de l'Alabama; vous trouverez peut-être que c'est acheter assez cher une enfant sans force et inhabile à tous les travaux.

— Miss Jenny est belle, fit observer un créancier, et l'on trouve toujours de l'occupation pour une jolie fille.

— Horreur! s'écria Williams.

— On voit que vous ne connaissez point l'article, *massa*, dit en riant le Hollandais; du reste, on n'a l'habitude de vendre ni d'acheter en cachant la marchandise: où est la quarteronne, qu'on l'estime en conscience?

— C'est juste, répéta-t-on de toutes parts; il faut la voir: faites venir la jeune fille.

M. Makensie essaya vainement des objections: on ne l'écouta point; il comprit que la résistance serait inutile, et, craignant que quelque autre n'allât chercher Jenny, il sortit pour l'avertir lui-même.

Il la trouva occupée à arroser des fleurs: en apercevant son oncle elle sourit d'abord; mais presque aussitôt elle remarqua sa pâleur.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle effrayée.

Williams n'avait ni le temps ni la présence d'esprit

nécessaires pour adoucir la nouvelle qu'il venait lui apporter. Il la lui annonça donc brusquement et sans préparation. Miss Makensie fut comme frappée de la foudre.

— Ne craignez rien, lui dit le vieillard; quoi qu'il puisse m'en coûter, je vous sauverai.

Miss Jenny ne le crut pas. Avec cette lucidité rapide et profonde que donne le danger, elle avait compris sur-le-champ que tout espoir était perdu, et qu'elle était tombée au pouvoir de l'homme qu'elle avait si outrageusement repoussé.

Cette conviction soudaine, qui aurait pu l'abattre, la releva au contraire. Tant que l'on peut disputer quelque chose au malheur, on s'épuise en angoisses déchirantes. Mais quand le désastre est immense et irréparable, on s'y abandonne. Alors, d'ailleurs, il s'élève dans l'âme de subites résolutions qui arrêtent tous les désespoirs; les extrêmes douleurs décident aux extrêmes remèdes, et l'abandon de soi-même tient lieu de consolation.

Ce fut donc avec une sorte de calme pareil à celui du condamné partant pour l'échafaud, que Jenny dit à son oncle qu'elle était prête à le suivre. Sans chercher à s'expliquer la cause de cette courageuse tranquillité

M. Makensie s'en réjouit et encouragea sa nièce à y persister.

Cependant les créanciers attendaient avec impatience et trouvaient que l'absence de l'oncle se prolongeait outre mesure; les plus soupçonneux s'inquiétaient déjà.

— S'il allait faire échapper sa nièce, dirent les plus avides.

— Non, répondit le Hollandais qui avait entr'ouvert la porte; la voici.

Williams parut en effet, tenant par la main miss Makensie.

La jeune fille était si pâle, mais si fière, il y avait dans toute sa personne une douleur si haute et si ré-résolue, que les créanciers s'écartèrent devant ses pas.

— Je vous amène votre esclave, dit le vieux colon avec une dignité amère; puisque les créatures de Dieu sont ici des choses que l'on vend et dont on hérite, voyez vous-même ce que je dois vous la payer.

— C'est de la marchandise de première qualité, murmura à demi-voix le Hollandais.

— Mettez-la donc à prix, monsieur.

Les créanciers ayant confirmé cette prière, le mar-

chand d'esclaves s'approcha de Jenny, l'examina avec attention, la mesurant et la soupesant de l'œil.

— On en trouverait deux mille dollars, dit-il.

— J'en donne trois mille, répliqua Williams.

Les créanciers allaient se consulter, lorsque Jackson, qui avait tout suivi jusqu'alors avec un sourire silencieux, s'avança et dit froidement :

— Je donne six mille dollars.

Au son de cette voix, Jenny tressaillit, mais ne montra aucune surprise : elle l'attendait.

— Sept mille dollars, reprit Williams.

— Huit mille.

— Neuf mille.

— Dix mille.

M. Makensie s'arrêta comme effrayé. Il pensa que dix mille dollars formaient plus de la moitié de la fortune qu'il devait laisser à ses enfants. Jenny, qui s'aperçut de cette hésitation, lui saisit la main :

— C'est assez ! mon oncle, balbutia-t-elle, abandonnez-moi.

— Monsieur, dit Williams à Jackson, je sais que vous pouvez disposer de plus d'or que moi ; mais ayez pitié de ma pauvreté. Ceci n'est point une lutte que j'engage contre vous..., c'est un devoir que j'accom

plis; ue m'enlevez pas cette enfant : c'est la fille de mon frère; je lui ai promis d'être son père désormais : au nom du Dieu tout-puissant, ne me l'enlevez pas!

Le vieillard avait la voix tremblante et des larmes dans les yeux. Il prit la main de Jenny, et, se tournant vers les créanciers :

— Je donnerai douze mille dollars, dit-il.

— J'en donnerai quinze mille, répliqua Jackson froidement.

— Abandonnez-moi! abandonnez-moi! cria Jenny.

Mais Williams était pâle de colère et de douleur.

— Mon frère redoit vingt mille dollars, s'écria-t-il! Eh bien! je m'engage à les payer dans une année.

— Je les paie de suite, répondit Jackson, en jetant sur la table les vingt mille dollars en banknotes.

A cette vue les créanciers se rapprochèrent d'un mouvement commun.

— Affaire conclue, s'écria le Hollandais : à nous les billets, et à vous la fille.

M. Makensie se laissa tomber sur un fauteuil et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Cela devait être, dit Jenny, avec une sorte de désespoir calme et profond; cela devait être, ô mon oncle! vous n'étiez pas assez riche pour me sauver!...

Ne vous affligez pas, car je suis résignée ; et rappelez-vous ce que vous m'avez dit vous-même : *Dieu permet les larmes, mais il aime le courage.*

Puis, tombant à genoux devant le vieillard et saisissant ses mains :

— Écoutez seulement ma dernière prière, ajouta-t-elle d'une voix vibrante de larmes retenues : Jones est maintenant à Boston, plein d'espérances !... Dans ce moment peut-être il fixe le moment où nous devons être réunis pour toujours ! Je crains sa douleur lorsqu'il apprendra le coup qui me frappe : que cette nouvelle ne lui soit pas du moins apportée par un étranger ! Promettez-moi de la lui annoncer vous-même, ô mon oncle ! de veiller sur son désespoir et de le consoler.

— Je te le promets, répondit Williams en pleurant.

La jeune fille américaine retira de son doigt un anneau d'or :

— Vous lui rendrez sa bague d'alliance, dit-elle; mais répétez-lui bien que j'aurai vécu et que je mourrai sa fiancée !

L'oncle et la nièce restèrent quelques instants dans les bras l'un de l'autre, étouffés par les sanglots. Enfin celle-ci sembla faire un effort surhumain ; elle posa les deux mains sur son cœur, comme si elle eût

voulu y refouler le désespoir, se leva et jeta autour d'elle un regard effaré.

Les créanciers s'étaient retirés dans la pièce voisine pour régler leurs comptes, et elle se trouvait seule avec M. Makensie. Elle fit quelques pas autour de cette salle, où tout lui était familier; ses yeux se reposèrent sur les fleurs cultivées par elle, sur la corbeille d'écorce renfermant sa broderie, sur la volière qu'elle avait coutume de soigner, et, ouvrant les bras comme si elle eût voulu tout embrasser :

— Adieu, dit-elle, tout ce que j'ai aimé!

Puis, apercevant un portrait de femme suspendu au mur :

— O ma mère! béni soit Dieu de t'avoir fait mourir la première! Du moins tu n'auras pas vu vendre ta fille, et maintenant tu es libre pour toujours!

Elle s'approcha alors de la fenêtre, regarda la campagne, le ciel et l'Alabama, qui coulait sous le balcon, et se cacha le visage.

Il y eut encore un silence pendant lequel on n'entendit que les soupirs de la jeune fille et du vieillard. Tout à coup la porte s'ouvrit et Jackson parut.

— Je viens savoir si miss Jenny a pris congé de son oncle, dit-il lentement.

— Cette vente est-elle donc réellement et irrévocablement accomplie ? demanda Williams.

— En voici l'acte signé par les créanciers, monsieur.

Le vieux colon prit machinalement le papier et demeura accablé.

— Et le prix payé pour moi a fini d'acquitter ce qui était dû ? demanda Jenny ; l'honneur de mon père est à l'abri désormais ?

— M. Williams Mahensie recevra tout-à-l'heure quittance générale pour son frère ; il ne reste plus à miss Jenny qu'à suivre son nouveau maître.

— Alors, adieu mon oncle Williams ! cria la jeune fille en étendant les bras ; adieu Jones, adieu ma mère !...

Et, courant vers la fenêtre, elle se précipita dans l'Alabama.

LA BOURGEOISE

LA BOURGEOISE.

I.

— Mon Dieu, que c'est beau le commerce! qu'un commerçant est un être noble et supérieur! Dites-moi, ne vous êtes-vous jamais arrêté, immobile de surprise, devant un de ces hommes-barêmes qui se sont faits livres à parties doubles, et dont l'intelligence entière est passée dans un carnet à échéance! Quelle irrésistible force de volonté n'a-t-il pas fallu pour vider leur poitrine du cœur qui s'y trouvait, pour se faire hommes artificiels, se recomposer pièce par pièce, remplacer toutes leurs passions, tous leurs élans, par l'admirable calcul de l'intérêt simple et composé? Oh! je vous le demande avec sincérité, connaissez-vous

un être plus curieux, plus étrange, plus fantastique, que l'épicier, tant et si lâchement raillé par ce siècle gamin, qui siffle toutes ses gloires? Qui sut jamais mieux que lui dompter les influences mesquines de la nature? Brutus de la boutique, qui sut marcher plus obstinément, plus irrévocablement dans la route tracée? N'y a-t-il pas quelque chose de saisissant dans le calme de cet être humain qui a pris à deux mains toutes les illusions de la vie, comme des fleurs qui voilaient son chemin, et qui les a foulées aux pieds? N'est-ce pas un spectacle à épouvanter que de le voir abdiquer gaîment sa part de paradis terrestre pour s'incruster à un comptoir, se souder à une balance, se faire trousse d'échantillons; et, matérialisé ainsi, devenu une chose qui marche, qui compte, qui vend, rester indifférent à tout ce que le Créateur a jeté de beau et de caressant autour de nous; au soleil mourant dans la mer, à un chant sortant, à minuit, d'une fenêtre entr'ouverte, à une étoile brillant seule au ciel, comme la nacelle enflammée d'un archange? O fantastique, ô prestigieux, ô prédestiné, ô dramatique épicier! pourquoi lord Byron ne t'a-t-il pas connu?

Celui qui se répétait mentalement cette belle tirade sur les épiciers, était un jeune homme d'environ vingt-

quatre ans, parcourant alors la *Fosse,* à Nantes, une main dans son gousset et tenant de l'autre un crayon et un memento. Trois énormes *barges*, chargées de café bourbon, débarquaient leur fret devant le *Sanitat;* mais le jeune commis-marchand, plus occupé de ses réfléxions que du débarquement, avait depuis cinq minutes les yeux tournés vers l'horizon, du côté de *Trentemoux*.

— Faites donc attention, Bian! s'écria tout-à-coup une voix qui sortait d'une tente élevée sous les grands arbres, voilà trois balles que vous oubliez de marquer.

Le jeune homme se détourna vivement, et répara son omission.

— Pardon, monsieur Durand, mais on ne fait pas un négociant en huit jours, dit Edmond Bian en souriant doucement.

Presqu'au même instant, celui à qui il parlait sortit de la tente.

C'était un homme grand, pâle, presque chauve et d'environ quarante ans. Il s'approcha du parapet, cracha dans la rivière, s'appuya le front sur sa main gauche, et se mit à regarder vers le bas du fleuve, d'un air mélancolique. Ses yeux semblaient s'égarer avec préoccupation sur cet admirable mélange de feuillages,

de mâts et de maisons blanches, que présente la Loire du côté des *Salorges*. Edmond s'approcha.

— Eh bien, vous voilà comme moi en admiration devant ce spectacle, dit-il. Cet aspect est si beau ! surtout par un temps de brume comme aujourd'hui, et avec ces barques qui glissent là-bas, sans que l'on sache si c'est sur le fleuve ou dans le ciel. Cette île qui a l'air d'une corbeille de verdure flottant sur les eaux... Mais à quoi pensez-vous donc, tout silencieux ?

L'homme chauve détourna sa figure pâle, et regarda le jeune homme avec des yeux bleu-porcelaine.

— Je pensais, dit-il, qu'il n'y a pas assez d'eau en rivière pour que la *Créole* puisse monter ; ce retard nous fera perdre au moins un demi pour cent sur nos cafés.

Edmond fit un pas en arrière et tourna brusquement le dos sans répondre.

Depuis huit jours qu'il habitait Nantes, ce n'était pas la première fois qu'une parole glacée était tombée sur son enthousiasme comme une douche sur le front d'un aliéné.

Edmond Bian était venu apprendre le commerce chez son oncle Joseph-Anselme-Barnabé Poireau et compagnie. Il avait été reçu par celui-ci, sur lettre

d'avis, avec autant d'égards que la meilleure pacotille des Antilles, et l'on commençait depuis quelques jours à l'initier aux arcanes du négoce.

Joseph-Anselme-Barnabé Poireau, de Nantes, était un de ces êtres privilégiés qui plantent une graine de radis et à qui il pousse un oranger. Avec des capacités médiocres tout lui avait réussi. Il avait traversé heureusement les révolutions, se tenant toujours sagement dans le parti du plus fort. Administrateur d'une commune rurale dans laquelle il possédait une maison de campagne, il avait su se maintenir à son poste sous tous les pouvoirs. A chaque changement de dynastie, il écrivait à Paris pour *accuser réception du nouveau gouvernement* et protester de son dévouement à l'ordre de choses qui venait de s'établir. Il était arrivé ainsi jusqu'en 1830, acquérant la réputation d'un homme trop modéré et trop sage pour s'occuper des affaires de son pays.

Comme je l'ai déjà dit, Edmond Bian fut reçu par l'honorable négociant avec tous les égards que l'on doit à sa famille; car Barnabé Poireau avait hérité des vieux principes, et professait un égal respect pour les denrées coloniales et pour les cousins. On pouvait

exiger son affection, un acte de naissance à la main. C'était ce qu'on appelait un bon parent.

Cinq jours après son arrivée à Nantes, Edmond écrivit à l'un de ses amis, avocat à Angers, la lettre qu'on va lire.

« Mon cher Stanislas,

« Prépare ma mère à mon retour, car je ne pourrai « me résoudre à demeurer ici au milieu des balances, « des bûches de Campêche et des négociants.

« Mon oncle est un excellent homme (tu le connais), « rond, fleuri, gaillard; un homme aussi facile dans la « circulation qu'une bonne vieille pièce de cinq francs « quatre-vingtscentimes que les juifs n'ont pas rognée. « J'aimerai beaucoup à le voir une fois par mois, après « dîner, à l'heure où je digère et où je ne pense pas; « mais pour mon usage particulier, il est un peu trop « positivement ennuyeux. D'ailleurs il exige dans « ceux qui l'entourent une ponctualité, une liberté « d'esprit que je ne pourrai jamais atteindre. Il faut, « depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures « du soir, calculer des bordereaux, jurer contre des « portefaix, marchander avec les pratiques, ou faire « peser du sucre terré et non terré!... Mieux vaudrait

« fabriquer, pendant douze heures, des têtes d'épin-
« gles ou des circulaires ministérielles !

« Pour toute société, j'ai, dans la maison, l'ancien « commis de mon oncle, aujourd'hui son associé, « M. Durand, le meilleur homme du monde aussi, mais « la plus flegmatique, la plus commerciale, la plus « arithmétique figure que tu aies jamais pu rêver. Il « était *saute-ruisseau* chez M. Poireau, et à force de « persévérance il est parvenu à devenir son égal. C'est « un homme qui ferait une balance de comptes au « milieu des débris du monde, et je suis sûr qu'au « jour du jugement il se réveillera en répétant sa table « de multiplication. Il fournit la preuve vivante de « cette vérité, que pour arriver à un but il suffit de le « vouloir longtemps. Il est devenu riche parce qu'il « n'a jamais eu d'autres pensées. Aussi a-t-il tout « pouvoir dans la maison, et je dois dire qu'il n'en « abuse pas. Vous verriez une règle de trois se mettre « en colère plutôt que lui. Il a calculé combien la « patience rapportait pour cent, et sait au juste quel « avantage il y a dans la douceur. Tu conçois que sa « réputation sur la place est excellente et qu'il jouit « d'un certain crédit dans la ville. C'est un de ces « hommes dont on fait des marguilliers ou des ad-

« joints, selon que le pouvoir s'appelle Charles ou « Philippe.

« Tant qu'à ma cousine Rose, je ne t'en parlerai « pas; c'est à peu près tout ce qu'on peut en dire. « — Figure-toi une petite personne pâle, ayant de « grands yeux bleus et de fausses manches en toile « verte, pour ne pas tacher sa robe. Elle tient le livre-« journal, fait des factures en belle anglaise, et passe « sa vie entre les cartons de correspondance, les pains « à cacheter et les grattoirs. Elle me fait ici l'effet « d'une double porte ; je ne la remarque pas tous les « quinze jours.

« Juge, Stanislas, si j'étouffe au milieu de cette « famille ! Je serais déjà reparti sans ma mère. Elle « voudrait me voir un état qui me promît de la for-« tune, elle pense que mon oncle pourra m'être utile ; « tout son avenir s'est basé là-dessus. Elle m'a bâti « une vie à sa manière, à laquelle je n'ose pas encore « toucher ! Et pourtant, tu sais, ami, que je ne « suis point né pour les étroites et tracassières occu-« pations que l'on veut me donner. Soit folie, soit ins-« tinct, je sens parfois ma main qui se porte sur mon « front, et je me dis, comme André Chénier : *J'ai « quelque chose là !*

« Malgré la prosaïque existence qui m'entoure, « l'enthousiasme et le délire débordent en moi.... Je « ne puis voir un livre nouvellement imprimé sans « éprouver un battement de cœur. Lorsqu'un nou- « veau nom surgit dans les arts, je me sens saisi, « mécontent.... Il me semble que toutes les places se « prennent et qu'il ne m'en restera plus. Je suis triste « de la gloire des autres ; je résiste à la conviction de « leurs triomphes, et il y a des heures (j'en rougis, « ami) où je me crois envieux !... — Oh ! c'est chose « ignoble, en vérité, que le cœur humain !

« Adieu, mon *vultur togatus ;* de bonnes digestions, « et des procès,

« EDMOND BIAN. »

Huit jours après le départ de cette lettre, au fond d'une des maisons les plus obscures de la Fosse, dans un bureau de huit pieds carrés, séparé du reste de la chambre par un grillage de sapin, une jeune fille était assise, le corps droit, et sérieusement occupée à remplir de chiffres les colonnes d'un registre. A son petit bonnet de tulle, sous lequel paraissaient quelques papillottes en papier gris, à ses vieux gants tachés d'encre et coupés au bout des doigts, à son tablier noir

à larges poches, à ses fausses manches vertes, et surtout à son front pâle et fané, il était facile de la reconnaître pour une de ces filles de marchand clouées dès l'enfance à un comptoir, et tout étiolées à l'air étouffant d'un cabinet d'affaires. C'était Rose Poireau.

Il eût été malaisé de dire si Rose Poireau était laide ou jolie. Elle passait dans le quartier pour peu favorisée de la nature, car elle n'avait ni la fraîcheur vermillonnante, ni les formes vigoureuses qui réjouissent un œil bourgeois ; mais, sans posséder ce qui constitue la beauté à l'usage des commerçants en gros, Rose avait quelque chose qui l'eût fait trouver charmante dans une autre classe, sous un autre costume, et avec des habitudes différentes. Sa longue figure décolorée était à peine animée par deux grands yeux bleus, ses épaules étaient courbées, sa poitrine creuse, sa démarche embarrassée, et cependant il y avait à travers tout cela je ne sais quelle élégance aristocratique, caricaturée plutôt que détruite par des vêtements démodés et sans grâce. A la vérité, c'était là de ces nuances subtiles qui ne pouvaient s'apercevoir qu'après un long examen. En général, la première impression à la vue de Rose Poireau lui était défavorable. L'habitude de demeurer assise et accoudée lui avait donné

des mouvements raides, saccadés; son corps, comme celui des poupées articulées, ne semblait composé que de trois pièces : le buste, les jambes et les bras. Chacune de ces portions évolutionnait à part, brusquement et d'un seul coup.

Cependant pour l'observateur attentif il était facile de voir qu'il y avait entre la nature de Rose et la position où le hasard l'avait placée, un contraste choquant qui se reflétait sur toutes ses actions. Elle semblait avoir deux côtés gauches ; chez elle, rien n'était à sa place, tout manquait d'aisance et de liberté.

Et comment en eût-il été autrement ?... Rose n'avait jamais eu d'enfance. A peine avait-elle su écrire, que son père l'avait attachée à un bureau. Dépouillée des joies du premier âge, elle n'en avait jamais eu la gentillesse; aussi avait-elle conservé cette gaucherie timide qui n'appartient ni à l'enfant, ni à la jeune fille, et que donnent si fréquemment les éducations forcées des colléges. Car l'élégance du corps dépend presque toujours du bonheur des premières années; beaucoup d'hommes ne sont disgracieux que pour avoir été malheureux. L'enfance est comme une fleur, qui ne se développe qu'en plein air et aux rayons d'un soleil caressant.

Cependant, depuis l'arrivée d'Edmond Bian, il s'était fait quelques changements dans l'extérieur de Rose. Le poétique jeune homme était tombé comme une étoile dans la sphère obscure qu'elle habitait. C'était la première fois qu'elle avait entendu un homme parler d'autres choses que de tarifs et d'arrivages. Aussi, depuis quelques jours, paraissait-elle plus distraite. Son visage s'animait d'une rougeur subite en présence d'Edmond, et Barnabé Poireau s'était aperçu, avec stupéfaction, que sa fille faisait des pâtés sur ses registres et des erreurs dans ses additions.

Au moment où nous avons représenté Rose à son bureau, elle achevait le travail de la matinée. Lorsqu'elle eut fini, elle s'appuya toute pensive sur son pupitre, les yeux fixes et grands ouverts. Un pas vif qui se fit entendre dans les escaliers l'arracha à sa méditation; elle se hâta de reprendre sa plume, en rougissant jusqu'aux tempes. Edmond entra.

Il s'approcha de la jeune fille et lui remit un papier.

— C'est le recensement du grand magasin, dit-il.

Rose le remercia.

— Encore du travail, ajouta le jeune homme; ce sera long à transcrire et cela va bien vous ennuyer.

— Oh, du tout! au contraire.

Edmond sourit, et parut chercher quelque chose sur le bureau.

— J'avais là un relevé de factures que mon oncle m'avait prié d'achever.

— Le voici.

— Mille remercîments... Ah ! mon Dieu que d'additions... J'en bâille d'avance.

Rose releva la tête, prit un petit carré de papier qui se trouvait près d'elle, et le présenta timidement.

— Tenez, j'ai fait là cette somme, en m'amusant. Elle est juste : vous n'aurez qu'à reporter le total sur le livre.

— En vérité, s'écria Edmond ; parbleu ! ma cousine, voilà une galanterie arithmétique que je n'oublierai jamais.

Rose baissa la tête, humiliée. Elle avait eu l'intention d'éviter à Edmond un travail qui lui déplaisait, elle n'avait réussi qu'à s'attirer une plaisanterie ; elle sentit les effets de sa maladresse habituelle.

Cependant Edmond s'assit, et commença à transcrire quelques articles avec nonchalance. Pendant dix minutes le plus profond silence régna dans l'appartement ; mais bientôt le jeune homme céda évidemment à l'ennui du travail qu'il faisait et au désir de lier conver-

sation. Il parlait à son papier, chantait tout bas; enfin il s'approcha de la fenêtre, comme pour tailler sa plume.

Rose écrivait toujours.

— Je vous admire, ma cousine, dit-il enfin, rien ne vous dérange. Comment pouvez-vous travailler par ce beau soleil?

— J'y suis accoutumée.

— Et quand le soleil rit sur la Fosse comme maintenant, vous n'avez jamais désir de quitter l'atmosphère de sucre et de cannelle que l'on respire dans cette chambre, pour sentir l'air qui a passé sur les arbres et entendre un oiseau chanter?

— Je n'ai pas le temps d'y penser.

— Vous ne vous promenez donc jamais?

— Pardonnez-moi, le dimanche après vêpres.

— Et vous ne trouvez pas cette vie monotone.

— Je n'en ai point connu d'autres.

— A quoi employez-vous les instants qui ne sont pas consacrés au bureau; vos longues soirées d'hiver, par exemple?

— Je tricote jusqu'à neuf heures, puis je me couche.

Edmond coupa en deux, d'un seul coup de canif, la plume qu'il tenait à la main.

— Décidément il n'y a pas moyen de vivre dans une pareille maison, pensa-t-il tout bas.

Puis, haut et d'un ton indifférent, il ajouta :

— J'envie votre résignation ; mais je crains bien de ne pouvoir l'imiter. J'ai été habitué, moi, à vivre sous le ciel, en plein air ; j'étouffe dans un bureau.

Rose leva ses grands yeux bleus et les fixa sur Edmond.

— Comment ferez-vous donc alors ?

— Il faudra bien que je renonce au commerce. J'irai à Paris, j'écrirai...

La jeune fille croisa ses mains avec une expression d'une surprise douloureuse ; puis, voyant que son cousin la regardait, elle baissa rapidement la tête, et parut plus occupée que jamais de son livre-journal.

II.

Les rues de Nantes fourmillaient de promeneurs, les cloches sonnaient à pleines volées ; sur la Fosse, passaient les pensions de jeunes demoiselles, en rangs, le livre de messe à la main et lorgnant de tous côtés, sous leurs grands chapeaux. Partout tourbillonnaient les commis à longs cols, à pantalons militaires et à bottes éperonnées (car le commis de commerce est éminemment guerrier une fois par semaine.) Les marchandes de violettes criaient leurs bouquets aux coins des rues, et les vieux rentiers lisaient en passant l'affiche du spectacle, longue de quatre pieds, et qui présentait un total attrayant de dix actes ! C'était un dimanche.

Je ne sais pourquoi, le dimanche est toujours triste pour ceux qui sentent et qui pensent ; mais il semble que l'air de fête de la foule, le bruit des cloches, le désœuvrement de toute la journée assombrissent le cœur et l'isolent. Ce jour-là point de promenades permises, de ces promenades faites, tête-à-tête, avec les arbres et le ciel. Impossible de poursuivre une inspiration dans les champs, sans la mettre, à chaque échalier, face à face avec un soldat qui écorche une baguette de noisettier, ou un bourgeois qui joue aux quatre coins avec ses deux enfants. C'est ce jour-là que se font les parties de galette, et que s'établissent les jeux de barres. Le rêveur est obligé de rester chez lui en état de siége ; les boutiquiers tiennent la campagne !

Edmond était sous cette impression fatale de la journée du Seigneur. Il avait lu, écrit, chanté, joué de la flûte, regardé dans la rue, sans pouvoir chasser cet ennui tenace, ce *spleen* stupide, que le dimanche semble être en possession d'inspirer. Son esprit, lassé de tout, était comme les malades qui se retournent de tous côtés, sans pouvoir trouver une position à conserver. Ne sachant plus où prendre une distraction, et sentant ce dégoût de la solitude, ce besoin d'entendre une voix

humaine qui parfois vous saisit vivement, il descendit au salon, où se trouvait sa cousine.

Le salon de Barnabé Poireau était situé sur le derrière de la maison. C'était une grande pièce obscure qu'encombrait un immense buffet en bois de chêne, espèce d'office dont nos ancêtres étaient si amoureux, et desquels un restaurateur moderne ferait, au besoin, un cabinet particulier pour deux personnes. Ce buffet contenait une lingerie accrue pendant cinq générations dans la famille Poireau, conformément aux principes de nos mères, *qu'on n'a jamais trop de linge dans un ménage*. Le commerce avait envahi jusqu'à cette pièce, car quelques balles de sucre, dont l'odeur coloniale se faisait fortement sentir, étaient entassées dans un coin, derrière le grand buffet.

Rose était assise près de la fenêtre au moment où son cousin entra. Elle rejeta vivement quelque chose derrière sa corbeille de travail : Edmond s'approcha, et aperçut un livre.

— Ah! vous lisiez, ma cousine?

— Oui... je... je parcourais... ce volume.

Elle était tremblante comme si elle eut commis une mauvaise action. Le jeune homme étendit la main vers

le livre mystérieux, et en regarda le titre : *Victor, ou l'enfant de la forêt, par le citoyen Ducray-Duménil.*

— Comment donc ? mais c'est un ouvrage superbe, avec une belle image où l'on voit une femme évanouie aux pieds d'un scélérat qui a de la barbe et un poignard. Et cela vous a bien émue, sans doute ?

Rose baissa la tête avec embarras. Elle ne connaissait que bien peu de romans, et *Victor* occupait le premier rang parmi ceux qu'elle avait lus jusqu'alors. Elle ressemblait à ces princesses madécasses, ignorantes des ornements de femme, et qui prennent des grains de verre pour des perles.

Cependant elle se hasarda à répondre à Edmond.

— Oh, beaucoup !

Edmond referma dédaigneusement le livre, et le laissa retomber dans la corbeille à ouvrage.

— Et ne lisez-vous que ces vieux romans ? demanda-t-il. Ne connaissez-vous aucun des auteurs modernes ? aucun poète de la nouvelle école ?

— Oh ! pardonnez-moi, j'ai lu aussi les satires de M. Despréaux et les fables du chevalier Florian.

Edmond ne put étouffer un éclat de rire ; Rose devint pâle et tremblante ; de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

— Mon Dieu !... j'ai dit quelque sottise peut-être.. j'ai cru que vous me demandiez...

Elle fut suffoquée, et s'arrêta pour pleurer. Edmond en eut pitié.

— Pardon, ma cousine ; mais vous ne recevez donc aucun journal ici ?

— Nous recevons... *l'Écho des Halles* et la *Feuille commerciale.*

— Alors, je comprends !... la littérature n'est pas un article qui ait cours sur les places de commerce. Du reste, si vous désirez lire des feuilles plus attrayantes ou jeter les yeux sur des ouvrages modernes, je pourrai vous en procurer.

Rose, dont le cœur avait été froissé, et qui retenait à grande peine ses larmes, fit un signe de tête de remercîment en murmurant quelques mots inintelligibles.

Dans ce moment son père entra.

— Eh bien, Rose, tu oublies la messe, ma fille. La domestique t'attend ; va, mon enfant, ou tu arriveras trop tard.

Rose sortit.

— Diable, mon oncle, dit gaîment Edmond, je ne vous savais pas si attentif au salut de ma cousine. Vous êtes donc dévot ?

Barnabé Poireau regarda avec précaution si Rose était partie, ouvrit la bouche dans toute sa grandeur pour sourire, et, baissant la voix :

— Moi, dévot, mon bonhomme ; laisse donc ! ce n'est pas à mon âge qu'on est la dupe des prêtres : mais il faut de la modération en tout, mon cher ami. Certainement je sais à quoi m'en tenir sur la religion ; aussi, quant à moi, je n'ai pas de compte ouvert avec l'église ; mais pour les femmes et le peuple, vois-tu, il en faut, il en faut absolument. Cela les retient. Aussi, j'exige que ma fille suive les offices et fasse ses pâques, ça ne me coûte rien, et je suis plus tranquille.

Edmond s'inclina sans répondre. Il y a de ces absurdités devant lesquelles l'esprit s'arrête comme devant l'infini.

On conçoit sans peine l'impression que durent faire sur notre jeune homme des conversations du genre de celles que nous venons de rapporter. Comme tous les hommes à vives émotions, il jugeait vite et d'après ses impressions premières. Il confondit dans le même arrêt son oncle et sa cousine, et ne se demanda pas si l'éducation avait seule manqué à cette dernière et si son imbécillité apparente n'était pas seulement de l'ignorance.

Malheureusement ce qu'il y avait d'extérieur chez Rose le confirmait dans le jugement défavorable qu'il avait porté d'elle. Etrangère à tout ce qui avait fait l'objet des études d'Edmond, elle était, par rapport à lui, comme ces Anglais qui ne connaissent point notre langue, et qui, en cherchant à l'employer, nous paraissent ridicules et stupides.

Puis ce sentiment artiste qui ne se développe en nous que par le contact fréquent des arts, cette délicatesse intelligente qui nous fait distinguer les nuances, deviner la pensée là où le vulgaire ne voit rien, tout cela manquait à Rose et devait lui manquer. Peut-être son âme était-elle comme ces pierres qui demandent la touche du lapidaire pour devenir des diamants; mais Edmond jugea ce qu'il voyait. Mille occasions lui avaient révélé la gaucherie morale de sa cousine : il l'avait vue pleurer au *Fénélon* de Joseph Chénier, et ne l'avait point entendue rire au *Médecin malgré lui*. Talberg avait joué devant elle, et elle s'était ennuyée à *la bella capriciosa* d'Hummel ; elle avait vu sur le bureau d'Edmond la prodigieuse *Ronde du Sabbat* de Boulanger, et avait préféré *Une tête de femme* par Dubuffe.

C'était trop pour la patience du jeune homme, il

la regarda dès lors comme incurable, et cessa totalement de s'occuper d'elle.

Ce fut un pénible désappointement, car il eût été doux de trouver dans Rose une amie, une sœur, à laquelle il pût confier une partie de ce qu'il avait dans le cœur. Sans y penser, il avait ressenti cette influence que le voisinage de la femme la plus ordinaire exerce sur un jeune homme. Tout en répétant que sa cousine ne pouvait le comprendre, il éprouvait un charme secret à entendre cette voix de jeune fille l'appeler par son nom de baptême, à sentir sa main satinée effleurer la sienne, à la voir tirer devant lui ses papillotes ou se chausser pour la promenade. Toutes ces familiarités de parentes lui semblaient delicieuses, à lui, encore dans cet âge où, préparé à aimer toutes les femmes, on n'éprouve que l'embarras de se déclarer leur amant, et où l'on se passionnne pour ses cousines, uniquement parce qu'on les a sous la main et qu'on ose leur demander un baiser.

Mais une fois le charme de ces premières sensations détruit, Edmond passa, comme cela devait être, de l'intérêt que Rose lui avait inspiré malgré lui, à une sorte d'hostilité aigre et irritante. Trompé dans une espérance, il en éprouva du ressentiment contre la

jeune fille, et il affecta de lui montrer une froideur dédaigneuse.

Il en résulta pour lui un genre de vie plus isolé que jamais. Il continua pourtant à supporter une situation si peu conforme à ses goûts, par condescendance pour les désirs de sa mère, par habitude, et aussi, peut-être, par suite de cette nonchalance naturelle aux hommes de pensée, pour tous les dérangements matériels. Bientôt il s'accoutuma à remplir machinalement ses devoirs. Il faisait tout ce qui lui était recommandé, mais sans intérêt, sans intelligence. M. Poireau trouvait rarement occasion de le gronder, jamais aussi celle de lui adresser un éloge. Edmond fonctionnait avec l'aveugle régularité d'une machine à vapeur. On l'eût cru stupide, tant il avait fait abstraction de son esprit, tant il s'était arrangé un *lui* animal et d'habitude pour les heures de travail.

Le soir, seulement, retiré dans sa petite chambre, et la porte fermée, il redevenait artiste, et s'occupait avec ardeur de l'accomplissement de ses projets futurs.

Déjà de nombreux travaux littéraires avaient été entrepris par lui; ses relations avec Paris s'étaient étendues. Il avait réussi à faire insérer quelques articles, signés de son nom, dans les journaux. A petit

bruit, il se préparait ainsi la carrière qu'il voulait parcourir. Au milieu du flux de noms célèbres qui débordaient, il se réjouissait de voir le sien se montrer de loin en loin, comme ces gouttes d'eau qui suintent lentement d'un rocher, et finissent, à la longue, par former une source.

Quant à ses rapports avec sa famille de Nantes, ils devenaient de moins en moins fréquents. Ses entretiens avec son oncle et sa cousine étaient froids, courts et ne comprenaient guère que les observations classiques sur le froid et le chaud, la pluie ou le soleil. Il continuait à travailler dans le même bureau que Rose, mais il avait renoncé à sa conversation. Son ouvrage terminé, il prenait un livre qu'il cachait toujours soigneusement dans une case de son pupitre, et lisait jusqu'à l'arrivée de Barnabé Poireau, qui avait toujours lieu à la même heure. Dès qu'il reconnaissait son pas sur l'escalier, le volume proscrit était replacé dans sa cachette, et une table de réduction des monnaies ou un prix courant en prenait la place.

Cette contrainte, qu'il s'imposait lui-même pour éviter de pénibles observations, avait un charme indicible. Il se plaisait à ces études secrètes, à ces lectures, d'autant plus ravissantes qu'elles étaient volées sur

un temps qui ne lui appartenait pas. Il revenait à toutes ces terreurs délicieuses du collége, lorsqu'allumant clandestinement, la nuit, le reste d'un cierge bénit dérobé à la chapelle, il achevait, avec une fièvre de curiosité, un roman d'Anne Radcliffe ou de l'abbé Prévost !

Si le hasard lui procurait une heure de liberté, il était fou de joie. Il courait à sa chambre écrire quelque nouvelle pensée qui lui était venue en faisant débarquer une partie de sucre ou en dressant un mémoire de frais; il trouvait tout le bonheur d'un avare qui compte son trésor, à contempler ses travaux secrets, qui s'amoncelaient dans son secrétaire ; c'était comme une fortune cachée qu'il grossissait en silence pour la montrer un jour dans toute sa magnificence.

Heures charmantes de courage et d'illusions, que tout artiste a connues dans sa jeunesse, alors que du fond de sa province il voyait Paris et au-dessus la gloire, brillant pour lui, comme ces étoiles qui apparaissent au sommet des montagnes et que les enfants croient pouvoir saisir en montant sur le coteau ! Hélas!... à mesure que l'on approche, gloire et étoiles s'élèvent bien plus haut que la main ne peut atteindre!

et l'homme et l'enfant, trompés dans leur espoir, poussent des cris ou versent des larmes !

Cependant, une remarque que fit Edmond piqua vivement sa curiosité. Il s'était aperçu que les livres et les journaux qu'il cachait dans son pupitre, disparaissaient fréquemment, puis étaient remis à la même place. Son oncle, non plus que M. Durand, ne pouvaient être accusés d'une indiscrétion littéraire; tous ses soupçons retombaient donc naturellement sur sa cousine, et il acquit bientôt la certitude qu'elle avait lu tous ses ouvrages favoris.

Cette découverte lui causa une surprise qui réveilla en lui quelque intérêt pour Rose. Il se mit à l'examiner, ce qu'il n'avait point fait depuis longtemps, et s'aperçut du changement marqué qui s'était opéré en elle. La pâleur habituelle de son visage avait augmenté, ses joues s'étaient creusées et un cercle brun entourait ses yeux, devenus plus ardents. Son calme extérieur était toujours le même, mais Edmond crut y démêler parfois une rêveuse préoccupation qu'il ne lui avait jamais connue.

Peut-être allait-il apprendre la cause de ce changement, car il se préparait à une explication avec Rose, lorsque celle-ci tomba malade. Elle garda le lit quelques

jours, sans que le jeune homme pût la voir, puis elle partit pour la campagne de son père, où le médecin décida qu'elle devait passer quelque temps.

Tout cela s'était fait dans la maison avec une régularité administrative. Le jour même où l'on recommanda à Rose l'air de la campagne et l'exercice, elle quitta Nantes et fut remplacée par un commis provisoire que M. Durand mit au fait du travail. Edmond n'eut connaissance de ces nouvelles dispositions qu'en demandant des nouvelles de sa cousine, au déjeûner du lendemain.

III.

Par une belle matinée du mois d'août, un laid cabriolet d'osier s'avançait sur la route de Haute-Goulaine, tiré par un de ces chevaux demi-endormis que les camions ont usés sur les pavés de la ville.

La voiture était conduite par Barnabé Poireau, qu'accompagnait cette fois Edmond Bian. Ce dernier, jeté avec nonchalance dans un coin de la voiture, semblait distrait et ennuyé. L'oncle Poireau était au contraire vif, remuant, causeur. Ses yeux se promenaient incessamment des deux côtés de la route, et il faisait de fréquentes remarques sur la valeur des terres qu'il apercevait, sur les améliorations à y apporter, remarques auxquelles son compagnon de voyage répondait

avec une brièveté désespérante. Enfin, le cabriolet s'arrêta devant une petite clôture de peu d'apparence, et les deux voyageurs descendirent.

— Ouvre la barrière, Edmond, dit le vieux négociant, et conduis la voiture le long de la grande allée; je vais entrer par le jardin, pour voir l'oseraie qui est plus bas.

Edmond prit le chemin de l'avenue, ainsi que son oncle l'en avait prié.

Comme il approchait du bosquet de châtaigniers, il crut apercevoir de loin une jeune fille dans une position qu'il eut d'abord quelque peine à s'expliquer; mais, en regardant de plus près, il vit qu'elle était assise sur une escarpolette, le bras gauche passé autour de la corde, et la tête penchée sur ce bras. Un de ses pieds était légèrement retiré vers elle, tandis que l'autre pendait avec une gracieuse paresse, et effleurait le gazon. Un léger mouvement que le vent imprimait à la balançoire, berçait la jeune fille, qui semblait endormie. De beaux cheveux blonds, presque détachés, retombaient sur son visage. A sa main droite était suspendu un chapeau de paille rempli de fleurs, et quelques feuilles arrêtées sur sa robe blanche se sou-

levaient à la brise, comme des papillons prêts à s'envoler.

Le jeune homme s'arrêta ravi devant ce charmant tableau; mais le bruit du cabriolet s'était fait entendre, la dormeuse leva la tête, et écarta les cheveux de son visage avec une grâce tout enfantine.

Deux cris partirent en même temps : c'était Rose Poireau.

Edmond s'approcha d'elle avec un étonnement qu'il ne chercha même pas à cacher. C'était pour lui chose si nouvelle que sa cousine dans ce costume élégant et léger, qu'il pouvait à peine en croire ses yeux. Jusqu'alors, il l'avait toujours vue emmaillotée d'un large châle de grand-mère, et il la trouvait aujourd'hui vêtue d'une seule robe blanche, et laissant voir de pâles épaules que couvrait mal un foulard dérangé dans le sommeil. Ce fut pour le jeune homme comme un de ces changements à vue de l'Opéra qui vous fascinent et vous enchantent.

Rose, de son côté, sembla, à l'aspect de son cousin, éprouver une commotion électrique. Elle ne s'attendait pas à le voir, et elle ne s'était habillée qu'à moitié pour sa course du matin, peu craintive d'être aperçue par les paysans ou les oiseaux. Elle demeura devant

Edmond, honteuse, embarrassée, les deux mains pendantes et les yeux baissés.

— Je vous ai réveillée, ma cousine, dit le jeune homme d'une voix tout émue.

— Oui,... je me trouvais lasse de courir sous le soleil, j'étais venue m'asseoir là, et je crois que je m'endormais.

— Mais vous êtes bien maintenant, reprit Edmond en s'approchant d'avantage; vous êtes bien, n'est-ce pas? car vous voilà éblouissante de fraicheur.

En disant ces mots, il tendait avec affection sa main à la jeune fille. Rose souleva cinq jolis doigts nus, et les présenta à son cousin, qui remarqua pour la première fois, en les serrant, leur délicatesse mignonne.

— Mon père n'est-il point arrivé avec vous? dit enfin la jeune fille, fort pressée d'interrompre la contemplation silencieuse d'Edmond.

— Il s'est rendu à la maison par l'oseraie.

— Allons le rejoindre alors.

Et Rose fit quelques pas en avant; Edmond la suivit.

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la maison de campagne, Barnabé Poireau était déjà occupé à discuter avec le fermier sur la valeur présumée des récoltes. Cependant il s'arracha un instant à cette intéressante

conversation pour embrasser sa fille et lui demander de ses nouvelles. Rose s'occupa de tout préparer pour le déjeûner. Edmond prit un fusil, et descendit dans la vallée.

On ne se retrouva qu'à table. Durand était arrivé, et Rose s'était enveloppée dans un châle, sur l'observation de son père qu'elle s'enrhumerait. Le repas prit sa physionomie habituelle. Les deux commerçants parlèrent affaires ; Edmond et Rose gardèrent le silence.

Aussitôt sorti de table, il fallut visiter des terres, dont Barnabé Poireau voulait faire l'acquisition. Le jeune homme fut chargé d'une chaine d'arpenteur, qui devait servir à mesurer le terrain. Cette opération dura jusqu'à trois heures. Les deux associés, de retour, se mirent à calculer ce que l'argent rapporterait, s'ils achetaient les champs en question, et quelle augmentation pourrait avoir lieu dans leur valeur.

Edmond s'échappa du salon où ils s'étaient établis.

. . . .

Avez-vous quelquefois éprouvé le bien-être que l'on ressent à se trouver seul, après un long et fatigant entretien ? Avez-vous pu, dans l'une de ces parties de

campagne faites avec trente personnes, échapper un moment aux rondes et aux jeux de gages pour vous trouver seul sous quelque vaste ombrage, joyeux de mystère et de silence? Il semble alors qu'un poids affreux est soulevé de dessus la poitrine; vous vous sentez respirer, penser et vivre!

Ce fut précisément ce qu'éprouva Edmond après s'être échappé de la compagnie de son oncle et de M. Durand. Il descendit le long du bois de châtaigniers jusqu'aux prairies. L'air était chaud et parfumé par l'odeur de l'herbe fraîchement coupée. Les oseraies frissonnaient avec un murmure tristement endormeur; à l'horizon, au-dessus de masses d'arbres d'un vert foncé, s'élevaient de petits villages tout blancs, avec leurs toits rouges et leurs clochers d'un bleu ardoisé; plus bas s'étendaient les prairies, vastes savannes, du milieu desquelles des troupes d'oies demi-sauvages montraient par instant leurs têtes grises. Les chants des paysannes au lavoir, les meuglements des vaches et les sons agrestes des flûtes de Pan ou des trompes d'écorce, interrompaient seuls la silencieuse monotonie de la vallée. C'était un de ces tableaux d'un calme mélancolique et pénétrant qui vous amènent les larmes aux paupières et les plus douces pensées au cœur.

Edmond cotoyait les prés, abattant avec distraction du bout de sa canne les églantiers qui descendaient sur sa tête. Il ressentait l'enivrement qui coule dans toutes nos veines pendant ces promenades à petits pas, faites au milieu du jour, lorsque la lumière et les mille harmonies de la campagne nous enveloppent et nous pénètrent de toutes parts; lorsque, rafraîchis par les suaves émanations de la terre et du ciel, nous sentons nos membres s'assouplir, notre front ardent s'attiédir mollement, et notre âme, qui s'épanouit comme une fleur, nous envoyer au cerveau ses parfums de douce joie, de croyance et de songeries. Il était dans un de ces moments où l'on nage dans la vie comme dans l'air, sans la sentir, où tout nous rit au monde, où l'on parle à l'oiseau qui chante, au papillon qui passe, où, le sein tout gonflé d'amour, nous semblons ouvrir nos deux bras devant la création pour la presser tout entière sur notre cœur! Et, plongé dans cette extase délicieuse, il parcourait lentement les sentiers, les yeux au ciel, les mains pendantes, ne rêvant que d'arbres, de chaumières et d'étoiles! Puis, à travers toutes ces vagues et berçantes sensations, une image céleste venait se glisser, l'image d'une femme aimée! Il se mettait à bâtir une existence de solitude, écoulée

loin des villes, avec quelque jeune fille que le monde n'aurait pas fanée ! Il sentait son bras sur le sien, sa fraiche haleine contre sa joue. Il entendait le bruit de ses pas sur le gazon, et fasciné par cette ravissante hallucination, il n'osait ni se détourner, ni penser, de peur de perdre son rêve.

Sans qu'il le sût, occupé qu'il était de ses songes, il avait été reconduit par le sentier qu'il suivait jusqu'à la maison. Il entra, et, pour éviter son oncle, qu'il entendait dans le salon avec M. Durand, il monta l'escalier et ouvrit la première porte qu'il aperçut devant lui.

C'était une petite chambre bleue. Un lit de merisier, une commode du même bois et quelques chaises composaient tout l'ameublement. Au-dessus du lit, presque caché sous ses rideaux blancs, on voyait un buis béni le dimanche des Rameaux, et, à côté, une image coloriée de *Notre-Dame des Sept Douleurs*. De petits souliers dans lesquels on eût fait tenir à peine trois doigts, étaient jetés dans un coin. Un gant lilas était tombé au milieu de la chambre, et, sur la commode, quelques festons commencés sortaient à moitié d'une corbeille créole. Il y avait entre les pensées qui occupaient alors Edmond, et l'aspect de cette chambre, où tout

annonçait la présence d'une femme, une telle liaison qu'il en éprouva un saisissement joyeux. Il lui sembla entrer chez celle qu'il avait rêvée pour compagne. Ce fut une courte illusion (si même ce fut une illusion), mais il en ressentit comme le contre-coup.

Tout homme a eu dans sa vie une époque où la chambre d'une jeune fille a été pour lui un sanctuaire d'amour, où l'aspect inattendu d'une broderie posée sur un fauteuil, d'un chapeau oublié, de papillotes semées sur le parquet, l'a jeté dans une ivresse timide et agitée. Age où l'âme bouillonne en nous au moindre contact de l'atmosphère qu'a respirée une femme ; âge de chaudes passions, où nous portons notre cœur sur notre main, l'offrant à toutes, comme ces drageoirs de pastilles parfumées que l'on promène dans un bal!

Edmond était accessible, plus qu'aucun autre, à ces sensations chatouilleuses. Il resta un instant debout, contemplant le lieu où il se trouvait, avec une joie muette; puis il s'approcha de la fenêtre, qui était entr'ouverte.

Au loin s'étendait la campagne qu'il venait de parcourir ; une campagne paisible et riante, avec un ciel bleu au-dessus ! Quelques oiseaux traversaient les airs.

A gauche, le petit bois de châtaigniers, où vibrait la balançoire. Et tout cela vu de la chambre d'une jeune fille!...

Bian s'appuya sur la fenêtre, dans un enchantement impossible à décrire, et demeura en contemplation. Là tout lui parlait d'une vie douce et simple, tout se trouvait en rapport avec ses goûts et ses espérances. Chaque objet extérieur venait frapper sur un point de son cœur, comme sur une touche sonore, et en faisait sortir un chant de bonheur.

Dans ce moment, Rose côtoyait l'oseraie, se dirigeant vers la maison.

Elle était telle qu'Edmond l'avait vue le matin; seulement, à son bras pendait une corbeille pleine de fruits et de fleurs. Elle marchait en répétant un vieil air du pays. Edmond ne l'avait jamais entendue chanter. A la ville, sa voix, ainsi que ses actions, semblait réglée sur un seul diapason ; mais l'air de la campagne avait agi sur elle comme sur les oiseaux captifs, qui retrouvent leurs chants avec la liberté.

Elle s'avançait, légère et folâtre, cueillant des marguerites le long des fossés, s'arrêtant pour suivre de l'œil un papillon, ou parler aux oiseaux. Comme elle passait, le gros chien du fermier montra sa tête ronde

sur un échalier. Rose s'arrêta un instant, craintive, mais, en le reconnaissant, elle lui jeta son bouquet de fleurs; le dogue aboya, et la jeune fille se mit à imiter ses aboiements, puis, avec un charmant mélange d'audace et de timidité, elle s'approcha du paisible animal, qui était demeuré béant de surprise.

— Bonjour, mon rustaut, dit-elle, bonjour, mon vieux sans dents, bonjour, mon ami d'enfance.

Et elle ballottait entre ses deux petites mains blanches la bonne tête du dogue, qui grondait de plaisir; et Edmond, stupéfait, enchanté à la vue de ces ravissants enfantillages, souriait et se sentait attendrir.

Souvent quelques heures suffisent pour modifier entièrement nos pensées; notre vie intérieure a aussi ses évènements qui changent chez nous l'opinion la mieux arrêtée. Nos croyances de chaque jour se forment, s'altèrent, reviennent ainsi, par une série de perceptions à peine sensibles, successives et rapides. La mobilité que l'on reproche généralement aux hommes d'imagination est une suite nécessaire de la multiplicité de leurs sensations. Chaque heure de rêverie est pour eux toute une existence qui a ses accidents, ses craintes, ses joies, ses convictions. Ils font *un roman en dedans* dont chaque chapitre ne dure

qu'une minute, et dont le dénouement est souvent aussi inattendu que promptement atteint.

On ne s'étonnera donc pas si Edmond, qui depuis le matin s'était senti entouré des fraîches images d'une union assortie, et qui rencontrait, par hasard, en face de son rêve, une jeune fille qui semblait pouvoir le réaliser, se laissa aller à un élan d'amour. Rose, dans ce moment, se révélait à lui si belle, si poétique, il éprouvait un regret et un étonnement si profonds de l'avoir méconnue, qu'il aurait alors voulu la serrer sur sa poitrine et la baiser au front.

Plein de cette exaltation, il appela sa cousine à haute voix. Rose leva la tête, aperçut Edmond, et à l'instant toute sa gracieuse folâtrerie s'évanouit. Elle reprit l'attitude raide et gauche qu'elle avait habituellement sous les yeux des autres, et s'avança honteuse vers la maison.

Ce changement subit produisit une sorte de contre-coup sur Edmond. Son élan d'enthousiasme vint se briser contre la raideur dont Rose s'était subitement enveloppée; il y eut en lui quelque chose de semblable à la sensation qu'éprouverait un homme qui, dans un transport de tendresse, croirait saisir la main d'un

ami, et ne rencontrerait entre ses doigts serrés qu'une main de bois articulée.

Cependant, Rose entrait dans la cour. Elle avait répondu à l'appel de son cousin et allait monter, lorsque la voix de M. Poireau se fit entendre à la fenêtre du rez-de-chaussée.

— Rose, te rappelles-tu à combien étaient cotés les sucres, au Hâvre, lors de ton départ de Nantes, il y a quinze jours?

— Cinquante-trois centimes, répondit la jeune fille, avec une présence d'esprit qui fit faire un bond à son cousin.

— Et à combien nous sont-ils revenus à Nantes, tous frais compris?

— Quarante-huit centimes, terme moyen.

— C'est bon, murmura le père Poireau.

Et il rentra dans le salon sa tête, qu'il avait avancée à la fenêtre.

— Dieu me pardonne! pensa Edmond, elle songeait aux prix courants en montant le joli sentier de l'oseraie.

Les deux réponses de Rose et le ton bref et joyeux avec lequel elle les avait prononcées venaient de changer entièrement le cours de ses idées. Il avait un

instant entrevu sa femme rêvée; maintenant il retrouvait sa cousine *la teneuse de livres*. Cette seule pensée modifia subitement ses dispositions.

Aussi, quand Rose entra, la reçut-il avec un sourire hostile et moqueur.

Alors commença un entretien ironique dans lequel la pauvre jeune fille perdit bien vite tout avantage, et qui devint de plus en plus amer. Comme toutes les âmes vives, Edmond était porté à une certaine exagération de sentiment qui rendait ses désenchantements aussi acérés de langage que ses enthousiasmes étaient fascinants et communicatifs. Rose, accablée des sarcasmes de son cousin, sans connaître la cause de cette cruauté, demeura sous ses railleries comme les vierges chrétiennes qui, devant les flèches des bourreaux, croisaient les mains sur leur poitrine, et baissaient silencieusement la tête.

L'arrivée du père Poireau et de son associé Durand put seule mettre fin à son martyre.

IV.

Pendant qu'Edmond continuait à se livrer toujours davantage à ses goûts favoris et à se séparer des habitudes de sa famille, les opérations de la maison Poireau s'étendaient de plus en plus, grâce au zèle et à la capacité de l'associé Durand. Plusieurs affaires, faites par celui-ci pour son compte particulier, et qui avaient réussi, accrurent considérablement ses capitaux, et une pensée, à laquelle il n'eût osé s'arrêter quelques années plus tôt, commença à germer dans son esprit. Il la soumit à un examen mathématique, et ayant trouvé qu'au total son exécution lui serait avantageuse, il commença à songer sérieusement à lui donner suite.

En conséquence, à partir du lendemain, il témoigna à mademoiselle Rose Poireau une politesse tout-à-fait inusitée. Il passa pour elle trois articles au grand livre, et lui tailla une douzaine de plumes, faveur rare, qu'il accordait à peine à son ancien ami Barnabé. Car Durand avait acquis sur la place de Nantes une réputation incontestable pour la taille des plumes et pour la coulée anglaise, réputation qu'il tenait à conserver sans partage, et qu'il entourait, pour cela, d'un certain mystère.

Sa galanterie ne s'arrêta point là. Le jour de la fête de mademoiselle Rose, il lui fit présent d'un calendrier perpétuel en maroquin vert, et de deux vases en porcelaine garnis de tulipes artificielles. Enfin, lorsqu'il pensa que ses politesses avaient été assez multipliées et assez significatives, il demanda solennellement à son associé, à la suite d'un réglement de compte sur les bois de Campêche, la main de sa fille Rose.

Barnabé Poireau n'avait pas été sans s'apercevoir, depuis quelque temps, de la générosité singulière de Durand. Il avait cherché naturellement et commercialement quel profit son associé pourrait en retirer, et n'avait pas eu de peine à deviner son projet. Il avait

fait aussitôt un relevé de ce que Durand avait dans la société, avait calculé que s'il lui donnait Rose, la dot de celle-ci resterait dans la maison, et avait fini par conclure que l'affaire était convenable et pouvait s'essayer.

Durand trouva donc l'esprit du brave bourgeois parfaitement préparé à sa proposition; il lui tendit la main avec une franchise et une bonhomie dignes d'un négociant de la vieille roche, et l'on régla les conditions à l'instant même.

Rose Poireau fut avertie le soir, par son père, de ce qui venait de se conclure à son égard; mais, à cette nouvelle, soit surprise ou saisissement, la jeune fille devint pâle, puis perdit connaissance. Elle prit la fièvre au sortir de son évanouissement, et sa maladie dura près d'un mois.

Durand et Poireau furent extrêmement contrariés de ce retard. Ce dernier voulait faire un voyage à Bordeaux, et cette affaire, comme il le disait, ***retardait toutes les autres***. Barnabé Poireau ne manquait pas d'aller plusieurs fois par jour dans la chambre de sa fille pour lui dire :

— Comment es-tu, ma petite? mieux, n'est-ce pas? je te trouve moins pâle. Dépêche-toi de te guérir, car

ta maladie nous retarde. Surtout ne te laisse point abattre, mon enfant; bois, mange, dors bien. Regarde-moi, je ne suis jamais malade; mais je suis agissant. Tu ne prends pas assez d'exercice, ma chère ; il faut marcher.

Et le bonhomme, après avoir débité son protocole ordinaire, retournait à ses magasins ou à son comptoir.

Cependant Edmond avait appris le mariage de sa cousine le même jour qu'elle. Son oncle lui en ayant fait confidence avec la mystérieuse solennité dont on use habituellement dans ces sortes d'affaires, que l'on confie *en secret* à toutes ses connaissances.

Le jeune homme en avait éprouvé un étonnement d'autant plus pénible que quelquefois peut-être, dans ses projets, il avait, faute d'une autre et par voisinage, donné la pâle figure de Rose à la femme de son avenir. Mais cette cause de son mécontentement était trop cachée pour qu'il y pensât. Il chercha à la justifier par d'autres motifs, et ne manqua pas d'en trouver. Il songea, avec dégoût, que cette union, arrangée entre son oncle et Durand, n'avait paru à tous deux qu'un complément d'association commerciale; que sa cousine avait été considérée comme une marchandise

de plus à faire entrer dans le magasin de la société, et il s'indigna de voir qu'elle y eût consenti.

Cependant Rose était guérie. Elle se levait, marchait, répondait aux questions qui lui étaient adressées; mais une sorte de stupeur indéfinissable s'était emparée de tout son être. Elle demeurait des heures entières droite et immobile dans son fauteuil rouge, les mains posées à plat sur ses genoux, le visage atone, l'œil fixe et la tête renversée. Il eût été difficile de dire si une pensée remuait encore sous cette écorce glacée. Le médecin consulté déclara que cet état provenait *d'une prostration du système nerveux*, et qu'il ne fallait pas autrement s'en inquiéter.

L'époque du mariage fut donc fixée. Il devait avoir lieu à la campagne, et, huit jours d'avance, Rose y fut envoyée, afin de faire les préparatifs et aussi parce que ses forces devaient tout-à-fait revenir à l'air des champs. Edmond ne prit garde à aucun de ces arrangements.

Enfin le jour désigné arriva. Dès la veille, Barnabé Poireau était parti pour la campagne. Durand restait avec Edmond pour tout disposer. Des voitures de louage, traînées par des chevaux enharnachés de rubans, allèrent prendre tous les invités. Ce n'était sur

la Fosse que rumeur et mouvement. Tout le monde accourait, tout le monde voulait voir la noce et le nouveau marié, qui, en bas de soie, en habit noir et en gants blancs, donnait la main aux dames et venait sourire à chaque portière, fier de son importance d'un jour. Pauvre orgueil bien naturel à ces hommes qui ne doivent exciter la curiosité que trois fois dans leur vie, à leur baptême, à leur mariage et à leur mort.

Enfin quand on eut chargé huit fiacres de tous les oncles, cousins et petits cousins, quand tous les débitants et les correspondants, invités à la noce de M. Durand et compagnie, eurent trouvé place, on partit pour Haute-Goulaine, où le mariage devait avoir lieu à midi.

Tout avait été préparé avec une profusion de mauvais goût. Barnabé Poireau, qui *ne devait marier sa fille qu'une fois*, comme il le disait, s'était résolu à faire *un sacrifice*. En conséquence, il n'avait rien négligé de ce qui devait à ses yeux rendre une noce brillante. En arrivant, Edmond fut épouvanté de ces gigantesques apprêts. Il aperçut sa cousine donnant quelques ordres, et recevant les félicitations des nouveaux-venus. Cette vue renouvela sa colère. Il avait

toujours eu en horreur la publicité donnée aux mariages. Il avait honte pour les époux placés sous tant de regards, qui tâchaient d'être malins et qui n'étaient qu'impudents, sous tant de plaisanteries qui avaient la prétention d'être fines et qui n'étaient qu'indécentes. Aussi s'abstint-il, autant qu'il le put, de se mêler au tumulte de la journée, heureux que sa tristesse se perdît au milieu du grand mouvement de la foule.

Quant à Rose, son atonie avait semblé s'accroître. Par instants, elle n'entendait, ne voyait rien. On l'eût crue frappée d'insensibilité, si l'on n'eût remarqué que son œil vague et presque égaré suivait fréquemment Edmond, qui se tenait à l'écart.

La journée s'écoula comme toutes les journées de ce genre, sans aucun événement remarquable. Le soir, vers neuf heures, les invités repartirent pour Nantes, après beaucoup d'embrassements et de malignes allusions; les cousines emportant leurs ridicules bourrés de dessert pour les fils et les frères qui n'étaient pas venus, et les cousins enchantés d'avoir *tué une journée* à manger et à danser sur l'herbe.

V.

— Pas encore cinq heures. Je me suis levé tôt.

En faisant cette réflexion, à demi-voix, Edmond un triste regard sur les malles et les paquets ét près de la porte du salon, et vint, contre la fenê contempler le cours silencieux de la Loire, qu'il ap cevait vaguement au milieu du brouillard du mat

Il allait quitter son oncle, et partait dans une heu par la diligence de Paris.

Tant que sa mère avait vécu, il s'était résigné, ma il venait de la perdre, et son parti avait été pris l'instant. Les observations de Barnabé Poireau avaier été inutiles : quant à sa cousine, elle n'avait rien fai

— ... n'est point par...

... avec une ...

... remarquer cette ...

... depuis son mariage elle avait ...

... gaucherie craintive, et ...

... entendre plusieurs fois, avec étonnement ...

... d'intelligence et d'âme. Elle avait ...

... une importance ...

...taires, car les deux associés étaient ...

... du vieux préjugé bourgeois qui ...

... aveugle à la jeune fille, ...

... domestique à la femme.

Amélie Poireau surtout avait ...

...sidération toute particulière ...

... madame Durand. Jusqu'alors ...

comme il le disait dans son ...

...quant, qu'un grand ...

...; aujourd'hui c'était ...

...vait pris son numéro d'...

l'heure ... l'as- ... salon. ... nte de ... habi- ... nnais ... para- ... l'ai- ... expli- ... air ou ... te, l'in- ... our les ... nt tout- ... nier pres- ... lées, mais ... isantes ...

La jeune femme avait profité de cette nouvelle situation, pour redorer quelque peu sa terne existence. Elle était devenue moins assidue au bureau ; elle s'était hasardée à lire *ostensiblement ;* elle avait osé répondre à son cousin et montrer parfois qu'elle pensait.

Cette métamorphose modifia quelque peu ses rapports avec Edmond, mais sans les rendre cependant libres ni affectueux. Il y avait de la part du jeune homme trop d'irritation, de celle de la jeune femme trop de gêne et de silence, pour que leurs relations ne conservassent point leur première teinte de froideur. Il eût fallu, pour la faire disparaître, qu'une circonstance extrême rompît, d'un côté, les préventions, de l'autre, la timidité ; et cette circonstance ne s'était point présentée.

Le voyage de Paris fut donc décidé par Edmond, sans aucun regret, et subitement annoncé par lui à sa famille de Nantes.

Maintenant il était là, attendant l'heure du départ et en proie à la sensation pénible qui accompagne toujours les dérangements apportés dans une vie. Mille causes, puériles en apparence, produisaient chez lui ce vague malaise que l'on ressent dans les heures

d'attente qui précèdent un départ. C'était l'heure inaccoutumée de son lever; l'air froid du matin, l'aspect des paquets de voyage qui encombraient le salon, le silence mélancolique qui l'entourait, la crainte de manquer la diligence de Paris; la perte de ses habitudes, de ses promenades ordinaires, de ses ennuis même (car les ennuis aussi sont un lien); la séparation de son oncle, brave homme qui, après tout, l'aimait à sa manière; de sa cousine, problême inexplicable, qu'il avait été vingt fois sur le point de haïr ou d'aimer; et plus encore que tout cela, sans doute, l'indicible attachement que nous ressentons pour les objets que nous quittons, et cet attendrissement tout-puissant qui s'éveille dans nos cœurs au dernier pressement d'une main connue.

Tant de causes confusément entremêlées, mais agissant de concert, étaient plus que suffisantes pour disposer Edmond aux impressions de tendresse; aussi ne fut-ce point sans une larme sous la paupière, qu'il jeta un dernier regard sur la Loire, la Fosse et l'entrée de la maison de son oncle.

Dans ce moment un léger bruit se fit entendre derrière lui; il se détourna, et vit sa cousine qui entrait au salon.

Rose fit un mouvement de surprise en l'apercevant.

— Déjà levé! dit-elle à voix basse.

— Je pourrais vous retourner, à plus juste titre, cette expression d'étonnement; vous n'avez pas l'habitude de vous réveiller si matin.

— J'ai craint que vous n'eussiez besoin de quelque chose.

— Vous êtes trop bonne : mais j'aurais voulu que l'idée de mon départ n'éveillât aucun autre que moi dans la maison; c'était dans ce but que j'avais fait hier mes adieux.

Rose le regarda fixement; puis baissa la tête, et dit avec embarras :

— Je voulais encore vous voir; pourquoi mentir? je voulais vous parler, à vous seul, avant votre départ. J'avais peur que le souvenir que vous emporterez de nous ne fût trop fâcheux.

— Je ne vous comprends pas, Rose.

— Pardonnez-moi, Edmond; vous nous quittez comme des indifférents. Nous, gens de commerce, vous pensez que nous ne sentons rien.

— Comment pouvez-vous croire...?

— Oh! j'en suis sûre; et cette pensée, que vous

partirez sans nous connaître, que vous partirez avec la persuasion que personne ne vous aimait ici, j'en ai été tourmentée depuis huit jours : je voulais vous parler, et je n'osais. Oh! je m'en voulais de ma lâcheté! Enfin, ce matin, j'ai trouvé assez de courage pour venir. Edmond, je vous en prie, n'emportez pas un mauvais souvenir de nous.

Ses yeux bleus, voilés de larmes, étaient tournés vers le jeune homme, et elle lui tendait une main. Edmond la saisit :

— Oh! ne me parlez pas ainsi, s'écria-t-il tout ému; vous me feriez trop regretter mon départ.

— Nous le regretterons, nous, Edmond; moi surtout! Je m'étais fait une douce habitude de votre présence, de votre entretien. Je n'osais pas toujours vous répondre; mais je vous écoutais en silence. C'était comme un tableau que l'on regarde, comme un beau livre qu'on lit tout bas. Bien des fois vous avez cru que je ne vous comprenais point, parce que je restais muette, et pourtant j'ai retenu vos paroles; je les ai apprises par cœur, je me les répète comme une prière.

— Que me dites-vous là, Rose? Est-ce bien possible? Ah! bien des fois j'avais cru que vous preniez

intérêt à moi, que vous trouviez plaisir à m'écouter ! Rose, ma bonne Rose!

— Cher Edmond !

Tous deux se serraient tendrement les mains, et leurs larmes coulaient.

— Et voyez, reprit le jeune homme, c'est au moment de vous perdre que j'apprends à vous connaître ! Oh ! la triste dérision que la vie ! Mais, dites-moi, pourquoi donc, mon Dieu, restiez-vous toujours embarrassée ou silencieuse auprès de moi ?

— Et comment aurais-je osé être autrement, Edmond ? Savez-vous quelle a été mon enfance ? savez-vous qu'à douze ans j'étais assise devant un bureau, m'occupant de chiffres ? Il a bien fallu me faire, à la longue, un extérieur aussi arrangé que les colonnes de mon livre de caisse. A force d'être une machine, j'en ai pris l'apparence. Quand vous êtes arrivé, j'ai bien senti combien je vous paraissais ridicule, mais qu'y faire ! j'entendais pour la première fois parler d'art, de poésie ; tout cela me semblait bien beau, mais c'étaient des mots nouveaux pour moi. Vous aviez votre langue et moi la mienne : comment aurions-nous pu nous comprendre ?

— Rose! Et j'ai pu vous méconnaître à ce point?

— Vous le deviez, Edmond; mais moi, savez vous tout ce que j'ai souffert? car maintenant je suis hardie, j'ose tout vous dire. Vous étiez si méchant parfois; vos railleries me passaient si froides et si déchirantes dans le cœur! Et puis ces sourires dédaigneux, ces longs regards de pitié que vous laissiez tomber sur moi, et dont je me sentais enveloppée tout entière, comme d'un linceul! Le moyen de n'être pas gauchement craintive! Il a fallu qu'une émotion me fît oublier tout mon effroi. Je me suis décidée à la pensée que je ne vous reverrais peut-être plus, et que vous emporteriez mon souvenir comme celui d'un meuble qu'on a vu quelque part. Ah! maintenant, je l'espère, il n'en sera pas ainsi; maintenant vous n'oublierez pas tout-à-fait votre cousine, n'est-ce pas, Edmond? Dites-moi que vous ne m'oublierez pas!

— Vous oublier! non, Rose, non; puissé-je seulement ne pas trop me souvenir de vous! Mais, voyez-vous, tout ceci me confond, me rend fou. Comment, c'est vous, là, ma cousine *la teneuse de livres?* Regardez-moi donc bien; dites-moi donc que je ne rêve pas! Rose, mais vous êtes un ange!

— Vous ne connaissiez que mon enveloppe, Ed-

mond. Tant d'ennui avait assailli mes premières années, tant de désenchantements m'avaient meurtrie, que je m'étais ramassée dans cette froideur qui vous a frappée, comme dans un fourreau. Cette vie resserrée entre les grillages d'un comptoir, croyez-vous qu'elle me convînt plus qu'à vous? Croyez-vous que, le front penché sur ma plume, je n'avais pas aussi mes rêves flamboyants et mes espérances? Croyez-vous que je ne suivais pas quelquefois une douce chimère entre mes colonnes de chiffres? Je réalisais ce conte allemand que j'ai vu dans un de vos livres, et qui rapporte que l'âme d'un poète fut incrustée par le démon à une mécanique à faire des bas, et forcée de servir de véhicule aux bras du métier! Dieu seul pourrait faire comprendre tout ce que j'ai bu de dégoûts avant d'avoir filé, autour de mon cœur, cette enveloppe insensible dans laquelle je l'avais abrité. Le ciel vous préserve, Edmond, de vous faire jamais comme moi chrysalide informe et froide, vous qui pouvez déployer vos ailes et chercher le soleil.

— O mon Dieu! Rose, mon Dieu! et je n'ai rien su deviner de tout cela! mais, c'est moi qui étais enveloppé d'un triple nuage de préventions ineptes; c'est moi qui étais aveugle et sourd!

En prononçant ces mots, le jeune homme suffoquait de sanglots ; il pressait les mains de sa cousine sur sa poitrine, sur ses lèvres. L'émotion de la jeune femme parut redoubler. Elle répondit aux caresses d'Edmond, et leva sur lui un regard tout fasciné ; un de ces regards qui font monter jusqu'au cerveau une sorte de délire étourdissant. Tout-à-coup, une pensée amère traversa l'enivrement du jeune homme, ses mains se crispèrent convulsivement, et il écarta Rose de son sein.

— Pourquoi m'avez-vous dit cela, maintenant? s'écria-t-il ; pourquoi me l'avez-vous dit jamais? Ah! il fallait me laisser dans mon indifférence. Je pars tout-à-l'heure, et vous venez me montrer tout ce que je perds! Mais, mon Dieu! pourquoi donc est-ce aujourd'hui que vous m'avez parlé, pourquoi pas il y a trois mois?

Rose baissa la tête confuse.

— Il y a trois mois, comprenez-vous? Alors j'aurais pu *rester*, et vous ne m'avez rien dit. Savez-vous que c'est horrible de voir ainsi le paradis s'ouvrir et se refermer au même instant? Songez-vous que si vous aviez dit un mot, il y a trois mois, au lieu d'un adieu aujourd'hui... Oh! cette pensée, c'est l'enfer!

L'exaltation d'Edmond était extrême. Rose, éperdue, tremblait.

— Assez, Edmond, assez, dit-elle. Mon Dieu! je ne voulais pas que notre entretien prît cette tournure. Partez, il le faut, partez, et que Dieu vous conduise!...

En disant cela, elle était pâle et près de s'évanouir. Il se sentit attendrir, et l'attira contre lui.

— Que vous importe un regret, Rose? un regret que peut-être vous ne partagez pas? Pensez-vous qu'un simple aveu soit coupable? Songez que je pars dans quelques instants, et pour ne plus revenir! Mes paroles sont comme celles d'un mourant; car la mort n'est qu'une absence; avez-vous donc peur d'un dernier rêve!

Il y avait dans les paroles d'Edmond, et dans l'air dont il les prononçait, une tristesse si déchirante que la jeune femme n'y put résister.

— Et croyez-vous être le seul malheureux? s'écria-t-elle au milieu des pleurs et des sanglots.

— Rose, est-ce vrai? quoi, vous aussi, vous voudriez retourner en arrière? Est-ce bien vrai? dites-le-moi!

— Il ne m'a pas encore comprise! murmura-t-elle

en se laissant aller sur la poitrine du jeune homme.

— Oh! c'est trop, je voudrais mourir maintenant, balbutia Edmond; Rose bien aimée! Rose! ne me suis-je pas trompé? C'est bien vrai, ce que vous venez de dire?

Et dans son délire il la pressait dans ses bras, il laissait rouler sa tête égarée sur la chevelure de Rose; mais celle-ci ne pouvait répondre.

— Oh, parlez-moi, Rose, parlez-moi sans peur; répétez vos paroles de tout-à-l'heure; songez que vous n'avez plus qu'un instant pour m'ouvrir votre cœur, et que vous aurez toute une vie pour me le cacher? Rose, au nom du ciel, repondez-moi?

— Et que vous dire? ne savez-vous pas tout maintenant?

— Ainsi ce n'est pas un songe; vous auriez été heureuse d'être à moi?

Et d'une voix plus basse à l'oreille de la jeune femme :

— Tu m'aimes, Rose, tu m'aimes, n'est-ce pas?

— Oh! ne me demandez pas cela! dit-elle en cherchant à se dégager.

— Non, non! tu as raison; ta bouche est trop pure pour prononcer ce mot. Mais moi, Rose, je puis te dire

que depuis tout-à-l'heure, depuis que je te connais, je donnerais ma vie et mon honneur pour que tu fusses ma femme un seul jour. Moi, Rose, je puis te dire que, si l'on m'offrait la plus belle gloire de la terre et une place au ciel, je demanderais, en échange, une heure passée à tes genoux. Je puis te dire tout cela, car tout cela est écrit dans mes yeux, sur mon front, dans mes mains qui pressent les tiennes ! O Rose !... il eût été si doux, de nous isoler tous deux dans notre amour, de nous envelopper dans les bras l'un de l'autre, et de sentir que notre univers ne dépassait pas le bout de nos doigts !

— Grâce, Edmond, grâce !

Dans ce moment l'horloge sonna.

— Entendez-vous, Rose, dit le jeune homme d'une voix grave et triste, dans un quart d'heure... nous nous séparerons.

— O mon Dieu ! est-ce possible ? Edmond ! mon Edmond !

— Oui, Rose, ton Edmond ; oh ! pour un quart d'heure du moins, ton Edmond. Mais, par pitié, avant, que j'entende un mot tendre de ta bouche ! ma Rose, un mot que je puisse emporter comme ces souvenirs d'amour que l'on suspend sur son cœur. Aie compas-

sion de moi, Rose! tu vois bien ce que je vais devenir quand je t'aurai quittée : tous mes plans, tous mes espoirs sont détruits! A quoi bon des succès maintenant? J'aurai laissé le bonheur en arrière! Serre-toi, va, serre-toi sans crainte sur ma poitrine : ce n'est plus qu'une tombe toute pleine de projets morts, d'illusions fanées. Rose, un seul mot, je t'en prie! Je t'aime, moi, je t'aime; entends-tu? Mon Dieu! je t'aime!

Il était à genoux devant elle, il serrait sa tête contre le corps frémissant de la jeune femme. Tout-à-coup les deux bras de celle-ci s'étendirent et l'enveloppèrent.

— Je t'aime, Edmond! répétait une voix délirante et basse; je t'ai toujours aimé, depuis le jour où je t'ai vu pour la première fois.

— Mon idolâtrée Rose! ma femme! Oh, oui, ma femme! car ton âme est à moi.

— Toute à toi!

Le jeune homme tenait les mains de sa cousine pressées sur ses lèvres; il sentit le chaton d'une bague que Rose avait autrefois reçue de sa mère, et qu'elle avait toujours portée.

— Donne-moi cette bague, dit-il, comme souvenir

de cette heure. Depuis ton enfance elle est à cette place ; elle me parlera de toi.

Rose tendit la main, et laissa la bague couler entre les doigts d'Edmond.

Il la baisa avec ardeur.

— Elle ne me quittera plus. Ce sera l'alliance du mariage de nos deux âmes. Elle me rappellera, dans mon isolement, qu'il y a bien loin,... en Bretagne, un être qui m'aime et qui me comprend ; une femme qui me mêle à ses prières.

Et vois-tu, Rose, ajouta-t-il, si jamais l'existence me devenait trop lourde, je te renverrais cette bague ; ce sera comme le signal d'un rendez-vous donné dans le ciel.

— Oui, Edmond, et tu ne m'attendras pas longtemps.

Ils étaient enlacés dans les bras l'un de l'autre, et leurs sanglots les empêchaient de parler.

Sept heures sonnèrent.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait les fit relever promptement, et Durand parut. Il venait avertir le jeune homme que le facteur l'attendait.

Dix minutes plus tard, Edmond roulait sur la route de Paris. . . . .

. . . .

Le voyage n'eut rien de remarquable. Ce fut une fièvre délirante avec tous ses rêves incohérents et bizarres. Le second jour, Edmond s'éveilla en sursaut aux mots d'un de ses compagnons de route : — Voilà Paris !

Et en effet la grande ville commençait à apparaître sous son dôme de brouillards. C'était Paris ! cette immense pile voltaïque, dont le seul contact ébranle ; Paris, le cerveau de la France, toujours en ébullition effervescente, toujours fumant de travail ; énorme tête, écrasant de son poids un corps appauvri ; crâne tout chauve de fatigue et d'excès !

Edmond sentit son cœur accablé qui se ravivait à l'approche de ce volcan intellectuel sur lequel il allait mettre le pied, et il se reprit un instant à la vie, par curiosité.

Cependant, malgré son impatience, il lui fallait attendre une grande heure aux barrières où les commis vinrent fouiller la voiture. Ses malles, dont il ne trouvait pas assez vite les clés, furent forcées ; ses effets bouleversés ou perdus. Edmond comprit qu'il entrait

dans la capitale du peuple *le plus civilisé du monde.*

En traversant la ville, rien ne le frappa vivement. Il vit un grand nombre de rues sales et mal bâties, quelques monuments à demi-cachés par des mâsures. Du reste, il n'éprouva aucun étonnement de cette première impression ; on l'avait d'avance averti que la capitale était comme ces parvenues de mauvais goût qui portent une robe de cachemire avec des bas de coton bleu. Que lui importait d'ailleurs la carrière de pierre appelée Paris ; c'était le Paris intelligent qu'il était venu voir.

Car ce qui lui restait encore d'espérance était là : il venait chercher l'étourdissement de ce cirque ouvert à la pensée. Derrière, il avait laissé sa dernière chimère de bonheur ; il venait jouer contre le sort sa dernière chimère de gloire.

Et pour lui qui arrivait, tout flamboyant de son naïf enthousiasme de provincial, la gloire était encore un mot qui avait quelque sens. Il venait là, comme aux lices olympiques, croyant que sur un signe la barrière lui serait ouverte, et qu'il pourrait, comme les autres, concourir pour le prix offert. Il se présenta d'abord aux hommes avec lesquels il avait entretenu des relations, pendant qu'il était en province ; il leur fit part de ses

projets; tous parurent l'écouter avec intérêt, et les promesses lui furent prodiguées. L'âme d'Edmond se releva.

— Elle verra mon nom répété avec éloges, se dit-il, elle sera heureuse de mes succès : je ne lui écrirai pas, il faudrait lui dire tout ce que j'ai dans le cœur, et je ne le puis; ou bien lui adresser de ces lettres que tout le monde peut lire, et je ne le veux pas. Non, je ne lui écrirai pas; mais elle lira mes ouvrages, elle devinera ce qui s'adresse à elle, elle reconnaîtra les pages écrites sous l'inspiration de son souvenir. A toutes les femmes que je peindrai, je donnerai son nom adoré, son visage triste et doux : elle sera ma muse, ma sainte. Sa pensée présidera à toutes mes œuvres, comme une religion, et elle le saura. Ce sera une correspondance mystérieuse et intime, qui pourra passer sous les yeux de tous sans que nous ayons à craindre, car seuls nous en connaîtrons le secret.

VI.

Un an s'était écoulé depuis qu'un jeune homme, au front triste, était venu se loger à l'hôtel de Claire-Fontaine, rue des Mathurins-Saint-Jacques, à Paris. Il habitait la même chambre qu'il avait choisie en arrivant, et rien n'avait changé dans sa vie extérieure. Seulement ses yeux s'étaient creusés, et tout son corps avait perdu cette fraîcheur virile, si frappante chez les adolescents qui arrivent de province et qui viennent se racornir à l'air étiolant des hôtels garnis.

C'était un locataire tranquille, silencieux et rangé, qui sortait peu et ne recevait personne. On le voyait seulement, pendant les longs jours d'été, accoudé à sa fenêtre, regarder une petite échappée de ciel qui brillait entre deux cheminées, ou bien la cime verte d'un

chétif peuplier qui dépassait de quelques pouces le mur d'une cour voisine. Vers la fin du jour, il se rendait au Luxembourg, cherchait l'endroit le plus sombre, et s'y promenait seul quelque temps. Mais, dès que la foule commençait à se presser dans les parterres enveloppés d'une atmosphère de parfums, il quittait son obscure allée. On le voyait passer, d'un pas furtif et honteux, au milieu des groupes parés et riants, comme à travers une fête donnée pour d'autres, et il regagnait sa chambre humide; sa chambre de garçon, sans un seul sourire de soleil, sans une seule fleur sur l'étroite croisée; triste réduit, où se remarquait, non le désordre poétique d'un cabinet de jeune homme, mais l'arrangement pénible d'une pauvreté qui a honte et se déguise; où tout sentait l'abandon et l'isolement d'une indigence fière et rapiècée qui croise et boutonne un vieux vêtement! non pas l'indigence d'un jour, que l'on supporte gaîment, misère charmante d'étudiant que régaie un chapeau de femme, jeté sur un lit sans rideau, mais une de ces misères sérieuses, qui sont seules et qui se taisent; de ces misères qui tiennent la pensée resserrée et flétrie, la heurtent à chaque instant au désir ou au besoin non satisfait.

Et tout cela était facile à voir, sans doute, pour qui

aurait regardé la chambre du pauvre solitaire; tout cela était bien propre à émouvoir la pitié des heureux! Mais qu'importait aux heureux le jeune homme de l'hôtel de Claire-Fontaine? Et d'ailleurs, qui se serait ému quand il eût dit combien de cruels désenchantements étaient venus l'assaillir depuis une année? Qui aurait eu compassion de tant de démarches sans résultats, de lettres sans réponses, de promesses sans suites? Tant d'autres faisaient, comme lui, cette quête de réputation et tendaient la main aux portes des journalistes ou des libraires! Qui s'inquiétait de savoir si parmi cette foule de mendiants de gloire il s'en trouvait un plus fier et plus irritable, qui, lassé des refus, croiserait les bras et s'envelopperait dans son désespoir? Tous n'avaient-ils pas commencé ainsi? Les plus fameux aujourd'hui n'avaient-ils pas bu la honte, comme de l'eau, lorsque, encore ignorés, ils allaient, l'œil baissé et le chapeau à la main, proposer un manuscrit, d'éditeurs en éditeurs, pareils à des commis marchands offrant de la rouennerie? N'était-ce pas l'usage? pourquoi plaindre un sort subi par tous?

Aussi le jeune homme avait-il longtemps gardé le silence. Cependant, poussé à bout, il s'était déterminé à s'adresser à un artiste, que sa haute renommée d'é-

crivain et sa réputation de bienveillance lui faisait croire capable de comprendre sa situation.

Il lui écrivit pour lui exprimer énergiquement ses souffrances. Sa lettre, pleine d'une douleur loyale et digne, peignait ces efforts acharnés, mais inutiles, d'un pauvre provincial muré dans son obscurité comme Joseph dans sa citerne, ne trouvant aucune issue pour la fuir, et cherchant en vain une main amie; il terminait en demandant une entrevue et la permission d'apporter un essai.

Une semaine entière s'écoula sans réponse. Enfin, le huitième jour, le jeune homme reçut un billet qui lui assignait un rendez-vous pour le lendemain. A l'heure fixée, il partit pour cette entrevue qui allait décider de son sort.

Oh! heureux qui n'a jamais frissonné dans l'attente d'une de ces visites extrêmes, qui n'a jamais compté les minutes dans une étouffante angoisse, qui ne s'est point senti froid à la vue d'une porte et n'en a pas saisi le marteau, comme une épée de duel, sans savoir si le succès ou la mort était au bout. Hélas! pour la plupart, il nous faut connaître cette heure poignante où notre destinée se décide entre deux coups de chapeau; l'a-

venir de presque tous les hommes se joue sur une carte de visite!

L'homme célèbre reçut le jeune solliciteur avec bienveillance; tous deux s'assirent vis-à-vis l'un de l'autre.

— J'ai lu votre lettre, monsieur, dit le grand écrivain, j'en ai été touché. Moi-même j'ai connu les difficultés qui entourent les premiers pas d'un auteur, et je m'estime heureux lorsque je puis les rendre moins pénibles à quelque débutant. Voyons, que désirez-vous de moi?

— D'abord, que vous me jugiez. Si je me suis trompé dans la carrière que j'ai embrassée, tout est dit; mais si, au contraire, je suis appelé à quelque chose, je demande les moyens de prouver ce que je puis.

— Je ne doute nullement de votre talent, monsieur; vous m'avez, je crois, parlé d'un drame que vous désiriez livrer au théâtre?

— Le voici.

— Il est bien difficile de réussir au théâtre, monsieur; moi-même j'y éprouve des entraves tous les jours. Puis, les journalistes, oh! les journalistes sont les vampires de la littérature; ils fanent, ils effeuillent toute idée; impossible d'être nouveau avec eux, ils ont toujours une

avance de vingt-quatre heures sur la plus rapide inspiration ; ils gâtent tous les sujets actuels. Ajoutez à cela l'esprit dénigrant et amer qui s'est emparé de la presse. Rien ne peut plus trouver grâce devant nos commissaires-priseurs littéraires. Le dédain est devenu de mode, on le revêt comme un costume; puis nos *verts-verts* de feuilletons sont atteints d'un si profond blasement, qu'ils se meurent de dégoût sur les dragées que nous leur servons.

Cette tirade était prononcée d'un accent pittoresque et incisif; l'homme célèbre s'arrêta pour jouir de l'effet qu'il avait produit.

Son auditeur se contenta d'une approbation silencieuse; il songeait au but de sa visite, qu'il tremblait de voir oublier. Son regard inquiet fut compris.

— Pardon, monsieur; revenons à vous. Je verrai ce drame, si vous voulez bien me le laisser. Avez-vous autre chose ?

Tout ceci était dit un peu plus froidement qu'en commençant.

— Un roman historique, dont je vous apporte un chapitre.

— Ah! ah! malheureusement, le public est un peu fatigué de ce genre de compositions. C'est une pâture

trop solide pour les lecteurs actuels. L'intelligence, en France, est au régime; il ne lui faut que des nourritures légères, des nouvelles de quatre-vingts pages et des tableaux de quatre pieds. Du reste, je verrai, monsieur. Et jusqu'à présent vous n'avez réussi à rien placer chez aucun éditeur?

— Rien, monsieur.

— Vous ne connaissez aucun éditeur de journal?

— Aucun.

— Le succès sera lent, alors; mais il faut du courage, de la patience.

— J'en ai eu un an, monsieur; mais j'ai *besoin* de ne plus trop attendre.

Il appuya sur ce mot avec une douloureuse énergie, comme s'il eût pesé sur le manche d'un poignard qui lui fût entré dans la poitrine.

Il y eut un silence; l'homme célèbre se leva.

— Je ferai tout ce que je pourrai, pour vous servir, dit-il; je lirai d'abord ceci avec attention.

— Quand pourrai-je revenir?

— Mais, dans huit jours.

Et il reconduisit le jeune homme jusqu'à la porte.

A peine fut-il sorti :

— Encore un fou qui eût mieux fait de rester dans

sa province! murmura-t-il. D'après sa lettre, je m'attendais à voir un *Antony* littéraire, c'eût été à étudier; mais c'est un pauvre garçon, qui ressemble à deux cents autres : un habit noir, des gants blancs, et les poches pleines de manuscrits.

Il entra dans son cabinet en haussant les épaules.

Huit jours après, le jeune homme vint chercher son arrêt, il ne trouva personne; deux autres visites ne furent pas plus heureuses. Enfin, il reçut ses manuscrits avec une lettre de douze lignes.

Tout avait été trouvé fort bien; on l'engageait à continuer, en l'assurant d'un intérêt véritable, et l'on terminait en se disant son tout dévoué serviteur.

Tout était fini pour Edmond . . . .

. . . .

La semaine suivante, comme la famille Poireau était rassemblée à table, on apporta la correspondance.

— Une lettre pour toi, Rose, dit le père Poireau en lui jetant, de loin, un paquet timbré de Paris.

— C'est d'Edmond, remarqua Durand, dont l'habileté à distinguer, au premier aspect, toutes les écritures, était, au moins, égale à celle qu'il avait acquise pour la taille des plumes.

— Nous envoie-t-il enfin notre arrêté de compte ? répartit M. Poireau; je lui avais ouvert un crédit chez Dupont, et je crains qu'il n'ait dépassé ce que nous avons ici à lui.

Dans ce moment Rose jeta un faible cri et s'évanouit. La lettre qu'elle tenait ouverte à la main lui échappa; un anneau en sortit et roula par terre; Poireau reconnut la bague qui avait disparu du doigt de sa fille depuis le départ d'Edmond.

Le même courrier apportait la nouvelle, répétée par tous les journaux, du suicide d'un jeune poète, M. Edmond Bian, demeurant rue des Mathurins-St-Jacques, hôtel Claire-Fontaine. Pendant huit jours, on donna des détails, dans toutes les gazettes, sur cette mort *prématurée et déplorable*. Ce fut la répétition de la triste comédie jouée sur la tombe d'Escousse et de Lebras.

L'homme célèbre auquel Edmond s'était adressé en dernier lieu, publia un choix des poésies du *jeune et infortuné* Bian, avec une préface dans laquelle on remarquait le passage suivant, qui fut cité dans tous les journaux :

« Il est mort comme Caton, parce qu'il avait déses-
« péré de la république des lettres; il est mort, parce
« qu'autour de lui il avait vu l'avilissement des arts,

« l'abandon des artistes et l'indifférence de la foule.
« L'existence lui a fait mal au cœur, il l'a rejetée
« comme une guenille sale et usée. Il a bien fait !
« Qu'aurait-il attendu de la société au milieu de la-
« quelle le hasard l'avait jeté ? Où aurait-il trouvé une
« main amie à serrer dans ce bagne littéraire, où tou-
« tes les réputations sont soudées deux à deux, hos-
« tiles et voleuses entre elles ? Le génie de Bian était
« trop fier pour se mettre à la solde d'un libraire, et
« son esprit n'était pas de ceux qui se débitent taillés
« à l'emporte-pièce de mode. Comme d'autres, il au-
« rait pu vivre dans cette littérature marchande où les
« pensées se confectionnent à l'instar des bas de co-
« ton. Il aurait pu, flatteur des passions de chaque
« instant, leur demander des succès de circonstance ;
« mais Bian avait placé l'art trop haut au-dessus de la
« terre pour le descendre jusque-là. Sa mission lui
« avait paru trop sainte pour qu'il fît ainsi de sa robe
« de grand-prêtre de l'avenir un misérable déguise-
« ment de carnaval. Qu'on passe près de sa tombe en
« disant : *Il était fou !* c'est bien ! Il est mort jeune ; le
« monde n'a pas eu le temps de lui départir son lot
« d'injures et de dérision ; qu'il achève sur son cada-
« vre ! mais ensuite gloire à lui ! car ce fut un mar-

« tyr, mort pour avoir voulu racheter les arts de leur « perdition !

« En tout cas, voici son livre : je l'ai recueilli au « milieu d'un prodigieux et confus amas de drames, « de poèmes, de romans inachevés, éparpillé comme « une rose effeuillée. Il m'a fallu le recomposer pièce « par pièce. Triste et doux travail pour qui avait connu « l'auteur, serré sa main et entendu sa voix ! Je l'ai « pourtant achevé, comme un dernier devoir que je « rendais à une mémoire amie. Après avoir inutile- « ment essayé de consoler la vie du poète, de l'encou- « rager, de le soutenir dans la carrière, il m'apparte- « nait peut-être d'écrire son épitaphe glorieuse, et c'est « ce que je fais ici. »

La préface et le livre eurent un immense succès ! Vu la mort de l'auteur, les journalistes le louèrent sans restrictions ; dès lors le nom d'Edmond Bian prit place parmi les plus renommés de l'époque.

On fit jouer ses drames ; on édita son roman historique, avec des vignettes de Tony Johannot, et bientôt ses œuvres complètes parurent chez Renduel, ornées d'un magnifique portrait de l'auteur et d'un *fac simile.* L'homme célèbre fit encore une préface.

Un bel exemplaire de ces œuvres complètes fut en-

voyé à l'oncle Poireau. En l'ouvrant, le brave négociant soupira profondément.

— Cela aurait fait tant de plaisir à ma pauvre Rose ! dit-il.

Et il ordonna à son premier commis d'accuser réception des volumes reçus.

Mais on ne les ouvrit point ; car il n'y avait plus personne qui lût de vers dans la maison Poireau et compagnie.

LE GÉNÉRAL GUILLAUME.

11

LE GÉNÉRAL GUILLAUME.

Ceux qui n'ont vu la guerre qu'au Cirque-Olympique ou au musée de Versailles se la figurent généralement comme une série de campements, de marches, de siéges, de batailles, dont toutes les parties se succèdent régulièrement et sans autre interruption que l'entr'acte nécessaire pour préparer un nouveau décor. C'est, dans leur pensée, une sorte de grande machine à tuer, que les soldats font aller du matin au soir, et avec laquelle ils fabriquent de la gloire à la journée.

Or, rien de moins conforme à la réalité. Loin d'être un *travail* suivi, la guerre est une œuvre d'inspiration et de hasard, entrecoupée de plus de repos que de combats. Ceux-ci ne sont pas la règle, mais l'exception, comme les coups de vent sur mer ; on y reste

toujours exposé, mais ils n'arrivent que dé temps en temps. Quelque sérieuse que soit la lutte, il y a, entre chaque campagne, une sorte de suspension d'armes, pendant laquelle les instincts d'hommes effacent les passions de race et font oublier un instant qu'on est ennemis pour se rappeler seulement qu'on vit sous le même ciel avec de communes joies et de communes misères.

La plus terrible guerre peut-être des temps modernes, celle de l'occupation de la Péninsule par les armées françaises, a donné de nombreux exemples de ces trêves tacites pendant lesquelles chaque parti semble accorder quelques jours de vacances à sa haine, et je leur dois, pour ma part, d'avoir pu parcourir, en pleine guerre, tout le midi de l'Espagne sans avoir jamais couru de péril sérieux. A la vérité, ma profession de chirurgien me servait de recommandation ; je parlais d'ailleurs la langue du pays, je connaissais ses usages, et j'avais soin, lorsque j'arrivais dans une résidence, de me mettre sous la sauve-garde de l'un des couvents, en allant offrir mes services au prieur.

L'heureux résulat de mes précautions m'avait insensiblement enhardi. De Jaën, où séjournait le régiment auquel j'étais attaché en qualité d'aide-major, j'avais

tour à tour visité Andujar, Grenade, Cordoue. Enfin, désirant étendre mes excursions plus à l'est, j'obtins un congé de quelques jours, et je partis pour la Murcie.

Après avoir visité Palos, où Christophe Colomb s'embarqua pour découvrir le Nouveau-Monde, m'être arrêté à Carthagêne et à Alicante, je suivis le cours du Mundo, reprenant la route de Jaën par Lorqui, Ziezar et Calaspara.

J'arrivai un soir dans cette dernière ville tellement fatigué, qu'au lieu d'aller demander asile aux moines, comme d'habitude, je m'arrêtai à l'auberge la plus prochaine pour y passer la nuit.

Tout y était dans une agitation extraordinaire. L'hôtelier criait des ordres par la fenêtre, les servantes traversaient rapidement les salles, et les cours étaient pleines de hussards qui sellaient leurs chevaux, tandis que des valets en livrée préparaient une calèche élégante.

J'allais demander à l'un de ces derniers la cause de tout ce mouvement, lorsque j'entendis prononcer mon nom derrière moi avec une sorte d'hésitation. Je me détournai et je reconnus un de mes compatriotes, ancien blessé de Jaën.

— Eh! parbleu je ne me trompais pas, s'écria-t-il en m'apercevant de face, c'est bien monsieur Lallemant, notre brave major du huitième.

— Et c'est le maréchal-des-logis Pierre Cordier, répondis-je.

— Tiens, vous avez retenu mon nom, major? eh bien! en voilà de la mémoire!

— N'avez-vous pas également retenu le mien?

— Oh! moi, j'avais mes raisons pour ça, reprit le hussard, des raisons *visibles*, comme on dirait par façon de calembour, vu que vous m'avez sauvé un œil.

— Vous ne vous ressentez plus de cette blessure au frontal?

— Pas plus que de mes dents de lait, et ce n'est pas un petit service que vous m'avez rendu là... Mais vous n'êtes donc plus en garnison à Jaën?

— Toujours.

— Par quel diable de hasard alors vous trouvez-vous dans ce pays de sauvages?

Ce dernier mot me rappela la manie du brave maréchal-des-logis, qui, né au faubourg Saint-Marceau, croyait fermement que hors Paris et sa banlieue commençait la barbarie. Aussi lui répondis-je, et en ap-

puyant sur le mot, que j'étais venu pour voir les *beautés* de la Murcie.

— Les *beautés?* répéta-t-il d'un air étonné; ah! le major trouve ici des *beautés!* Faites excuse! Faut alors qu'elles ne soient pas visibles à l'œil nu, car, depuis six mois que j'y demeure, je veux être guillotiné si j'y ai rencontré autre chose que des montagnes à éreinter les chevaux, des femmes jaunes, et du fromage rance.

— Allons, maître Cordier, vous y mettez de la passion, repris-je en souriant; vous haïssez l'Espagne.

Il fit un mouvement d'épaules d'un inexprimable dédain.

— Moi? dit-il; pauvre pays! Pourquoi est-ce que je le haïrais? On sait bien que hors de Paris il ne faut pas s'attendre à trouver des gens civilisés. C'est ici comme partout ailleurs; chaque pays a ses préjugés et son caractère. En Allemagne, où j'ai servi, c'était la bière, les femmes rousses et le cumin qui montraient le peuple sauvage; ici, c'est l'odeur d'huile rance.

— D'huile rance!

— Vrai cachet du peuple espagnol, major; c'est entré dans ses mœurs, comme le raisinet de Bourgogne et le fromage de Brie dans celles du Parisien. Mangez

un ragoût, buvez un verre de vin, passez près d'un moine, c'est toujours le même parfum. Et tenez, tout-à-l'heure encore, le général a manqué assommer un garçon pour lui avoir apporté du lait qui avait le goût national.

— Il y a donc un général ici? demandai-je, naturellement ramené à la question que la rencontre du maréchal-des-logis m'avait empêché de faire.

— Comment! vous ne savez pas? dit Pierre; mais c'est *le père Guillaume*.

— Le baron?

— Qui revient de visiter les garnisons de la province.

— Et il retourne à Murcie?

— Non; pour le moment, il se rend ici près, à son château.

— Le général a un château?

— Que sa femme lui a apporté en dot.

— Ah! en effet, je me rappelle avoir entendu parler de son mariage avec une riche Espagnole.

Cordier hocha la tête, regarda derrière lui et baissa la voix.

— Oui, dit-il; le vieux sanglier a pris une femme du pays! comprenez-vous ça, major?

— Pourquoi non? On la dit fort belle.

— Bah! dit le maréchal-des-logis en avançant la lèvre inférieure avec une expression d'indifférence, ça ressemble à toutes les Moresques de ces contrées : une peau de cuir de Russie et des yeux qui ont toujours l'air de vous chatouiller ou de vous poignarder. Du reste, ma réflexion ne *provenait* point du physique de l'Espagnole, mais de celui du baron. Vous qui êtes philosophe, major, seriez vous disposé à vous marier si vous aviez cinquante ans, onze blessures et un œil de moins? — Sans compter que la Moresque l'a épousé en rechignant, et seulement pour sauver sa famille, qui s'était compromise dans une conspiration contre les Français.

— Le général était donc amoureux?

— Comme un pigeon qui sort de cage.

— Eh bien! chacun prend la vie du côté qui lui plait; qu'importent l'âge et les infirmités du général, s'il trouve le bonheur dans ce mariage tardif?

— Lui! dit Cordelier en s'assurant encore qu'on ne pouvait l'entendre; depuis qu'il est en ménage, il se ronge le foie comme un pélican.

— Qui vous fait croire?...

— Pardieu! nous l'apprenons tous les jours à nos

dépens. Le dépit de n'avoir rien de ce qu'il faudrait pour plaire à la senora Beata le fait tourner de plus en plus au chien enragé. Il s'en prend à nous de ses cheveux gris, de son gros ventre, de son œil crevé surtout : car c'est là l'endroit sensible, et il est si furieux d'être borgne, qu'il suffit d'avoir ses deux yeux pour devenir son ennemi. Vous concevez ? faiblesse de vieux qui revient aux noisettes quand il n'a plus de dents.

— Et madame Beata? demandai-je, intéressé malgré moi par les confidences de Cordier.

Il devint plus sérieux.

— Oh ! elle, dit-il, elle écoute, regarde et ne parle jamais. Aussi n'y a-t-il à savoir ce quelle pense que le diable... et peut-être don Perez.

— Un ami ?

— Non, un parent qui a servi, dit-on, dans les *guérillas*, et que je soupçonne d'entretenir encore des relations avec ces honnêtes bandits. Du reste, pas trop laid pour un Espagnol. Depuis environ huit jours qu'il est ici, il ne quitte point la senora.

— Et le baron le souffre ?

— Il a peur de fâcher madame Beata en envoyant promener le cousin ; car madame Beata le conduit à la bride, et si elle voulait, elle le ferait communier entre

chaque repas. Cependant, tout en obéissant, il enrage; il y a un fonds de bile dans sa soumission, et c'est un *tigre moutonné* auquel la Moresque fera bien de ne pas se fier.

— Qu'a-t-elle à craindre?

— Je n'en sais rien; mais un de ces jours le père Guillaume pourra ouvrir l'œil qui lui reste, et, s'il voit clair..., il leur jouera quelque tour de capucin.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette plaisanterie inspirée par l'ancienne profession du général, qui avait porté le froc de moine avant l'uniforme, et qui devait à cette circonstance le nom de *père Guillaume* sous lequel il était généralement connu dans l'armée. Ses ennemis l'accusaient même d'avoir gardé, dans son nouvel état, les habitudes de dureté, d'égoïsme et de ruse vindicative que donne la vie de couvent. Mais s'il avait, comme homme, une réputation équivoque, sa réputation, comme militaire, était excellente. On citait son courage têtu, son activité infatigable, sa tactique peu brillante, mais à laquelle la continuité tenait lieu de profondeur. Aussi Napoléon qui jugeait vite les gens et qui avait la manie de les *traduire en images*, avait-il dit du *père Guillaume* que c'était un bélier de

guerre qui renversait l'obstacle sans s'en douter, à force de frapper au même endroit.

Comme le maréchal-des-logis achevait de me donner les renseignements rapportés plus haut, un valet parut sur le seuil de la *possada* et ordonna de faire approcher l'équipage du baron.

— Est-ce lui qui a parlé de se mettre en route? demanda Cordier.

— C'est la senora, répondit le domestique.

— En selle alors, reprit le hussard; madame Beata n'aime point à attendre. Vous ne venez point du côté du château de Lucar, major?

— Non, je reste ici cette nuit.

— Et demain?

— Je reprends la route de Jaën.

— Alors, nous ne nous reverrons plus.

— Selon toute probabilité. Adieu, Cordier.

— Adieu, major; bon voyage et bonne chance.

Nous échangeâmes un salut de la main, et le maréchal-des logis rejoignit ses hussards qu'il fit monter à cheval.

Presque au même instant, le baron Guillaume sortit de l'auberge.

Je ne l'avais jamais vu; mais toute sa personne ré-

pondait si parfaitement au portrait imaginaire sous lequel j'avais écrit son nom dans ma pensée, que je le *reconnus* au premier coup d'œil. Il était petit, replet, et vêtu d'une redingote militaire à brandebourgs dont le drap neuf et lustré semblait ajouter encore à la vulgarité de sa tournure. Des bottes de voyage que le désir de paraître élégant avait évidemment fait choisir trop étroites, une casquette de velours placée de manière à ce que la visière fît ombre sur l'œil gauche, des gants de daim déformés et une cravache de cuir tressé complétaient ce costume où l'on sentait une sorte de recherche inaccoutumée qui ne pouvait voiler la disgrâce native de la personne.

Il fit quelques pas dans la cour, se plaça devant le peloton de hussards et le parcourut de ce regard perçant particulier à ceux qui ne se servent que d'un œil; mais il n'y trouva sans doute rien à reprendre, car il tourna brusquement le dos pour regarder vers la porte de la *possada*.

La senora Beata venait d'y paraître, accompagnée de son jeune parent.

Son teint avait cette pâleur dorée plus vivante que la fraîcheur elle-même, et ses cils noirs voilaient des yeux d'où le regard jaillissait par instants comme un

éclair. Ses formes étaient excitantes, hardies, et vous sentiez dans tous ses mouvements je ne sais quelle vibration voluptueuse qui se communiquait à vous. Cependant la jeunesse et son cortége de grâces naïves manquait à cet ensemble d'une beauté pour ainsi dire foudroyante; elle fascinait sans charmer, et l'on était plus troublé qu'heureux de la voir.

En paraissant sur le seuil de l'auberge, la senora avait une main appuyée sur le bras de son cousin; à la vue du général, elle la retira et s'avança seule, d'un pas léger, vers la calèche qui attendait.

Don Perez la suivit. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux traits nobles, à la taille élevée, et dont la démarche avait cette fierté théâtrale que l'on retrouve dans le plus humble des descendants du Cid. Lorsqu'il arriva près de la voiture, il hésita à y monter; mais Beata fit un signe, et il franchit rapidement le marchepied.

Le baron qui, tout en donnant quelques derniers ordres à Cordier, regardait du côté de l'équipage, s'interrompit à cette vue et tordit sa cravache.

— Faudra-t-il escorter la calèche à distance, général? demanda le maréchal-des-logis.

— Pourquoi à distance? dit rudement le *père Guillaume.*

— Pardon! c'est que comme le général est avec son épouse...

— Eh bien!...

— J'avais pensé... que ça pourrait le gêner... qu'on entourât la voiture...

Un nuage passa sur le front de l'ancien capucin.

— Ne vois-tu pas, animal! qu'il y a *le parent?* s'écria-t-il en colère.

— Oh! c'est juste, reprit sérieusement le malicieux Parisien; alors on pourra se tenir aux portières?

Le baron lui lança un regard féroce.

— On fera son métier de chef d'escorte, dit-il, et si monsieur Cordier l'a oublié, il ira se le rapprendre à la salle de police.

Cordier appuya son sabre à son épaule sans répliquer; le général rejoignit la senora, cria : — En route; et la voiture, suivie du peloton de hussards, partit au galop.

Je l'accompagnai des yeux jusqu'à ce que je l'eusse vue disparaître sur la route de Lucar, puis j'entrai dans la *possada.*

Je pensais y trouver un bon repas et un bon gîte ; mais le proverbe *qu'il ne faut jamais compter sur son hôte*, employé ailleurs comme figure, exprime une vérité littérale en Espagne, et doit y avoir été inventé par quelque ancêtre du judicieux Sancho. Ceux qui m'avaient précédé dans l'auberge de Calaspara avaient épuisé les provisions et surtout la bonne volonté de l'hôtelier qui, me voyant seul, résolut de se dédommager sur moi de sa complaisance forcée pour le général et son escorte.

Lorsque je lui demandai un lit et un souper, il me répondit gravement que son feu était éteint, ses chambres occupées, et que je n'avais qu'à *voir ailleurs*.

Voir ailleurs, dans le langage des aubergistes, signifie toujours qu'il n'y a rien à chercher et que vous êtes à leur discrétion. Je savais, en effet, par mon guide que cette *possada* était la seule, à Calaspara, où un Français pût descendre sans danger, et il était trop tard pour aller frapper à la porte d'un couvent. Je tâchai, en conséquence, de fléchir l'aubergiste, en employant successivement les prières, les promesses, les menaces ; ce fut en vain : il demeura inébranlable. Tout ce que je pus obtenir, grâce à l'intervention de mon conducteur, fut un hachis que le dégoût m'empêcha de

manger, et une paillasse dans un grenier formant dortoir pour les muletiers. Cependant telle était ma lassitude, qu'à peine au lit je m'endormis profondément.

Les souvenirs de la veille me poursuivirent jusqu'au milieu de mon sommeil. Je fus pris d'un cauchemar dans lequel ce que j'avais vu se mêlait en visions confuses aux imaginations les plus extravagantes. Mille embarras ridicules m'assiégeaient tour-à-tour. Je me trouvais sur la grande place de Jaën, un jour de revue, sans pantalon et l'épée au côté; le général Guillaume voulait me faire manger un hachis assaisonné avec les rognures de colbacks de ses hussards; l'aubergiste et la senora Beata complotaient pour me forcer à devenir capucin...

J'en étais à ce dernier rêve lorsque des coups violents, frappés à la porte du grenier, me réveillèrent en sursaut. Je me redressai épouvanté... Plusieurs personnes parlaient haut sur l'escalier et répétaient mon nom.

— Qui est là? que voulez-vous? criai-je en saisissant instinctivement mon épée que je plaçais toujours à mon chevet.

— C'est moi, major, répondit une voix connue.

— Cordier?

— Oui ; ne craignez rien et ouvrez vite.

Je courus tirer les verrous ; le maréchal-des-logis entra brusquement.

— Qu'y a-t-il? demandai-je un peu saisi.

— Je viens vous chercher de la part du général, dit-il, en posant sur un meuble la lumière qu'il tenait à la main ; il désire vous voir sur-le-champ.

— Serait-il arrivé quelque malheur au château?

— Aucun.

— Que diable peut-il me vouloir alors?

— Je n'en sais rien ; mais il y a une demi-heure qu'on est venu me réveiller de la part du *père Guillaume* ; je l'ai trouvé au salon, marchant à grands pas les mains dans ses manches comme un jour de bataille. — Sais-tu où trouver un chirurgien? m'a-t-il demandé. J'ai tout de suite pensé à vous, et je lui ai dit qu'il y avait un aide-major du huitième à Calaspara. Il m'a répondu : — Va le chercher. Je suis parti, et vous allez me suivre.

— Je n'en vois pas la nécessité, répliquai-je ; s'il n'y a ni malade ni blessé à Lucar, je puis aussi bien m'y rendre demain.

— Non pas! s'écria vivement Cordier, il m'a dit de vous amener, major, il faut que je vous amène. Mille

dieux! si vous ne veniez pas, il trouverait moyen de nous en faire repentir tous deux; vous ne savez pas ce que c'est que la rancune d'un moine. Vite, debout. J'ai amené pour vous un cheval.

Je me décidai à m'habiller en maugréant contre le *père Guillaume,* et je partis, bien décidé à lui laisser voir mon mécontement, s'il était vrai qu'il m'eût dérangé à pareille heure sans motif suffisant.

Dès que nous fûmes sortis des rues de Calaspara, le maréchal des-logis mit son cheval au galop, et je fus obligé de prendre le même train pour le suivre.

Nous traversions une campagne sans chemin tracé, entrecoupée de blocs de pierre, de buissons et de ravines qu'il fallait à chaque instant tourner ou franchir. Mon cheval fut dix fois sur le point de s'abattre, et, chaque fois, en le retenant de la bride, j'envoyais une malédiction au général. Enfin mon guide, qui avait toujours galopé devant, ralentit le pas et m'attendit.

— Nous voilà rendus, dit-il.

— Rendus? répétai-je, en regardant autour de moi avec étonnement; je ne vois que des montagnes.

— Là-bas, sous nos pieds, n'apercevez-vous point quelque chose?

— Un point noir?

— C'est le château de Lucar.

— Comment ! au fond de ce gouffre ?

— Ne savez-vous point que dans ce bienheureux pays les hauteurs sont aussi arides que la tonsure d'un calotin ? Lorsque l'on veut de l'eau et de la verdure, il faut bien descendre.

— Mais comment arriver au bas de cet entonnoir de pierres ?

— Il y a un chemin; seulement il est étroit, et nous ferons bien de mettre pied à terre.

Je suivis le conseil de Cordier, qui passa le premier et me conduisit par un sentier tournant taillé dans les rochers, de manière à former une sorte de corniche au-dessus de l'abîme. Les chevaux s'avançaient avec répugnance, le cou tendu et se faisant tirer par la bride; enfin, après dix minutes d'une marche périlleuse, nous atteignîmes une esplanade au bout de laquelle s'élevait le château.

Une seule fenêtre était éclairée et laissait voir, à travers ses rideaux transparents, une ombre qui semblait immobile. Cordier me la montra en disant :

— C'est le général; il nous attend.

Le salon dans lequel m'introduisit le maréchal-des-logis était dallé de marbre noir et tapissé de cuir violet

à fleurs relevées. Il était éclairé par une lampe d'argent de forme gothique, dont le rayon lumineux ne dépassait point le grand guéridon sculpté qui la supportait. Assis devant ce guéridon, et les deux mains dans ses manches, comme me l'avait annoncé Cordier, le général regardait quelques lettres et des cartes à jouer dispersées devant lui, tandis que de l'autre côté, mais plus reculé dans l'ombre, se tenait l'Espagnol don Perez, également assis et immobile.

Lorsque la porte s'ouvrit et que le maréchal-des-logis m'annonça, tous deux retournèrent la tête; mais le baron seul se leva.

— Enfin! s'écria-t-il; par les cinq cents diables! où êtes-vous donc resté, major?

— Moi? répétai-je, stupéfait de la réception et du reproche; mais je ne suis resté nulle part, puisque me voilà.

— Dieu me damne! vous avez pris votre temps.

— Tout juste le temps de me lever, général...

— Vous étiez donc au lit?

— C'est mon habitude la nuit.

Il me regarda d'un air farouche, mais j'étais d'assez mauvaise humeur pour tenir tête à l'empereur lui-même.

— Désolé de vous avoir dérangé, reprit-il d'un ton qui signifiait évidemment qu'il en était enchanté, mais j'avais à vous parler.

— J'écoute, général.

Il fit signe à Cordier de sortir, alla fermer la porte, puis revint à moi.

— Je n'ai point l'honneur de vous connaître, major, continua-t-il, d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, mais le maréchal-des-logis assure que vous êtes le plus habile chirurgien de l'armée.

— J'ai le caractère trop bien fait pour lui donner un démenti, général, répliquai-je.

— Il prétend que vous lui avez rendu la vue.

— Il dit vrai.

— Ainsi, vous êtes oculiste?

— C'était ma première profession.

— Et vous avez tous vos instrumenls?

— Les voici, répondis-je en tirant ma trousse de campagne, et l'étalant machinalement sur le guéridon.

— Alors, préparez-les, dit le baron, qui se rassit: nous allons mettre votre habileté à l'épreuve.

Ces mots et ce mouvement me rappelèrent tout à coup ce que m'avait dit Cordier, et ce fut pour moi une révélation subite.

— Pardon, repris-je, en souriant malgré moi, mais je crains que le général ne se soit fait une fausse idée de notre art.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on ne peut y avoir recours qu'à certaines conditions. Pour faire un civet, le *Cuisinier-Bourgeois* exige un lièvre ; pour *faire voir*, l'oculiste demande également un organe de vision.

— Eh bien ! que signifie ?...

— Cela signifie qu'où l'organe n'existe plus, toute opération est impossible, et qu'aucune science ne pourrait rendre au général l'œil qu'il a perdu.

L'ancien capucin se leva d'un bond.

— Prétendez-vous m'insulter ? s'écria-t-il pâle de colère.

— Comment, repris-je stupéfait, ne s'agit-il pas de vous ?

— Eh ! qui vous parle de moi, monsieur ? Avez-vous cru que je vous faisais venir pour m'apprendre que je suis borgne ! Pensez-vous que je ne le sache point, que je ne le sente point, que tout ne m'en avertisse pas assez ?

— Veuillez m'excuser, général ; mais comme vous vous informiez de mes connaissances en ophthalmo-

logie, j'ai dû croire que vous m'appeliez dans l'espoir de recouvrer votre œil.

— Non, monsieur.

— Mais dans quel but alors, général ?

— Pour en ôter un à cet homme, dit-il en montrant don Perez.

Je reculai avec une exclamation ; l'Espagnol n'avait fait aucun mouvement.

— Voilà pourquoi je vous ai envoyé chercher, reprit le vieux militaire, et pourquoi je vous ai adressé ces questions.

— Pardieu ! interrompis-je avec dépit, c'était bien la peine d'éveiller un malheureux rompu de fatigue et de l'emmener au galop dans les montagnes pour lui faire une pareille plaisanterie.

— Ah ! vous prenez ceci pour une plaisanterie ! s'écria-t-il, en relevant sa casquette de velours ; que faut-il pour vous persuader que je parle sérieusement, monsieur ? Sang du diable ! j'ai donc l'air bien plaisant ?

Il y avait dans l'accent du baron quelque chose de si véhément que j'en fus saisi. Je le regardai ; ses traits étaient livides, son œil unique étincelait, et une légère écume humectait ses lèvres crispées.

— Ah ! je plaisante ! continua-t-il en couvrant de son poing fermé les lettres posées sur le guéridon. Voyons, don Perez, dites-lui donc que ce n'est point un jeu ; allons, monsieur, c'est à vous, et non à moi, de parler.

Don Perez se leva, et je m'aperçus alors qu'il était fort pâle. Cependant il s'avança vers moi et me dit en français, mais lentement et comme en cherchant ses mots :

— Faites ce que le baron a dit ; je le veux aussi.

— Vous voulez devenir borgne comme lui ? répliquai-je en espagnol.

— Comme lui, oui, répéta don Perez avec effort.

— Mais c'est du délire !

— C'est de la nécessité, monsieur.

— Alors, vous ne consentez que par contrainte ?

— Non, je consens volontairement... il le faut.

— Mais pourquoi le faut-il ?

— C'est ce que vous ne devez pas savoir.

— Eh bien ! est-ce fini ? interrompit le général qui s'impatientait de notre dialogue en espagnol, qu'il ne comprenait pas.

— Je ne sais encore si je dois prendre au sérieux

votre étrange proposition, repris-je; mais, en tout cas, ma réponse est facile.

— Et c'est...

— Que je refuse.

Le baron, qui parcourait le salon à pas précipités, s'arrêta devant moi.

— Écoutez, dit-il, parlons franchement; le mystère qu'il y a dans tout ceci vous surprend, vous épouvante peut-être: vous craignez la responsabilité de l'acte que l'on vous demande; je l'avais prévu, et voici de quoi vous rassurer.

Il me tendait un rouleau enveloppé dans un papier que j'ouvris et sur lequel je jetai les yeux: c'était une déclaration de l'Espagnol, attestant que j'avais agi sur sa demande formelle et contraint par la menace.

— Cette signature est-elle vraiment celle de don Perez? demandai-je, de plus en plus surpris.

— Oui, monsieur, répondit-il.

— Et ce rouleau?

— Renferme les honoraires du major.

Je le rejetai sur le guéridon.

— C'est trop pour une action innocente et trop peu pour une action coupable, remarquai-je sérieusement

Don Perez et le baron n'ont qu'à chercher un autre médecin.

— Ainsi, vous ne voulez point faire votre métier? s'écria ce dernier.

— Mon métier, général, consiste à guérir les infirmités lorsque je le puis, non à en donner.

— Eh bien! allez au diable! reprit-il avec emportement; on se passera de vous. Je voulais éviter à don Perez les dangers d'un éborgnement contre les règles; mais puisque vous refusez de lui rendre ce service, il se le rendra lui-même.

— Moi? dit l'Espagnol.

— Auriez-vous peur, par hasard? demanda le baron, qui le regarda en face.

— Général! s'écria Perez avec un mouvement terrible.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit le vieux soldat d'un ton de mépris; vous voulez profiter de ce refus pour vous tirer d'affaire. Vous avez pensé que je ne pourrais vous forcer à tenir parole; et comme, chez vous, le courage égale la loyauté, vous espérez vous dispenser de payer une dette d'honneur...

— Vous mentez! cria don Perez.

Et, courant au guéridon, il saisit un instrument

dans ma trousse et se le plongea dans l'œil gauche ?

Le mouvement avait été si rapide, si inattendu, que j'eus à peine le temps de m'élancer vers lui en jetant un cri. Il me rendit froidement la lancette et dit :

— C'est fait, monsieur.

— Se serait-il vraiment éborgné ? s'écria le général, immobile d'étonnement.

— Ne le voyez-vous pas ? répliquai-je en montrant la traînée de sang qui inondait le visage de don Perez.

— Mais peut-être l'œil est-il seulement blessé ?

— Perdu ! monsieur, perdu ! repris-je en examinant le coup, qui avait été porté au milieu même de la prunelle.

Le baron courut à la porte d'entrée, qu'il ouvrit vivement.

— Où est la sénora Beata ? demanda-t-il.

— Ici, répondit une voix.

— Qu'elle vienne !

Don Perez comprit sans doute l'intention du général, car il fit quelques pas vers la porte opposée ; mais les forces lui manquèrent, et il se laissa tomber sur un fauteuil. Je courus à lui. Dans ce moment, la senora parut sur le seuil.

Elle s'y arrêta en plongeant un regard rapide dans le vaste salon, où l'obscurité l'empêcha de distinguer Perez.

— Venez, s'écria le général en lui prenant la main pour la forcer à entrer.

— Qu'y a-t il? demanda-t-elle d'un accent hautain; pourquoi m'avoir éveillée, puis m'avoir fait attendre? que me veut-on?

Le baron l'entraîna vers le guéridon.

— Connaissez-vous ces lettres, madame? demanda-t-il.

La senora tressaillit; une rougeur rapide couvrit son front, puis elle devint pâle; mais sa tête resta droite et son regard fièrement arrêté sur le général.

— Je les connais, dit-elle résolument.

— Et vous osez les regarder?

— Pourquoi ne l'oserais-je point?

— Pourquoi! répéta le baron tremblant de fureur; mais parce que ce sont les lettres d'une infâme, senora Beata, et que cette infâme, c'est vous!

— Le seul infâme, reprit-elle froidement, est celui qui force une jeune fille sans défense à lui donner sa main contre son désir.

— Ainsi, vous convenez de tout, reprit le général

— C'est le château de Lucar.

— Comment ! au fond de ce gouffre ?

— Ne savez-vous point que dans ce bienheureux pays les hauteurs sont aussi arides que la tonsure d'un calotin ? Lorsque l'on veut de l'eau et de la verdure, il faut bien descendre.

— Mais comment arriver au bas de cet entonnoir de pierres ?

— Il y a un chemin ; seulement il est étroit, et nous ferons bien de mettre pied à terre.

Je suivis le conseil de Cordier, qui passa le premier et me conduisit par un sentier tournant taillé dans les rochers, de manière à former une sorte de corniche au-dessus de l'abîme. Les chevaux s'avançaient avec répugnance, le cou tendu et se faisant tirer par la bride ; enfin, après dix minutes d'une marche périlleuse, nous atteignîmes une esplanade au bout de laquelle s'élevait le château.

Une seule fenêtre était éclairée et laissait voir, à travers ses rideaux transparents, une ombre qui semblait immobile. Cordier me la montra en disant :

— C'est le général; il nous attend.

Le salon dans lequel m'introduisit le maréchal-des-logis était dallé de marbre noir et tapissé de cuir violet

à fleurs relevées. Il était éclairé par une lampe d'argent de forme gothique, dont le rayon lumineux ne dépassait point le grand guéridon sculpté qui la supportait. Assis devant ce guéridon, et les deux mains dans ses manches, comme me l'avait annoncé Cordier, le général regardait quelques lettres et des cartes à jouer dispersées devant lui, tandis que de l'autre côté, mais plus reculé dans l'ombre, se tenait l'Espagnol don Perez, également assis et immobile.

Lorsque la porte s'ouvrit et que le maréchal-des-logis m'annonça, tous deux retournèrent la tête; mais le baron seul se leva.

— Enfin! s'écria-t-il; par les cinq cents diables! où êtes-vous donc resté, major?

— Moi? répétai-je, stupéfait de la réception et du reproche; mais je ne suis resté nulle part, puisque me voilà.

— Dieu me damne! vous avez pris votre temps.

— Tout juste le temps de me lever, général...

— Vous étiez donc au lit?

— C'est mon habitude la nuit.

Il me regarda d'un air farouche, mais j'étais d'assez mauvaise humeur pour tenir tête à l'empereur lui-même.

— C'est le château de Lucar.

— Comment ! au fond de ce gouffre ?

— Ne savez-vous point que dans ce bienheureux pays les hauteurs sont aussi arides que la tonsure d'un calotin ? Lorsque l'on veut de l'eau et de la verdure, il faut bien descendre.

— Mais comment arriver au bas de cet entonnoir de pierres ?

— Il y a un chemin ; seulement il est étroit, et nous ferons bien de mettre pied à terre.

Je suivis le conseil de Cordier, qui passa le premier et me conduisit par un sentier tournant taillé dans les rochers, de manière à former une sorte de corniche au-dessus de l'abîme. Les chevaux s'avançaient avec répugnance, le cou tendu et se faisant tirer par la bride ; enfin, après dix minutes d'une marche périlleuse, nous atteignîmes une esplanade au bout de laquelle s'élevait le château.

Une seule fenêtre était éclairée et laissait voir, à travers ses rideaux transparents, une ombre qui semblait immobile. Cordier me la montra en disant :

— C'est le général; il nous attend.

Le salon dans lequel m'introduisit le maréchal-des-logis était dallé de marbre noir et tapissé de cuir violet

— Mensonge ! répéta-t-il ; je veux les voir ! Je veux que vous me confessiez votre honte tout entière, que vous me disiez où cet amour a commencé, depuis combien de temps il dure. Répondez, mais répondez donc, madame! Montrez que vous m'entendez, que vous souffrez. Elle se tait... Ton cœur est donc fait de bronze ? Tu ne sais ni rougir ni pleurer ? A genoux, malheureuse, à genoux !

Il l'avait saisie avec violence par la main, et la fit tomber rudement à ses pieds.

— Parle, maintenant ! s'écria-t-il hors de lui ; qu'as-tu à me dire ?

Elle leva son visage pâle, et, arrêtant sur lui ses regards comme deux glaives :

— Je n'ai qu'une chose à vous dire, répliqua-t-elle, c'est que vous vous êtes vengé de don Perez comme un bourreau, et que vous vous vengez de moi comme un lâche.

Le général poussa un cri de rage et leva sur l'Espagnole ses deux poings fermés ; mais il se rejeta aussitôt en arrière.

— Emmenez-moi, major, bégaya-t-il comme épouvanté de sa propre colère.

Je l'entraînai par le bras, et nous descendîmes rapi-

— Désolé de vous avoir dérangé, reprit-il d'un ton qui signifiait évidemment qu'il en était enchanté, mais j'avais à vous parler.

— J'écoute, général.

Il fit signe à Cordier de sortir, alla fermer la porte, puis revint à moi.

— Je n'ai point l'honneur de vous connaître, major, continua-t-il, d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, mais le maréchal-des-logis assure que vous êtes le plus habile chirurgien de l'armée.

— J'ai le caractère trop bien fait pour lui donner un démenti, général, répliquai-je.

— Il prétend que vous lui avez rendu la vue.

— Il dit vrai.

— Ainsi, vous êtes oculiste?

— C'était ma première profession.

— Et vous avez tous vos instrumenls?

— Les voici, répondis-je en tirant ma trousse de campagne, et l'étalant machinalement sur le guéridon.

— Alors, préparez-les, dit le baron, qui se rassit: nous allons mettre votre habileté à l'épreuve.

Ces mots et ce mouvement me rappelèrent tout à coup ce que m'avait dit Cordier, et ce fut pour moi une révélation subite.

— Pardon, repris-je, en souriant malgré moi, mais je crains que le général ne se soit fait une fausse idée de notre art.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on ne peut y avoir recours qu'à certaines conditions. Pour faire un civet, le *Cuisinier-Bourgeois* exige un lièvre ; pour *faire voir*, l'oculiste demande également un organe de vision.

— Eh bien ! que signifie ?...

— Cela signifie qu'où l'organe n'existe plus, toute opération est impossible, et qu'aucune science ne pourrait rendre au général l'œil qu'il a perdu.

L'ancien capucin se leva d'un bond.

— Prétendez-vous m'insulter ? s'écria-t-il pâle de colère.

— Comment, repris-je stupéfait, ne s'agit-il pas de vous ?

— Eh ! qui vous parle de moi, monsieur ? Avez-vous cru que je vous faisais venir pour m'apprendre que je suis borgne ! Pensez-vous que je ne le sache point, que je ne le sente point, que tout ne m'en avertisse pas assez ?

— Veuillez m'excuser, général ; mais comme vous vous informiez de mes connaissances en ophthalmo-

logie, j'ai dû croire que vous m'appeliez dans l'espoir de recouvrer votre œil.

— Non, monsieur.

— Mais dans quel but alors, général ?

— Pour en ôter un à cet homme, dit-il en montrant don Perez.

Je reculai avec une exclamation ; l'Espagnol n'avait fait aucun mouvement.

— Voilà pourquoi je vous ai envoyé chercher, reprit le vieux militaire, et pourquoi je vous ai adressé ces questions.

— Pardieu ! interrompis-je avec dépit, c'était bien la peine d'éveiller un malheureux rompu de fatigue et de l'emmener au galop dans les montagnes pour lui faire une pareille plaisanterie.

— Ah ! vous prenez ceci pour une plaisanterie ! s'écria-t-il, en relevant sa casquette de velours ; que faut-il pour vous persuader que je parle sérieusement, monsieur ? Sang du diable ! j'ai donc l'air bien plaisant ?

Il y avait dans l'accent du baron quelque chose de si véhément que j'en fus saisi. Je le regardai ; ses traits étaient livides, son œil unique étincelait, et une légère écume humectait ses lèvres crispées.

— Ah ! je plaisante ! continua-t-il en couvrant de son poing fermé les lettres posées sur le guéridon. Voyons, don Perez, dites-lui donc que ce n'est point un jeu ; allons, monsieur, c'est à vous, et non à moi, de parler.

Don Perez se leva, et je m'aperçus alors qu'il était fort pâle. Cependant il s'avança vers moi et me dit en français, mais lentement et comme en cherchant ses mots :

— Faites ce que le baron a dit ; je le veux aussi.

— Vous voulez devenir borgne comme lui ? répliquai-je en espagnol.

— Comme lui, oui, répéta don Perez avec effort.

— Mais c'est du délire !

— C'est de la nécessité, monsieur.

— Alors, vous ne consentez que par contrainte ?

— Non, je consens volontairement... il le faut.

— Mais pourquoi le faut-il ?

— C'est ce que vous ne devez pas savoir.

— Eh bien ! est-ce fini ? interrompit le général qui s'impatientait de notre dialogue en espagnol, qu'il ne comprenait pas.

— Je ne sais encore si je dois prendre au sérieux

serra la main, et je repartis pour la Calaspara, d'où je repris la route de Jaën.

Quelques jours après mon arrivée dans cette ville, je sus que le château de Lucar avait été livré, de nuit, par trahison, à une bande de *guerillas* qui avaient égorgé le général Guillaume avec ses hussards, et emmené la senora Beata. La dépêche qui apportait cette nouvelle ajoutait que, d'après les renseignements recueillis, cette bande était conduite par un chef inconnu, mais jeune, de haute taille, et ayant l'œil gauche couvert d'un bandeau.

FIAMMA

FIAMMA.

Vingt fois elle avait regardé la mer à travers les stores de sa fenêtre, et vingt fois elle était retournée s'asseoir sur le divan de soie ; elle avait parcouru tous ses livres, effeuillé tous ses camélias, ouvert et fermé la boîte de pistolets damasquinés laissée sur sa chiffonnière par le comte ; enfin, renonçant à vaincre une tristesse toujours croissante, elle avait couvert son visage de ses deux mains, et s'était mise à pleurer.

Mais autant les larmes qui sont vues et essuyées soulagent, autant celles qui coulent dans la solitude sont amères. Rien ne les adoucit ni ne les arrête ; nous n'avons pas même un prétexte de consolation

à notre douleur, et nous nous y abîmons toujours de plus en plus !

Ah ! c'est alors que vient le besoin d'épanchement, et que l'on prend en horreur sa solitude! Comme le naufragé jeté sur une plage déserte, on regarde autour de soi, puis au loin ; on cherche, on appelle ; et si on ne trouve aucune amitié vivante, on essaie à en ressusciter des mortes ; on se souvient tout-à coup d'un nom oublié; on se prend à un amour perdu, et le cœur, dans son indigence, s'improvise une affection pour pouvoir se confier !

Comment Fiamma n'eût-elle pas eu recours au subterfuge de toutes les âmes isolées ? Bien des fois déjà, dans ses tristesses, elle s'était rappelé Effie, cette compagne d'enfance qu'elle avait tant aimée, puis qu'elle avait négligée dans l'absence ; bien des fois elle avait espéré renouer cette douce liaison en rachetant son oubli par une confidence longue et entière ! Cette pensée lui revint plus vive dans son désespoir. Son cœur, gonflé de plaintes, avait besoin de s'épancher ; elle courut à son pupitre, et se mit à écrire, ne s'arrêtant de temps en temps que pour essuyer ses larmes.

A EFFIE MAKSON, A DUBLIN.

« C'est moi, Effie, c'est moi, la pauvre étrangère que tu aimais tant!... Sais-tu encore seulement que j'existe?... T'en inquiètes-tu? En voyant cette lettre, reconnaîtrais-tu qui te l'écrit, sans avoir lu mon nom?... Je crie vers toi du fond de mon désespoir, Effie!... Oh! je suis trop malheureuse pour que tu ne m'aimes plus!...

« Te souviens-tu du temps où nous couchions dans le même dortoir, avec nos poupées sur nos oreillers et nos ménages de faïence à nos pieds?... — Et plus tard, nos petits parterres où le cresson venait si bien? Et plus tard encore, nos belles toilettes préparées pendant huit jours pour la messe du dimanche? hélas! C'était le dimanche aussi que mon tuteur venait me voir avec son fils Éric: tu te les rappelles? Le comte si noble, Éric si... Eh bien! Effie, le père est mort, et le fils est mon mari!...

« Ne crie pas d'étonnement; ne t'indignes pas; il l'a fallu! Ma mère l'avait promis lorsque le comte de Rimberg nous sauva tous. C'est elle qui le choisit pour mon tuteur. Que pouvais-je faire, sans famille, sans amis, sollicitée par le comte, qui espérait arrêter au

moyen de ce mariage les désordres de son fils?... J'ai pleuré beaucoup : puis j'ai consenti ! Peu après le comte est mort ; je suis restée seule avec Éric !

Effie, j'étais bien sûre d'être malheureuse ; mais je ne savais pas que je serais flétrie ! Nous autres femmes, hélas ! nous ne vivons pas : honte ou gloire, fortune ou pauvreté, tout nous vient par les autres ; notre existence n'est qu'un reflet. On m'a méprisée pour les vices d'Éric ! Ceux qui se disaient purs m'ont fuie, et de cet abandon, qui ne prouvait que leur cruauté, le monde a fait un témoignage contre moi. Puis, sous prétexte d'égayer ma solitude, Eric m'a présenté des femmes que je ne connaissais pas ; il m'a forcée à les visiter, à leur donner des fêtes, et tout-à-coup j'ai su que c'étaient ses maîtresses ! J'ai voulu me plaindre, mais il m'a répondu par l'injure, par la menace ! Alors j'ai rompu avec tout le monde ; j'ai fait de ma chambre une prison ; j'ai passé les journées et les nuits dans les convulsions ou dans les abattements du désespoir, entendant sous mes pieds les bruits de l'orgie, les chants cyniques et les rires des femmes perdues ! Un instant j'ai cru que je deviendrais folle ; puis la fièvre m'a prise, et j'ai rendu grâce à Dieu croyant que j'allais mourir..... Hélas ! Dieu n'a

point accepté mes remercîments ; il a fallu vivre.

« Le comte était las de Venise ; nous sommes partis : nous avons vu la Suisse, l'Allemagne, la France ; j'ai passé partout sans rien voir, comme une ame maudite qu'emporte le démon.

« Dans les commencements, je pensais au suicide ; mais au moment du désespoir les moyens m'ont manqué ; maintenant, c'est le courage... Une humiliation trop long-temps acceptée nous rabaisse : à force d'en être flétrie nous désespérons de nous relever. Par instant, ma torpeur m'épouvante moi-même... Je sens que je m'arrange dans mon infamie ; je ne sais plus être fière avec la douleur.

« Mais aussi pourquoi être forcée de mourir avant l'âge quand on ne demanderait qu'à vivre, quand on sent toutes les soifs de la jeunesse ? Mourir sans rien savoir de ce qu'il y a de doux sur la terre ! O Effie ! si tu connaissais tous les rêves de mon affliction ! J'envie le sort de la paysanne qui me sert, de la jeune fille qui passe sous mes fenêtres avec son amant ! L'abrutissement peut éteindre la souffrance, le plaisir guérir la honte ; mais, moi, mon malheur est sans remède et sans compensation ! Cet homme auquel le hasard m'a livrée, quand il arrivera ici tout-à-l'heure,

ivre et quittant des filles de joie, il faudra que je souffre sa présence; si je fuis, il n'aura qu'à faire un signe pour qu'on me ramène; si je demande protection à un autre homme, il n'aura qu'à dire un mot pour qu'on nous traine tous deux devant les juges; car *je suis à lui!* La même loi qui me défend de me donner à Dieu pour toujours, m'a donnée sans retour à cet homme. Elle n'a pas eu peur de ma douleur en ne me laissant qu'une mort pour espoir!

« Et cependant, mon Dieu! moi aussi j'aurais su être heureuse! Te rappelles-tu, Effie, combien nous avons effeuillé de marguerites dans le jardin de ta mère pour apprendre si nous serions aimées?... Que de romans lus en secret sous la charmille et dont nous choisissions les héros pour époux? Jours charmants, où le mariage nous paraissait un palais de fées, à la porte duquel un bon génie nous faisait signe en souriant... Hélas! le bon génie a fait comme la femme de Mazen dans les contes arabes; quand nous nous sommes approchées il a pris toutes nos espérances dans ses bras et il s'est envolé!

« Le comte Éric vient de recueillir en Allemagne l'héritage de son dernier parent. Il est arrivé hier seulement à Marseille, où je l'avais précédé. Mais déjà il a

trouvé des compagnons de plaisir. Demain matin, je les attends tous ici ; *le maître* m'en a avertie : il s'agit, je crois, d'un déjeûner, d'une promenade sur mer!... Je n'ai même pas la libre possession de ma solitude.

« Nous partirons dans quelques jours pour Constantinople. Le navire sur lequel j'ai arrêté le passage est là sous nos fenêtres, et n'attend qu'un bon vent. Cette lettre est peut-être la dernière que tu recevras de moi, Effie!... Une tempête, un corsaire, la peste d'Orient peuvent me délivrer bientôt; c'est mon espoir! Aussi ces voyages me plaisent-ils par leurs périls. N'osant appeler *la grande libératrice*, je tâche qu'elle me rencontre, et je demande au hasard ce que je ne puis obtenir de mon courage.

« Mais quoi qu'il arrive, Effie, je ne serai point morte sans mettre tournée vers toi, et sans t'avoir crié adieu!... Que fais-tu maintenant, pauvre sœur de mon enfance?... Regardes-tu en arrière ou en avant dans la vie?... Oh! avec quels sanglots de joie je te presserais dans mes bras!... Comme ta vue me redonnerait l'espoir de mes jeunes années!... Mais pourquoi y penser?... Toi, tu es tranquille sans doute au fond de ton Irlande; ta vie se passe comme autrefois à arroser des fleurs, à coudre et à apprendre des vers.

Tu as peut-être ancré ta destinée dans quelque pur et heureux amour ! Il vaut mieux que je ne te revoie pas ; je troublerais ta sérénité !... Brille en paix dans ton azur, ma douce étoile ! Je penserai à toi sans te parler ; je t'invoquerai tout bas comme les poètes... Cette lettre même n'ira point t'attrister, mon Effie ! Je ne veux point altérer la douce image que j'ai laissée dans ta mémoire.—Que mon nom continue à ne te rappeler que des joies d'enfance et une amitié charmante ! J'ai causé avec ton souvenir... c'est assez.... »

Ici Fiamma s'arrêta : L'entraînement des idées venait de la conduire à une décision qui rendait inutile tout ce qu'elle avait écrit. Comme il arrive trop souvent, sa douleur, en cherchant la consolation, avait parcouru un cercle vicieux et était revenue au point de départ.

Prise d'un découragement invincible, elle laissa tomber sa plume, cacha son visage sur sa lettre même, et recommença à pleurer.

Cependant, cette nouvelle crise fut courte ; ses larmes épuisées s'arrêtèrent, et sa douleur, engourdie par tant de secousses, s'apaisa. Elle se leva alors, et vint de nouveau s'accouder au balcon.

Elle avait, la veille, renvoyé sa femme de chambre

française; la paysanne qui la servait s'était retirée, et le valet du comte avait suivi son maître, de sorte qu'elle se trouvait seule dans la *bastide*.

Celle-ci s'élevait sur un côteau garni de vignes, au pied duquel soupirait la Méditerrannée. La nuit étincelait d'étoiles; les navires, immobiles et les voiles carguées, apparaissaient de loin en loin sur la baie; on distinguait à l'horizon Marseille, qui se dessinait confusément entre le ciel et les eaux; de larges éclairs s'épanouissaient par instants dans l'espace, et d'amers parfums s'exhalaient des grèves altérées.

Fiamma contempla longtemps cette lumineuse sérénité de la nuit, comme si elle eût voulu la faire passer en elle-même; mais son cœur se serra, blessé par tant de splendeurs; laissant tomber le store, elle revint s'asseoir sur le divan qu'elle avait quitté.

Sa lampe s'était éteinte : aucune lueur stellaire ne pénétrait du dehors; la jeune femme se sentit plus à l'aise dans ces ténèbres qui l'enlevaient au monde extérieur. N'ayant plus rien qui, en frappant ses sens, l'avertît de son existence, elle se laissa aller à la tristesse vague et endormeuse qui suit toujours les grandes crises de douleur.

Il y avait longtemps qu'elle était là, pensive, lors-

qu'un bruit la fit tressaillir : elle leva les yeux ; une ombre venait d'apparaître sur le balcon ! Tout-à-coup le store fut écarté brusquement, et un homme s'élança dans la chambre.

Fiamma poussa un cri : l'inconnu s'arrêta étonné.

— Quelqu'un ici ! dit-il.

Et il voulut regagner la fenêtre ; mais il heurta dans dans l'ombre la jeune femme qui s'était élancée pour fuir. Elle jeta un nouveau cri.

— Silence ! balbutia l'étranger d'une voix agitée ; silence, sur votre tête !

Fiamma se tut, et chercha la porte à tâtons. L'inconnu, dont les yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité, s'en aperçut ; il lui barra le passage.

— Écoutez-moi, dit-il, et surtout ne craignez rien.

— Laissez-moi ! répondit Fiamma.

— Vous ne sortirez pas, madame ; votre frayeur me trahirait ; il faut que vous m'entendiez !...

Fiamma recula épouvantée.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Rien que me sauver.

— Qui êtes-vous ?

— Un prisonnier en fuite. La moindre imprudence

peut remettre sur mes traces !... Au nom de Dieu, Madame, ne me perdez pas !

La voix de l'inconnu était si suppliante, que Fiamma se sentit rassurée. C'était une imagination mobile et hardie que l'extraordinaire intéressait vite ; aussi son premier effroi fit-il place, presque aussitôt, à une sollicitude curieuse.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, Monsieur, dit-elle ; mais dans quel espoir avez-vous pénétré ici ?

— En voyant cette *bastide* où ne brillait aucune lumière, j'ai cru qu'elle n'était habitée, comme toutes les autres, que le dimanche, et que je pourrais m'y cacher.

— On vous cherche donc ?

— Écoutez !... interrompit brusquement l'inconnu.

Une rumeur confuse venait effectivement de se faire entendre sur le chemin. On distingua bientôt des pas mesurés, un cliquetis d'armes et un murmure de voix ; mais ces bruits ne firent que passer, puis s'éloignèrent. Le prisonnier s'approcha alors doucement de la fenêtre, et écarta le store pour voir la direction que prenaient les soldats... Dans ce moment, les rayons de lune éclairèrent ses vêtements.

— Un galérien ! s'écria Fiamma épouvantée.

Le fugitif laissa retomber le store.

— Ne l'aviez-vous point deviné? demanda-t-il d'une voix altérée.

Et comme la jeune femme reculait sans répondre.

— Je comprends, continua-t-il, vous avez cru recevoir un de ces coupables dont le crime est une gloire! Un conspirateur ou un proscrit... Cet habit rouge a détruit votre erreur. Mais ne craignez rien, madame, je n'abuserai point d'une pitié surprise: quelques minutes de patience seulement; dès qu'on aura cessé d'entendre le pas de ceux qui me cherchent, je repartirai.

Ces mots furent prononcés avec une tristesse si digne, que Fiamma en fut intéressée.

— Comment pourrez-vous leur échapper? demanda-t-elle.

— Je l'ignore: qu'ils ne me reprennent point vivant, c'est tout ce que je désire. J'ai porté leurs chaînes avec résignation pendant le temps qu'il a fallu pour les briser; mais maintenant que j'ai senti mon pied sans anneau de fer, maintenant que j'ai goûté l'air libre, que je suis rentré en possession de moi-même, je ne retournerai plus sous le bâton de l'argousin: ils me tueront d'un seul coup s'il le faut; je ne veux plus mourir en détail.

Fiamma fut touchée de cette résolution.

— Que puis-je faire pour vous sauver? dit-elle.

— Me cacher ici cette nuit et demain; j'aurai échappé, alors, aux premières poursuites; je pourrai éviter les autres.

— Et où irez-vous?

— A Lyon.

— J'en arrive, fit observer Fiamma. La surveillance y est extrême depuis les derniers troubles; vous aurez peine à vous y cacher.

— Je le sais, Madame, mais il faut que j'y aille, il le faut absolument.

Il y eut un moment de silence. Fiamma flottait entre l'intérêt et le soupçon; le forçat semblait réfléchir.

— Vous arrivez de Lyon, Madame, reprit-il enfin, et vous êtes Italienne, si j'en juge par votre accent.

— Il est vrai.

— N'auriez-vous point connu la signora Loreano?

Fiamma fit un mouvement.

— Oui, dit-elle, d'une voix troublée; pourquoi cette question?

— La signora est-elle encore à Lyon?

— Elle y était il y a quelques jours... Mais quel intérêt pouvez-vous prendre ?

Le forçat se tut un instant.

— Puisque vous connaissez la signora, Madame, reprit-il enfin, vous avez entendu prononcer mon nom sans doute...

— Comment ?

— Je suis Alexis Rouvière.

— Vous ! s'écria la jeune femme en reculant.

— Je vois que vous connaissez ce nom, continua le fugitif d'un ton douloureusement amer ; oui, Madame, c'est moi qu'ils ont condamné, pour avoir voulu *la* voler et l'assassiner..... et la signora l'aura cru, sans doute, comme les autres !...

— N'était-ce donc point la vérité ? demanda Fiamma vivement.

Le forçat ne répondit pas et il y eut une longue pause ; mais la jeune femme entendit tout-à-coup qu'il pleurait !...

Il est des douleurs qui renversent d'un seul coup nos convictions les mieux arrêtées : ce ne sont ni les plus bruyantes, ni les plus pathétiques ; le cœur les reconnaît sans qu'on puisse dire à quel signe. On a quelquefois repoussé toutes les protestations, détruit

toutes les défenses; l'esprit est arrivé, de preuve en preuve, à l'évidence, quand tout-à-coup une larme, une seule, vient vous rejeter dans l'incertitude; ce fut ce qu'éprouva Fiamma.

— Et cependant, dit-elle, comme si elle eût répondu tout haut aux doutes qui s'élevaient entre elle... ces bijoux trouvés sur vous... ces armes.

— Tout m'accusait, Madame, et pourtant...

— Achevez.

— Pourtant... je n'étais ni un voleur, ni un assassin!...

— Est-ce possible! s'écria Fiamma.

En voyant que Rouvière gardait le silence.

— Au nom de Dieu! expliquez-moi tout alors! s'écria-t-elle.

— A quoi bon? nous autres misérables ne protestons-nous pas toujours de notre innocence?... Qui vous prouvera que je ne vous trompe pas comme les autres? Une vérité qui me disculpe ne peut vous paraître qu'un mensonge; mes assurances vous laisseraient le doute et me vaudraient à moi la honte d'un soupçon.

— Non, dit Fiamma, je croirai.

Le forçat secoua la tête.

— Ce que j'aurais à dire est trop étrange, Madame. Que j'aie ou non mérité mon sort, que vous importe d'ailleurs?... Je n'ai point de droit à votre intérêt..... Il n'est qu'une seule personne au monde que j'eusse voulu détromper!...

— Et cette personne?...

— Est celle pour qui j'ai été condamné.

— La signora Lorcano?...

— C'est elle que je cherche, c'est pour elle que je me rends à Lyon..... où je ne pourrai la voir peut-être!..... Et cependant, mon Dieu! à elle, je voudrais que la vérité fût connue.

— Eh bien, parlez, dit Fiamma; par moi elle saura tout.

Le forçat releva vivement la tête.

— Est-ce vrai? demanda-t-il... ainsi vous la verrez.

— Je la verrai.

— Et si je ne puis la joindre, vous lui rapporterez fidèlement mes paroles?

— Tout ce que vous m'aurez dit, elle le saura!

Il cacha un instant son visage dans ses deux mains.

— Hé bien, je vous raconterai tout, reprit-il, après un court silence; mais souvenez-vous de votre promesse ; répétez-lui scrupuleusement mom récit !... Qui sait !... elle peut-être, elle me croira !

II.

— Je n'ai jamais connu mes parents, et c'est à l'hospice des enfants trouvés que se sont écoulées mes premières années. Remarquant chez moi plus d'application que chez mes compagnons, la *sœur* chargée de nous instruire, m'apprit tout ce qu'elle savait elle-même; je dus à ses soins l'avantage d'échapper aux travaux abrutissants de l'atelier et de passer au bureau de l'économe que j'aidai dans ses écritures.

M. Latour était un de ces paresseux adroits, qui réussissent à s'approprier les avantages d'un emploi en abandonnant à d'autres le travail. Dès que je pus le remplacer, il me laissa tout faire, en me vantant beaucoup la marque de confiance qu'il me donnait; sans être dupe de cette prétendue confiance, c'était un moyen d'échapper à la vie en commun dont je souffrais tant depuis mon enfance. Je ne voyais habituellement

M. Latour qu'une seule fois, le matin ; le reste de la journée se passait dans un isolement complet. Il faut avoir connu l'existence enrégimentée de l'hospice, où toute spontanéité est interdite, toute personnalité anéantie, pour comprendre la douceur de la solitude. Je m'y plongeai avec une sorte de délire. Je cherchai à la rendre plus complète et plus longue, en obtenant la permission de coucher chez l'économe, sous prétexte d'être plus tôt au travail. Je passais ainsi des jours entiers dans mon étroit bureau, ne voyant rien autre chose que la cime des peupliers qui se balançaient devant la fenêtre, n'entendant d'autres voix que celles des oiseaux qui chantaient dans les jardins.

Cependant les écritures de l'économat n'employaient pas tous mes instants. M. Latour avait une bibliothèque fort en désordre mais assez nombreuse ; tout le temps que n'absorbait point mon travail était consacré à lire.

Je ne vous dirai point, Madame, par quels enchantements me firent passer ces lectures successives ; tout le monde se rappelle cet âge d'intérêt facile, où tout ce qui est imprimé agit sur nous comme un talisman. J'épuisai en peu de temps la bibliothèque de l'économe ; mais un de ses livres s'empara bientôt, à l'exclusion de tous les autres, de mes sympathies et devint en quelque

sorte mon évangile ; ce fut *les Mille et une Nuits*.

Et comment n'aurais-je point aimé ces histoires merveilleuses où la justice vient donner d'éternels démentis au possible, moi qui sentais toute la cruauté et toute l'indigence de la réalité ? Le moyen de ne pas croire aux miracles quand on en a besoin ? Malheureusement, rien ne devait arrêter mon imagination une fois engagée dans cette voie. Ne sachant rien du du monde, je ne pouvais reconnaître les frontières de la fantaisie. A part les fées et les enchanteurs, rien n'était faux pour moi dans les récits de Scheherazade.

N'avais-je pas vu d'ailleurs, dans l'histoire même, de ces grandes aventures qui conduisaient les pâtres à la chaire de Rome et les mendiants au trône ? Ne savais-je pas que des reines avaient parfois choisi dans la foule, et donné leur amour à des hommes obscurs !... Pourquoi n'aurais-je point cru ces hasards communs ?... Ce qui était juste devait arriver souvent, et ma raison n'était point choquée de ce qui choquait les vraisemblances du monde.

Aussi, que d'espérances insensées je conçus alors, que de projets irréalisables ! J'avais vingt ans, et tous les désirs turbulents d'une nature passionnée commençaient à se faire sentir en moi ! Les aspirations

de l'âme et les aiguillons de la sensualité se réunissaient pour peupler mes nuits de visions ardentes. Chaque soir j'apercevais en rêve une de ces sultanes *plus belles que le jour*, qui attendent dans un palais enchanté l'arrivée de l'inconnu qu'elles doivent aimer ; elle me tendait les bras, je l'entendais m'appeler !...

Par une singularité étrange, les femmes que je voyais, loin de m'émouvoir, m'inspiraient une sorte de répulsion. Associées à la réalité misérable et brutale qui m'entourait, je ne pouvais les en séparer dans mes impressions ; mon cœur cherchait plus loin et plus haut l'objet de ses désirs.

Aussi l'esclavage de l'hospice ne tarda-t-il pas à me devenir insupportable. J'entendais, à la porte, le bruit de ce monde où se trouvait la réalisation de mes chimères ! On m'avait bien parlé de dangers à courir, de monstres à combattre et de douleurs à supporter ; mais j'étais jeune, avide de bonheur, je voulus tenter l'aventure !

Pardonnez-moi, Madame, ces longs détails, ils sont indispensables pour vous faire comprendre ce qui va suivre ; car c'est mon éducation même qui a préparé mes souffrances et ma honte.

J'avais été adressé, en quittant l'hospice, à un entrepreneur de copies qui me fournit du travail : les

profits étaient peu considérables, et pour gagner rigoureusement de quoi vivre, il fallait s'occuper tout le jour. Je n'abandonnais donc ma mansarde que lorsque les dernières lueurs du soleil couchant s'étaient éteintes. Je déposais alors ma plume, et je gagnais une des promenades de la ville, renouant mes rêves à l'endroit où je les avais laissés la veille.

L'air et le mouvement m'enivraient : sûr que l'obscurité qui commençait à se répandre cacherait la pauvreté de mes vêtements, j'osais m'approcher des promeneurs, je côtoyais les allées les plus fréquentées ; là, plongeant des regards avides au milieu des groupes de femmes parées, je les contemplais avec des frissonnements dans toutes les veines, j'écoutais le son de leurs voix, j'aspirais les parfums qu'elles laissaient après elles; puis, quand elles avaient disparu et que je me trouvais seul dans la nuit, un désespoir profond s'emparait de moi; je me laissais tomber sur un banc isolé, la tête cachée dans mes genoux, et je pleurais long-temps !

Cependant, je restais dans le vague d'une aspiration générale; et mon attention ne s'était encore arrêtée sur aucune femme en particulier : j'avais une religion sans avoir d'autel, lorsque le hasard vint donner un

objet à mes désirs. En face de ma mansarde se trouvait une maison que le propriétaire avait l'habitude de louer toute garnie aux riches étrangers qui s'arrêtaient à Lyon. Elle était inocupée depuis quelque temps, lorsqu'un matin, en me mettant à ma croisée, j'aperçus la grande porte cochère entrebaillée et des tapissiers occupés à tendre des rideaux. Peu après, une des fenêtres s'ouvrit, et une jeune femme parut au balcon; c'était la signora Lorcano !

Fiamma fit un mouvement involontaire, mais il ne fut point remarqué du forçat, uniquement occupé de son récit.

— Vous connaissez la signora, Madame; je n'ai donc rien à vous dire de sa beauté. Elle me frappa alors si vivement, que j'en restai comme ébloui! C'était la première Italienne que je voyais, et je n'avais jamais rencontré auparavant, dans aucune femme, cette noblesse héroïque jointe à la grâce voluptueuse.

Après avoir regardé quelque temps dans la rue, la signora leva les yeux vers moi. Mes traits exprimaient sans doute mon émerveillement, car elle rougit et quitta la fenêtre. Je fus près de jeter un cri pour la rappeler.

Après avoir vainement attendu pendant long-temps qu'elle reparût au balcon, je fermai ma croisée et repris

mon travail, mais l'image de l'Italienne ne pouvait me quitter. Elle s'interposait sans cesse entre mon papier et mes yeux : je retournai vingt fois à la fenêtre.

Les jours suivants se passèrent dans les mêmes préoccupations et les mêmes troubles; j'étais devenu incapable de tout travail suivi.

Vous devinez que mon premier soin avait été de prendre des informations au sujet de l'étrangère : mon humble position rendant mes rapports possibles avec les gens qui la servait, je ne tardai pas à savoir son nom. J'appris, en même temps, que sa main était destinée à un homme livré à tous les déréglements et qu'elle n'aimait pas! Cette dernière circonstance m'expliquait pourquoi elle restait des heures entières sur le balcon de l'hôtel, la tête mélancoliquement penchée sur un livre dont elle regardait toujours le même feuillet. J'avais même cru remarquer plusieurs fois qu'elle se cachait pour essuyer des larmes!... Vous comprenez, Madame, si cette découverte rendit la signora plus belle à mes yeux! c'était le charme du malheur ajouté à tous les autres; je voyais ainsi un pont jeté entre nos deux destinées; la souffrance nous rapprochait.

Je passais les journées à ma croisée, épiant les moindres mouvements de la signora, et vivant de sa vue

comme on vit de l'air et du soleil. Ainsi que je vous l'ai dit, je l'avais d'abord effarouchée ; mais elle finit sans doute par me prendre en pitié. Il y eut comme un compromis entre mon adoration et sa modestie ; je gardais le silence et elle ne chercha plus à fuir mes regards.

Cependant ma passion allait croissant dans l'ombre. Jamais le monde réel ne m'avait paru ressembler autant à celui des *Mille et une Nuits*. Pour moi, pauvre honteux, cachant ma misère dans un grenier, l'hôtel voisin n'était-il point en effet un palais de génies, et la signora ne pouvait-elle se comparer aux plus belles sultanes des contes arabes ? Restait à trouver le magique pouvoir de rapprocher deux cœurs si éloignés l'un de l'autre ! Je me demandai si l'amour n'était point, pour cela, un talisman assez fort ? — Question dangereuse, qui éveilla chez moi des espérances fatales !

Depuis quelque temps, la tristesse de la signora semblait augmenter, et soit que ses propres souffrances eussent éveillé dans son âme quelque sympathie pour les miennes, soit que ma contemplation passionnée excitât sa curiosité, je l'avais surprise plusieurs fois les yeux tournés vers ma mansarde. Quand nous aimons sans retour, le besoin d'échapper à nos tortures nous rend crédules ; la douleur se forge les mêmes illu-

sions que l'orgueil. Je crus que la signora avait laissé tomber un regard au fond de ma misère, et que sa compassion était près de devenir un sentiment plus tendre.

Une telle vanité doit vous paraître ridicule; mais songez, Madame, que mon âge et ma nature me disposaient à l'extraordinaire; aucune limite ne séparait à mes yeux le probable du possible: c'était à peine si je connaissais les bornes de celui-ci.

Une circonstance inattendue acheva d'accréditer mon erreur. Un soir que la signora se trouvait, comme de coutume, au balcon, son tuteur entra; il tenait à la main une lettre qu'il présenta à la jeune fille. A peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle se troubla: le vieillard s'en aperçut sans doute, car il la lui reprit avec une sorte d'impatience, et il s'engagea alors entre eux une conversation que je n'entendis pas, mais dont les gestes et les attitudes m'indiquaient l'importance douloureuse. Le tuteur paraissait employer tour-à-tour les reproches et les prières, tandis que la signora répondait par des supplications timides. Enfin le vieillard sortit, et la jeune fille resta quelques instants dans un accablement profond. Tout-à-coup, par un hasard sans doute, que je pris pour une intention, ses yeux se levèrent de mon côté, et ses mains se joignirent avec une expression

d'angoisse si suppliante, que je crus qu'elle me demandait secours ! Éperdu, je tendis les bras vers elle, et je descendis mes quatre étages sans savoir ce que je faisais. Arrivé dans la rue, je courus sous le balcon de l'hôtel ; la signora le quittait; mais un bouquet tomba à mes pieds !... c'était le sien !...

Vous aurez peine à concevoir, Madame, comment des circonstances si légères et si faciles à expliquer purent confirmer mes espérances ; mais les préoccupations au milieu desquelles je vivais depuis quelques mois avaient prévenu mon esprit. J'avais trop d'intérêt à voir d'une certaine manière pour voir autrement ; rien de ce qui me semblait devoir établir un rapport entre la signora et moi ne devait me paraître fortuit, et mon désir ne pouvait manquer de donner un motif au hasard.

Je ne vous dirai pas dans quels transports me jeta la possession de ce bouquet. Je remontai chez moi fou de joie : je n'en pouvais plus douter, elle m'appelait à son aide et me donnait un gage du choix qu'elle faisait de moi pour la défendre ! Ah ! fallût-il, pour cela, donner ma vie, j'étais prêt ! — Mais que demandait-elle ? que devais-je faire ? — elle trouverait sans doute moyen de me l'apprendre.

Je passai la nuit dans une fièvre d'attente. Dès le

matin, je courus à ma fenêtre ; le jour entier s'écoula sans que la signora parût à la sienne! Qu'était-il donc arrivé et comment lui faire savoir qu'elle pouvait compter sur moi? Le lendemain, puis le lendemain encore se passèrent sans qu'elle se montrât! Je mourais d'impatience et d'inquiétude; je m'étais informé près des gens de l'hôtel sans avoir pu rien découvrir; enfin j'appris que la signora allait partir pour la campagne.

Cette nouvelle me jeta dans le désespoir. Évidemment son tuteur l'éloignait pour violenter plus facilement sa volonté. Surveillée avec trop de soin, la signora n'avait pu, sans doute, me communiquer ses désirs ni ses craintes; on l'avait retenue prisonnière! Qui sait même si quelques uns de nos regards n'avaient pas été surpris et si l'on ne tenait pas à nous séparer? Cette supposition devint insensiblement une certitude pour moi.

Il y a des heures où, sans avoir perdu la raison, nous la tenons pour ainsi dire en interdit, et où nous nous jetons sciemment dans l'extravagance, non par aveuglement mais par choix. Mon amour long-temps contenu avait besoin d'éclater en quelque manifestation insensée. Mes dernières espérances, en exaltant chez moi tous les instincts aventureux, m'avaient donné un sentiment exagéré de mes forces. Je ne sentais

plus la terre ; les obstacles n'existaient plus pour moi; j'étais à mes propres yeux un héros de roman ! Ecrire à la signora était un moyen trop vulgaire pour que j'y pusse songer ; il était d'ailleurs peu sûr, et rien ne me garantirait une réponse ; je résolus de pénétrer jusqu'à elle à tout prix !

Je méditai deux jours cette étrange entreprise, et à force d'y penser elle me parut facile. Je combinai si souvent toutes les chances, j'inventai tant de ressources, je composai tant de scènes, dans lesquelles je me faisais un rôle héroïque ou touchant, que j'arrivai à ne plus douter du succès. Dailleurs la hardiesse de l'aventure me plaisait; c'était sortir de la voie commune, et l'audace du moyen devait donner une plus grande idée de mon amour.

Je me revêtis de mes meilleurs habits, comme pour une fête, je plaçai sur mon cœur le bouquet séché de la signora, et, m'armant d'un poignard qui complétait à mes yeux le rôle que j'allais jouer, j'attendis le soir pour m'introduire dans l'hôtel.

Je ne vous dirai rien, Madame, de mes précautions, de toutes les crises de crainte et d'espoir qui m'agitèrent pendant ces heures d'attente ! Il vous suffit de savoir que je réussis à tromper la surveillance et à

parvenir jusqu'à l'appartement occupé par la signora.

Elle ne s'y trouvait point ; mais tout y était encore dans un désordre qui annonçait sa présence récente. Des livres entr'ouverts, des broderies commencées, des vêtements qu'on venait de quitter, étaient dispersés sur les fauteuils.

C'était la première fois que j'entrais dans un appartement élégant, et l'admiration qu'excita en moi le luxe dont j'étais entouré se confondit avec la ravissante pensée que j'étais CHEZ ELLE. Je regardais partout avec ivresse. Je me croyais transporté dans un palais de génies, et je m'attendais, à chaque instant, à entendre retentir, comme une musique céleste, cette douce voix de la signora que je ne connaissais point encore.

Revenu de mon premier émerveillement, je contemplai les uns après les autres les meubles qui garnissaient l'appartement. Je les touchais avec une sorte de respect tendre, je leur parlais, j'étais dans le délire !... En arrivant devant une toilette, j'aperçus un médaillon ; c'était son portrait ! après l'avoir couvert de baisers, je le cachai dans ma poitrine : je ne pensai même pas un instant qu'il pût avoir une autre valeur que celle d'avoir été porté par la sinora... Je ne pensais à rien ;... j'étais hors de moi ! —

Hélas ! je touchais pourtant à la fin de mon rêve !

Ici le forçat s'arrêta un instant, comme dominé par le souvenir de ses émotions. Fiamma paraissait en proie à un trouble inexprimable ; après une assez longue pause, il fit un effort pour reprendre son récit.

— Vous connaissez sans doute le reste, Madame, dit-il d'une voix plus brève et plus rapide, la conversation de deux servantes venues pour ranger l'appartement m'apprit que la signora était partie dès le matin pour Grenoble où l'attendait son fiancé ! Ma surprise et ma douleur me trahirent. Arrêté, puis livré à la justice, on trouva la preuve d'un vol dans le médaillon enrichi de diamans qui fut saisi sur moi ; dans le poignard dont j'étais armé, une préméditation d'assassinat !

Deux essais de suicide achevèrent de me montrer coupable ! Pour me défendre, il eût fallu répéter ce que je viens de vous raconter ; mais quel tribunal eût voulu me croire ? L'évidence était contre moi et je n'avais à lui opposer que l'histoire de mon âme ! Je ne pouvais expliquer les faits qui me condamnaient que par de romanesques fantaisies qui m'eussent rendu ridicule sans me disculper. Que m'importait d'ailleurs l'arrêt? La signora était mariée, le monde et la vie ne m'étaient plus rien !

Un instant j'avais espéré la voir appelée elle-même

dans les débats, et alors, peut-être, aurais-je tout dit. L'étrangeté d'un tel aveu, répété devant les juges et sous la menace d'une condamnation, eût pu séduire mon amour; j'aurais eu d'ailleurs un intérêt à me défendre, quelqu'un à persuader de mon innocence; mais il ne se présenta que des valets qui déposèrent contre moi! Je gardai le silence et je fus condamné.

J'étais d'abord résolu à mourir; la pensée du bagne me retint: j'éprouvais la curiosité de connaître cet enfer dont j'avais entendu répéter le nom avec tant d'effroi. La souffrance m'avait fait prendre la société en mépris; je voulus savoir comment elle punissait les coupables, moi qui savais comment elle protégeait les malheureux. Puis, je pensai que me frapper tout de suite, c'était me reconnaître vaincu; ma haine pour les hommes me donna l'orgueil de vivre encore quelque temps.

Je suis resté ainsi trois ans au bagne, ajournant le suicide. Il y a quelques mois, le hasard m'apprit qu'après de longs voyages, la signora était de retour à Lyon. Alors, la pensée de m'échapper pour la revoir, ne fût-ce qu'un instant et dussé-je mourir aussitôt, s'empara de moi, et je préparai les moyens de fuite qui, aujourd'hui seulement, m'ont réussi.

A ces mots, Rouvière se tut. Fiamma l'avait écouté

avec une surprise et une émotion qui s'étaient souvent trahies. Les premières lueurs de l'aurore perçaient déjà à travers les stores fermés. Elle resta quelque temps la tête baissée, comme si elle n'eût osé regarder le jeune homme... Mais, se levant tout-à-coup avec un mouvement de douloureuse résolution, elle tourna vers lui son visage baigné de larmes. Rouvière recula d'un bond.

— La signora ! s'écria-t-il en portant ses deux mains à son front, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un songe.

— Elle-même, dit la jeune femme ; elle, la cause involontaire de vos souffrances et qui sent le besoin que vous lui pardonniez le mal qu'elle vous a fait.

Le forçat, éperdu, les mains jointes, contemplait l'Italienne avec ivresse.

— Ainsi vous m'avez cru, dit-il ; oh ! cela suffit, Madame ; je vous vois, je vous entends, j'ai pu vous ouvrir mon cœur et exciter votre pitié ! je suis assez payé de mes douloureuses épreuves. Ah ! maintenant, mon voyage est achevé, mon but atteint ; qu'importe que ma fuite réussisse, je suis heureux pour longtemps et ils peuvent me ramener sur leurs pontons.

— Non, non, s'écria Fiamma, vous échapperez à cet odieux esclavage.

— A quoi bon? signora; qu'irais-je chercher dans le monde?... Vous m'avez parlé, je vous ai vue pleurer sur moi, que puis-je attendre de plus?...

— Oh! je le veux, je le veux! la pensée de vos tortures me serait impossible à supporter. Vous quitterez la France.

Il secoua la tête.

— Comment le pourrais je?

— Je vous y aiderai... On ne soupçonne rien. Nul ne vous a vu entrer ici; je suis seule.

— Seule, répéta Rouvière avec étonnement.

Fiamma tressaillit; la pensée qu'elle venait de se mettre par cet aveu à la merci d'un homme amoureux et désespéré lui fit regarder autour d'elle avec une sorte d'effroi. Rouvière remarqua ce rapide mouvement et le comprit.

— Que cet isolement ne vous effraie point, dit-il avec une dignité triste; il peut ajouter à ma sécurité, mais non diminuer mon respect. Faites un geste et je pars pour ne plus vous revoir.

Fiamma fut attendrie.

— J'ai eu tort, dit-elle en lui tendant la main.

Il la saisit avec une exclamation de joie et la porta à ses lèvres.

— Oh ! pardon, pardon ! s'écria-t-il, laissez-moi la sentir sur mes lèvres..... laissez-moi m'assurer que je ne fais pas un rêve. Se peut-il, mon Dieu, que vous soyez là, que je vous entende, que je presse votre main, moi qui, hier encore, était soudé à la chaîne des galériens !

Et la pensée de ce bonheur inespéré jetant son âme dans une exaltation extatique, il se laissa tomber aux pieds de la jeune femme en serrant sur son cœur la main qu'elle lui avait abandonnée.

— Levez-vous, levez-vous ! s'écria l'Italienne troublée.

— Non, dit-il ; oh ! j'ai besoin de pleurer... Vous ne savez pas combien je vous aime ! Ah ! je voudrais que cette heure fût la dernière de ma vie ! je voudrais mourir à vos pieds, en vous regardant.

Fiamma était effrayée et attendrie à la fois.

— Au nom de Dieu, dit-elle, relevez-vous ; songez que l'heure avance et que l'on peut venir.

Rouvière laissa aller la main de Fiamma qu'il avait retenue, et faisant un effort, il se releva.

— J'attends les amis du comte ce matin, continua la jeune femme ; malgré toutes les précautions, ils peuvent vous voir ; il est impossible que vous conserviez

des habits qui vous trahiraient au premier regard. Vous trouverez dans une chambre voisine tout ce qui vous est nécessaire pour tromper leurs yeux. J'entends des pas sur le perron : c'est M. de Rimberg, sans doute ; il ne faut pas qu'il vous aperçoive avant que je lui aie parlé : venez.

A ces mots, elle courut à une porte placée au fond de l'appartement, entraîna Rouvière à travers un corridor, et le fit entrer dans une chambre éclairée par le soleil levant.

— Demeurez là, dit-elle, jusqu'à ce que je vous avertisse.

Et elle le quitta.

Cependant son embarras était extrême. Elle sentait l'impossibilité de cacher ce nouvel hôte, à l'insu d'Éric. Près de partir d'ailleurs, et ne connaissant personne à Marseille, elle ne pouvait sauver le fugitif sans le secours du comte. Mais comment justifier aux yeux de celui-ci l'intérêt qu'elle prenait au forçat? Lui répéter l'histoire de Rouvière, c'eût été s'exposer à des soupçons ou à des railleries ; il fallait donc intéresser la pitié de M. de Rimberg en ne lui avouant qu'une partie de la vérité : Fiamma pensa à ce qu'elle pourrait lui dire, tout en regagnant le salon.

III.

Le comte Éric de Rimberg y était déjà et venait de se jeter sur le divan que Fiamma occupait un instant auparavant.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, d'une force et d'une beauté peu ordinaires. Une intelligence ardente éclatait dans ses yeux et sur son front ; mais en revanche, ses lèvres respiraient la sensualité la plus grossière. Il était aisé de voir au premier aspect que le comte était un de ces philosophes dont la science aboutit à la systématisation de la jouissance. Portant dans celle-ci la subtilité de son esprit, il en avait fait un art, et ses hautes facultés n'avaient ainsi servi qu'à transformer un homme sensuel en un homme corrompu.

Nul ne savait, du reste, réaliser comme lui, dans le plaisir, toutes les extravagances du caprice ; c'était une nature avide qui avait reporté dans le domaine des sens cette soif de l'impossible et cette aspiration vers l'inconnu qui est le fond de toute âme humaine.

Il arrivait après avoir passé une partie de la nuit dans l'orgie, exalté par le vin, échauffé par la marche et le cœur inassouvi. Le sang pétillait dans ses veines comme une liqueur en fermentation. Il éprouvait cette puissance de désirs qui rend l'homme doux comme un enfant ou féroce comme un tigre, selon ce qu'il se trouve en lui d'affection morale ou de brutalité.

Lorsque Fiamma entra dans le ralon, Éric, qui jouait nonchalamment avec une boîte de pistolets posée sur la chiffonnière, se détourna et fut frappé de la langueur charmante que les émotions de la nuit avaient répandue sur les traits de la comtesse. Justement irritée de ses désordres, Fiamma le traitait depuis longtemps comme un étranger, et leur union n'était plus qu'une communauté de nom et de fortune. Le comte s'était facilement consolé de cette espèce de veuvage dans les bras de ses maîtresses ; mais il avait découvert depuis quelque temps que le vice avait aussi sa monotonie. Le même esprit d'inconstance qui l'avait fait

abandonner Fiamma pour des femmes moins belles, commençait à ramener ses désirs à celle-ci. La difficulté du retour animait d'ailleurs sa passion blâsée; après une longue rupture, ce rapprochement avait toute l'excitation de la nouveauté.

Lorsque la jeune femme parut, il la salua donc avec une familiarité depuis longtemps inusitée entre eux et lui fit place à ses côtés. Fiamma, qui avait ses raisons pour ne point le mécontenter, vint s'asseoir près de lui.

Le comte prit ses mains dans une des siennes et de l'autre lui releva la tête pour la mieux voir.

— Vous êtes belle aujourd'hui, Signora, dit-il avec une sorte de tendresse libre.

Elle l'interrompit en rougissant.

— Je vous attendais avec impatience, dit-elle.

— Pourquoi cela?

Promettez-moi d'abord que vous m'accorderez ce que je veux vous demander.

— Soit, répondit Éric avec distraction et en se rapprochant davantage.

Fiamma commença alors le récit qu'elle avait arrangé. Elle apprit au comte comment elle avait recueilli un prisonnier en fuite et le supplia de l'aider à

le sauver. Mais à mesure qu'elle parlait, sa voix tremblante, son sein palpitant, ses yeux humides, tous ces signes d'une émotion touchante parlaient plus vivement aux sens du comte; il jeta un bras autour de la taille de la jeune femme et essaya de l'attirer plus près de lui.

— Monsieur le comte! s'écria Fiamma, êtes-vous si dépourvu de pitié? Je vous implore pour un malheureux qui souffre; vous me voyez près de pleurer et vous ne m'écoutez point.

— Et que m'importe cet homme? c'est à toi seule que je veux penser, Signora; assieds-toi sur mes genoux.

— Éric, je vous en conjure, écoutez-moi!

— Plus tard, plus tard; si tu veux tout obtenir, sollicite-moi plus tendrement... Je t'accorderai selon que tu m'accorderas...

— De grâce, Monsieur, dit la jeune femme honteuse, songez qu'il est là, qu'il peut vous entendre.

— Eh bien, qu'il entende le bruit de nos baisers, Fiamma.

En parlant ainsi, il voulut l'effleurer de ses lèvres; l'Italienne, qui s'était contenue jusqu'alors, se leva.

— Vous oubliez ce que nous sommes l'un à l'autre!

dit-elle avec une rougeur de honte et de colère au front.

— Je n'oublie rien ; mais tu es belle, et je veux que tu sois à moi.

— Jamais, s'écria Fiamma.

Le comte s'était levé à son tour, et s'avançait vers elle.

— Monsieur le comte, dit-elle, j'espérais que vous m'épargneriez au moins ce dernier outrage ! Vous m'avez délaissée volontairement ; vous avez porté à des femmes perdues l'affection et les soins que j'avais droit d'attendre de vous. C'est à elles désormais que vous appartenez ; nos liens sont rompus, et tout amour, vous devez le savoir, est impossible entre nous.

— Mais non tout plaisir, dit Éric.

— Monsieur ! s'écria-t-elle, en reculant indignée et effrayée à la fois, vous ne voudriez pas abuser de vos forces ? J'étais seule ici tout à l'heure au pouvoir d'un forçat, et il m'a respectée ; ne pouvez-vous atteindre à la délicatesse du bagne ? Laisse-moi, ou je crie au secours.

Rimberg éclata de rire.

— Que m'importe, dit-il ; on peut venir, on me trouvera près de ma femme.

— Je ne veux plus l'être.

— Et moi je veux que tu le sois. Songe, Fiamma, que nous allons partir pour un long voyage où nous nous aimerons fidèlement...... par nécessité.

La jeune femme se cacha le visage avec horreur.

— O mon Dieu, dit-elle, n'est-il donc aucun moyen d'échapper à de telles infamies ?

— Aucun, Signora, car je suis votre maître.

— Mais je vous méprise et je vous hais, dit Fiamma exapérée.

— Et pourtant tu me livreras tous les trésors de ta beauté, dit le comte avec un sourire empreint d'une ardeur cynique ; la force me donnera ce que l'amour me refuse. Merci, Fiamma, de m'avoir fait soupçonner un aspect nouveau du plaisir ! Je t'enleverai ce qu'on m'a toujours accordé ; et tu me feras connaître les voluptés d'une amoureuse violence.

En parlant ainsi, Éric s'efforçait de saisir la jeune femme.

Celle-ci sentit que ses forces l'abandonnaient, et la colère fit place aux larmes ; elle se laissa tomber à genoux.

— Grâce, Monsieur ! s'écria-t-elle ; ne m'avilissez pas !

— Je t'aime ainsi, dit Éric en plongeant des mains frémissantes dans ses cheveux dénoués... Mais voici le jour, Fiamma...... les amis que j'attends peuvent venir... je t'ai trop écoutée.

A ces mots, il l'enveloppa de ses bras ; l'Italienne poussa un cri d'horreur. Se dégageant par un dernier effort, elle promena autour d'elle un regard insensé : tout à coup ses yeux tombèrent sur la boîte de pistolets oubliée par le comte, et elle s'élança vers la chiffonnière, mais Éric avait deviné son intention, et lui arracha les armes au moment où sa main les saississait.

Elle allait courir à la porte du corridor pour fuir, lorsque celle-ci s'ouvrit tout à coup, et Rouvière parut.

— Sauvez-moi ! s'écria Fiamma en tendant les mains vers lui.

Eric leva le pistolet qu'il avait à la main.

— S'il fait un pas, il est mort, dit-il.

— Misérable ! s'écria le forçat ;

Et il voulut s'élancer ; mais le comte fit feu. Rouvière porta la main à sa poitrine en poussant un cri, voulut

se retenir au mur, et tomba sans proférer une parole...

Le comte jeta son arme froidement.

— Je vous en avais prévenu, Madame, dit-il ; c'est vous qui l'avez voulu.

Dans ce moment, des pas pressés se firent entendre sur l'escalier ; la porte du salon s'ouvrit, et les amis attendus par le comte se montrèrent sur le seuil. Mais à la vue du cadavre, ils reculèrent.

— Quel est cet homme ? demandèrent-ils avec effroi.

Fiamma ne laissa pas à Éric le temps de répondre, et se précipitant vers le corps du forçat :

— Cet homme, lâchement assassiné par le comte, s'écria-t-elle ; je vous en prends tous à témoins... c'était mon amant.

. . . .

Trois mois après, Éric, forcé par le scandale de cet aveu, poursuivait, pour cause d'adultère, la dissolution de son mariage, et Fiamma se laissait condamner par les juges à la prison et à la misère.

Pour sortir d'un esclavage infâme, l'épouse du comte de Rimberg n'avait trouvé d'autre moyen que la honte.

UN DERNIER AMOUR.

UN DERNIER AMOUR.

I.

Dans un salon d'un hôtel situé rue Saint-Lazare, une femme d'environ trente ans reposait couchée sur un canapé, les mains croisées sur la poitrine, la tête renversée et les yeux fixés au plafond. Son visage avait pu être agréable avec la coloration de la santé et le sourire de la joie; mais, comme tous ceux dont la beauté est un peu vulgaire, les larmes l'avaient enlaidi. Son front n'était ni assez large, ni assez pur pour porter cette sublime paleur, diadême poétique que la douleur accorde quelquefois à ses élus ; sa pâleur, à elle, était de l'épuisement. Ses traits raccourcis, que la gaîté embellissait autrefois, avaient pris dans la tristesse une lourdeur triviale, et l'embon-

point de sa taille nerveuse formait, avec l'expression désolée de son visage, une sorte de contraste choquant.

Du reste, si l'harmonie manquait à l'ensemble de cette femme, si sa douleur était dépourvue de grâce, la force passionnée était puissamment empreinte en elle, et débordait de tout son être. On la sentait voltiger autour de sa chevelure fauve et onduleuse, s'exhaler de ses narines gonflées, jaillir de ses prunelles, dont le bleu grisâtre donnait à son regard l'inflexible éclat de l'acier. C'était évidemment une de ces natures absorbantes et absolues, qui ne s'épouvantent que de ce qui est facile et calme; un de ces cœurs qui, une fois touchés, se referment sur une affection, et qu'on ne peut plus détacher qu'en les brisant.

Quiconque eût vu la femme dont nous venons d'esquisser le portrait, telle que nous l'avons montrée, dans son immobilité douloureuse, eût deviné qu'elle se trouvait alors dans ce repos terrible, qui n'est ni de l'abattement ni de la résignation, mais le silence d'une passion qui refait ses forces et reprend haleine. Un coffret, à demi-ouvert, avait été jeté sur un coussin à ses pieds, et autour étaient dispersées des lettres trop froissées pour n'avoir pas été souvent lues et

longtemps gardées sur le cœur. Leur présence seule sur le canapé révélait leur prix. C'était sans doute en les lisant que la triste jeune femme était tombée dans sa rêverie chagrine. Depuis quelques instants, elle était plongée dans une de ces contemplations intérieures, pendant lesquelles notre vie entière se concentre sur une de nos facultés, et lui donne une lucidité perçante qui franchit tous les obstacles ; elle suivait, avec les yeux de l'âme, quelque chose de lointain, de douloureux ; à voir l'indicible expression de désespoir empreinte sur son visage, il était facile de deviner que ce n'était point un malheur vulgaire dont l'image la frappait, mais qu'elle lisait une énigme funeste au fond de l'avenir, et qu'elle entrevoyait quelqu'un de ces grands désastres de cœur qui coupent la vie à sa racine.

Tout entière à cette espèce de seconde vue, elle avait perdu le souvenir de ce qui l'entourait. Cependant on eût dit que, dans cette absence de l'âme, les organes avaient conservé une habitude de perception machinale ; car son corps fut frappé d'un bruit qui la réveilla de sa vision et fit redescendre son intelligence dans le monde réel ; elle reconnut des voix et des pas qui s'approchaient du salon. Il est des instants où l'o-

bligation d'un entretien indifférent parait une intolérable souffrance, et où la parole qui trouble votre repos produit sur vous le même effet que la main qui vous tracasserait dans la somnolence demi-éveillée du matin. L'idée de recevoir des étrangers, d'assujettir son esprit endolori au travail d'une conversation oiseuse, fit tressaillir la jeune femme sur son canapé. Se rappelant qu'elle avait oublié de défendre sa porte, elle rejeta brusquement le coussin qui recouvrait ses pieds, saisit le coffret plein de lettres, et s'élança rapidement dans sa chambre.

Elle avait à peine disparu qu'un jeune homme entra suivi d'une vieille servante; il promena ses yeux autour de lui, et n'apercevant personne :

— Ma cousine n'est point ici, nourrice? dit-il en se tournant vers la vieille femme.

— Elle sera sortie pendant que j'étais dehors, faut croire; elle était là quand je suis partie.

— Est-elle toujours aussi souffrante? demanda le jeune homme avec hésitation.

— Souffrante, ça n'est pas le mot, M. Henri; sauf qu'elle ne dort, ni ne mange, elle se porte aussi bien que vous et moi... Mais le mal, c'est dedans, voyez-

vous. Ça fend le cœur à regarder seulement ; cette enfant-là ne saura jamais se faire une raison.

Le jeune homme garda un moment le silence d'un air embarrassé. Il était aisé de voir qu'il eût voulu faire une question et qu'il balançait à l'adresser, ne sachant trop si elle était convenable. Il regarda quelque temps la nourrice, puis, s'approchant d'elle, il dit enfin très-bas :

— M. Marzoi vient-il aussi rarement ?

La vieille hausa les épaules avec une expression dédaigneuse de mécontentement.

— Quoi donc ? Est-ce que ça a du cœur un médecin ? Il sait bien pourtant que de le voir seulement ça met madame gaie comme une alouette ; mais attendez qu'il se gêne ! Voilà trois jours que nous ne l'avons pas vu.

Henri baissa la tête, et il y eut encore un silence assez long. La nourrice allait le rompre pour continuer sans doute ses doléances ; mais son interlocuteur, comme s'il eût déjà regretté ce qu'il venait de dire, la prévint en détournant la conversation.

— Y a-t-il longtemps que Victorine est sortie ?

— Un quart-d'heure tout au plus ; peut être même

qu'elle est ramassée dans sa chambre, comme ça lui arrive quand elle a envie de pleurer. Si vous voulez que j'aille voir, M. Henri, je lui dirai que vous êtes là.

— C'est inutile, je n'ai que peu d'instants à rester, ne la dérangez pas.

Et, sans écouter la réponse de la vieille, il s'assit familièrement comme une personne de la maison, prit un journal sur la console, et se mit à le lire avec une affectation d'intérêt qui semblait inviter la nourrice à se retirer. Celle-ci, après avoir rangé quelques chaises et tourné quelques instants autour de Henri, dans l'intention évidente de renouer la conversation, sembla enfin s'y résoudre; elle grommela entre ses dents quelques paroles inarticulées, et sortit du salon.

A peine la porte fut-elle fermée, que le jeune homme rejeta son journal, et se leva avec un mouvement à la fois brusque et triste. Il promena autour de lui un regard songeur. Tout ce qui l'entourait annonçait la présence d'une femme. Un dé d'or était tombé à terre et l'on apercevait une revue encore ouverte sous les plis d'une broderie commencée. Henri contempla ce désordre élégant avec une sorte de volupté silencieuse; il fit quelques pas vers le fond de l'appartement et s'arrêta devant la place qu'avait occupée sa cousine.

Le canapé, récemment foulé, avait conservé l'empreinte du corps qui l'avait pressé, et l'on distinguait sur le drap bleu du coussin où la tête avait reposée, la trace de quelques larmes; une lettre entr'ouverte avait été oubliée au pied du canapé. Henri parut en reconnaître l'écriture, car il pâlit légèrement à sa vue, et détourna les yeux. Mais en se levant, son regard rencontra la glace, et une sorte de commotion intérieure ébranla tout son être. Il demeura un instant immobile, lisant avec un désespoir amer sur ses propres traits, puis comme si cet aspect eût éveillé en lui d'insupportables souffrances, il se couvrit le visage de ses mains et se laissa tomber sur un fauteuil.

Du reste, si la douleur subite excitée chez le jeune homme par le reflet de ses traits pouvait sembler exagérée, elle était, en quelque sorte, justifiée par son excessive laideur. Sa taille était si petite et ses membres si grêles, qu'on l'eût pris, au premier abord, pour un enfant, si une infirmité trop visible n'eût expliqué la cause de cette faiblesse. Sa figure avait, comme celle de tous les bossus, l'expression sardonique et grimaçante que la nature paraît leur avoir infligée comme une seconde infirmité. C'était à peine si l'on pouvait découvrir, sous les lignes tourmentées

de ce visage, les lueurs d'une ineffable bonté, qui tombaient par moment d'un œil presque louche ou qui baignaient les coins de lèvres crispées. Pour comble de disgrâce, sa laideur était fardée d'une de ces fausses fraîcheurs qui ne déguisent les années que parce qu'elles n'appartiennent à aucun âge ; espèce de coloration artificielle, dont les traits reçoivent je ne sais quelle jeunesse équivoque et fanée, et qui, sans vous parer des grâces de l'adolescence vous ôte la majesté de la vieillesse.

Sans doute que la conscience de son indignité physique avait vivement saisi Henri, car il resta longtemps dans l'attitude d'un profond accablement. A la fin, pourtant, il releva la tête, et s'efforçant de secouer cette pensée importune, il reporta ses yeux autour de lui et les arrêta sur la lettre oubliée. Cette vue renoua sans doute une chaîne de pensées interrompue, car il tomba aussitôt dans une méditation profonde, à laquelle sa laideur était évidemment étrangère.

Mais, avant d'initier le lecteur au secret de cette méditation, nous croyons devoir donner quelques explications sur la jeune femme que nous n'avons fait qu'entrevoir au commencement de ce chapitre, et sur ce Henri dont nous ne connaissons encore que le nom.

II.

Restée orpheline à huit ans, Victorine avait été confiée comme pupille, à Stanislas Marcel, conseiller à la cour royale de Paris, et allié de sa famille. Ses premières années s'écoulèrent près de son tuteur, dans un éloignement complet du monde ; et lorsqu'à dix-neuf ans le vieux conseiller lui proposa de l'épouser, elle ne vit dans cette union que le moyen de continuer une existence facile, qui ne pouvait lui déplaire, puisqu'elle n'en connaissait pas d'autre. Elle était à un âge où l'on prend facilement les habitudes pour des inclinations. Comme la plupart des femmes que l'on marie à cette époque d'ignorance et d'irréflexion, elle ne considéra cet acte important que comme un joyeux déménagement célébré par des présents et des fêtes, et elle aliéna son avenir avec la gaîté insouciante du sauvage qui vend sa cabane pour une gourde d'eau de feu.

La première année s'acheva sans l'éclairer sur la faute qu'elle avait commise. Il y a, en effet, quelque chose de si délicieux et de si beau dans la mise en communauté de deux existences, que les mariages les plus mal assortis exhalent encore à leur aurore quelques parfums enivrants. Mais si Victorine ne sentit pas d'abord les épines cachées sous sa couronne de mariée, elle éprouva tout de suite l'influence dangereuse de sa fausse position. Obligée de supporter un de ces amours de vieillard, auxquels on peut s'accoutumer, mais qu'on ne partage point, elle chercha insensiblement à trouver, dans la générosité complaisante du conseiller, un dédommagement à la tolérance qu'elle montrait pour sa passion. Elle entrait, ainsi sans s'en apercevoir elle-même, dans la voie de dissimulation si fatale à la sainteté du mariage, substituant le calcul à l'entraînement, et plaçant, comme les Juifs, au seuil du Temple, le trafic sur les bords du lit nuptial. A son insu, elle s'habitua à exploiter la tendresse d'un vieillard au profit de ses caprices. Les unions où le cœur n'est pour rien ont cela de fâcheux et d'inévitable qu'elles tuent la pudeur; car l'amour seul peut rendre chaste la volupté. Victorine oublia l'une après l'autre ces timidités folles et charmantes, qui, mieux

que tout le reste, défendent une femme contre le vice.

Malheureusement, ce fut au moment même où ses forces morales faiblissaient ainsi, que le danger devint plus grand. Par suite de la vanité aveugle qui portent tous les vieillards à présenter dans le monde leurs jeunes femmes, comme une protestation contre leurs rides et leurs cheveux blancs, le conseiller Marcel fit sortir la sienne de la retraite et l'exposa à tous les orages d'une société démoralisée. A peine la jeune femme eut-elle mis le pied hors du milieu tiède et calme où elle avait été élevée, à peine eut-elle sentie l'atmosphère excitante du monde, que son âme prit feu et qu'elle fut révélée à elle-même.

Les passions qui se développent dès l'enfance empruntent à l'habitude quelque chose de placide; mais celles qui se manifestent tard, et que l'on embrasse par conséquent avec toutes les forces de la vie, ont toujours un caractère particulier d'irréflexion et de violence. Émue par la nouveauté des distractions qui lui étaient offertes, caressée dans toutes ses vanités de femme qui s'éveillèrent à la fois, Victorine se mit à courir après le plaisir, comme les enfants après les papillons, foulant aux pieds les fleurs, les blés mûrs, et laissant un lambeau de sa robe blanche à chaque

buisson du chemin. Sa position la livrait sans défense à tous les dangers. Loin d'être pour elle une sauvegarde, son mari devenait une cause de péril ; car il suffisait de le voir pour deviner que l'amour ne défendait pas cette union et pour concevoir une insultante espérance.

Victorine ne sut pas résister à l'enivrement de son triomphe : aveuglée par les hommages, elle crut qu'elle pouvait tout hasarder, et elle obéit sans crainte à ses caprices les plus étourdis. Le monde, qui l'observait, vit ses fautes et lui en fit un crime ; car le monde, si familiarisé avec les mariages immoraux, le monde, si enclin à les applaudir, conserve en dépit de lui-même un bon sens inaliénable qui le rend sévère à leur égard ; son raisonnement intéressé les approuve, mais ses soupçons perpétuels les condamnent. On crut donc à la honte de Victorine avant qu'elle en eut donné le droit ; son mari était une preuve suffisante contre elle.

Cependant la jeune femme continuait à marcher dans sa voie sans se douter de ce qui se passait. Loin d'en être avertie par l'isolement, elle voyait la foule croître à ses côtés. Les soupçons que l'on avait conçus rapprochaient le plus grand nombre, et l'appat d'un vice douteux lui fit un culte et des adorateurs plus

sûrement que ne l'aurait fait la certitude d'une vertu.

Elle commit alors des imprudences faciles à calomnier, et qui précipitent vite une femme dans cette situation désespérée qui n'a que deux issues, l'une conduisant loin du monde à la retraite et à l'oubli, l'autre s'ouvrant sur l'arène turbulente où les passions luttent contre la morale établie. Après quelque hésitation, Victorine se trouva entraînée à cette seconde issue sans l'avoir choisie, sans s'en apercevoir, et quand elle voulut se détourner, le seuil était franchi et tout espoir de retour perdu.

Sa première impression fut un saisissement d'effroi; puis la colère lui vint à la réflexion. Elle s'indigna contre les circonstances qui l'avaient fatalement entraînée, contre les plaisirs qui l'avaient séduite, contre le monde qui, après l'avoir poussée jusqu'au précipice, la couvrait de huées et proclamait sa chute avant même qu'elle fût tombée. Elle se demanda bientôt amèrement quel avange elle pourrait trouver à valoir mieux que sa réputation. Ce n'était point une de ces vertus ancrées sur la foi, qu'aucune tempête ne peut submerger, et qui trouvent un aliment pur et fortifiant jusque dans le mépris public. D'ailleurs, elle éprouvait déjà les fascinations de l'abîme. Elle voulut parler, les cris

étouffèrent sa voix ; elle voulut se plaindre; l'on traita ses plaintes d'hypocrisie. Alors le désespoir la prit de tant d'injustice ; elle accepta par fureur le jugement du monde, comme une victime qui brave ses bourreaux après les avoir vainement suppliés ; elle prit son parti, rit de sa honte, et ouvrant les bras qu'elle avait jusqu'alors repliés sur son cœur, elle se laissa aller dans le gouffre le long de sa pente la plus molle et la plus fleurie.

Elle commença ainsi une de ces existences de dissipation et d'entraînement qui perdent irrévocablement les femmes, sincères dans leurs fautes, et qui n'ont pas assez longtemps manié le mal pour savoir lui donner une forme acceptée. Le monde, qui n'avait trouvé aucun blâme pour son mariage, se scandalisa des désordres qui en étaient la suite. Mais Victorine s'en inquiéta peu. Elle avait fait l'expérience des jugements de la foule et avait appris à les dédaigner. Comme tous ceux qui ont rompu avec les préjugés, elle trouva un orgueilleux plaisir à dépasser jusqu'à la calomnie, et l'excès de son indignation contre la société s'exprima par l'excès de son audace à la braver.

Cependant elle eut beau intéresser son amour-propre à ses fautes, au milieu des orages qui l'agitaient, elle resta triste et ennuyée. Emportée d'abord par la jeu-

nesse, elle s'était ensuite acharnée par colère à cette vie qui avait fini par se transformer pour elle en nécessité ; mais son esprit était seul entré dans la confidence de sa vengeance. Ainsi, par suite d'un phénomène moral singulier que l'on peut observer fréquemment, Victorine s'était perdue sans se flétrir entièrement. A mesure que ses désordres étaient devenus plus hardis, son âme s'était repliée davantage en elle-même et était demeurée plus étrangère aux actes extérieurs. On eût dit qu'elle l'avait précieusement mise à part de sa vie, pour s'en servir plus tard, s'il y avait lieu. Sans doute que, parmi tant de fanges, cette âme fut ternie par quelques impures exhalaisons ; mais du moins les souillures ne jaillirent point jusqu'à elle : le vice qui avait corrompu l'esprit, n'alla pas plus avant, et il resta au milieu des ruines de cette belle nature, un coin obscur où demeurèrent ensevelis les germes du dévouement et de l'amour.

Cependant, la foule n'en sut rien, car la foule n'analyse pas ; elle ne vit dans Victorine que sa coupable mobilité, et la jugea en conséquence. Le conseiller Marcel qni avait longtemps ignoré ce qui se passait, en fut averti par la rameur publique. Le coup que lui porta cette nouvelle fut terrible. Il avait conçu pour

Victorine un amour qui, comme toutes les dernières passions, avait quelque chose d'insensé. Lorsqu'il apprit que cette fleur précieuse, élevée par lui avec tant de soin, et dont le parfum devait embaumer le reste de ses jours, avait été souillée, il se sentit frappé au cœur. Il ne fit point entendre de plaintes; il ne hasarda point de rapprocher, mais il tomba gravement malade et il mourut au bout de trois jours. Victorine, qu'occupaient les bals, et qui s'informait rarement de son mari, apprit presque en même temps sa maladie et sa mort. Elle en éprouva un douloureux étonnement; mais ses larmes furent bientôt taries, elle ignorait la part qu'elle avait eu à ce malheur; elle n'y vit qu'une suite naturelle de l'âge. La disparition d'un vieillard est en effet un évènement prévu qui semble interdire les regrets. On l'attend comme nécessaire; on l'accepte comme juste; la sensibilité humaine est routinière et ne s'émeut que de ce qui dérange l'ordre accoutumé.

On vit, en ouvrant le testament du défunt, qu'il instituait Victorine sa légataire universelle! Cette dernière volonté du conseiller excita quelque rumeur dans le monde. Les plus méchants rirent de la classique bonhomie du mari, enrichissant une femme qui l'avait déshonoré; d'autres plus graves, déplorèrent qu'il

n'eût point été éclairé avant sa mort; personne ne songea qu'il avait pu tout savoir et dédaigner la vengeance au-delà de la tombe, comme une impiété. Le monde devine tout, excepté les intentions généreuses.

Du reste, Victorine usa noblement, aux yeux de la foule, des largesses du conseiller, elle se montra généreuse à l'égard des collatéraux éloignés que le testament avait frustrés, et cette facile vertu, la seule que le vulgaire comprenne dans les âmes élevées, parce qu'elle est la moindre, ramena l'opinion publique qui s'était déclarée contre elle. Elle attacha peu de prix à ce retour de bienveillance; mais les circonstances qui le lui avaient attiré lui gagnèrent un ami précieux.

Parmi les parents du conseiller Marcel, qui furent appelés par elle à partager la succession, se trouva un jeune homme, orphelin, pauvre et infirme. Henri Richomme avait commencé à souffrir en commençant à vivre. Affligé dès sa naissance d'une visible difformité, il avait été reçu par sa famille avec consternation, et le premier souhait formé par sa mère, en le voyant, avait été qu'il ne fût pas né. Au reste, les médecins déclarèrent, après l'avoir examiné, qu'il ne pourrait vivre, et cette déclaration fut reçue moins comme une menace que comme une espérance. Les

parents s'habituèrent dès-lors à ne voir dans ce malheureux enfant qu'une création incomplète destinée à périr bientôt. Dans cette pensée, ils se défendirent de l'aimer pour prévenir un regret, et regardant son existence comme une de ces souffrances fatales que rien ne peut soulager, ils en détournèrent les yeux.

L'enfance de Henri s'écoula donc solitaire et sans caresses. Dépourvue des grâces qui attirent l'affection, elle fut sevrée de toutes les joies vivifiantes et de cette sève d'amour qui fait fleurir le premier âge. Ainsi replié sur lui-même, sans espace, sans encouragement pour vivre, le pauvre enfant se développa avec lenteur et chétivement. L'indifférence répulsive que lui témoignèrent ceux dont il était entouré lui donna une timidité nerveuse, qui ajouta la gaucherie à son infirmité. La nature ne l'avait fait que difforme, l'éducation le rendit ridicule.

La désaffection de sa famille s'en accrut d'autant, car il devenait de plus en plus pour elle un objet d'embarras, de honte et de désappointement. Sa mère seule aurait pu lui pardonner sa laideur à force de le voir souffrir, car le cœur d'une mère est comme celui de Dieu, et pour lui toutes les indignités sont rachetées par les larmes ; mais la mère de Henri était morte

peu d'années après la naissance de cet enfant. Il ne lui restait donc désormais aucun refuge. Son père, homme probe, mais dur, avait arrangé l'avenir pour un fils valide qui pourrait continuer ses affaires; la naissance du bossu dérangeait tous ses plans. S'il s'était résigné à ce malheur, c'était par la pensée qu'il mourrait bientôt, et maintenant voilà que le malheureux s'entêtait à vivre, inutile à tous, incapable de travail, et toujours là sous les yeux de son père, comme le souvenir vivant d'une cruelle déception.

Cette situation serait sans doute devenue la cause de souffrances intolérables pour Henri, si la mort de son père n'était survenue; mais en le délivrant d'une persécution barbare, cette mort le laissait complètement sans ressources. Ce fut à cette époque que Victorine le connut. Il était, par sa mère, l'un des plus proches parents du conseiller Marcel, et, à ce titre, la légataire songea à le dédommager du tort que lui avait fait le testament du défunt. Elle voulut le voir, et le vague intérêt qu'elle avait éprouvé dès l'abord pour sa position, se changea bientôt en une compassion tendre et profonde. Au milieu du mépris poli dont le monde l'entourait, Victorine éprouva une inexprimable joie à pouvoir entreprendre quelque chose

d'utile et de bon. Le bien apporte toujours avec lui sa jouissance ; mais il a, pour ceux qui n'en ont point l'habitude, une saveur plus neuve et plus enivrante. Madame Marcel poursuivit son généreux projet avec cette ardeur infatigable que donne un premier élan du cœur. Elle fut pour Henri la mère qu'il n'avait jamais eue ; elle l'environna de caresses, d'aisances et de soins. Elle l'aima d'abord pour faire du bien, puis elle l'aima davantage pour le bien qu'elle lui avait fait.

Le pauvre enfant fut tout étourdi d'un tel changement ; il lui sembla qu'il était mort, puis qu'il était revenu à la vie dans le paradis dont sa nourrice lui avait parlé si souvent ! Cependant peu à peu il reprit ses sens, se désaccoutuma du passé, et put comprendre que vivre ce n'était pas souffrir. Longtemps fermé, son cœur s'entr'ouvrit sous un rayon d'amour. Son enfance, qu'avaient prolongée les souffrances physiques et la dureté de ceux qui l'avaient élevé (car il avait seize ans) prit fin aussitôt qu'il eut changé de situation. Le bonheur lui donna de l'intelligence ; son âme et son corps se développèrent magiquement dans la chaude atmosphère qu'il venait de trouver ; mais tout ce développement tourna au profit de la reconnaissance. On eût dit qu'il ne se hâtait de devenir un

homme, qu'afin de pouvoir donner des preuves irrésistibles de son affection et de son dévouement.

Le culte presque fanatique qu'il avait voué à Victorine ne fit que s'accroître avec l'âge; celle-ci, de son côté, s'en rendit digne en remplissant jusqu'au bout la tâche qu'elle s'était imposée. L'instruction de Henri avait été fort négligée, elle lui donna les maîtres les plus habiles, et, grâce à leurs leçons et à son zèle, il compléta en quatre ans les études qu'on n'achève habilement qu'en neuf années. Victorine le plaça alors dans une maison de commerce, où elle prit un intérêt en son nom. L'association prospéra, et, au bout de quelques années, Henri se trouva à l'abri des chances de l'avenir.

Mais tandis que tout lui réussissait ainsi, une circonstance survint qui dérangea la position morale de sa bienfaitrice et compromit gravement son bonheur. Cette circonstance fut la liaison de Victorine avec M. Edmond Marzoi.

Edmond Marzoi, était un jeune médecin dont la réputation avait grandi subitement, à la suite d'un concours qui lui valut l'agrégation à la Faculté de Paris, et de deux ou trois cures merveilleuses qui avait révélé son habileté. Inconnu quelques mois auparavant, il prit

place tout-à-coup parmi les illustrations de l'époque, et sembla même vouloir les effacer. Il avait en sa faveur la jeunesse, et cette première bienveillance qui accueille les gloires nouvelles, par cela seule qu'elles ne font point encore ombrage, et que la jalousie peut s'en emparer comme d'une arme contre les gloires anciennes. Il obtint ce succès si commun en France, qui conduit un homme à la célébrité sans qu'il ait d'autre peine que de s'y laisser porter, et dont le nom même exprime cette espèce d'entraînement facile et doux d'une destinée favorisée qui navigue à pleins voiles, ainsi qu'un navire sur les flots : Edmond Marzoi eut *la vogue*. Victorine ne le connaissait pas, mais elle entendait son nom et ses talents vantés partout ; or il est rare que l'objet tant loué ne nous devienne pas d'avance agréable ou répulsif. Fatiguée de ce concert d'éloges, la jeune femme s'en impatienta ; elle se révolta contre une admiration que le consentement unanime semblait lui imposer, et M. Marzoi lui devint insupportable, uniquement parce que son apologie était le lieu commun à la mode. Elle se déclara ainsi, d'abord par caprice, l'ennemie du jeune médecin, puis la discussion l'affermit dans sa malveillance, et le lui fit prendre en haine.

Comme la plupart des femmes mondaines dont le cœur a conservé quelque chose d'élevé, Victorine était bienfaisante. Elle aimait à satisfaire, dans les courts dévouements de la charité, les inclinations naturelles à son âme, et à retrouver ainsi, par instants, au milieu de sa vie factice et déchue, des réminiscences de vertu. Aussi ses matinées étaient-elles souvent employées à visiter de pauvres mansardes et à porter des consolations à des malades indigents. Ce fut près du lit d'un de ces derniers qu'elle rencontra pour la première fois M. Marzoi. Sans l'avoir jamais vu, elle s'était fait d'avance son portrait. Un homme dont on parlait tant ne pouvait être que vain, froid et dédaigneux. Elle n'eut donc garde de deviner l'illustre professeur dans le jeune homme modeste qu'elle avait sous les yeux, et quand celui-ci se fit connaître, elle crut d'abord qu'une ressemblance de nom l'abusait; mais lorsqu'elle eut acquit la certitude que le jeune médecin, pris par elle pour un débutant obscur, était bien M. Marzoi, son étonnement fit place au regret et à la confusion. Elle se reprocha ses jugements téméraires, sa malveillance irréfléchie, et, par une réaction facile à comprendre, ses préventions défavorables se transformèrent à l'instant en une vive sympathie. Elle

se crut obligée d'expier l'injustice de son hostilité passée par l'excès de son enthousiasme présent et elle intéressa son équité à sa nouvelle admiration.

La rencontre fortuite qu'elle avait faite de M. Marzoi près du lit d'un malheureux, devint ainsi la cause d'une liaison qui prit bientôt tous les caractères d'une passion violente. Le jeune médecin la partagea, mais seulement après l'avoir inspirée. Son amour naquit par la contagion de l'amour de Victorine ; il ne le créa point, il s'y laissa aller. Aussi cet attachement fut-il, de sa part, sans aveuglement. Il n'y trouva ni troubles, ni déchirements, ni palpitations, ni aucune de ces tortures allèchantes que les cœurs bien épris aiment presqu'autant que leurs joies. Il ne restait point chez lui assez de place pour tant d'amour. Depuis longtemps son cœur s'était fondu dans son intelligence. Sa maîtresse première et adorée, c'était la science ! il l'embrassait avec délire, avec jalousie; il lui avait donné toutes ses exaltations, toutes ses fièvres, toutes ses avidités. L'amour pour une femme ne pouvait être auprès de cet amour que l'affection d'un frère comparée à une affection d'amant.

Victorine, au contraire, aborda ce nouveau sentiment avec emportement. Les liaisons passagères

qu'elle avait formée jusqu'alors avaient laissé son âme désintéressée. C'était la première fois qu'elle était touchée, et qu'elle se sentait prise à un lien qui eût un point d'attache au dedans. Ce n'était plus en effet un de ces amours fugitifs de la jeunesse, fleurs parfumées que pousse alors le cœur trop plein de sève, et qui s'épanouissent, tombent et renaissent tour à tour. Victorine touchait à l'âge où les floraisons de l'âme sont achevées, et où le fruit déjà formé mûrit à la flamme des passions. Sa marche irrégulière et folle à travers la vie l'avait préparée à un attachement sérieux, bien mieux que n'aurait pu le faire une existence paisible. Elle arrivait brulée par le soleil, couverte de poussière et fatiguée, devant un oasis plein d'ombre, de gazouillement, de verdure, et cette vue devait réveiller chez elle, plus que chez aucune autre, d'irrésistibles désirs. Elle subissait une crise semblable à celle qui l'avait faite femme par les sens; elle se faisait femme par le cœur, et c'était la puberté de l'âme qui venait de se déclarer chez elle.

Son amour eut donc toute la frénésie d'une première passion, avec la ténacité invincible d'un dernier attachement. Les imparfaites voluptés qu'elle avait connues jusqu'alors n'avaient fait qu'éveiller ses curiosi

tés, aiguillonner ses ardeurs. Mais, quand elle eût senti les enivrements de la possession complète, elle se laissa emporter avec une fureur insensée à ces bonheurs ignorés; et, comme Cortès brûlant ses vaisseaux en mettant le pied sur la terre d'or, elle brûla le reste de sa vie, se condamnant à mourir sur le rivage nouveau qu'elle venait de découvrir.

Il était difficile qu'une passion poussée si loin s'accommodat du demi-amour qui lui était offert en retour. Victorine se montra chaque jour plus exigente, plus impérieuse, plus jalouse, et Edmond Marzoi en fut bientôt fatigué. Toutes ces agitations dérangeaient ses études et troublaient le calme nécessaire à son esprit. Les querelles se multiplièrent et amenèrent des brouilleries qui refroidirent de plus en plus le jeune médecin ; par suite, ses visites devinrent plus rares et finirent par cesser entièrement. Les choses en étaient à ce point au moment où nous avons pris notre récit. Depuis quelque temps, Victorine semblait abandonnée, et les lettres qu'elle avait écrites étaient restées sans réponse. La veille seulement, ennuyé sans doute de ces messages, M. Marzoi avait dit au portier qu'il verrait madame Marcel dans la journée; mais la journée était presque achevée, et il n'avait point paru.

III.

Nous avons laissé, à la fin du premier chapitre, Henri Richomme dans le salon de madame Marcel, les yeux fixés sur une lettre oubliée par celle-ci dans sa fuite. Il y avait déjà longtemps qu'il était plongé dans sa méditation mélancolique, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Il tourna la tête.

— M. Marzoi ! dit-il en se levant.

Il eût été difficile de savoir s'il y avait, dans la manière dont ce nom avait été prononcé, de la douleur ou de la joie, du désappointement ou de la reconnaissance. Le médecin, du reste, ne parut pas avoir remarqué l'anxiété confuse avec laquelle il avait été nommé. Il s'avança vers le bossu, le salua familièrement et s'assit à ses côtés. Tous deux restèrent un instant sans parler, éprouvant l'embarras de deux per-

sonnes qui n'ont qu'un sujet commun d'entretien et qui ne veulent pas l'aborder.

Marzoi se remit le premier et parut se décider.

— J'espérais trouver ici votre cousine, dit-il.

Henri baissa les yeux, comme si ces mots eussent touché à quelque pensée gênante; il répondit pourtant d'une voix assez basse :

— Je la crois sortie.

Il y eut une pause.

— Elle m'avait écrit qu'elle était indisposée, reprit le docteur avec une sorte de mécontentement; je vois que je m'étais alarmé à tort.

Henri respira plus difficilement et resta les yeux baissés.

— Ma cousine ne vous en a point imposé, dit-il rapidement; elle souffre beaucoup et elle a besoin de vous voir.

Il s'arrêta un moment, parut faire un effort, et ajouta :

— Vous êtes trop dur avec elle, Monsieur; vous la tuerez.

M. Marzoi se recula, surpris d'un reproche aussi direct, et qui se rapportait aussi clairement à sa liaison avec madame Marcel. Il n'avait jamais pensé que cette

liaison fût un mystère pour le bossu, mais jusqu'alors celui-ci avait affecté à cet égard l'ignorance qu'un fils respectueux aurait pu feindre pour les fautes d'une mère. Edmond fut donc entièrement pris au dépourvu, et ce fut avec un manque évident d'à-propos et de sang-froid qu'il répondit :

— Je ne croyais pas exercer tant d'influence sur la santé de madame Marcel.

Henri releva la tête brusquement. Le mensonge contenu dans la réponse gauchement évasive du médecin, sembla lui remuer le cœur. Un éclair partit de ses yeux, ses lèvres s'entr'ouvrirent... ; mais il comprima presque aussitôt ce mouvement, et dit d'un ton contenu :

— Vous savez pourquoi elle souffre ; vous seul pouvez la guérir.

— Ma science est au service de madame Marcel, répondit Marzoi, toujours désireux d'éluder le véritable sens des paroles de Henri.

Mais, comme tous les gens timides, celui-ci s'était enhardi une fois le premier mot prononcé. L'espèce d'affectation avec laquelle le médecin évitait une explication l'animait d'ailleurs en l'irritant. Il s'approcha d'Edmond et posant sur son bras avec une sorte d'autorité sa main frêle et pâle :

— M. Marzoi, dit-il, je vous parle sérieusement; entendons-nous, je vous en prie. J'aurais voulu me taire sur ce sujet, mais un plus long silence m'est impossible: Ma cousine ne peut supporter votre abandon. Vous l'avez habituée à votre présence, à votre voix, à votre amour; si vous lui retirez tout cela, ce sera comme si vous lui ôtiez l'air et le soleil. On n'est pas maître d'oublier, Monsieur, croyez-moi; c'est une maladie dont il faut avoir pitié. Vous ne délaisseriez pas un mourant, parce qu'il vous aurait querellé dans le délire; ne soyez pas plus sévère avec Victorine. Je vous parle avec calme, monsieur; je ne veux ni vous déplaire, ni vous irriter; je veux seulement que vous ne punissiez pas madame Marcelle de vous trop aimer.

Marzoi fit un geste peiné et, étendant la main vers le bossu:

— Ecoutez-moi, répondit-il; je ne suis ni un séducteur, ni un fat; ce qui s'est passé sera pour moi un chagrin éternel. Si je me suis éloigné d'ici, c'est qu'on m'y a forcé; je suis parti, parce que je ne pouvais rien pour le bonheur de Victorine et parce que chacune de nos entrevues était une occasion de brouillerie et de désespoir. J'ai agi pour cette liaison comme je l'aurais fait pour un mariage régulier; madame Marcel m'a

forcé au divorce par ses tyraniques prétentions.

— Elle vous aimait tant !

— Ah ! monsieur, vous ne savez pas ce que l'on souffre à être tant aimé. Je n'accuse pas Victorine, je sais qu'elle a souffert autant que moi ; mais nous ne pouvons nous entendre ; elle me l'a dit mille fois ; pourquoi vouloir, dès-lors, prolonger une liaison qui la rendra malheureuse elle-même ?

— C'est qu'elle aime pour aimer, et non pour être heureuse, répondit Henri en secouant la tête ; croyez-vous, monsieur, que le cœur fasse ses affaires avec la régularité d'un marchand, et ne donne l'amour qu'en échange du bonheur ?

— A quoi sert d'aimer, alors ?

— A quoi sert de vivre ?

— J'entends la vie moins poétiquement sans doute ; mais quand j'ai aimé, c'était dans l'espoir d'être heureux.

— C'est-à-dire que vous placiez un sentiment à intérêt, et que votre cœur faisait l'usure.

— Soit, monsieur. Toujours est-il que j'avais conçu une espérance, et qu'elle a été déçue. J'aurais pu m'en consoler, peut-être, si j'avais vu que je souffrais seul, mais il n'en a point été ainsi ; je me suis aperçu

alors que nous nous étions trompés tous les deux.

— Ah ! c'était trop tard, monsieur, trop tard, s'écria Henri ; avez-vous donc cru qu'on pouvait ainsi essayer l'amour. Vous avez attiré un cœur sur le vôtre, et maintenant, parce qu'il bat trop fort, vous voulez le repousser !

— Je n'ai point cherché cet attachement, dit vivement Marzoi ; il est venu à moi sans que je le désirasse, et je l'ai accepté avec plus de regret que d'empressement. Il dérangeait les affections de toute ma vie, il troublait le calme de mes études ; il est entré dans mon sanctuaire comme un profane, et, je n'ai point eu le courage de l'en chasser, parce qu'il pleurait. Depuis deux ans, j'éprouve les remords de cette faiblesse, je puis vous paraître ridicule en cela, monsieur ; mais je crois avoir une autre mission à remplir que d'essuyer les pleurs d'une femme. Depuis deux ans, je dépense mes jours au milieu de débats puérils, vivant pour moi seul et inutile à tous. Cette vie est mauvaise et coupable. L'homme n'a pas été créé pour lui-même, il a été créé pour l'humanité. Cet amour égoïste dans lequel je me suis isolé, n'est autre chose qu'un suicide hypocrite, au moyen duquel nous désertons les rangs des travailleurs. Je ne puis continuer

dans cette voie, j'ai des engagements pris avec la science, et je veux les remplir.

Il se leva à ces mots, comme si les pensées qu'il venait d'exprimer l'eussent animé et il se mit à parcourir le salon à grands pas. Henri avait écouté avec une impatience mal déguisée, et il était aisé de voir que ce qu'avait dit M. Marzoi, heurtait toutes ses sympathies. Ces deux hommes venaient de se placer, par hasard, sur un terrain où ils devaient être ennemis. C'était l'intelligence et le cœur face à face et se déclarant la guerre.

Ce fut donc avec une amertume irritée que Henri lui répondit :

— Je comprends que l'on consume avec bonheur sa vie pour arriver, par la route de la science, à l'un de ces buts éclatants que le génie atteint une fois par siècle : *la certitude d'un doute !* Les poésies du cœur, les enivrements de l'amour et les larmes d'une femme qui prie, sont en effet bien peu de chose en comparaison !

— Ce n'est point à un doute que je marche, s'écria Marzoi en s'arrêtant au milieu du salon ; c'est à une solution définitive et complète. Voyez-vous, ajouta-t-il en posant un doigt sur son front, j'ai là une idée, une idée qui peut me conduire à deviner comment on vit !

Il s'agit de savoir seulement si l'homme n'est pas un composé de piles voltaïques et si la vie n'est pas tout simplement un mélange d'électricités différentes.

— Cela pourra-t-il vous servir à faire revivre ceux que votre abandon aura tués? demanda Henri amèrement.

Le docteur fit un geste d'impatience.

— Nous ne nous entendons pas, murmura-t-il, en saisissant son chapeau pour sortir.

Ce mouvement sembla rappeler au bossu l'objet de ses explications. Il s'avança vivement vers Marzoi et lui dit :

— Pardon, vous reviendrez, n'est-ce pas?

Mais le docteur était piqué.

— Je ne sais, j'ai beaucoup d'occupations.

— Ah! Monsieur, s'écria Henri avec tristesse, je ne puis croire que vous teniez plus à deviner pourquoi l'on vit qu'à empêcher quelqu'un de mourir!

Marzoi haussa les épaules.

— Madame Marcel a de l'expérience, dit-il, et ne mourra pas pour si peu.

Ce mot cruel était à peine prononcé qu'il le regretta, mais il était trop tard.

Henri fit un pas en arrière en fermant les poings et

ses lèvres frémirent; mais avant qu'il eût prononcé une seule parole, la porte du salon s'ouvrit d'un seul coup et Victorine parut, debout sur le seuil de sa chambre. Elle était pâle comme un morte, et son bras droit était étendu devant elle comme si elle eût voulu chercher un appui. Elle s'avança en chancelant dans le salon, s'arrêta devant les deux jeunes gens, et semblant faire un effort surhumain, elle dit d'une voix creuse :

— Henri...

Le bossu la regarda et parut comprendre, car il baissa la tête avec résignation, la salua et sortit à pas lents.

Marzoi était resté stupéfait à la même place. Victorine alla jusqu'au canapé dont elle chercha le dossier à tâtons et où elle s'assit comme un fantôme.

— J'ai tout entendu, murmura-t-elle.

Marzoi hésita un instant

— Un moment de dépit m'a emporté, dit-il enfin d'une voix basse et altérée; je me repens vivement d'une parole imprudente qui ne rendait pas ma pensée.

Victorine, toujours glacée et pâle, fit un geste de la main comme pour lui imposer silence.

— J'ai tout entendu, répéta-t-elle ; je vous remercie, maintenant je sais ce que je dois espérer.

Elle baissa son visage dans ses mains et resta un moment ainsi ; puis, relevant la tête, elle continua du même ton lent et morne, comme si elle se fût parlé à elle même :

— Pourquoi me plaindrais-je ? cela ne doit-il pas être ainsi ? on se fait aimer d'une femme en se montrant grand, bon, noble à ses yeux ; on l'adore comme une divinité, on l'enivre, on la rend folle ; puis, quand le dégoût vient, on cherche dans sa vie s'il n'y a pas quelque souillure que les larmes n'auront pu effacer et quand on l'a trouvée, on s'en empare comme d'un trésor, on le lui reproche avec un joyeux orgueuil, et on s'éloigne dédaigneusement en lui jetant au visage la boue du passé.

Elle se tut un instant, puis reprit avec plus de vivacité :

— Peut-être, pourtant, cette femme s'est bien repentie, a bien pleuré ! Mais qu'importe ! ceux qui n'aiment plus ne croient ni aux pleurs ni aux repentirs. D'ailleurs on est si fort contre celle qui a failli ! On la tient par sa faute comme un esclave par sa chaîne, et si elle pleure trop haut, si elle se plaint, on lui enfonce froidement un souvenir dans le cœur, et alors il faut bien qu'elle baisse les yeux et qu'elle se taise ! Oh !

je comprends, je comprends, cela doit être ainsi.

Madame Marcel se cacha encore le visage; tout son corps tremblait. Marzoi s'approcha d'elle et lui dit d'une voix très-émue :

— De grâce! pardonnez-moi, Victorine; j'ai eu tort. Vous me voyez navré du mal que je vous ai fait.

— Allons donc! Monsieur, est-ce qu'une femme comme moi mérite de la pitié? est-ce qu'une femme comme moi peut souffrir?

— Victorine!...

— C'est ma faute, d'ailleurs; pourquoi vous ai-je aimé? Vous ne me le demandiez pas; vous m'avez prise pour maîtresse par compassion, *parce que je pleurais;* vous venez de le dire. Vos joies, vos protestations, vos caresses, tout ce qui m'a rendue heureuse, ce n'étaient que des aumônes!... Et j'oserais me plaindre, moi, quand vous avez eu la générosité de me tromper ainsi deux ans! oh! je serais bien ingrate!...

— Victorine, sur mon honneur, je vous ai aimée, véritablement aimée...

— Mensonge!

— Je vous ai aimée, mais nos deux natures se repoussaient, vous avez pu le voir vous-même; nous

espérions être heureux ; l'expérience nous a cruellement désabusés.

— Une expérience, s'écria madame Marcel, en frappant ses mains l'une contre l'autre avec démence ; ah ! c'est bien cela, Monsieur ! vous avez voulu faire une expérience sur un cœur ! vous y avez enfoncé l'amour comme un scalpel dans un membre malade ; et après l'avoir retourné dans la plaie, vous l'en retirez tranquillement, en disant : Je me suis trompé ! sans vous inquiéter si la vie ne va pas sortir par la blessure que vous avez faite.

— Par grâce !...

— Mais non, folle que je suis, vous ne craignez point cela ; vous me connaissez trop bien ; *une femme comme moi a de l'expérience et ne meurt pas pour si peu.*

— Au nom du ciel ! s'écria Marzoi avec un geste de désespoir ; assez, Victorine, assez !

Mais elle n'entendait plus ; l'œil hagard, elle continua avec un sourire livide :

— Voyez pourtant, les hasards sont heureux ! Il y a des gens qui vous aiment trop pour vous dire en face ce qu'ils pensent de vous ; ils gardent ces confidences pour les autres, quand ils vous croient loin ; alors il

suffit que vous surveniez, que le désir vous prenne d'écouter la voix aimée, et une porte entr'ouverte vous fait mieux connaître une âme en quelques minutes que deux années d'intimité et d'amour.

Puis, comme si elle eût cédé à un transport d'indignation; elle se leva en s'écriant :

— Ah! c'est bien lâche! insulter une femme parce qu'elle est perdue, une femme qui n'est point là, une femme qui vous aime; quand elle est seule, qu'elle ne peut se venger; la tuer à terre! ah! c'est lâche! c'est lâche! c'est lâche!

— Madame! s'écria Marzoi, nous ne nous reverrons jamais. Adieu!

Victorine tressaillit et resta immobile. Ces mots et le mouvement du médecin semblèrent abattre subitement sa colère.

— Edmond! cria-t-elle au moment où celui-ci ouvrait la porte du salon.

L'accent avec lequel ce mot avait été prononcé, fut tel que Marzoi s'arrêta.

— Que voulez-vous? demanda-t-il sans se détourner.

— Edmond! répéta la même voix et cette fois, le médecin ne put s'empêcher de lever les yeux; Victo-

rine était devant lui, droite, les bras étendus, effrayante de douleur.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il plus bas en détournant la tête.

La jeune femme porta ses deux mains à son front, puis à son cœur; elle regarda autour d'elle avec égarement.

— Mon Dieu! qu'ai-je donc dit? s'écria-t-elle, mais je suis folle! je suis folle!

Elle se laissa tomber à genoux en sanglottant.

— Edmond, je n'ai rien dit, je n'ai rien voulu dire; reste, oh! mon Dieu! ne t'en va pas! Edmond, tu vois bien que je suis une pauvre insensée, tu vois bien que je me repens, que je pleure, que je te demande pardon, pardon! pardon!

Elle embrassait les genoux de son amant.

— Oh! je t'en conjure, parle-moi, regarde-moi; je te dis que je suis folle; on a pitié d'une folle. Dis-moi que tu ne t'en iras pas. Ecoute, je ferai tout ce que tu exigeras, je ne me plaindrai plus, je ne me mettrai plus en colère, je serai gaie. Mon Dieu! mon Dieu! il détourne la tête encore! Edmond, mais que veux-tu? dis-moi! j'obéirai à tout; je ne mérite pas ton amour, c'est vrai; mais je t'aime tant, j'ai tant be-

soin de toi ; si tu ne peux pas m'aimer, eh bien ! ne m'aime pas, mais garde-moi comme une malheureuse que tu viendras voir à tes moments perdus. Tout, tout ce que tu voudras, pourvu que je te garde. Oh ! mais réponds-moi donc ! es-tu encore irrité ? maudis-moi alors, frappe-moi, écrase-moi sous tes pieds, mais parle-moi, dis mon nom, Edmond ! mon Edmond ! ah ! tu pleures, tu me pardonnes, et tu reviendras, n'est-ce pas que tu reviendras ?

— Je reviendrai, dit Marzoi, en laissant tomber ses bras sur les épaules de Victorine avec un accablement triste et attendri.

Elle saisit ses deux mains et les couvrit de baisers.

— Tu es un ange ! dit-elle.

Marzoi passa le reste du jour avec madame Marcel ; mais, malgré les élans de tendresse de celle-ci, il ne put retrouver près d'elle ses transports d'autrefois. Hélas ! le fiel de la colère et de la jalousie était tombé dans cet amour, et en avait à jamais empoisonné la douceur. C'était désormais une de ces affections dévastées, stériles pour toute volupté et où ne peuvent plus éclore que la défiance et le regret.

IV.

La réconciliation de Victorine et de Marzoi fut de peu de durée. Sans en venir à une rupture ouverte, Marzoi recommença à négliger madame Marcel, et s'occupa presque exclusivement de ses études commencées. Nous l'avons déjà dit, c'était un de ces esprits lumineux, hardis, aventureux, qui ne peuvent jamais jeter l'ancre dans le domaine du connu, et qui, les yeux sur les étoiles, naviguent sans cesse vers une nouvelle Amérique intellectuelle; véritables poètes qui marchent l'œil inspiré et l'entousiasme au cœur, au milieu de la mystérieuse nature, interrogeant les lois éternelles, écoutant les voix cachées, et cherchant à noter quelques traits de l'harmonie universelle.

En se livrant à des recherches sur le fluide nerveux, Marzoi avait découvert que l'emploi d'agents électriques produisait sur un organe malade une action aussi

étendue que la maladie elle-même, et, il en avait conclu que celle-ci pourrait bien n'être, en définitive, qu'un dérangement dans l'équilibre des électricités humaines. Il avait trouvé dans ses expériences que deux liquides différents, placés dans un même tube, formaient une pile, un élément galvanique, et pouvaient réagir l'un sur l'autre pour se décomposer, lorsqu'ils sont unis par un corps conducteur. Cette découverte lui avait fait penser que du sang artériel et du sang veineux en contact, pouvaient réagir également l'un sur l'autre, et qu'il en pouvait résulter des sécrétions, des productions de chaleur, enfin tous les phénomènes ordinaires de la vie. Il cherchait maintenant à éclaircir ses idées, à les compléter, et quoique rien de définitif ne lui eût encore apparu, il lui semblait cependant entrevoir vaguement dans ces phénomènes quelque grande loi de l'existence universelle que l'on devait découvrir un jour et vers laquelle poussait tous les progrès scientifiques de l'époque. Aussi la préoccupation de cette recherche l'absorba-t-elle bientôt entièrement et le détourna-t-elle de toute autre pensée. Il en vint à perdre l'attention pour tout ce qui ne se rapportait pas directement à ses observations. Chaque fait passait au creuset de son idée fixe, et

insensiblement sa vaste intelligence se rapetissa ainsi au rôle d'une éprouvette dans laquelle tout venait se soumettre à une expérience inévitable. Pour concentrer ses forces autour d'une idée, Marzoi retira la vie du reste de son âme et y laissa tout tomber en ruines. Son horizon borné ne lui montra plus ce qu'il voyait autrefois. Il cessa d'abord de s'intéresser à ce qui ne rentrait pas dans ses études, puis bientôt il cessa de le comprendre. Enfin il déserta insensiblement ses souvenirs et devint chaque jour moins intelligent de ce monde du cœur, dont il n'avait jamais, du reste, connu que les abords.

Par suite d'un phénomène moral, bizarre, mais souvent observé, l'amour de madame Marcel paraissait croître à mesure que celui du médecin s'éteignait. Plus la préoccupation de ce dernier devenait distraite et indifférente, plus la passion de sa maîtresse se montrait ardente dans ses poursuites, importune à demander du retour. Victorine s'acharnait à une tâche impossible, comme si elle y eût été forcée par quelque loi fatale, et, semblable aux Danaïdes, elle ne cessait de verser ses larmes, ses prières, son amour dans ce cœur sans fond où rien ne restait.

Du reste, si elle ne s'aveuglait pas sur la froideur

de son amant, elle en méconnaissait complétement la véritable cause. La science ne lui avait jamais semblé que le prétexte de l'abandon dont elle souffrait, et elle n'en avait toujours cherché le motif réel que dans un nouvel amour d'Edmond. Rien n'avait pu la dissuader à cet égard. Il est des entraînements tellement étrangers à certaines natures que l'évidence même ne peut les convaincre de leur réalité et qu'elles refusent d'y croire par la seule raison qu'elles ne peuvent les éprouver. Madame Marcel, livrée à toutes les tortures d'une vague jalousie, s'épuisa donc en perquisitions infructueuses pour en découvrir l'objet. Sa passion lui apprit la patience, elle essuya ses yeux, tranquillisa son âme pour mieux voir, et se mit à épier son malheur avec une tenacité minutieuse, prévoyante et sagace. Rien ne lui coûta pour parvenir à son but. Après avoir tout essayé, elle eut recours à l'espionnage, elle se fit rendre compte jour par jour, des démarches de Marzoi. Ce moyen parut enfin lui réussir. Un soir qu'elle se trouvait seule, assise sur sa causeuse, feuilletant avec distraction un roman nouveau, la vieille nourrice, qui était la confidente de ses peines, entra doucement avec un air joyeux et empressé.

— Madame, dit-elle à voix basse, je sais du nouveau.

Victorine se détourna vivement.

— Qu'est-ce, Catherine, qu'as-tu appris? demanda-t-elle.

— Je sais où il passe ses soirées.

— Où donc?

— Rue de Sorbonne, dans une maison à cinq étages, près la rue des Mathurins.

— Et qu'y va-t-il faire?

— Ah voilà! j'ai pris des informations; il paraît qu'il soigne une vieille dame qui loge au quatrième et qui est malade depuis longtemps.

— Et que me fait cela, nourrice? ce n'est pas la liste de ses malades que je veux avoir.

— Attendez, attendez donc un peu, maîtresse; on dit aussi que la vieille dame à une nièce qui est lingère.

Victorine tressaillit et se redressa.

— Une nièce, dit-elle vivement, jeune?

— Toute jeune.

— Et jolie?

— Un beau brin de fille, à ce que dit la fruitière.

— Et y va-t-il tous les soirs?

— Tous les soirs, à pied; son cabriolet vient le prendre plus tard chez ses connaissances, là où il va finir la soirée.

Ce rapport leva tous les doutes de Victorine ; l'infidélité d'Edmond lui parut prouvée ; tout s'expliquait clairement pour elle. La vieille femme que Marzoi allait soigner n'était évidemment qu'un prétexte ; sans cela, pourquoi ce mystère dont il s'entourait ? Pourquoi cette précaution de n'aller qu'à pied, le soir, clandestinement ? Puis une visite de médecin ne dure pas deux heures ; il était clair que Marzoi venait pour la jeune ouvrière, c'était pour elle que Victorine avait été délaissée.

Une fois cette idée adoptée, madame Marcel l'embrassa avec une sorte de joie furieuse. Jusqu'alors elle n'avait pu s'en prendre à personne de ses souffrances, il lui avait fallu s'irriter à vide, et son désespoir avait insensiblement dégénéré en un abattement sans résignation ; mais ce qu'elle venait de découvrir la ranima en donnant un objet à sa colère. Ses vagues soupçons prenaient enfin une forme et un nom ; elle pouvait enfin consoler sa douleur par une haine ; elle avait une ennemie !

Sa décision fut prise à l'instant, avec cette audace spontanée et sans délibération qu'inspirent les grandes circonstances ; elle résolut de connaître la jeune fille de la rue de Sorbonne, et de voir par ses yeux ce

qu'elle avait à craindre d'une pareille rivale. Sans attendre au lendemain et quoiqu'il fût déjà tard, elle sortit seule de l'hôtel, et s'achemina, cachée sous son voile, vers la maison indiquée. Les femmes qui n'ont jamais parcouru le soir, à pied, certaines rues de Paris, ne connaissent que le moins curieux des deux mondes qui composent la grande ville. Aussitôt que l'ombre a couvert la cité et que le brouillard malsain qui l'enveloppe chaque nuit, s'est abattu sur ses rues fétides, on y voit paraître une population étrange et sans nom que l'on n'a vu nulle part ailleurs. Ce sont des hommes à figure terreuse, aux vêtements déformés, qui semblent marcher sans but et qui s'arrètent sans cause ; des femmes échevelées qui se promènent dans le ruisseau en souliers de satin ; des vieilles hideuses qui vous appellent tout bas et des enfants hâves qui vous murmurent à l'oreille des mots horribles qui n'appartiennent à aucune langue. Tout cela vient je ne sais d'où ; on les voit sortir de terre, s'élever derrière les bornes des carrefours, poindre de chaque entrée ténébreuse : on dirait ces larves sorties de terre après une pluie d'orage et dont la multitude immonde envahit nos jardins. Cela marche, s'agite et grouille dans la fange au milieu d'une atmosphère infecte d'hydrogène,

et l'on entend monter de cet amas sordide et vivant je ne sais quel rauque grognement de joie. On sent qu'il s'en exhale comme une odeur de vice qui prend au cœur !

C'était la première fois que madame Marcel se hasardait de nuit et seule dans des rues mal hantées. Malgré ses préoccupations, elle fut singulièrement saisie lorsqu'elle se trouva isolée au milieu de cette foule inconnue. Deux ou trois fois, en voyant des figures équivoques s'approcher, elle doubla le pas avec effroi. Cependant, loin d'être abattue par les frissons de terreur, sa résolution s'en augmentait. Plus sa démarche lui paraissait hardie et nouvelle, plus elle convenait à son exaltation ; elle y tenait d'autant plus qu'elle lui coûtait davantage ; le danger l'animait tout en la remuant, et la fièvre nerveuse que lui donnait l'inquiétude accroissait la fièvre de son âme ; elle éprouvait quelque chose de ce que doit éprouver l'homme qui marche pour la première fois au milieu des balles ennemies, ému, troublé, mais l'œil sur son drapeau et résolu, s'il le faut, à bien mourir.

Ces tressaillements ne la détournèrent donc pas d'un seul pas. Elle finit par maîtriser sa peur, et quand elle arriva rue de Sorbonne, sa résolution s'était ac-

crue au point de lui rendre tout facile. Elle reconnut la maison qui lui avait été désignée avec cette lucidité rapide que donne l'exaltation extrême, monta au quatrième, sans réflexion et sans crainte, comme si elle fût venue pour une visite ordinaire, et entra hardiment.

Elle se trouva dans une chambre sans lumière ; mais au fond une porte mal fermée permettait d'apercevoir une seconde pièce éclairée. Victorine se dirigea à tâtons de ce côté, frappa, et ne recevant pas de réponse, elle poussa la porte en s'arrêtant sur le seuil. Cette seconde chambre était vide comme la première. Une chandelle, plantée dans une bouteille et posée sur une chaise dépaillée, permettait seulement d'en apercevoir la malpropreté et le désordre. Dans un coin, on voyait jetés pêle-mêle divers ustensiles de cuisine ; un pain était déposé sur la cheminée entre des chandelles et des brosses à cirage, tandis que le lit, sans rideaux, encore couvert d'assiettes ébréchées et de verres crasseux semblait avoir servi de table à manger.

Au fond, sur une vieille commode à garnitures de cuivre, Victorine remarqua une machine électrique, des bouteilles de Leyde et plusieurs autres instruments de physique dont elle ignorait l'usage.

Pendant qu'elle examinait avec surprise cet étrange *capharnaum,* un grognement plaintif se fit entendre près d'elle. Elle se retourna, et un objet qu'elle n'avait pas remarqué jusqu'alors frappa ses regards.

Sur un vieux fauteuil de paille, caché par l'ombre que projetait le pied du lit, s'agitait je ne sais quoi de confus, que l'on pouvait prendre, au premier aspect, pour un amas de guenilles souillées. Mais en regardant avec plus d'attention, on distinguait comme une forme humaine, quelque chose d'animé impossible à définir. Du reste, l'incertitude de madame Marcel fût bientôt dissipée, car un second soupir se fit entendre; ce qu'il y avait sur le fauteuil se remua et l'on vit une tête sortir des haillons. Victorine fit un pas vers le lit.

— Madame Godard ? demanda-t-elle.

La masse informe poussa un gémissement rauque, puis la tête se retourna du côté de la jeune femme, qui aperçut un hideux visage d'idiote. Elle recula presque effrayée ; la tête resta une minute dans la même position, fixant sur Victorine un regard hébété; puis, comme cédant à l'affaissement, elle se laissa retomber et disparut dans les guenilles dont elle était entourée.

Dans ce moment, un bruit de voix retentit sur l'es-

calier : Madame Marcel repassa vivement dans la première pièce ; mais à peine y avait-elle fait quelques pas que la porte extérieure s'ouvrit et deux hommes entrèrent. L'un d'eux était Marzoi.

Elle n'eut que le temps de se jeter de côté ; la chambre était si obscure qu'ils passèrent sans l'apercevoir.

Ils entrèrent dans la seconde pièce, et elle les entendit bientôt qui causaient à demi-voix. L'occasion était trop favorable pour ne point la saisir. Madame Marcel s'approcha avec précaution et prêta l'oreille : Marzoi continuait une explication commencée.

— La paralysie des membres a déjà disparu presque entièrement, disait-il ; celle du cerveau même s'est modifiée, et lorsque je soumets la malade à l'action de la machine ou des piles, l'intelligence se met en mouvement ; vous allez le voir vous-même tout-à-l'heure.

Victorine entendit disposer la machine et pendant quelque temps les deux médecins gardèrent le silence, uniquement occupés des préparatifs.

— Concevez-vous, dit tout-à-coup Marzoi, où j'arrive si je réussis à rendre l'intelligence et le mouvement à cette femme ! J'ai trouvé le réservoir de la vie universelle, j'ai conquis le cerveau et j'y fais germer

la pensée. Après cela, que Dieu me donne un peu de matière humaine, et je fais un homme aussi bien que lui.

— Ceci serait merveilleux, répondit l'étranger.

Marzoi se promenait à grands pas, livré à un enthousiasme qui s'accroissait insensiblement.

— Et cet immense problème, dit-il tout à-coup, en s'arrêtant devant l'idiote, il est là, dans cette masse de chair, qui à ce moment s'ignore elle-même. Si vous saviez combien cette femme m'est chère ! plus chère que tout au monde !... Cette femme, songez-donc ! c'est tout ! c'est la gloire ! c'est la science ! avec elle, je puis devenir le plus grand homme des temps modernes. C'est ma Galatée ! La nuit je rêve d'elle ; nouveau Pygmalion, je la vois sortir de son enveloppe de pierre, je la sens qui vit, qui marche et qui me parle.

— Je comprends cela, dit le jeune médecin en souriant ; vous en avez fait votre maîtresse, comme Agrippa de la cornue dans laquelle il cherchait le grand œuvre. Ce qui vous plaît chez elle, ce n'est point elle, c'est votre idée que vous avez attaché à son sort, de sorte que penser, pour vous c'est aimer. Jamais une femme belle et bien portante n'aurait pu vous attacher si vivement.

Marzoi haussa les épaules.

— Une femme belle et bien portante n'apprend rien, dit-il.

Cette réponse effrayante avait été faite avec un sérieux si calme que Victorine se sentit froid jusqu'au cœur; elle venait de comprendre son amant tout entier.

— Mais commençons, reprit Marzoi qui avait achevé ses préparatifs; vous allez juger vous-même des efforts.

Pendant quelque temps on n'entendit que le frottement de la roue de verre contre les coussins et le cliquetis des tiges de cuivre; mais tout-à-coup l'idiote poussa un léger soupir.

— Ecoutez! s'écria Marzoi avec une expression joyeuse; l'électricité se dégage. Bientôt les plaintes de la malade se multiplièrent, et ses membres commencèrent à s'agiter.

— Appliquons maintenant les piles, dit Marzoi, la machine ne fournit point assez.

Les piles furent chargées et les gémissements de la malade se firent entendre de nouveau, mais plus aigus, plus intelligents. L'idiote murmura quelques mots, et ses gestes devinrent pleins de justesse et d'expression : le docteur était dans l'ivresse.

Victorine avait suivi toute cette scène, d'abord avec un étonnement curieux, puis avec une sorte d'horreur. Les deux hommes, entourés de leur mystérieuse machine, torturant une idiote, et cherchant à faire une femme d'un automate, lui produisaient l'effet des enchanteurs du moyen-âge ; il lui semblait qu'il y avait quelque chose d'impie et de profanateur dans cette lutte de la science contre Dieu. Cependant les douleurs de la malade parurent devenir intolérables, et Marzoi fut obligé de suspendre ses opérations. Il fit à l'idiote quelques questions auxquelles elle répondit ; mais elle parut retomber bientôt dans son accablement, et murmura quelques mots sur le ton chantant d'un enfant qui se berce et s'endort ; puis Victorine entendit le bruit d'une respiration égale et paisible.

— Maintenant elle dort, dit Marzoi ; c'est l'issue ordinaire des crises que détermine chez elle l'absorption de l'électricité.

Ils continuèrent quelque temps à voix basse une discussion médicale que Victorine ne put suivre, puis s'approchèrent de nouveau de la malade.

— Cette femme n'est point seule ici, sans doute, demanda l'étranger : quelqu'un lui donne des soins ?

— Elle demeure avec une nièce qui ne l'a point mise à l'hôpital, parce que la vieille a une petite rente dont elle profite. C'est une lingère qui travaille le plus souvent au-dehors, et vous pouvez voir, au désordre de cette chambre, qu'elle s'inquiète peu de sa tante. Du reste, cet abandon me plaît ; je puis mieux juger des effets de mon traitement.

Tout en causant, les deux médecins étaient entrés dans la seconde chambre : Victorine se rangea dans l'ombre, ils sortirent sans l'apercevoir.

Après avoir entendu le bruit de leurs pas se perdre dans l'escalier, elle resta encore longtemps appuyée contre le mur, immobile et abîmée dans ses rêveries. Enfin, se redressant tout-à-coup, comme si elle eût pris une grande résolution.

— Moi aussi, il m'aimera, dit-elle.

Et étendant devant elle ses mains qui tremblaient convulsivement, elle trouva la porte et quitta l'appartement de l'idiote.

V.

Deux jours après sa visite rue de Sorbonne, madame Marcel était au lit, atteinte d'un mal qui l'avait frappée subitement et sans cause connue. Marzoi, appelé sur-le-champ, déclara que cette indisposition serait peu de chose; mais, contrairement à ses prévisions, elle s'aggrava de plus en plus et résista à tous les remèdes. Cette opiniatreté de la maladie réveilla l'attention du docteur; il commença à s'y intéresser. Ses soins devinrent plus attentifs, ses visites plus fréquentes, ses conversations plus longues. Vingt fois il crut avoir trouvé la marche à suivre pour combattre le mal; mais toujours, après quelques jours de succès, au moment où, plus tranquille, il devenait moins assidu,

celui-ci reparaissait avec une violence et une spontanéité inexplicables.

Marzoi fut piqué d'un étonnement curieux, il lui sembla qu'un défi était jeté à sa science. Cette maladie paraissait en effet douée d'intelligence. Trompeuse dans ses symptômes, parfois simple et en quelque sorte naïve, parfois complète et mystérieuse, cédant et résistant tour à tour, on eût dit une femme avec ses fines et capricieuses coquetteries.

Après avoir épuisé les moyens habituels, sans avoir pu rien obtenir, Marzoi eut recours à l'électricité. L'effet favorable fut quelque temps avant de se faire sentir, mais enfin il se déclara évident, durable et progressif. Le triomphe l'énivra et lui fit presque retrouver son amour pour Victorine. Il devint empressé, questionneur, inquiet et caressant. Chaque jour, il passait plusieurs heures près du lit de madame Marcel, et jamais celle-ci ne l'avait vu, aux moments les plus beaux de sa passion, aussi attentif à tout ce qui pouvait lui plaire. Malgré ses dures expériences, elle se laissa aller à cette trompeuse tendresse; elle s'encouragea elle-même à la crédulité. Semblable à ces malheureux qui se sont endormis sur leur faim, et qui, se voyant en songe assis à un festin, s'efforcent de ne

point s'éveiller, elle se prêta à l'heureuse chimère qui l'abusait, elle se persuada qu'elle avait rencontré dans le cœur de Marzoi une corde qui vibrait encore et qu'elle pourrait retrouver près de lui ses ivresses d'autrefois. Elle ne voulut point s'arrêter à la pensée que ce qu'il aimait en elle, ce n'était point elle, mais sa maladie ; elle avait besoin de son illusion ; car la vérité, c'eût été la mort, et elle eût bien voulu ne point mourir encore ! Les fragiles espérances, qu'elle s'était créées à elle-même l'avaient réhabituée à vivre ; puis elle éprouvait cette avidité d'existence, ce besoin de respirer, de voir le ciel et d'aimer, qui s'empare de nous pendant les convalescences. Elle repoussa donc les soupçons, ferma les yeux et s'efforça d'être abusée le plus longtemps qu'elle le pourrait.

Henri Richomme lui servit d'auxiliaire dans cette tâche difficile. Il avait compris qu'elle ne vivait plus que de son erreur ; et avec ce dévouement sublime des cœurs simples, il avait abjuré sa propre raison pour adopter la folie de madame Marcel il s'était mis à croire comme elle à l'amour de Marzoi, et lorsque la foi de la malade faiblissait, c'était lui qui la ranimait en trouvant toujours des preuves ou des excuses.

Il ne s'était point du reste borné à ce rôle : établi

près du chevet de Victorine, depuis le commencement de sa maladie, il s'était entièrement consacré à elle. Ses soins avaient d'abord causé à madame Marcel plus d'impatience que de plaisir; ce visage pâle et consolateur qui se penchait sans cesse sur elle dérangeait son désespoir; elle eût voulu être délaissée et jouir de cette gloire amère d'un malheur entier. Elle repoussa donc les premiers empressements de Henri avec une sorte de colère, mais le bossu ne se rebuta point, il ne fut même pas triste; il reçut les duretés de la malade avec pitié et tendresse comme les signes d'une cuisante douleur. Tous les traits s'émoussèrent contre son invulnérable bonté, il accepta tout de Victorine; comme les jeunes mères acceptent les coups de leurs nouveaux-nés, avec des caresses et des sourires. Tant de dévouement désarma madame Marcel. Elle s'accoutuma d'abord à souffrir le bossu près d'elle, puis, bientôt, à en avoir besoin.

Comme tous les êtres faibles et dont les premières années ont été livrées à l'abandon, Henri avait contracté des habitudes de ménage; il possédait cette prévoyance de détail, cette adresse attentive, apanage ordinaire des femmes et qui les rend si merveilleusement propres à adoucir les gênes de la maladie. Ses

soins furent donc matériellement utiles à Victorine. Mais ce qui leur donna une valeur et une grâce inappréciables, ce fut l'intelligence avec laquelle il les prodigua. Un instinct de cœur conduisait le bossu, il devinait le désir que sa cousine n'avait point achevé de former, il prévenait le chagrin qu'elle n'avait point encore soupçonné. Chaque objet semblait venir sous sa main à l'appel intérieur de son souhait, comme si elle avait eu à ses ordres un de ces génies familiers de l'Écosse, qui se chargent de prévenir tous nos vœux. Henri ne la quittait jamais qu'aux instants où le désir lui venait d'être seule. Alors, lui aussi cherchait un lieu caché où il put donner cours un moment à sa tristesse si péniblement déguisée : il vidait son cœur des larmes qui s'y étaient amassées, et, vivifié par cette crise, il revenait plus fort, plus patient et plus tendre, heureux d'avoir eu à lui toute une heure pour pleurer.

Cependant l'assiduité de Marzoi décroissait avec la maladie, et à mesure que la convalescence s'affermissait, ses visites devinrent moins fréquentes. Bientôt il ne fut plus possible à Victorine de se faire illusion. Un jour qu'elle avait rêvé longtemps et douloureusement à ce nouvel abandon, Marzoi, qui n'était point venu depuis l'avant-veille, entra tout-à-coup, et madame

Marcel n'eut pas le temps d'essuyer les larmes qui couvraient ses joues; le docteur s'arrêta étonné.

— Qu'avez-vous, demanda-t il?

— Ah! vous voilà, s'écria la malade en lui tendant les deux mains avec tendresse; mon Dieu! vous voilà donc enfin!

Marzoi prit une des mains de Victorine et par habitude lui tâta le pouls.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce que cela? Vous êtes tout agitée; vous avez un peu de fièvre.

Madame Marcel retira sa main.

— Est-ce que vous vous êtes trouvée plus mal depuis que je ne vous ai vue?

Elle fit signe que non.

— Allons, je vois ce que c'est; des idées tristes qui vous sont venues; la tristesse ne vaut rien dans les affections gastriques; pourquoi ne pas vous distraire, recevoir quelques personnes?

Victorine ne lui répondit rien, mais elle lui jeta un regard si désolé qu'il se sentit embarrassé. Il se tut quelques instants, puis haussa les épaules et reprit avec un léger soupir:

— Vous repoussez les distrations et pourtant cette vie retirée vous tue. Vous êtes si faible, si nerveuse;

un rien vous exalte; vous avez eu quelque contrariété qui vous aura fait mal; n'est-ce pas vrai?

Victorine croisa les mains et ferma les yeux.

— Il ne sait même pas pourquoi je souffre, murmura-t-elle.

Marzoi n'entendit pas. Le menton appuyé sur une canne à pomme d'or qu'il portait depuis quelque temps comme le symbole d'une vieillesse anticipée, il paraissait réfléchir profondément; enfin, il se détourna vers le lit pour considérer la figure plombée de madame Marcel: deux larmes glissaient encore lentement le long de ses joues hâves et flétries. Marzoi sembla alors se rappeler qu'elle pleurait lorsqu'il était arrivé.

— Vous ne m'avez point dit ce que vous aviez, lui dit-il de ce timbre caressant qui était naturel à sa voix et qui lui donnait, même à son insu, une expression de tendresse : vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Que peut-il m'arriver de fâcheux maintenant?

— Alors, c'est votre santé qui vous inquiète? Mais soyez donc sage, dans quelques jours vous serez sur pied; vous voyez bien que je ne vous traite plus en malade et que je viens plus rarement; cela seul doit vous prouver que je vous regarde comme guérie.

— C'est vrai, dit Victorine d'une voix déchirante.

Marzoi se leva :

— Du courage, voyons ; le printemps vient, et si vous voulez me croire, vous irez le passer à la campagne, en Normandie par exemple, dans votre terre ; l'automne prochain, vous nous reviendrez fraîche comme une rosière.

Victorine ne put en entendre davantage : ses deux mains se portèrent vers son cœur avec un mouvement d'inexprimable douleur et elle se laissa tomber en arrière.

— Mon Dieu ! dit-elle, il a même oublié que je l'aime.

Marzoi était allé à l'autre bout de la chambre pour prendre son chapeau ; il revint vers la malade :

— Adieu, dit-il, vous me reverrez un de ces jours ; un peu de patience et surtout ne vous tourmentez point, il ne faut pas me gâter ma cure.

Il serra la main de madame Marcel et sortit.

Celle-ci demeura quelques instants sans faire aucun mouvement ; mais enfin relevant la tête à moitié, et laissant tomber ses bras avec accablement :

— Il faut donc mourir, dit-elle.

Et elle se mit à pleurer.

Le jour où Marzoi revint, il trouva madame Marcel plus souffrante qu'elle ne l'avait jamais été. Il eut de nouveau recours au traitement qui lui avait précédemment réussi, mais cette fois il fut sans action. Le mal ne fit que croître, et bientôt il arriva au point de faire tout craindre. Le docteur était au désespoir. Tout le confondait dans cette étrange maladie dont il ne pouvait comprendre la cause, qui ne suivait aucune règle saisissable, et contre laquelle tous les médicaments étaient restés sans effet. Il avait beau interroger Victorine, il n'en obtenait aucune indication qui pût le mettre sur le chemin de la vérité. Madame Marcel, décidée à mourir, ne paraissait plus d'ailleurs avoir d'autre but que de conserver Marzoi à ses côtés. Comme il arrive toujours, sa passion avait grandi à proportion des sacrifices qu'elle lui avait faits, et elle était devenue folle de son sentiment, comme Marzoi l'était de son idée. D'un autre côté, le mal avait brisé tout son orgueil, éteint toutes ses susceptibilités, et l'avait amenée à une sorte d'hébètement douloureux, au milieu duquel surnageait cette seule volonté : voir et entendre son amant ! Ce n'était même plus une volonté, c'était un instinct, un besoin. Elle avait perdu cette fierté de cœur qui fait taire un amour méprisé,

Elle demandait Edmond; elle le suppliait de rester; elle le forçait à s'asseoir près de son lit, pour tenir ses mains et le regarder. Son amour, ainsi dépouillé de toute noblesse, avait quelque chose de puérilement terrible qu'aucun mot ne peut exprimer. Son mal étant sa beauté aux yeux de Marzoi, elle cherchait à le faire valoir et à s'en parer. Quand celui-ci s'approchait d'elle pour l'examiner, elle suivait tous ses mouvements avec un regard inquiet, et quand il avait fini, elle lui disait : — Je suis bien malade, n'est-ce pas ? assez malade pour que vous veniez souvent ? Et si le médecin tourmenté, promettait de revenir le soir, elle battait des mains avec le délire joyeux d'un enfant.

Marzoi ne voyait dans cet étrange abandon de soi-même, que l'expression capricieuse d'un amour qui le contrariait ; mais Henri, qui observait tout avec les yeux plus clairvoyants du cœur, était, depuis quelque temps, en proie à d'horribles incertitudes. Il avait remarqué, avec une surprise épouvantée, que le mal de Victorine s'était toujours subitement renouvelé aux époques où son amant commençait à l'abandonner ; et cette singulière coïncidence avait jeté dans son âme d'étranges soupçons. Il savait où pouvait conduire la frénésie d'un amour sans espoir. Il lui semblait entre-

voir une cause volontaire dans cette agonie variable et arrangée ; et en songeant à la monomanie de Marzoi, il se demandait avec terreur si ce n'était point Victorine elle-même qui s'était ainsi décidée à se faire lentement cadavre pour retenir près d'elle ce courtisan de la mort.

Ce soupçon prit chaque jour plus de consistance, et le bossu résolut de tout faire pour s'assurer de la vérité.

Il arriva un jour que Marzoi, moins inquiet de madame Marcel, et retenu sans doute ailleurs, négligea de lui faire sa visite accoutumée. La malade, qui vit dans cette négligence un abandon prémédité passa la nuit entière dans la fièvre et les larmes. Ce fut seulement vers le matin que la fatigue lui ferma les yeux et la jeta dans un sommeil agité, quand elle se réveilla, il était déjà tard, et le soleil d'avril riait à travers les rideaux des fenêtres que l'on avait abaissés pour rendre le jour plus doux. Elle se souleva avec effort en poussant un gémissement plaintif, s'assit sur son séant, et regarda autour d'elle d'un œil effaré Henri qui l'avait veillée toute la nuit, n'était plus là. Il était allé sans doute chercher quelques moments de repos, elle était seule.

Sûre de n'être point vue, elle tira alors de son sein un sachet de soie, qu'elle contempla quelque temps d'un regard fixe puis se redressant tout-à-coup avec un geste désespéré, elle l'entr'ouvit, versa dans un verre un peu de poudre qui y était contenue, ferma les yeux et porta le breuvage à ses lèvres.

Dans ce moment, un cri partit du côté de la fenêtre, madame Marcel s'arrêta épouvantée et se détourna; les rideaux s'agitèrent, une main tremblante les souleva, et Henri parut.

Il était si pâle, qu'elle comprit à l'instant qu'il avait tout vu et tout deviné. Elle posa le verre près d'elle, sur le point de s'évanouir, tant cette apparition l'avait saisie.

— Que faisiez-vous là? demanda-t-elle après un court silence et d'un ton irrité; suis-je donc entourée d'espion? ne puis-je être seule et libre un instant.

Henri ne répondit pas; debout, les mains jointes et l'œil égaré, il offrait dans tout son être l'expression d'une douleur si effrayée et si profonde que Victorine elle-même en fut émue. Elle baissa les yeux, sentant sa colère qui s'éteignait. Le bossu resta longtemps immobile; enfin il tendit les mains vers ma-

dame Marcel avec un geste de supplication impossible à rendre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est donc vrai, dit-il, vous voulez mourir !

Victorine baissa la tête et sentit que les larmes la gagnaient.

— Oh ! répondez-moi ! reprit Henri, que j'entende votre voix ; dites-moi que cela n'est pas, dites-moi que vous vivrez.

— Je le voudrais, dit la malade en pleurant ; la mort me fait peur, car, morte, je ne le verrai plus.

— Et pourquoi donc avez-vous choisi le poison ?

— Je savais qu'il viendrait me voir mourir.

Henri cacha sa tête dans ses mains.

— Ah ! j'ai bien souffert avant d'en venir là, continua Victorine ; j'ai cherché bien souvent à me rattacher à la vie. Que de fois, en voyant revenir Edmond, j'ai fait une halte dans le suicide, et j'ai attendu !... Mais hélas ! bientôt il me fallait reprendre mon agonie, où je l'avais laissée. — Oh ! Henri, on ne sait pas ce que c'est que de se tuer en six mois, que de boire ainsi la mort par gorgées. Ah ! que d'heures ! que d'heures j'ai passées à genoux, demandant à Dieu un peu de l'amour d'Edmond, assez seulement pour que je pusse

vivre! mais Dieu ne m'entendait pas. Il a fallu appeler la maladie. J'ai vu mes traits se flétrir; j'ai senti mes cheveux tomber, ma vue s'affaiblir, mes membres se paralyser, et, malgré tout, toujours, toujours, il y avait en moi une voix qui criait. — Tu ne souffres pas assez, il ne reviendra pas. — Et je faisais en sorte de souffrir davantage, pour être sûre de le revoir.

— Oh! Victorine, dit Henri, ainsi, vous n'aimez plus rien dans le monde; aucune affection, aucun dévouement ne peuvent vous consoler de cet amour?

— Rien ne remplace la vie, Henri.

— Vous avez raison, dit le bossu avec accablement; il n'y a jamais qu'un être vivant sur la terre, celui qui est aimé! Les autres sont des fantômes que l'on touche sans les sentir et qui parlent sans qu'on les entende.

— Etre consolée! répéta Victorine en secouant la tête; oh! je ne veux pas être consolée! Ce que j'aime dans l'existence, c'est ma douleur; si je la perdais, que m'importerait de vivre? Non, non, Henri, je ne serai consolée que lorsque mes yeux seront fermés, et quand vous m'aurez déposée dans un trou de terre.

— Oh! je ne vous y déposerai pas! dit le bossu

d'une voix étouffée et en jetant des regards avides sur le breuvage empoisonné.

— Ne dites pas cela, Henri, n'êtes vous pas mon fils et n'est-ce pas à vous de veiller sur mes derniers instants ?

— Jamais ! jamais ! A d'autres ces soins horribles ! moi, que je vous voie mourir ! moi, que je vous survive ! Ah ! je ne le veux pas, je ne le veux pas.

Et tombant à genoux, les mains jointes, près du lit de Victorine :

— Que voulez-vous donc que je fasse sur la terre, mon Dieu ! quand vous n'y serez plus ? Que me restera-t-il à aimer ? Je n'aurai plus, moi, ni mère, ni sœur, ni amie. Vous étiez le seul être au monde qui m'appeliez Henri et qui me donniez la main ! Partout où vous n'êtes pas, je suis seul; où vous êtes, j'ai le monde entier. Et dans quel but vivrais-je ? qui a besoin de moi ? Pour laisser un vide, il faut avoir une place, et où est ma place, à moi ? nommez-moi une seule personne qui doive pleurer ma mort, et je vivrai pour elle !... Hélas ! vous savez bien que mon univers n'a jamais dépassé la portée de votre regard ! et vous voulez que je vive après vous avoir déposée dans une bière ! Non, non, je n'attendrai pas cette heure affreuse,

je veux mourir auparavant ; je veux mourir maintenant.

— Henri ! s'écria Victorine en saisissant les mains du bossu, Henri, au nom du ciel, calmez-vous, votre désespoir me déchire.

Le jeune hommme laissa tomber sa tête sur le lit en sanglotant.

— Ah ! vivez, et je vivrai.

— Nos positions sont-elles les mêmes ? répondit la malade.

— Peut-être, murmura le bossu à voix basse.

Victorine tressaillit et le regarda avec terreur ; elle commençait à comprendre.

— Henri, dit-elle d'une voix tremblante, je souffre et j'ai besoin que vous me preniez en pitié. Vous êtes maintenant le seul être au monde qui puissiez me rendre moins affreux mes derniers jours : ne m'abandonnez pas ; soyez fort de votre bonté. Encore un sacrifice pour l'amour de moi, vous qui en avez tant fait déjà. Je vous le demande, je vous en supplie, Henri, apaisez-vous, votre émotion me tue, revenez à vous, au nom du ciel ! et épargnez-moi !

Madame Marcel était penchée hors de son lit, elle tenait les mains du bossu pressés contre sa poitrine.

La vue de cette douleur arrêta subitement le désespoir de Henri; ses membres se raidirent comme s'il eût réuni toutes les forces de son être contre quelque ennemi invisible, et ses traits exprimèrent une si affreuse torture, que Victorine crut qu'il allait s'évanouir ; mais ce combat ne dura qu'un instant, il se leva en chancelant et dit très-bas :

— Je suis calme, Victorine, pardonnez-moi un moment de faiblesse ; vous aurez près de vous jusqu'à la dernière heure quelqu'un qui vous aimera; je vous promets de vous survivre.

VI.

Quinze jours après la scène que nous venons de rapporter, dans cette même chambre, un prêtre était à genoux et en prières, tandis que Henri, debout, près du lit, contemplait d'un œil sec Victorine qui venait de mourir.

A voir la pâleur livide, l'immobilité du jeune homme et la souffrance empreinte sur ses traits crispés, on on eût pu croire que la mort venait de le surprendre lui-même, si sa respiration rauque n'eût averti qu'il vivait. Il était tellement absorbé dans sa douloureuse contemplation, qu'il n'entendit ni des pas rapides, ni le bruit de la porte qui s'ouvrit vivement ; mais le son d'une voix bien connue le fit tressaillir, il leva la tête

et aperçut Marzoi que l'on venait d'avertir et qui accourait. Le regard que le bossu jeta au médecin l'arrêta court au milieu de la chambre.

— J'arrive trop tard, dit-il avec anxiété.

Le bossu secoua la tête ; Marzoi fit un geste de surprise et de douleur ; il s'avança vers le lit, chercha le pouls de Victorine, posa la main devant ses lèvres et sur son cœur.

— Rien, murmura-t-il ; elle est bien morte.

Il recula et resta devant le cadavre les bras pendants, la tête penchée, sombre et accablé. Henri pensa que l'émotion avait enfin trouvé une jointure à ce cœur cuirassé de science, et regardant ce front prématurément chauve et ridé par l'étude, qu'une pitié humaine avait enfin courbé, il sentit son indignation diminuer.

Tout-à-coup Marzoi se pencha vers la morte avec une sorte de désespoir ; il tourna les mains en tous sens, regarda le visage de plus près et le toucha.

— Dieu du ciel ! je crois que vous cherchez de quoi elle est morte ? s'écria le bossu.

— Oui, dit Marzoi en se relevant brusquement.

— Arrière, monsieur, vous avez assez tourmenté sa vie, laissez quelque repos à son cadavre.

Le médecin voulut répondre, mais Henri ne lui en laissa pas le temps.

— Vous n'avez pu découvrir le mal de cette femme quand elle vivait, et vous voudriez découvrir sur ce corps insensible ce qui l'a tuée, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi, je vous le dirai, car mon cœur m'a rendu plus habile que votre art. Vous l'avez abandonnée pour la science, et elle a voulu que la science vous ramenât près d'elle, puisque son amour ne le pouvait plus. Elle s'est donné un mal renaissant pour vous attirer et vous retenir par l'appel d'une guérison, elle s'est empoisonnée jour par jour, afin de vous voir.

— Que dites-vous ? cria Marzoi.

— Regardez !

Le bossu écarta les vêtements de la morte, saisit le sachet caché sur sa poitrine et l'entr'ouvrit. Le médecin recula.

— Ah ! vous le reconnaissez enfin ! dit Henri.

— Et vous le saviez, vous, et vous l'avez souffert ?

— Ne l'aviez-vous pas condamnée à mourir ?

Marzoi leva les bras avec désespoir.

— Malheureux ! malheureux ! mais c'est un as-

sassinat que vous m'avez laissé commettre! le poison, vous l'avez vu là, et vous ne le lui avez pas arraché?

— Non, dit Henri avec un sourire étrange, celui-là était à elle, le mien était ici.

Et il tira de son sein un sachet semblable à celui de Victorine, mais qui était vide.

Dans ce moment, il chancela et chercha le mur pour s'appuyer.

— Que veut-il dire? s'écria Marzoi.

— Et ne voyez-vous pas qu'il meurt aussi? dit le prêtre qui était accouru pour le soutenir.

— Je n'avais promis que de lui survivre, murmura le bossu; maintenant ma vie est à moi.

Marzoi joignit les mains sur sa tête, en criant:

— Je suis maudit!

— Monsieur, lui dit le prêtre, vous avez perdu deux âmes pour la science! La sciencene pourra jamais vous dédommager!

FIN.

… DES MATIÈRES

… DANS … VOLUME.

… DE LA TABLE.





SCÈNES

DE LA

VIE INTIME

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE.

FORMAT IN-18 ANGLAIS.

I° SÉRIE A 2 FRANCS LE VOL.

		vol.
A. Dumas.	Le Vicomte de Bragelonne	6
—	Mém. d'un Médecin	5
—	Les Quarante-Cinq.	3
—	Le Comte de Monte-Cristo	6
—	Le Capitaine Paul.	1
—	Chev. d'Armental..	2
—	Trois Mousquetaires	2
—	Vingt ans après...	3
—	La Reine Margot..	2
—	La Dame de Monsoreau	3
—	Jacques Ortis	1
—	Le Ch. de Maison Rouge	1
—	Georges	1
—	Fernande	1
—	Pauline et Pascal Bruno	1
—	Souvenirs d'Antony	1
—	Sylvandire	1
—	Le Maître d'armes.	1
—	Fille du Régent..	1
—	Guerre des femmes.	2
—	Isabel de Bavière..	2
—	Amaury	1
—	Cécile	1
—	Les Frères Corses.	1
—	Impress. de Voyage.	
—	— Suisse	3
—	— Le Corricolo...	2
—	— Midi de la France	2
George Sand..	La Petite Fadette..	1
E. de Girardin.	Etudes politiques..	1
—	Quest. administ. et financières	1
—	Le Pour et le Contre	1
—	Bon sens, bonne foi	1
—	Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale	2
E. Souvestre..	Un Philosophe sous les toits	1
—	Confes. d'un ouvrier	1
—	Derniers paysans..	2
—	Chron. de la mer.	1
—	Scènes de la Chouannerie	1
—	Dans la prairie....	1
—	Les Clairières	1
—	Scènes de la vie intime	1
—	Le Foyer breton...	2
—	Sous les filets	1
—	En Quarantaine....	1
—	Contes et récits....	1
—	Nouv. et romans...	1
—	Derniers Bretons (s. presse)	2
P. Féval....	Le Fils du diable.	4
—	Myst. de Londres..	3
—	Amours de Paris..	2
Vitet	Les Etats d'Orléans.	1
B. Laribière.	Histoire de l'Assemblée nationale constituante	2
...ert Aubert.	Les Illusions de jeunesse	1
[illegible]..	La Société première.	1

		vol.
Eugène Sue....	Les Sept Péchés capitaux	6
Gab. Richard..	Voy. autour de ma maîtresse	1
Louis Reybaud.	Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques	4

II° SÉRIE A 3 FRANCS LE VOL.

Lamartine	Trois mois au Pouvoir	1
Jules Janin....	Hist. de la littérature dramatique.	2
—	Contes d'été (sous presse)	1
—	Contes fantastiques et littéraires (sous presse)	1
Pr. Mérimée...	Nouvelles (3e édit.).	1
—	Episode de l'Hist. de Russie	1
—	Les Deux Héritages	1
	Etudes sur l'Hist. romaine (sous presse)	1
—	Mélanges historiques et littéraires (sous presse)....	1
John Lemoinne.	Etudes critiques et biographiques	1
Gust. Planche..	Portraits d'artistes.	2
F. Ponsard....	Théâtre complet...	1
—	Etudes antiques...	1
Emile Augier..	Poésies complètes.	1
A. de Broglie.	Etudes morales et littéraires	1
Louis Reybaud.	Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.	1
—	Nouvelles	1
—	Romans	1
—	La Comtesse de Mauléon	1
—	La Vie à rebours...	1
—	Marines et voyages..	1
Mme E. Girardin	Marguerite	1
—	Nouvelles	1
—	Le Vicomte de Launay	1
—	Le marquis de Pontanges (s. presse)	1
Alph. Karr.....	Agathe et Cécile	1
	Raoul Desloges....	1
—	Au bord de la mer (sous presse)....	1
—	Les Femmes (sous presse)	1
—	Lettres écrites de mon jardin (s.p.)	1
Th. Gautier...	De Paris à Constantinople (s. presse)	1
—	En Grèce et en Afrique (s. presse)...	1
—	Les Grotesques (sous presse)	1
Méry	Les Nuits anglaises	1
—	Les Nuits italiennes	1
De Pontmartin.	Contes et Nouvelles	1
Oct. Feuillet..	Scènes et proverb.	1
—	Bellah	1

Léon Gozlan...	Hist. de 130 fe[mmes]
—	Les Vendange[s]
—	Nouvelles (s. p[resse])
D'Haussonville	Histoire de la [poli]tique exté[rieure] du gouverne[ment] franç. 1830-
Eug. Forcade.	Etudes histori[ques]
Henry Murger.	Scèn. de la Bo[hème]
—	Scènes de la V[ie de] jeunesse...
—	Le pays Latin
—	Scèn. de cam[pagne]
—	Scènes de la [vie de] Théâtre [(sous] presse).....
Cuvill.-Fleury	Portraits polit[iques] et révolution[nai]res (2e édit.
—	Portraits his[tori]ques et litté[raires] (sous presse
Jules Sandeau.	Catherine....
—	Nouvelles.....
—	Sacs et Parche[mins]
—	Un Héritage...
E. Texier......	Critiques et R[écits]
—	Promenade a[u] boso (s. pre[sse])
A. Dumas fils..	La Dame aux [ca]mélias (5e éd
—	Contes et Nouv[elles]
—	La Vie à ving[t ans] (sous presse)
—	Avent. de 4 fem[mes] (sous presse)
—	Antonine (s. pr[esse])
Le Mis de Belloy	Le chevalier d[...]
L. Ratisbonne.	L'enfer du D[ante] (trad. en [vers,] texte en reg[ard])
Paul Deltuf...	Contes roman[esques]
P. de Molènes..	Caractères et [ré]cits du temps
Théod. Pavie..	Scènes et Récit[s des] Pays d'outre[-mer]
—	Études et Voy[ages] (sous presse)
Ch. Reynaud...	D'Athènes à Ba[albek]
—	Epitres, Conte[s et] Pastorales....
Hect. Berlioz..	Les Soirées de l['or]chestre......
F. de Conches..	Léopold Robert
L. P. d'Orléans. ex-roi des Franç.	Mon Journal. E[vé]nements de 18[15]
De Groisseillier	Histoire de la Ch[ute] de Louis-Ph[i]lippe (2e édit.
Champfleury..	Contes vieux [et] nouveaux ....
—	Les Excentriqu[es]
Henri Blaze....	Ecrivains et Po[ètes] de l'Allemagn[e]
—	Souv. et Récits [des] Camp. d'Autri[che]
—	Episode de l'hist. [du] Hanovre (s[ous] presse)......
Emile Thomas..	Hist. des Ateli[ers] nationaux....

SCÈNES

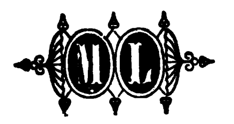
DE LA

VIE INTIME

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

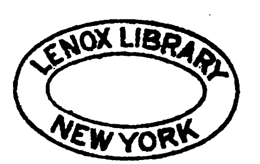
Deuxième Édition



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1853



LE MÉDECIN DES AMES.

I.

Le soleil à son déclin scintillait sur les toits ardoisés de la petite ville de Mamers ; on entendait tinter à la grande église les derniers coups de l'Angelus et les vaches qui revenaient des friches commençaient à regagner leurs étables à travers les faubourgs ; les croisées des maisons les plus opulentes récemment ouvertes à la fraîcheur du soir laissaient apercevoir quelques jeunes filles brodant près de leurs mères tandis que les portes des plus pauvres demeures se garnissaient de femmes, de vieillards et d'enfants.

Quelque disgracié qu'on le suppose, chaque lieu a, comme chaque visage, son heure de charme sinon de beauté. Ces riantes lueurs du soleil couchant, ces

fenêtres et ces seuils subitement peuplés, les chants des fileuses, les meuglements des troupeaux, tout donnait, dans ce moment, à la petite ville sarthoise, je ne sais quel air de sérénité agreste. Mais si ce caractère frappait dans l'ensemble du tableau, il se faisait encore bien plus remarquer dans un de ses épisodes que cachait alors les haies vives d'un jardin situé au bout du faubourg. Là, sous une tonnelle de vignes entrelacées aux clématites et aux roses du Bengale était assis un homme d'environ trente-cinq ans. L'étude avait argenté sa chevelure sur les tempes; mais aucune ride ne plissait son front, aucun affaissement ne se trahissait dans les lignes de son visage. Une de ses mains tenait un livre à demi refermé, l'autre s'était appuyée sur le bras d'une femme plus jeune que lui de quelques années. La même sérénité se reflétait sur tous les traits de cette dernière, mais avec une nuance de lenteur et, pour ainsi dire, de passivité. Chez l'un la placidité semblait le résultat de la nature même, chez l'autre de la réflexion. Ici, on devinait l'intelligence restreinte dont le nid avait été bâti entre les sillons du réel; là, l'esprit au vol puissant qui s'était élevé une forteresse de principes du haut de laquelle il dominait la vie. S'il eût fallu enfin représenter par une image

ces deux âmes également mais différemment paisibles, on eût pu comparer celle de la femme aux sources limpides et peu profondes qui brillent encadrées dans les roches mousseuses de la forêt et celle du mari à ces grands lacs apaisés dont les eaux transparentes laissent voir jusqu'au fond.

Tous deux regardaient depuis quelques instants un petit garçon et une petite fille à genoux près de l'entrée de la tonnelle et sérieusement occupés à planter dans le sable des fleurs qu'ils venaient de cueillir.

— Vois, Élie, vois le beau jardin, s'écria la petite fille qui achevait d'aligner ses tiges de narcisses et d'hyacinthes.

— Regarde, Adrienne, répondait le petit garçon, j'ai une forêt de lilas et de genêts printanniers.

— Chacun de mes plans est un bouquet!

— Mes arbres ne portent que des fleurs!

— Il faudra les arroser tous les jours.

— Au moins deux fois.

— Nous défendrons qu'on y touche.

— Et nous les garderons jusqu'à l'hiver!

— C'est cela! c'est cela! cueillons encore d'autres fleurs.

Tous deux se relevèrent avec des cris de joie pour courir vers le parterre.

— Pauvres enfants qui ne savent pas que demain tout sera fané, dit la mère avec un sourire presque attendri.

— Laissez-les en faire l'expérience, Marcelle, répliqua le père; il faut qu'ils apprennent de bonne heure à se défier des jardins et des forêts *où il n'y a que des fleurs!* c'est faute de le comprendre que tant d'hommes imitent l'imprévoyance de ces enfants. Au lieu de laisser les joies de la vie s'épanouir sur leurs tiges, ils les cueillent toutes à la fois, ils les plantent dans le sable stérile et ils s'étonnent de les trouver mortes le lendemain!

— Ah! si Élie et Adrienne devaient un jour en faire autant! dit Marcelle avec cet effroi prématuré des mères.

— Pourquoi le craindre, reprit le mari, ne sommes-nous point là pour leur apprendre que le bonheur est une plante dont il faut surtout cultiver la racine.

— Ah! tu as raison, Maxime, s'écria la jeune femme, en penchant la tête sur l'épaule de son mari avec une naïve confiance; s'ils se trompent, tu les éclaireras;

s'ils souffrent, tu les guériras! n'es-tu pas *le médecin des âmes?*

Maxime sourit et effleura de ses lèvres les cheveux de Marcelle. Ce titre de *médecin des âmes* d'abord donné par un ami qu'il avait sauvé du désespoir, puis confirmé par plusieurs autres, avait insensiblement prévalu parmi ceux qui le connaissaient. En voyant son bonheur sans trouble, les malheureux recouraient à lui comme les gens ruinés recourent aux riches. S'agissait-il d'une passion à combattre, d'un courage à remettre debout, d'une blessure intérieure à fermer, on lui demandait conseil ou remède. Il avait insensiblement usurpé les fonctions dévolues aux prêtres et que, dans notre siècle deshérité de foi, le prêtre ne peut ni ne sait plus remplir. Semblable à ces guérisseurs de village qui, sans diplômes, remettent les membres rompus de leurs voisins, il pansait les cœurs brisés de ses amis, sans autre titre que leur choix.

Ces cures plusieurs fois renouvelées avaient inspiré à Maxime une singulière confiance dans ses principes; aucune occasion de la démentir ne s'était d'ailleurs offerte et il pouvait toujours les appuyer de son exemple. Son bonheur les justifiait, car ce bonheur n'était point à ses yeux un don, mais un salaire, et, au lieu de

l'accepter avec reconnaissance, il le montrait comme une conquête.

Plusieurs causes avaient contribué à cette erreur. Élevé par sa mère au fond d'un manoir de l'Anjou, Maxime Bailleul crut d'abord voir des épreuves dans les vulgaires tentations de la jeunesse, et, fier d'y avoir échappé il imita les jeunes soldats qui prennent leurs premières escarmouches pour des batailles. Plus tard, il traversa ces langueurs qui entrecoupent toujours les études solitaires et les confondit avec les mortelles angoisses du début. Il ne se dit pas que sa tente était dressée à l'écart de la mêlée humaine, et, qu'à vrai dire, il ne cherchait pas dans la vie une route, mais une promenade; vainqueur de quelques découragements, il s'imagina avoir surmonté des obstacles. Enfin, lorsque la mort de sa mère le laissa dans l'isolement, une circonstance imprévue le conduisit vers Marcelle qui s'éprit la première et lui offrit l'amour au moment où il allait l'appeler. Ainsi tout avait réellement prévenu ses désirs. Il n'avait eu à franchir que des rêves, à vaincre que des fantômes et il se trouvait tout à coup revêtu des gloires du triomphe sans avoir été exposé aux périls d'un combat.

Une fois entré dans le cercle endormeur et charmant

de la vie domestique, tous les bouillements de la jeunesse s'étaient naturellement apaisés en lui. Bridant ses passions par les habitudes, il vit ces cavales ardentes se transformer en un paisible attelage qui le promenait sans cahots à travers les heures et les jours. En tout cela, il y avait une petite part de tempérament, une plus grande part de volonté, une part immense de hasard!

Mais si Bailleul s'était arrêté sur les frontières de ce qu'on appelle le monde, il n'avait point cessé d'y regarder du fond de sa retraite et il devait à cette étude une expérience trompeuse. Ce qui est au dehors de nous n'existe que par rapport à nous-même : notre esprit regarde à travers notre sensation comme par un verre coloré qui répand sa teinte sur tout ce qu'il nous permet de voir. Aussi le mari de Marcelle n'avait-il pu comprendre, au milieu de sa tranquilité, la turbulence des passions humaines. Debout sur la terre ferme, et ne sentant ni le roulis du vaisseau, ni les atteintes de la vague, il regardait, avec une surprise quelque peu dédaigneuse, l'agitation effrénée des matelots et il lui semblait qu'un avertissement *bien donné* eût suffi pour les ramener au calme dont il jouissait lui-même; car ce qu'il devait surtout à sa position, il croyait le devoir uniquement à sa raison.

Malheureusement son erreur était entretenue par l'opiniâtreté de son bonheur et par l'adoration fervente de Marcelle. Tout ce qu'elle-même faisait de bien, elle le rapportait à Maxime, tout ce qu'elle éprouvait d'heureux, elle en remerciait Maxime; Maxime était à ses yeux l'intelligence suprême qui distribuait le soleil ou la rosée sous lesquels la moisson de joie devait mûrir. Non que cette foi eût les apparences de l'exaltation! l'exaltation suppose un effort de notre nature qui s'élève momentanément au-dessus d'elle-même, et il n'y avait dans la confiance de Marcelle aucun effort. Ame trop simple pour songer même à s'interroger, elle croyait, elle aimait, elle se dévouait sans penser qu'il pût en être autrement.

Cependant l'entretien s'était prolongé entre elle et Bailleul. Ramené à ses idées favorites, ce dernier avait commencé une poétique improvisation qu'elle écoutait la tête penchée sur son épaule. Elle fut subitement interrompue par la voix de Gatienne qui accourait en appelant sa maîtresse.

Gatienne était une servante dont la présence, dans cet heureux ménage, semblait compléter la destinée exceptionnelle des deux époux. Pour elle, le travail n'avait point de fatigue, l'obéissance point d'ennuis, la

tristesse ou l'humeur point de contagion. Tout ce qui entrait dans sa vie devenait gaité ; c'était l'oiseau familler du logis, toujours alerte, gazouillante et prenant toutes les saisons pour le printemps.

Elle arriva en courant jusqu'à la tonnelle, remit à Maxime une lettre qui venait d'arriver, embrassa les enfants au passage et s'enfuit en chantant comme une allouette.

La lettre, qui portait le timbre d'Angers, était du conseiller Noël, de cet ami que Bailleul avait autrefois consolé. Après une longue convalescence, il s'était enfin repris au monde et y avait accepté sa place, mais comme ces suicidés dont la paleur atteste éternellement la résurection.

Maxime qui avait brisé le cachet lut à demi-voix.

« Tu m'as répété souvent, ami, que toutes les dou-« leurs avaient droit à tes sympathies, et ce qui vaut « mieux, tu me l'as prouvé ! Je viens donc t'implorer « encore, non pour moi-même, mais pour une parente « qui n'a plus d'espoir que dans les cœurs miséri-« cordieux. »

« Tu connais, au moins de nom, Madame Berthe de « Ramière dont le mari a longtemps occupé notre pro-

« vince de ses ruineuses folies ; tu sais comment la « malheureuse femme, livrée à toutes les amertumes « de l'abandon, a cru trouver ailleurs l'appui qui lui « manquait. Le bruit de sa fuite avec le comte de Rau- « court, il y a bientôt deux ans, a dû arriver jusqu'à « ton paradis.

« Mais en brisant violemment les jougs convenus, « Berthe n'avait tenu compte ni de l'inflexibilité des « choses, ni de la flexibilité des hommes. A quoi bon « te raconter pour la centième fois ce roman bannal « toujours terminé par le même dénouement ? Rejeté « du monde, obligé de se suffire à lui-même, de vivifier « deux âmes dans une atmosphère trop étroite et où « aucun air ne venait du dehors, le couple fugitif a « bien vite épuisé ses forces; l'ennui est venu, puis « l'impatience, puis le regret. Que te dirai-je enfin ? « Il y a trois jours j'ai vu arriver une femme trem- « blante qui est presque tombée à mes pieds; c'était « ma cousine Berthe, avec laquelle M. de Raucourt « avait rompu et qui venait me prier de la conduire à « quelque couvent où elle pût s'ensevelir à ja- « mais.

« J'ai d'abord tout promis, mais une fois la première « émotion apaisée, nous avons discuté ensemble son

« projet. Je lui ai prouvé sans peine que pour profiter « des consolations du cloître, il fallait accepter la « foi qui les donne, se laisser endormir sans ré- « volte au murmure des prières et au mouvement « monotone d'une existence amoindrie, regarder enfin « la solitude comme un port et non comme une « prison. Elle a senti que le couvent, loin de la séparer « du monde l'y ramènerait par une réaction inévitable, « et que pour supporter la retraite il fallait la vouloir « moins austère. C'est alors que nous avons parlé de « toi et que j'ai décidé Berthe à s'établir assez près de « ton hermitage pour respirer l'air qui avait passé sur « ton paisible bonheur. J'ai pensé que celui-ci pourrait « se communiquer à la longue et que tu donnerais un « peu de ta santé à cette âme frisonnante.

« J'aurais voulu te conduire moi-même la malade, « mais des devoirs impérieux me retiennent ici pour « plusieurs semaines ; il eût fallu la faire attendre et la « nouvelle de son retour déjà répandue dans notre « ville y réveillait toutes les curiosités mauvaises ; je « n'ai pas voulu la garder plus longtemps exposée à ce « pilori, je l'ai engagée à partir et elle arrivera aussitôt « que ma lettre.

« Sois pour elle ce que tu as été pour moi et pour

« tant d'autres! Maxime, je ne la recommande pas à « tes prières, comme le ferait un fidèle, mais à tes con- « seils, à tes actions! Laisse-la s'asseoir quelques ins- « tants chaque jour entre toi et Marcelle; qu'elle « puisse *apprendre ce que c'est que vivre* en vous re- « gardant; montre-lui enfin ce qu'elle n'a jamais vu, « le mouvement dans le calme et le devoir dans l'a- « mour. »

NOEL.

Au moment où Bailleul achevait cette lecture, Gatienne reparut au bout du jardin avec une dame voilée à qui elle désigna de loin la tonnelle; l'étrangère fit seule quelques pas en avant, mais, à la vue de Marcelle elle s'arrêta incertaine. Maxime se leva.

— Que madame de Ramière soit la bien venue, dit-il, en s'avançant avec un empressement respectueux.

— Vous savez mon nom? demanda l'étrangère d'un air surpris.

Bailleul lui montra la lettre qu'il tenait encore ouverte.

— Ah! vous venez de lire... balbutia-t-elle avec émotion; j'aurais dû sans doute ne me présenter qu'après votre réponse.

— Nous attendions madame Berthe, dit doucement Marcelle.

Madame de Ramière tressaillit sous son voile à cette appellation d'une familiarité presque tendre.

— Berthe! reprit-elle, vous m'appelez Berthe, madame...

— On me nomme Marcelle, ajouta en souriant la jeune femme.

L'étrangère s'assit sans répondre; elle tremblait beaucoup et semblait retenir ses larmes. Maxime qui avait repris sa place sur le banc rustique lui parla de son cousin pour lui laisser le temps de se remettre. Madame de Ramière ne tarda pas, en effet, à retrouver assez de calme pour en venir aux motifs de son voyage. Elle ne descendit à aucun de ces lieux communs plaintifs qu'affectionnent les douleurs vulgaires, mais après avoir rappelé, sans appuyer, la pénible expérience qu'elle avait faite de la société elle arriva sur-le champ, à son projet de retraite. Maxime fut frappé, malgré lui, d'une pareille réserve. Habitué aux éclats de ces victimes bruyantes qui prennent publiquement le deuil à chaque espérance trompée et tendent leur tristesse comme des draperies mortuaires à toutes les portes de la vie, il ne put se défendre d'un respect attendri pour

une si courageuse affliction. Les misères qui se cachent ont toujours je ne sais quelle noblesse attirante. Nous nous y intéressons d'autant plus, qu'elles ne violentent point notre pitié et nous en laissent tout le mérite à nos propres yeux. Il se mit donc à interroger madame de Ramière avec émotion sur ses résolutions.

— Toutes se réduisent à une seule, répondit-elle, me fixer ici et y retrouver, si je puis, le courage. Je compte pour cela, sur madame Marcelle et sur vous d'abord, puis sur la ville elle-même.

— Vous la connaissez?

— J'y suis venue autrefois, et, tout-à-l'heure encore, lorsque, pour y arriver, j'ai traversé vos campagnes monotones, je me suis dit qu'aucun lieu ne pouvait mieux convenir à l'état de mon esprit. Ici la sensation n'est sollicitée ni par les hommes, ni par la création. Aucune rumeur de forêt n'entretient nos langueurs, la pensée ne se perd point sur l'infini de l'océan, et nous ne pouvons promener nos songeries dans les bleus lointains d'aucune montagne.

— C'est-à-dire que vous fuyez tout ce qui peut réveiller la vie intérieure? fit observer Bailleul; vous cherchez pour votre âme le milieu terne, immobile et silencieux d'une chambre de malade.

— Et je l'ai trouvé, reprit madame de Ramière qui fit un effort évident pour remonter la pente mélancolique sur laquelle glissait la conversation; il ne me reste plus qu'à m'assurer du médecin.

Maxime s'inclina.

— Vous ne pouvez mettre en doute sa bonne volonté, dit-il, en suivant son interlocutrice dans son changement de ton; peut-être seulement comptez-vous trop sur son habileté.

— Désespérerait-il déjà de la guérison ?

— Non, si vous le secondez.

— Me voici prête à suivre toutes ses prescriptions.

— Vous êtes arrivée seule à Mamers ?

— Seule.

— Et comment comptez-vous vous y établir ?

— Je ne sais encore; j'attendais vos conseils.

Marcelle et Maxime se regardèrent; une même pensée venait de traverser leur esprit et ils se comprirent du regard.

— Pour conseiller, il faudrait connaître les désirs de madame de Ramière, dit celui-ci avec un peu d'hésitation.

— Mes désirs! répéta vivement la jeune femme; je n'en ai point d'autre que d'habiter aussi près de vous

qu'il me sera permis, de vous voir et de vous entendre aussi souvent que je le pourrai, de rompre enfin avec tout moi-même pour revivre de la vie que vous me donnerez !

— Alors la chambre de madame Berthe est préparée, interrompit résolument Marcelle ; qu'elle vienne avec moi, je vais la lui montrer.

Elle s'était levée et tendait la main à l'étrangère qui tressaillit.

— Ma chambre ! répéta-t-elle saisie ; ma chambre ici ?... c'est impossible !

— Est-ce là l'obéissance promise, fit observer Bailleul en souriant, et faut-il déjà rappeler nos conventions ?

— Je vais envoyer Gatienne réclamer les bagages, interrompit rapidement Marcelle.

— Voici Élie et Adrienne qui se chargeront de l'avertir.

Les deux enfants venaient, en effet, de paraître au détour d'une allée, debout sur un pied, la tête penchée comme l'oiseau qui écoute et jetant vers la tonnelle un regard de curiosité inquiète. Marcelle leur fit un signe : ils s'approchèrent avec hésitation, demi-souriants et demi-effarouchés.

— Venez dit la jeune femme en les prenant par la main, venez saluer madame Berthe et ne craignez rien, c'est une amie.

Le petit garçon et la petite fille s'étaient arrêtés timidement devant madame de Ramière, elle les attira contre ses genoux avec une tendre vivacité et leva son voile pour les embrasser.

Jusqu'alors Bailleul n'avait aperçu que le bas de son visage dont les lignes n'avaient rien de particulier, mais lorsqu'il put en saisir l'ensemble, il resta frappé de son charme inattendu. Il y avait dans sa paleur vivante une douceur qui s'harmonisait avec un sourire demi attendri et de grands yeux veloutés dont le regard communiquait aux plus indifférents je ne sais quelle vibration intérieure. Ses cheveux d'un brun clair et retombant en larges boucles estompaient ses traits de molles ombres, tandis que son cou un peu long ondulait comme celui du cygne qui fend les eaux. Au total, madame de Ramière était plus que jolie, plus que belle : elle était touchante.

Les enfants eux-mêmes parurent subir son influence.

Au bout d'un instant ils répondaient sans contrainte aux questions de Berthe ; ils lui faisaient leurs plus intimes confidences et voulaient l'entrainer au fond du

jardin pour lui montrer leurs plus belles fleurs ; enfin lorsque Marcelle vint l'arracher à cette familiarité subite en proposant de la conduire à l'appartement qui lui était destiné, Elie et Adrienne la prirent par la main et lui montrèrent eux-mêmes le chemin.

II.

L'arrivée de madame de Ramière ne pouvait manquer d'être un grave événement dans la solitude qu'elle venait partager. Il fallait l'initier à des habitudes nouvelles, deviner des goûts dont elle refusait l'aveu, chercher des distractions auxquelles sa tristesse pût se prêter sans effort. La famille entière n'eut plus d'autre préoccupation, c'étaient toujours et partout les mêmes questions :

— Où est madame Berthe? A quoi pense madame Berthe? Que pourrait-on faire pour madame Berthe?

Bailleul lui-même était sorti de sa fière quiétude. Un nouvel élément de sensations venait d'être intro-

duit dans sa vie et il l'expérimentait avec une sorte d'étonnement curieux.

Marcelle avait pu lui apprendre ce qu'était une femme livrée aux seules inspirations du cœur; mais il ne savait rien de la femme versée dans cette science compliquée de la métaphysique mondaine. Ici tout devenait nouveau pour lui. La grâce n'était plus un don mais un art, la passion un entraînement mais une gymnastique intérieure! La douleur même avait ses rafinements et ses conventions. Cette âme machinée comme un théâtre, cachait mille fausses trappes par lesquelles tout pouvait se montrer ou disparaître subitement. C'était un perpétuel spectacle d'éternelle surprise sans que l'artifice pût être soupçonné; tout cela paraissait plus naturel que la nature, plus vrai que la vérité.

Madame de Ramière n'y mettait, en réalité, nulle intention, elle se montrait telle que l'éducation l'avait faite. Sincèrement désireuse de se confondre avec ce qui l'entourait, elle s'était même efforcée de rompre avec tout ce qui pouvait rappeler trop visiblement la vie élégante d'autrefois; la femme du monde avait pris la robe d'ermite; mais on eût dit une de ces belles pécheresse dont l'humilité et les mortifications ne peuvent effacer les grâces dangereuses. Il y avait toujours

dans sa marche plus souple, dans les caresses de sa voix et jusque dans les parfums étrangers qu'exhalait son approche je ne sais quoi d'enivrant qui étonnait Maxime et le troublait.

Berthe avait, du reste, tenu sa promesse. Elle le consultait sur toutes ses agitations, lui confiait tous ses scrupules et obéissait à toutes ses prescriptions. Jamais *médecin des âmes* n'avait eu de plus douce malade. La tristesse de la jeune femme n'avait d'ailleurs rien de farouche. Elle écoutait les consolations et n'y opposait de résistance qu'autant qu'il le fallait pour tenir en haleine le consolateur : car si l'éloquence de ce dernier soulageait ses misères, elle amusait encore plus son ennui; c'était un spectacle auquel elle conviait son esprit et dont sa curiosité tirait autant de profit que sa douleur. Mais Maxime, qui ne voyait que l'attention avec laquelle on l'écoutait, redoublait de zèle et sacrifiait insensiblement tous ses autres devoirs pour prolonger ses entretiens avec madame de Ramière.

Marcelle avait d'abord été appelée à y prendre part, mais les obligations du ménage venaient toujours l'y arracher. Elle interrompait les plus poétiques improvisations de Bailleul par un ordre domestique ou par

une réprimande maternelle; chaque fois que ce dernier recommençait à dresser vers le ciel son échelle de Jacob, une vulgaire sortie de Marcelle la renversait! Maxime s'en indignait sans comprendre qu'il subissait une des conditions de toute existence humaine. Il oubliait qu'à mesure que les devoirs s'étendent, le loisir manque, hélas! aux épanchements. L'amour est un de ces luxes qu'on ne peut se permettre que dans la jeunesse, quand le temps n'a point encore trouvé son emploi. Plus tard, viennent les exigences du monde et de la famille, inévitable réseau dans lequel demeurent pris tous les oiseaux chanteurs des belles années. Alors plus de longs rêves faits à deux, plus d'énivrantes contemplations, plus d'entretiens sans but! la vie positive réclame toutes nos journées, et, sur ce cadran où la nécessité conduit les heures, c'est à peine si le cœur peut glaner quelques minutes oubliées!

Bailleul avait autrefois accepté cette chaîne, mais tout fut changé par l'arrivée de madame de Ramière. Libre de soins, celle-ci pouvait le suivre dans ses promenades, prolonger avec lui les lectures sous la tonnelle fleurie, s'oublier dans ces confidences où toutes les chimères de l'âme défilent successivement et se mêlent comme des troupes amies, prendre enfin le rôle

que Marcelle, absente ou préoccupée, avait cessé de remplir.

Aussi l'intérêt de Maxime pour *sa malade* semblait-il grandir chaque jour. Enorgueilli de ses fonctions de guide, il errait avec elle sur les sommets les plus mystérieux de l'affliction et de l'amour; il franchissait, à ses côtés, tous les sentiers et regardait au fond de tous les abîmes sans se demander s'il n'avait, pour lui-même, rien à craindre du vertige.

Un soir qu'il avait été retenu par plusieurs lettres indispensables à écrire, il descendit au salon assez tard et aperçut madame de Ramière, seule devant le piano. Une robe blanche dessinait vaporeusement sa taille au milieu de l'obscurité transparente, et la brise chargée de senteurs de réséda, se jouait dans les longues boucles de ses cheveux. Plongée dans un de ces recueillements où l'âme en extase voit passer pêle-mêle ses craintes, ses espérances et ses souvenirs comme les nuages que le vent balaie dans un ciel orageux, elle ne s'était point aperçue de l'arrivée progressive de la nuit : ses doigts se promenaient sur le clavier, tantôt avec une agitation fiévreuse, tantôt avec une plaintive nonchalance. Maxime s'était arrêté à quelques pas sans qu'elle l'eût entendu, et son impro-

visation continuait de plus en plus sombre et convulsive; mais, tout à coup, ses mains s'affaisèrent sur les touches et se levant avec un sanglot, elle s'élança dans l'obscurité et vint heurter Maxime qui, pour prévenir une chute, la reçut dans ses bras!

Madame de Ramière poussa d'abord un cri d'effroi; puis, reconnut son hôte.

— Vous étiez là? balbutia-t-elle.

— J'arrive; mais, au nom du ciel! que s'est-il passé? qu'avez-vous?

Elle essaya en vain de répondre; les larmes un instant comprimées se firent passage et elle tomba sur un fauteuil en cachant sa tête dans ses mains. Pendant quelques instants on n'entendit que ses soupirs saccadés et la voix de Bailleul qui s'efforçait de l'apaiser. Enfin, lorsqu'elle parut se calmer, il renouvela ses questions.

— Mon Dieu! que vous dirai-je? balbutia Berthe qui s'efforçait de tarir ses larmes; rien que vous ne connaissiez déjà comme moi-même; mais je ne sais à quel propos tous les souvenirs du passé me sont revenus ce soir.

— Encore ces regards jetés en arrière, dit doucement Maxime; ne voulez-vous donc point boire l'eau

du Lethé ? Pourquoi fouiller toujours dans ce cimetière d'espérances mortes ?

— Et pourquoi n'ont-elles pas vécu ? interrompit madame de Ramière avec une violence qui fit tressaillir son consolateur ; pourquoi tout s'est-il tourné contre moi ? Ah ! ma patience est lasse, mes forces sont à bout ; j'ai trop longtemps accepté le pain amer de la résignation, il me faut enfin ma part de joie.

— Que ne puis-je vous la donner ! reprit Maxime attendri de cette explosion de désespoir ; hélas ! j'avais espéré que vous partageriez la nôtre.

— Moi aussi, je l'avais cru, dit Berthe ; mais je ne connaissais pas l'avidité égoïste de l'âme humaine : ce bonheur auquel vous m'aviez généreusement convié et qui devait réveiller chez moi l'espérance, n'a réveillé que l'envie. Condamnée à glaner dans la moisson des autres, je me suis demandé pourquoi je n'avais pas aussi mon champ et j'ai pensé que si tous les liens de l'amitié et de la famille s'étaient successivement dénoués sous ma main, c'est que je n'avais sans doute reçu aucun des dons qui sollicitent les cœurs ou les retiennent.

— Vous !

— Ah ! j'en ai fait une cruelle expérience ! la plus mi-

sérable femme trouve, d'ordinaire, un cœur qui l'aime selon ses forces, qui s'attache à elle et lui donne ce qu'il peut; mais, moi, où est l'affection sur laquelle j'aie pu m'appuyer? par qui n'ai-je point été trahie? qui m'a aimée enfin? Non, non, je n'en puis douter maintenant; si Dieu accorde aux unes le charme qui attire; aux autres il inflige la disgrâce qui repousse...

— Et vous pensez être de celles-la? s'écria Maxime; ah! pour croire à votre sincérité j'ai besoin de voir vos larmes. Vous, disgraciée de Dieu! mais vous ne savez donc pas qu'il suffit de vous regarder pour vous appartenir?

— Et cependant je suis seule! objecta sourdement madame de Ramière.

— Parce que vous avez cherché dans le monde ce qu'il ne pouvait vous donner, reprit Maxime avec vivacité; mais faut-il désespérer du but parce qu'on s'est trompé de chemin? Quand le bonheur n'est pas une conquête, il peut être une rencontre; laissez-le vous venir, faites-lui place dans votre âme, et, surtout, ne soyez plus ingrate envers Dieu! est-ce donc à la fleur de désirer le parfum?

Berthe secoua la tête, mais ne répondit pas. Les paroles de Maxime venaient de pénétrer au plus vif de ses

angoisses, car telle est l'âme humaine qu'au fond même de ses afflictions, c'est encore l'orgueil blessé qui se plaint le plus haut. Un malheur a l'air d'une défaite, et nous prouver que nous ne le méritons pas c'est presque nous avoir consolés. La douleur de madame de Ramière était d'ailleurs une de ces crises violentes mais fugitives dont les femmes seules ont le privilége, — orages d'été que forme dans leurs cœurs l'isolement ou le dépit et qui, après avoir éclaté comme s'ils devaient tout détruire, vont s'éteindre doucement dans une ondée de larmes.

Arrivée à ce point, Berthe donna le champ libre à son consolateur : elle écouta tout ce qu'il voulut lui dire, se laissa chasser pied à pied de tous ses désespoirs, et vaincue enfin par la vérité, sortie lentement de son linceuil en ressucitée qui consent à s'aider un peu, Il ne lui resta plus que la confusion d'avoir trahi les secrètes angoisses de son âme. Désormais Bailleul allait y lire sans obstacles, et pourrait traduire le geste le plus fugitif, le moindre tressaillement ; elle cessait pour ainsi dire de s'appartenir à elle seule et venait de perdre la possession exclusive de sa douleur, cette gloire suprême du désespéré ! Enfin, après beaucoup de soupirs, de rougeurs, de regrets, elle parut

pourtant se rendre aux assurances réitérées de Maxime; un sourire incertain reparut sur ses lèvres et la dernière larme venait d'être essuyée au moment où les deux enfants rentrèrent avec leur mère.

Berthe et Bailleul firent un geste par lequel ils se recommandaient en même temps la discrétion.

Une convention tacite venait de se conclure à l'insu de Marcelle, et de l'exclure des confidences jusqu'alors partagées.

A partir de ce jour, les libres consultations se transformèrent en confessions mystérieuses. Il y eut entre Maxime et Berthe mille secrets à garder, mille précautions à prendre, mille complicités innocentes qui leur firent un monde à demi séparé de la famille. Madame de Ramière trouvait un plaisir tout nouveau à faire, avec son guide, le tour d'un passé presque oublié. A chaque pénible souvenir, celui-ci était là pour arrêter le nuage de tristesse ou opposer l'admiration aux regrets, et, sûre d'être louée chaque fois qu'elle s'accusait, la jeune femme imitait ces enfants trop chéris qui se laissent tomber pour que leur mère les relève.

Quant à Bailleul, livré tout entier à une fascination qu'il prenait pour l'attrait du devoir, il étudiait avec

une curiosité ardente les agitations qu'il avait promis d'apaiser, sans prendre garde à celle qui commençaient à gronder en lui. L'œil fixé sur cette âme, comme le pêcheur sur le gouffre où chantent les syrènes, il en suivait toutes les ondulations, il en écoutait tous les murmures, et, attiré par une attraction invincible, il se penchait de plus en plus.

Depuis l'arrivée de madame de Ramière, on avait souvent projeté une visite à la forêt de Perseigne, seule excursion qui pût être proposée dans le voisinage de Mamers. L'automne était venu; les feuilles des acacias commençaient à jaunir et annonçaient une chute prochaine; on ne pouvait ajourner plus longtemps la promenade convenue elle fut enfin décidée. Gatienne avertie la veille poussa des cris de joie. Elle allait passer une journée en plein ciel, comme au temps où elle menait paître les vaches dans les brandes; elle pourrait courir sur l'herbe avec ses deux chérubins et cueillir des graines de *cochènes* (1) pour leur faire des chapelets! Folle de cet espoir, elle se mit à parcourir la maison, sous prétexte de hâter les préparatifs, en lutinant les deux enfants,

(1) Sorbiers des oiseaux.

éclatant de rire à tous propos et chantant encore plus haut que d'habitude. Enfin, au moment du départ, lorsque la patache s'arrêta devant la porte du logis, elle parut sur le seuil chargée d'autant de paquets, de boites et de jeux, qu'en eût pu transporter la diligence d'Alençon. Examen fait, il se trouva seulement qu'elle avait oublié les provisions! Marcelle lui fit réparer le mieux possible cet oubli et la patache partit enfin, aux cris de triomphe des enfants qui embrassaient à chache instant leur mère et Gatienne.

Le soleil commençait à se dégager des brumes du matin et à illuminer l'horizon d'une lueur rosée. C'était un de ces premiers jours d'octobre ou l'air plus vivifiant semble réveiller la vie engourdie par les langueurs de l'été. On voyait les charrues sillonner les champs hérissés de chaumes et les troupeaux se rendre aux friches encore blanches de rosée. Les grelots des attelages mêlaient leurs timbres d'argent aux sifflements cadencés du pâtre et aux murmures profonds de la forêt. Arrivés à la *montée du buisson*, nos voyageurs descendirent pour s'enfoncer, à pied, dans le bois; la patache devait aller les attendre près de l'écluse du grand étang.

Les enfants, devenus libres, s'élancèrent à travers

les taillis et se mirent à cueillir des grappes de *cochènes* et des touffes de bruyère fleurie, tandis que Gatienne prenait les devants avec les provisions. Lorsque les promeneurs parvinrent enfin au lieu du rendez-vous, ils la trouvèrent déjà occupée à mettre le couvert sous un sureau.

De belles feuilles d'érable tenaient lieu d'assiettes et Gatienne avait trouvé deux glands gigantesques qu'elle avait creusés en gobelets pour les enfants. La gaîté bruyante de ces derniers finit par se communiquer à tout le monde. Chaque recherche dans la corbeille aux provisions amenait, d'ailleurs, quelque risible surprise. L'étrange prévoyance de Gatienne avait partout négligé l'indispensable pour veiller au superflu. On trouva un cornet de quatre épices sans pouvoir découvrir de pain; trois paquets de cure-dents et pas de couteaux! on eût dit des naufragés auxquels la vague ignorante apportait au hasard, les débris d'un vaisseau. Chaque nouvel oubli constaté était le signal d'un nouvel applaudissement; les embarras se traduisaient en plaisanterie et les privations en éclats de rire. Aussi quand on quitta la table, c'est-à-dire le tertre de gazon qui en avait tenu lieu, tous les cœurs étaient-ils ouverts et rayonnants.

Cependant le soleil avait déjà atteint les deux tiers

de sa course, et la patache n'était point arrivée. Bailleul commença à craindre qu'elle ne se fût égarée dans la forêt, et proposa d'aller à sa recherche par les deux routes qu'elle avait pu suivre. Gatienne devait prendre l'une avec les enfants, tandis qu'il suivrait l'autre avec Berthe et Marcelle. Celle-ci accepta d'abord ; mais une réflexion l'arrêta tout-à-coup et elle laissa aller le bras de Maxime qu'elle avait déjà saisi.

— Je ne puis abandonner ainsi Adrienne et Élie, dit-elle d'un accent de regret.

— Que peux-tu craindre ici pour eux? demanda Bailleul.

— Je ne sais, répliqua-t-elle ; mais s'il arrivait, par hasard, quelque malheur en mon absence je ne pourrais me le pardonner et je me répéterais éternellement que ma place était à leurs côtés.

— C'est-à-dire qu'elle n'est point aux miens ? objecta Maxime, blessé de voir encore des scrupules maternels rompre un projet qui souriait à sa fantaisie.

— Mon Dieu, je ne dis pas cela, mon ami, répliqua la jeune femme dont les yeux se mouillèrent de larmes; j'ai tort, sans doute, mais ne m'en veuillez pas; ne pouvons-nous prendre tous la route de l'étang.

— Et si la patache arrive par celle du fourré? dit brièvement Bailleul.

— Ah ! vous avez raison, reprit Marcelle troublée ; j'avais oublié les deux routes... le plus sûr alors est de nous séparer, j'accompagnerai les enfants tandis que vous suivrez le taillis.

— Seul ? demanda Maxime.

— Pourquoi cela ? interrompit madame de Ramière, qui, jusqu'à ce moment avait évité de prendre part au débat, ne suis-je point libre, moi, et ne savez-vous pas que j'ai le triste privilége de n'avoir personne à conduire ni à surveiller ; je puis vous tenir compagnie.

Bailleul accepta avec empressement et Marcelle la remercia d'un sourire contraint. Les enfants impatients avaient déjà pris la route de l'étang avec Gatienne, elle les rejoignit en se retournant plusieurs fois pour jeter de longs regards à Maxime et à Berthe qui venaient de s'engager dans un des chemins de traverse de la forêt.

Ceux-ci, animés par le repos, par la marche et par les parfums fortifiants qu'exhalait autour deux la sève mourante, échangeaient déjà leurs impressions avec une vivacité expansive.

Madame de Ramière excellait, comme toutes les femmes, dans ces improvisations dialoguées où l'imagination prend l'entretien sur ses ailes et le promène,

au hasard, à travers tous les sentiments et toutes les choses. Bailleul en demeurait fasciné. C'était la première fois qu'il voyait briller une de ces natures que le monde et le caprice ont taillé à mille facettes, espèce de feux folets du sentiment et de l'intelligence qui scintillent tour-à-tour sur les eaux, sur les bois, sur les abîmes et que notre œil ravi ne peut ni saisir ni quitter.

Madame de Ramière, qui avait quitté le bras de son conducteur, marchait à côté de lui, tête nue et les cheveux à demi défaits par la brise. Quelquefois, au milieu d'une confidence, elle s'interrompait tout-à-coup pour courir vers quelque pâle fleurette aperçue dans l'herbe fine des clairières. Alors, souvent une ronce arrêtée dans les plis de sa robe blanche montrait, tout-à-coup, une jambe charmante, quelque branche qui barrait le passage la forçait à se rejeter de côté, en dessinant sa taille cambrée, et Maxime éperdu sentait mille troubles inconnus s'éveiller en lui. Son cœur plein d'une ivresse douloureuse se gonflait à se briser, sa respiration devenait plus pressée, il avait froid dans les cheveux ! Ses regards enveloppaient madame de Ramière comme des flammes, et, quand elle revenait haletante, les joues empourprées, la chevelure

flottante, il se sentait près de tomber à ses pieds et d'embrasser ses genoux.

Perdu dans ce délire, il n'avait plus conscience du reste ! il marchait devant lui sans songer aux heures qui s'écoulaient ni au rendez-vous dont il s'éloignait toujours davantage, le ciel s'était insensiblement couvert d'épaisses nuées et il n'avait rien vu ! Le tonnerre commençait à gronder sourdement et il n'avait rien entendu ! ce fut madame de Ramière qui remarqua la première les annonces de l'orage et qui l'en avertit. Maxime ne parut point comprendre ; il se contenta de serrer contre sa poitrine le bras qu'elle était revenue poser sur le sien.

— Il faudrait retourner sur nos pas ! dit-elle, en tressaillant à la lueur d'un éclair qui avait subitement traversé l'ombre de la forêt.

— Retournons ! murmura Bailleul, insensible à toute autre chose qu'au contact de cette main gantée qui reposait sur son cœur.

— Nous nous sommes oubliés, reprit Berthe qui entendait de larges gouttes de pluie tomber sur le dôme de feuillée, je crains que nous ne puissions rejoindre la patache avant l'orage.

— Qu'importe ! répliqua Maxime, d'un accent en-

trecoupé, ne sommes-nous pas ensemble? ou pourrions-nous être mieux?

— Voici la nuit! interrompit madame de Ramière, plus surprise qu'effrayée.

— Appuyez-vous sur moi, laissez-vous conduire, dit Bailleul qui l'enveloppa d'un de ses bras.

Elle fit d'abord un léger mouvement pour se dégager; puis se laissa aller sans résistance. La tempête avait grandi rapidement : son souffle grondait dans les arbres qui tordaient, en gémissant, leurs branches échevelées. On entendait la foudre retentir à la fois sur trois points opposés. Les éclairs qui se croisaient dans tous les sens illuminaient la forêt d'une clarté d'incendie et toutes les cataractes du ciel s'étaient ouvertes! Maxime éperdu et ébloui entraînait madame de Ramière dont les cheveux caressaient sa joue et dont l'haleine se mêlait à la sienne. Ses pieds ne sentaient plus la terre. Les tendres encouragements, les soupirs, les cris de joie se pressaient sur ses lèvres sans qu'il y prît garde; c'était une sorte d'égarement enchanté jusqu'alors inconnu, je ne sais quelle ivresse de l'âme surexcitée par l'ivresse des sens, et dont Berthe elle-même ressentait la contagion. Seulement, maîtresse de son trouble, elle ne s'y livrait qu'à demi

et effleurait la sensation avec une curiosité hésitante sans s'y abandonner tout entière. Le flot emportait Maxime tandis qu'elle s'y jouait, plutôt émue que subjuguée.

Deux cris poussés, en même temps, au milieu de l'orage, l'arrachèrent la première à son extase ; elle releva la tête en écartant les boucles de ses cheveux épars et reconnut la patache qui accourait à leur rencontre.

Madame de Ramière fit un brusque mouvement pour échapper à l'étreinte de son conducteur, mais celui-ci n'avait rien vu et la retint pressée contre sa poitrine.

— Laissez-moi, les voici ! dit rapidement Berthe.

— Qui cela ? demanda-t-il.

— Marcelle et les enfants.

Maxime tressaillit et laissa retomber le bras qui entourait madame de Ramière, ces deux mots venaient de l'éveiller en sursaut !

Il jeta autour de lui un regard effaré et aperçut enfin la patache qui venait de s'arrêter à quelques pas. Marcelle et Gatienne les appelaient avec des cris et des lamentations. Lorsqu'ils eurent atteint la voiture, ils prirent place sur le premier banc ; tous deux ruisselaient de

pluie. On proposa d'abord de gagner la maison du garde-chasse pour y sécher leurs vêtements; mais elle était encore éloignée, la nuit descendait et l'on finit par penser qu'il valait mieux reprendre la route de Mamers. Gatienne se dépouilla de ses vêtements les moins nécessaires pour les donner à madame de Ramière, tandis que, de son côté, Marcelle prodiguait mille soins à Maxime. Celui-ci se prêta à tout sans résistance, mais sans paraître y prendre garde. Brusquement arraché à son rêve par la rencontre de la patache, il était resté depuis dans la vague torpeur d'un homme qui ne peut reprendre ni l'ivresse d'un sommeil interrompu, ni la lucidité de la veille. A la fougue excitée par le trouble des sens, l'ardeur de la course et le bruit de l'orage venait de succéder un abattement qui augmentait de minute en minute. Un réseau de glace semblait l'envelopper, tout flottait devant ses yeux, la voix arrivait à son oreille comme un bruit confus; il n'avait plus conscience que d'un malaise intérieur entremêlé de sourdes douleurs au cerveau.

En arrivant, il eut peine à descendre de voiture pour se mettre au lit. La fièvre qui l'avait saisi s'aggrava encore pendant la nuit, et, lorsque le médecin fut ap-

pelé le lendemain, il reconnut les premiers simptômes d'une sérieuse maladie.

Marcelle l'avait déjà deviné sans en rien dire, car il y a entre nous et l'être aimé une communication mystérieuse qui nous révèle tout ce qu'il éprouve ; à force de regarder en lui nous le savons par cœur ; c'est comme un air connu dont on ne peut changer une seule note sans nous faire tressaillir. Aussi, en voyant la révolution qui s'était opérée chez Bailleul, la jeune femme avait-elle compris sur-le-champ l'étendue du péril ; mais renonçant à des éclaircissements inutiles, elle demanda des forces à son amour et vint s'asseoir près du malade, le front calme et souriant. Le mal eut beau se prolonger et grandir, le dévouement de Marcelle grandit et se prolongea à mesure. En soutenant la tête brûlante de Maxime, sa main restait ferme, car il eût pu la sentir trembler; en contemplant ce visage ravagé par la fièvre, ses regards restaient sereins car il eût pu voir leur émotion. Renfermant son esprit dans le cercle étroit du devoir accompli, elle n'ouvrait point de porte aux consolations de peur de laisser entrer à leur place le désespoir ; elle n'interrogeait point l'avenir, trouvant le fardeau du présent assez lourd. Toujours tranquille dans l'épreuve et égale dans la foi,

elle rappelait ces vierges chétiennes au front desquelles la couronne du martyre reposait aussi doucement que le bandeau de fiancée !

Madame de Ramière avait d'abord voulu partager ses fatigues ; mais elle n'avait pas cet invincible courage qui se renouvelle sans cesse aux sources vives du cœur : brisée dès les premiers jours, elle se laissa persuader, sans trop de peine, que ses forces ne pouvaient suffire à une pareille tâche. Marcelle l'appelait seulement dans les rares moments de calme que le mal laissait à Bailleul afin qu'elle pût l'encourager et le distraire. Cette espèce de partage qui donnait à l'une les longues heures d'angoisses et de terreur, à l'autre les rapides intervalles de soulagement et d'espoir, produisit sur le malade un effet singulier mais explicable. Par une confusion involontaire, la présence de Marcelle s'allia fatalement, dans son esprit, à tous les souvenirs de souffrance, tandis que celle de Berthe se rattachait à toutes les idées de soulagement, l'une se transformait en ange de miséricorde envoyé dans son enfer, l'autre en ange de châtiment préposé à son supplice. Cette sensation, vague au premier instant, devint chaque jour plus distincte, plus arrêtée. Le mal vaincu à force de courage et de soins commençait à décroître,

et, comme il arrive d'habitude, les désirs du malade s'éveillaient avant ses besoins.

Fidèle aux prescriptions du médecin, Marcelle leur opposa une douce mais invincible résistance. Après avoir, comme Orphée, ramené l'être qu'elle aimait du fond de la mort, elle ne voulait point le perdre, comme lui, faute de patience! Berthe au contraire, était toujours prête à céder, car on garde moins sévèrement le trésor pour lequel on a moins tremblé. C'était elle qui recevait toutes les confidences de Bailleul, qui appuyait ses prières et finissait par arracher au docteur une permission longtemps refusée. Tandis que Marcelle exagérait les précautions par tendresse et n'apportait au lit du malade que des remèdes, des conseils ou des refus, madame de Ramière s'y présentait toujours, comme la colombe de l'arche, avec le rameau vert de l'espérance! Aussi Maxime n'avait-il de sourire que pour elle, elle seule était mise de moitié dans ses projets; il ne respirait à l'aise qu'en la voyant assise à son chevet, ses grands yeux noirs fixés sur les siens. Alors l'épuisement de la maladie se transformait en une ineffable langueur; les paupières demi-closes, il entrevoyait dans une sorte de nuée le doux visage de madame de Ramière;

il entendait sa voix comme une musique merveilleuse, il sentait le parfum connu qu'exhalaient ses cheveux, et, bercé par ces carressantes impressions, il passait, sans s'en apercevoir, de l'extase au sommeil !

Enfin, sa convalescence commença. Marcelle complètement rassurée, pensa à sa maison et à ses enfants si longtemps négligés, et, forcée de reprendre le joug des devoirs domestiques, laissa le ressuscité à la surveillance de Berthe. Ce fut cette dernière qui lui rouvrit, l'une après l'autre, toutes les portes de la vie. Elle lui cueillit le premier bouquet, lui fit la première lecture, aida ses premiers efforts pour venir regarder le ciel près de la fenêtre ouverte ; Maxime qui se sentait renaître par elle et près d'elle, lui rapportait tous les enchantements de cette renaissance, il l'associait, dans son enivrement, à la lumière du jour, au bruit du vent, aux parfums des dernières fleurs, à tout ce qui était enfin pour lui une nouveauté et une caresse.

Par malheur, tout favorisait cet entraînement. La convalescence, en réveillant chez Bailleul les ardeurs d'un sang renouvelé, lui laissait encore les priviléges de la faiblesse ; son bras pouvait toujours s'appuyer sur l'épaule de madame de Ramière, sa main serrer une main qui continuait à le guider, ses genoux ef-

fleurer des genoux qui soutenaient le livre dans lequel il voulait lire. Renfermé jusqu'alors dans la chasteté monotone du mariage, il se trouvait ainsi livré, pour la première fois, aux jouissances dérobées et interrompues qui sont comme les parfums de la volupté et la nouveauté même de la sentation lui donnait une irrésistible attrait!

Puis il était arrivé à cet âge où l'homme qui atteint le sommet de la vie, regarde avec incertitude la pente qu'il a montée et celle qu'il va descendre. Déjà dépouillé de ses plus belles illusions, il se demande avec inquiétude s'il a suivi la meilleure route et remet en question tous les principes jusqu'alors acceptés pour lois. Dans la jeunesse, le choix n'est ni définitif, ni irrémédiable; mais arrivé à l'automne de la vie, le soleil commence à baisser, les plaisirs vont s'effeuiller sur leurs tiges, le temps presse si l'on veut les cueillir; dans quelques jours les regrets seront inutiles. Ah! pour qui a toujours vécu dans les étroites limites de la règle, combien alors de tentations suprêmes! debout aux bornes qui séparent deux existences, on entend, une dernière fois, le doux appel des passions; on voit passer leurs troupes, comme un chœur de riantes Bacchantes; on respire, dans la brise, la flamme de leurs

haleines et les parfums de leurs couronnes effeuillées! Continuera-t-on son chemin sans s'être mêlé, au moins une fois, à leur ivresse? descendra-t-on la pente tournée vers le couchant sans connaître ce qui fait le bonheur de tant d'autres? et si on s'est trompé! si le monde n'a point de meilleure joie! si on arrive à la mort sans avoir goûté à la vie! — problème décevant et redoutable qu'on laisse rarement résoudre à la raison! Près de quitter les régions fleuries, on veut emporter aussi sa couronne! Alors toutes les vérités acceptées sont remises en question, les scrupules s'évanouissent; plus le passé a été austère, plus le présent se montre avide; on lui demande son arriéré de jouissance, et le long effort de nos vertus enfin subjuguées ne sert qu'à donner plus d'élan à notre délire.

Maxime en était là : emporté par mille curiosités inassouvies, il se livrait à ses nouvelles émotions avec l'ignorance d'un enfant et l'ardeur d'un jeune homme; seulement, par un de ces derniers subterfuges de conscience qu'emploient toutes les passions à leur début, il changeait les mots pour suivre plus librement les choses; il ne parlait à madame de Ramière que de sa reconnaissance et de son amitié, mais il en parlait avec un accent troublé, des étreintes brûlantes et de

folles larmes. Quant à madame de Ramière, elle écoutait et répondait d'un air de réserve qui pouvait prouver également la froideur ou la prudence. Depuis quelques jours surtout elle était devenue plus silencieuse; une pensée pénible semblait la préoccuper, elle avait reçu, coup sur coup, plusieurs lettres et y avait répondu longuement, mais sans en parler.

Un jour, Maxime la trouva assise sous la tonnelle de clématites, le front baissé, la tête appuyée au treillage et roulant avec distraction entre ses doigts un papier qu'elle venait de lire. La petite Adrienne et son frère jouaient à ses pieds.

Il s'arrêta à l'entrée de la tonnelle, sans qu'elle l'aperçut et fut frappé du nuage qui assombrissait son front.

— Qu'avez-vous, Berthe? demanda-t-il enfin en se montrant.

Madame de Ramière tressaillit.

— Moi, rien, dit-elle, avec un effort; je regardais ces enfants.

— Et leur vue vous rendait soucieuse?

— Parce que leurs jeux me rappelaient la vie.

Maxime tourna les yeux vers la petite fille et le petit garçon qui lui sourirent.

— Je viens d'épouser Adrienne, s'écria ce dernier d'un air triomphant; nous préparons la fête de noces.

— Pauvres innocents ! dit Berthe, avec un faible sourire, ils regardent encore le mariage comme une fête ! .. Ah ! plus tard, l'expérience viendra et il faudra bien qu'ils apprennent...

— Quoi donc ? demanda Maxime.

— Que le plus souvent, le jour où notre sort a été lié à un autre sort tout est fini pour nous; que les étoiles du matin s'éteignent, que les palais de fées se referment et qu'il faut descendre à jamais des hautes régions !

— Ah ! ne dites point cela ! interrompit Bailleul d'un accent douloureux.

— Ce n'est pas moi qui parle, c'est l'expérience, reprit la jeune femme; quelles joies avez-vous vu résister au monotone frottement de la règle ? Toutes ces flammes des cieux qui illuminent nos premières années ne s'éteignent-elles point dans le ménage faute d'air et d'espace. Hélas ! nous y entrons toujours par la porte des illusions ! Amoureux des fleurs de la jeunesse, nous faisons de notre intérieur un parterre, et au bout de quelques mois, la réalité en a fait un potager.

— Eh bien ! qui nous empêche de chercher ailleurs

la moisson qui ne peut s'épanouir près de nous? s'écria Maxime; une moitié de notre vie appartient fatalement à de vulgaires esclavages, ne pouvons-nous réserver l'autre moitié à nos aspirations? Ce joug du mariage pèse en vain sur notre tête; l'âme n'a-t-elle point des ailes qui peuvent l'emporter plus haut?

— Peut-être, dit madame de Ramière pensive; mais ces ailes s'alanguissent si vite dans l'atmosphère domestique.

— Ne croyez pas cela! non, non, si le devoir enchaîne nos actes dans un cercle étroit, le champ reste libre à nos sentiments, à nos pensées. Qu'importe le lien grossier qui unit officiellement les destinées, si les esprits faits pour s'entendre peuvent se révéler l'un à l'autre et s'associer par leurs élans.

— Le peuvent-ils? demanda madame de Ramière doucement, je voudrais être sûre que, dans cette triste prison du mariage, toutes les fenêtres ne sont point closes et qu'il en reste quelques-unes par lesquelles on peut voir la verdure et le ciel.

— Oh! croyez-le, croyez-le! Non, tout bonheur n'est point perdu tant que les battements de notre cœur peuvent éveiller d'autres battements. Quand la réalité opprime, pourquoi ne point fuir dans l'idéal? s'il y a

des parentés de choix qui remplacent celles du sang, ne peut-il y avoir des mariages d'âmes qui dédommagent de ceux consacrés par la loi? La vie doit avoir deux parts, l'une pour les nécessités journalières, l'autre pour nos rêves. C'est de la confusion de ces deux parts que naissent tant de désordre et de misère!

Berthe le regarda.

— Ah! vous avez raison, dit-elle; tout le mal, peut-être, vient de ce que nous ne savons pas faire fleurir la poésie à côté du vulgaire; le cousin Noël me le dit aussi dans sa lettre.

— Noël vous a écrit à ce sujet? répéta Bailleul étonné.

— Plusieurs fois depuis quelques jours, dit madame de Ramière; il me recommandait même d'avoir recours à vos conseils et de vous soumettre un projet qui peut changer tout mon avenir... mais j'hésitais encore...

Elle s'arrêta embarrassée; Maxime la regarda d'un air interrogateur.

— Continuez, au nom du ciel! dit-il inquiet, quel est ce projet? je veux tout savoir.

— Eh bien! vous saurez tout! reprit-elle, en paraissant se décider; aussi bien le moment est venu de

parler, ne fut-ce que pour vous prévenir d'une visite prochaine et inattendue.

— D'une visite?...

— Cette lettre vous apprendra tout.

Elle lui tendait le papier qu'elle avait jusqu'alors roulé entre ses doigts ; il le saisit, regarda la suscription dans laquelle il reconnut l'écriture de Noël et se préparait à lire, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup ; Gatienne parut sur le seuil, un bras en avant et la mine effarée.

— Qu'y a-t-il? demanda Maxime avec impatience.

— M. le comte de Ramière ! annonça la servante.

Berthe palit et Bailleul poussa un cri.

— Le comte répéta-t-il stupéfait, elle a dit le comte !

— C'est la visite que je voulais vous annoncer! balbutia la jeune femme.

— Quoi ! M. de Ramière?...

— Le voici!

Le comte venait, en effet, de franchir le seuil. C'était un homme de quarante-cinq ans dont la grande tournure révélait la race. Ses traits fins et nettement accusés avaient cette expression d'indifférence, de hauteur ironique et de politesse convenue qui forme ce qu'on appelle la *distinction*. Rien n'annonçait, d'ailleurs, les

désordres du passé sur ce visage où les passions n'avaient laissé aucune ride; sa froideur élégante imitait la sérénité.

Il portait un riche costume de voyage dont la *composition* merveilleusement appropriée à sa personne révélait, de prime-abord, l'homme du monde habitué à donner la mode et non à la subir. Sa main, si étroitement gantée qu'on pouvait deviner les muscles à travers la peau glacée, tenait un jonc à pomme d'or dont les ciselures délicates étaient couronnées d'une pierre précieuse. A tout prendre, l'ensemble du personnage trahissait le grand seigneur mal déguisé sous notre moderne apparence de bourgeoisie.

Il s'avança en saluant, sans avoir l'air de remarquer l'embarras de Berthe ni le trouble de Maxime.

Celui-ci s'était levé avec une exclamation de surprise, qu'il sembla prendre pour un salut de bienvenue; il y répondit sur un ton d'aisance polie et s'excusa de se présenter seul.

— J'espérais avoir pour introducteur M. le conseiller Noël, ajouta-t-il; une affaire imprévue l'a retenu à Angers et j'ai dû venir sans autre protection que sa recommandation et votre bienveillance.

Maxime s'inclina légèrement.

— Ailleurs une visite serait peut-être une indiscrétion, continua-t-il; ici j'ose croire qu'elle sera excusée en faveur du motif... qui doit vous être connu?

— Je le cherche, dit Maxime, dont la voix tremblait malgré lui.

Le comte fit un mouvement.

— M. de Bailleul n'a-t-il donc reçu de madame de Ramière aucune confidence, reprit il? j'espérais le trouver averti de la négociation entreprise par le conseiller.

— M. le comte oublie qu'il parle à un convalescent, interrompit Berthe vivement; je n'ai point voulu troubler son retour à la santé par mes hésitations et mes angoisses; aujourd'hui seulement j'allais parler quand M. le comte est entré...

— Ainsi, M. de Bailleul ignore?...

— Tout, interrompit Maxime, anxieux; mais qu'y a-t-il enfin, que se passe-t-il?

— Mon Dieu! rien que de très-simple, reprit le comte avec une sorte de nonchalance; il s'agit d'une affaire toute personnelle. En sa qualité de magistrat, M. le conseiller Noël aime naturellement les lois pratiquées et les positions régulières; il m'a fait observer que madame la comtesse et moi habitions bien

loin l'un de l'autre pour des gens conjoints par le code civil.

— Comment!

— Alors, il a mis en avant un projet de réconciliation.

— Que dites-vous? s'écria Bailleul saisi.

— Ah! je conçois votre surprise! dit le comte en souriant; vous ne pouvez comprendre que l'on ait même eu l'idée de me proposer un acte de raison, à moi, que de mauvais plaisants ont surnommé le *Sardanapale de Maine-et-Loire!* Mais, que voulez-vous, les pécheurs les plus endurcis finissent par se convertir.... à leurs dépens. Après avoir essayé de tout, j'ai trouvé, comme Salomon, que tout était vanité, et je suis revenu à la sagesse par dégoût de la folie.

— Une réconciliation! répéta Maxime, dont les regards éperdus s'étaient tournés vers la jeune femme.

— Votre ami a déjà plaidé ma cause, reprit le comte, et il m'a fait espérer votre appui. Les voyages à travers la fantaisie sont le privilége des jeunes années; on regarde alors les passions comme des hôtelleries où le cœur s'arrête tant qu'il s'y plaît et dont il part dès que se montre l'ennui; mais il arrive une heure où l'on sent la nécessité de retourner au

bon sens comme au domicile légal; cette heure est arrivée et je viens offrir mon bras à madame la comtesse pour que nous puissions rentrer ensemble.

— Et elle y consent? demanda Bailleul dont l'angoisse semblait grandir.

— Madame la comtesse connaît trop le monde pour ne pas se rendre, répondit le comte avec intention; elle a compris, je l'espère, qu'une plus longue séparation compromettrait l'avenir sans profiter au présent. Du reste, la chaine à reprendre pesera légèrement pour tous deux; nous n'avons pas besoin de la sentir, il suffit que les autres la voient! le testament de M. de Rovelle n'exige point d'avantage.

Maxime tressaillit, il commençait à comprendre.

— Le baron de Rovelle est mort! s'écria-t-il vivement.

— Depuis un mois, répondit M. de Ramière.

— En laissant ses biens à M. le comte?

— Et à Mme la comtesse.

— A condition d'un rapprochement?

— Sans lequel Mme la comtesse perd un million!

— Et voilà la cause du changement de M. de Ramière? s'écria Bailleul, c'est une conversion arithmétique!

— Testamentaire, monsieur, répliqua le comte tranquillement, c'est le testament qui m'a éclairé. J'y tiens d'autant plus qu'il me permet de réparer mes fautes. Grâce à lui, je pourrai rendre à madame la comtesse la grande existence que mes prodigalités lui ont fait perdre. Cette fois mes précautions sont prises pour lui éviter tout fâcheux retour de fortune, et j'apporte un acte rédigé par le conseiller lui-même.

— Et M. le comte espère le faire accepter? dit Maxime qui se contenait à peine.

— M. Bailleul aurait-il quelque motif pour souhaiter le contraire? demanda le comte avec hauteur.

— Qui peut vous le faire croire? interrompit vivement madame de Ramière qui s'inquiétait visiblement du ton pris par la conversation.

— Mais ce que j'entends, dit le comte sérieusement. La réconciliation demandée par monsieur de Rovelle, semble trouver ici peu de sympathies et je me suis évidemment mépris en comptant sur un concours...

— Que vous aviez obtenu avant de le solliciter, acheva précipitamment la jeune femme; car, à l'instant même, on combattait ici mes doutes, on rassurait mes scrupules.

— Qui cela?

— Celui même que vous accusez.

Maxime fit un geste de surprise.

— Grâce à lui, continua madame de Ramière avec intention, je me suis moins effrayée de rentrer dans des liens depuis longtemps dénoués et j'ai compris que l'on pouvait, sous tous les jougs, réserver l'indépendance de l'âme.

— Qui en doute? s'écria le comte charmé.

— Il m'a fait sentir, continua Berthe, en appuyant sur les mots, qu'il fallait prendre la vie telle qu'elle était faite, ne pas croire tout perdu parce qu'elle ne répondait point à toutes nos chimères et se résigner à la diviser en deux parties : l'une pour le réel, l'autre pour l'idéal.

— Et madame la comtesse s'est résignée au partage, demanda M. de Ramière.

— Lorsque M. le comte est entré j'étais à bout d'objections...

— Alors je suis accepté avec le réel, acheva-t-il vivement; madame la comtesse sait que je n'en demande point davantage; je laisse à son goût le soin de faire la part de l'idéal; il est clair seulement que j'ai été injuste envers M. Bailleul et je le prie de recevoir mes excuses.

Il s'était tourné vers Maxime en s'inclinant, mais celui-ci demeura immobile! le sens inattendu donné à ses paroles par madame de Ramière l'avait étourdi. Esprit facile à surprendre et d'une seule pièce comme tous ceux que la pratique du monde n'a pu assouplir, il n'eut point d'abord nettement conscience de cette stratégie féminine par laquelle on tournait contre lui ses propres bataillons. Flottant entre la pensée d'un malentendu, d'une précaution, ou d'une perfidie, il regardait tour à tour ses deux interlocuteurs sans bien comprendre. A peine entendit-il que le comte proposait de lui soumettre le projet d'arrangement formulé par Noël et que madame de Ramière suppliait de lui épargner cette fatigue. Il lui sembla qu'il y avait ensuite des explications échangées puis interrompues, sous prétexte de l'ennui qu'elles devaient lui causer; qu'enfin le comte prenait congé et sortait reconduit par madame de Ramière! mais tout cela fut rapide et confus comme une vision. Lorsqu'il reprit complètement possession de lui-même il se trouva seul!

Il porta d'abord les deux mains à son front pour s'assurer qu'il n'était point trompé par un rêve; puis il se redressa avec le cri du blessé qui sort de son évanouissement et sent enfin le coup qui l'a frappé!

pour la première fois il voyait clair dans l'âme de la comtesse. Une intelligence plus vulgaire eût depuis longtemps entrevu la vérité; mais les esprits philosophiques occupés à examiner l'être en général, savent rarement étudier les êtres en particulier : ce sont des géomètres qui n'ont jamais opéré sur le terrain: ils connaissent tous les principes de la science et n'entendent rien au plus simple arpentage.

Tout à coup éclairé, Maxime passa de l'adoration sans mesure à tous les excès du dépit. Au lieu de voir dans madame de Ramière l'egoïsme d'une nature mondaine dont il avait pris les curiosités pour des ardeurs, il ne supposa plus partout que manége et fausseté. La comtesse n'était évidemment venue vers lui que pour se jouer de sa crédule sympathie! Depuis six mois il avait été pour elle un sujet d'expérience ironique! ses confidences, ses tristesses, étaient autant de piéges! elle avait seulement voulu occuper ses loisirs pendant que l'on négociait sa réconciliation avec le comte!

Et s'exaltant à cette dernière pensée, il tordait avec rage la lettre de Noël, il accablait Berthe de sourdes malédictions; il cherchait, avec une rancune furieuse,

les moyens de se venger de tant de mensonges par assez de mépris !

Mais ce transport dura peu : en réalité, la colère de Maxime n'était qu'un masque ; il essayait de faire du bruit autour de sa faiblesse comme les poltrons qui menacent pour se rassurer ; mais, au fond, celle qu'il accablait de ses mépris dominait son cœur, toujours triomphante ! Aussi, la première fougue apaisée, l'idole remonta-t-elle lentement sur son autel ? un reste de dignité luttait en vain dans le cœur de Bailleul ; à toutes les objections de la raison, l'image de madame de Ramière opposait quelque irrésistible fascination. C'était tantôt son sourire mystérieux, tantôt l'éclat voilé de ses regards, sa taille fluide dont toutes les ondulations étaient une grâce ! A chacun de ces souvenirs, l'orgueil vaincu semblait s'amolir et descendre doucement comme ces glaçons que le soleil détache des hautes cimes ; l'esprit avait à peine eu le temps de commencer une justification que le cœur l'interrompait pour adorer.

Mais avec cette adoration revenait le désespoir ! Madame de Ramière partie, qu'allait faire Maxime ? Depuis son arrivée il avait concentré en elle toutes ses

préoccupations et toutes ses activités; si elle disparaissait de sa vie, tout disparaissait en même temps. Bien plus cruelle que le démon du conte allemand, elle ne lui emportait pas son ombre, elle lui emportait la lumière et le mouvement!

A force de suivre cette pensée, l'esprit de Bailleul s'échauffa : la nuit était descendue depuis longtemps, la maison endormie venait de retomber dans le silence et l'obscurité : une seule fenêtre encore éclairée prouvait que madame de Ramière prolongeait la veille; Maxime prit une résolution folle et soudaine! il sortit sans bruit, traversa le long corridor qui le séparait de l'appartement de Berthe, arriva à sa porte et l'ouvrit doucement.

La comtesse entassait à la hâte des papiers et des livres dans une malle ouverte près de plusieurs paquets achevés. Au bruit que fit Bailleul, elle se retourna, pâlit et laissa tomber les livres qu'elle tenait.

Maxime était resté appuyé à la porte, immobile et les mains pendantes.

— C'est donc vrai! dit-il, avec une expression d'abattement qui fit tressaillir madame de Ramière, c'est donc bien vrai, vous partez?

— Ah! pourquoi êtes-vous venu? s'écria-t-elle d'un accent affligé, je voulais vous épargner la tristesse de ces préparatifs.

— Ainsi votre résolution est définitive! répéta Bailleul les yeux fixés sur les apprêts de départ; vous avez accepté les conditions du comte et vous le suivez?

— Je cède au conseil du plus dévoué de mes parents et du plus ancien de mes amis, répliqua Berthe embarrassée, de celui-là même auquel j'ai dû votre protection, et ce seul souvenir suffirait pour le faire écouter. Jusqu'ici j'ai marché hors des voies tracées et en guerre avec le monde; mais, à la longue, les forces manquent, le courage se lasse; je sens qu'il est temps de revenir à la règle pour trouver le repos.

— Oui, dit Maxime, vous allez rentrer dans la foule, et le changement vous sera facile et doux, car vous trouverez là-bas tous les plaisirs qui occupent, tous les triomphes qui consolent. Reine détrônée, on vous retire d'une chaumière pour vous rendre votre royaume! mais avez-vous pensé à ceux qui restent après vous dans cette solitude dépeuplée? Vous êtes-vous demandé ce qu'ils deviendraient quand vous ne seriez plus là?

— Vous voulez me donner de l'orgueil, dit Berthe

en s'efforçant de sourire pour détourner l'entretien du courant passionné qu'elle lui voyait prendre; mais je connais heureusement trop bien la solitude dont vous parlez pour plaindre ceux que j'y laisse.

— Alors pourquoi la quitter? demanda Bailleul plus vivement.

— Je croyais avoir expliqué mes motifs, objecta madame de Ramière.

— Ah! vous n'y croyez pas vous-même, interrompit Maxime, en se laissant emporter; non, vous ne pouvez avoir oublié vos propres anathèmes sur ces honteuses transactions qui accouplent les êtres comme des chiffres! Etait-ce donc là que devaient aboutir tant de scrupules de cœur, tant d'aspirations sublimes, tant de délicates théories sur l'amour? N'avez-vous si souvent chanté les merveilles du poème, que pour en déchirer ensuite les feuillets? Pourquoi vos actes font-ils mentir vos paroles! Cet homme, que vous avez fui autrefois comme un ennemi, qu'a-t-il fait pour racheter ses torts? quel sacrifice accompli? quelle grande action essayée? N'est-ce plus le lâche indifférent qui vous a laissé tomber sans tendre même la main pour vous retenir? et vous retournez à lui librement! vous accor-

dez le pardon et vous l'acceptez ! Ah ! descendez alors des hauteurs que votre âme affectait de rechercher, rabaissez vos regards des étoiles aux lâchetés humaines ; soyez enfin aussi sincère que le comte, et avouez que votre clémence est un marché !

L'œil de madame de Ramière, jusqu'alors baissé, se releva en lançant un éclair ; l'emportement de Maxime venait de la faire passer subitement du rôle de prévenue à ce rôle d'insultée, toujours si beau pour les faibles ; elle sentit que c'était une issue inespérée qui s'ouvrait pour la tirer d'embarras.

— M. Bailleul permettra que nous rompions là, dit-elle, avec une dignité si haute, que son interlocuteur s'arrêta court ; il est des accusations qu'on ne doit point entendre, parce qu'il serait humiliant de les repousser, et je tiens trop à ma reconnaissance pour l'exposer à des injures qui ne pourraient se pardonner.

En prononçant ces mots, elle s'avança vers la porte qui conduisait à la seconde pièce de son appartement. Ce mouvement de retraite fut comme un coup de foudre pour Maxime et changea subitement son indignation en épouvante. Tremblant à la pensée que Berthe fuyait mortellement offensée, il se jeta au-devant d'elle avec une exclamation de repentir et de

prière qui n'eût point suffi pour arrêter la jeune femme, mais qu'il rendit irrésistible en lui saisissant les deux mains.

— Ah ! ne prenez point garde à mes paroles, s'écria-t-il ; excusez-moi, pardonnez-moi ; ne voyez-vous point que je suis fou ? Mon Dieu ! mais que dire, que faire pour vous retenir ? faut-il changer ici notre manière de vivre ? Ordonnez, tout sera facile ! mais ne parlez point de nous quitter. Vous, absente, qui m'écouterait, qui me répondrait ? Voulez-vous donc, après m'avoir ouvert le Paradis, me rejeter dans l'enfer ! le comte n'a pas besoin de vous, tandis que moi j'ai fait de votre présence une condition de mon bonheur et de ma vie.

— Ne croyez point cela, dit madame de Ramière précipitamment ; votre amitié s'exagère les tristesses d'une séparation devenue nécessaire. Pour remplir ici le vide que fera mon départ, ne vous reste-t-il point l'activité d'une intelligence qui sait tout saisir ? Qu'est-ce qu'une image de moins dans ce merveilleux miroir qui peut refléter le monde ?

— Et si cette image absorbe tout le reste ? répliqua Bailleul éperdu, si l'éloignement ni le temps ne peu-

vent l'effacer, si vous m'êtes devenue aussi nécessaire que le jour! Si je vous aime, enfin!

— Que dites-vous!

— Eh bien! oui, oui! voilà ce que je n'osais avouer, ce que j'ai longtemps ignoré moi-même; mais enfin la crainte de vous perdre m'a éclairé, et, vous le voyez, j'ai fini par parler malgré moi! Ah! maintenant je sais que je vous aime depuis le premier moment où je vous ai vue. Et cependant je ne vous ai jamais rien demandé, je ne vous demande rien! non, rien que de vous sentir dans l'air que je respire afin que cet air puisse me faire vivre. Oh! ne me refusez pas, Berthe; ayez pitié de moi; restez, je vous en conjure, dites que vous resterez!

Il était tombé à deux genoux, les mains jointes et la tête rejetée en arrière dans tout l'égarement de la supplication. Madame de Ramière saisie voulut le calmer; mais il ne pouvait plus l'entendre et continuait à répéter à travers ses sanglots: — Dites que vous restez! Dites que vous restez! — Berthe voyant l'impossibilité de se faire écouter, lui prit la main pour le forcer à se relever; mais alors, hors de lui, il l'enveloppa de ses deux bras en mêlant ses prières d'étreintes et de baisers. La jeune femme poussa un cri, se dégagea avec

peine et s'élança dans la pièce voisine où il voulut la poursuivre; mais la porte refermée résista à tous ses efforts. Enfin, vaincu par la multiplicité des émotions il sentit ses forces l'abandonner, glissa sur le parquet et s'évanouit.

III.

L'orsque Bailleul revint à lui, il se trouva couché dans son alcôve et reconnut Marcelle debout aux pieds de son lit. Elle était très pâle et avait les yeux rougis par les larmes.

Il voulut se rappeler, mais tout était ténèbres dans sa mémoire. Une fièvre sourde faisait battre ses artères, mille images confuses flottaient devant ses yeux. Livré au roulis de sensations douloureuses il ne pouvait ni retrouver le fil de ses pensées ni l'abandonner. Ce fut seulement aux premières lueurs de l'aube que son agitation se calma et qu'il put s'endormir.

Lorsqu'il se réveilla, d'ardents rayons glissant à travers les persiennes refermées annonçaient que le

soleil était levé depuis long-temps et Marcelle rassurée s'était retirée.

Cette fois le souvenir revint à Maxime aussi prompt et aussi lumineux que le jour lui-même. Il quitta le lit, s'habilla à la hâte et descendit en chancelant.

Il allait traverser la cour lorsqu'il aperçut une calèche arrêtée devant la porte cochère. Un frisson le parcourut tout entier. Adrienne qui venait de l'apercevoir courut à lui pour l'embrasser.

— Quelle est cette voiture? lui demanda Bailleul d'une voix altérée.

— Ah! tu ne sais pas, dit l'enfant, on vient chercher notre bonne amie.

— Madame de Ramière?

— Regarde plutôt.

Un domestique venait de paraître au haut du perron portant la malle que Bailleul avait vu commencer la veille. Berthe se montra bientôt elle-même avec le comte et Marcelle.

— Vois-tu, ils vont partir! reprit Adrienne en les montrant de loin. Madame Berthe te demandait tout-à-l'heure, je vais lui dire que tu es là.

Et sans écouter la voix de son père qui voulait la

retenir l'enfant s'élança vers la maison avec un rire folâtre.

Maxime entrevit sur-le-champ ce qui allait se passer, et la perspective de ces adieux en présence de monsieur de Ramière et de Marcelle, lui causa un tel effroi qu'il se précipita dans le jardin comme un fou, ouvrit la porte qui donnait sur la campagne et se mit à fuir à travers les friches.

Il alla d'abord au hasard et devant lui, sans autre volonté que d'échapper à ceux qui le cherchaient, jusqu'à ce qu'il eût vu disparaître le toit de sa demeure. Alors haletant il se jeta dans un taillis où il se laissa tomber sur le gazon.

Il resta là les deux coudes sur ses genoux et le front caché dans ses mains, jusqu'à ce qu'un bruit de roues et de chevaux vint l'arracher à son abattement. La grande route passait à quelques pas de la lisière du fourré et une voiture venait d'y paraître. Maxime reconnut celle du comte. Madame de Ramière occupait seule le fond, jouant avec une fleur d'héliotrope qu'elle égrénait d'un doigt distrait.

Maxime se dressa au milieu des cépées et tendit les bras vers le chemin avec un cri étouffé. Berthe l'aperçut sans doute car elle tressaillit et se re-

tourna; mais, au même instant, les chevaux qui avaient atteint le sommet de la montée, partirent d'un brusque élan et la calèche, rapidement emportée, passa devant Bailleul qui n'eut que le temps de voir la main de la comtesse s'étendre et la branche d'héliotrope tomber !

Il franchit le fossé d'un bond, courut la relever et rentra dans le taillis.

Hélas ! de tant d'heureuses journées et de si riantes espérances il ne lui restait que cette fleur relevée dans la poussière du chemin ! C'était l'adieu de Berthe, le dernier souvenir qu'elle lui jetait par pitié et en partant !

L'amertume de ces pensées coula jusqu'au fond du cœur de Maxime. Les lèvres collées à la branche d'héliotrope il en aspirait le parfum comme un mortel poison ; il cachait son visage au milieu des herbes touffues, afin de dérober ses larmes ; il pressait ses mains sur ses lèvres pour y étouffer les sanglots ; il appuyait son cœur sur la terre nue en lui criant d'en apaiser les battements ! Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi sans qu'il s'en aperçut. Enfin l'excès même de la crise amena une pause ; les larmes se tarirent, et, vers le déclin du jour, il reprit le chemin de sa demeure.

Il y trouva Marcelle éplorée qui le faisait chercher partout depuis le matin. A sa vue elle poussa un grand cri de joie et vint se jeter dans ses bras ; mais elle ne lui fit ni questions, ni reproches ; elle écarta seulement les enfants, l'aida à remonter dans son appartement, et, après avoir préparé tout ce dont il pouvait avoir besoin, elle se retira.

Il en fut de même le lendemain et les jours suivants. Veillant autour de Bailleul en fée muette et invisible, elle lui laissa la seule joie permise au malheureux, celle de souffrir en silence !

Libre dans sa douleur, Maxime put donc s'y établir et en savourer toutes les amertumes ; car il est des tortures auxquelles le cœur se plaît, des blessures qu'on aime à faire saigner. Acharné alors à notre propre martyre nous tressons, avec une sorte de furie, notre couronne d'épines et nous cultivons notre malheur comme d'autres le feraient de leurs joies. Bailleul avait le champ libre pour tous ces raffinements du désespoir. Le départ de madame de Ramière avait enlevé, pour ainsi dire, tout motif à son existence ; il ne savait plus que faire de son temps, ni de ses pensées. Le seul interlocuteur qui put l'entendre avait

disparu, la vie n'était désormais pour lui qu'un monologue monotone et désolé.

Sa douleur, insensiblement, se transforma en une incurable langueur. Cette âme qui s'était arrêtée dans sa morne affliction comme un vaisseau dans les calmes plats du tropique, s'y laissa consumer lentement et sans résistance. Ce n'était pas un mal violent mais une croissante impuissance, une sorte d'inaptitude à vouloir et à vivre. Marcelle toujours aussi active dans son calme multipliait en vain ses soins, la vie semblait décroître en lui comme l'eau fuyante dans un vase dont on n'aperçoit point la fêlure.

Un soir que la sérénité du ciel invitait à la promenade, la jeune femme vint l'engager à descendre sous les tilleuls de la terrasse. Il accepta et voulut se lever mais, au premier pas, ses genoux fléchirent. Marcelle tendit les bras pour le soutenir et reçut sa tête sur son épaule.

— Ah! c'est trop longtemps souffrir, s'écria-t-elle, avec une explosion de larmes; il faut que vous partiez, Maxime !

— Partir! bégaya le malade étonné et pourquoi ?

— Pour aller *la* voir.

Bailleul devint pâle.

— Oh ! ne craignez rien, ajouta-t-elle, en s'agenouillant près de son fauteuil; voilà longtemps que je sais tout. Le soir où vous avez voulu la retenir et où vous vous êtes trahi, moi-même je venais lui parler et, arrêtée derrière cette porte, j'ai tout entendu...

Maxime étendit les mains avec un gémissement.

— Ne le regrettez pas, continua-t-elle; la vérité vaut toujours mieux que le mensonge... même quand elle vous brise le cœur. Du moins, on voit clair dans son devoir! Quand j'ai su que le bonheur ne pouvait plus vous venir de moi, j'ai bien pleuré, mais je n'ai songé qu'à votre guérison. J'espérais encore un peu du temps, de l'absence, de mes soins, maintenant je vois que rien n'y fait et qu'elle seule peut vous sauver.

— Pardon, Marcelle, pardon! murmura Bailleul étouffé de sanglots.

Elle lui prit les deux mains qu'elle baisa.

— Vous pardonner! dit elle, croyez-vous donc qu'il y ait dans mon cœur des reproches ou de la colère? est-ce votre faute si vous n'avez point trouvé en moi tout ce que vous trouviez en elle et si la comparaison vous a fait comprendre combien j'étais peu de chose. Hélas ! la bonne volonté et le dévouement ne suffisent pas pour être aimée, il faut avoir les charmes de ses

mérites, et, moi, je n'en avais que les disgraces ! Ah ! ce serait à moi, Maxime, de vous demander pardon.

Bailleul découvrit son visage et un éclair brilla dans ses yeux noyés de pleurs.

— Ange ! murmura-t-il, en regardant Marcelle.

— C'est à *elle* qu'il faut donner ce nom, répliqua la jeune femme, puisqu'elle a le pouvoir de vous rendre le goût de la vie. Ah ! c'est vers elle qu'il faut aller.

— Et crois-tu donc qu'elle me reçoive, dit Maxime avec un peu d'égarement ; ne l'as-tu pas vu nous quitter pour suivre l'homme qu'elle méprisait ? que lui importe que je vive ou que je meure ? Ah ! je la connais maintenant cette femme dont les mouvements de cœur ne sont que des subtilités d'intelligence ; je la connais et cependant je reste à sa merci ! son souvenir fatal me possède, m'enveloppe, c'est la tunique empoisonnée d'Hercule ! Ah ! ne me parlez pas de la revoir ! je veux rester ici ; oui, Marcelle, ici, près de vous. Maintenant qu'il n'y a plus de secret entre nos cœurs, vous me consolerez, vous m'encouragerez, et si je ne me reprends pas assez vite à l'espérance, eh bien, vous serez indulgente, vous penserez qu'il en est de la joie pour les cœurs malades comme du soleil pour les jours d'hiver ; qu'il faut lui laisser le temps de se lever.

Il avait attiré à lui la jeune femme qui appuya sa joue sur sa tête penchée. Tous deux restèrent longtemps ainsi, mêlant leurs larmes et parlant d'espérance, de guérison. Hélas! ni l'un ni l'autre ne soupçonnait la profondeur du mal. Dans la jeunesse l'amour est une tempête toujours grondant à l'horizon; il bouleverse et passe vite; dans l'âge mur il est plus rare, moins bruyant, mais s'il entre une fois au cœur, le cœur le retient à jamais; c'est le chêne refermé sur le bras de Milon!

Quoique fit Bailleul, l'image de madame de Ramière continuait à l'obséder; elle flottait devant lui comme l'ombre de son éternelle pensée, il ne vivait que par elle et pour elle! Marcelle le comprit bien vite et loin de repousser ce qui rappelait son heureuse rivale elle en entoura Maxime. Elle fit plus, invincible dans son dévouement elle voulut aider aux illusions du malade. Un jour celui-ci, en l'apercevant dans la demi-obscurité du soir, l'avait prise pour Berthe; à partir de ce moment elle eut soin de se vêtir comme madame de Ramière, de prendre ses habitudes, de chanter à demi-voix ses airs favoris. Bailleul enseveli dans sa fiévreuse somnolence se laissait alors tromper à moitié; la tête renversée et les yeux demi-clos, il écoutait, il regardait, comme dans un nuage, et, arrivé à croire

que Berthe était là, il sentait son cœur se détendre dans un court épanouissement.

Cependant les progrès de la maladie étaient visibles et rapides; le médecin rappelé les reconnut, mais essaya vainement de les combattre. Désormais les jours de Bailleul étaient évidemment comptés, lui-même le sentit, et cette découverte amena dans tout son être une révolution inattendue. Certain de n'avoir que peu de temps à porter son fardeau, le mourant voulut rendre doux, à ceux qui l'entouraient, la soirée de sa vie. Pareil au voyageur fatigué qui reprend courage en apercevant le terme de sa course, il retrouva la force d'aimer et de sourire. Les enfants, depuis longtemps tenus à l'écart, furent rappelés; il voulut juger de leurs progrès, écouter leurs causeries, former pour eux, comme autrefois, des projets d'avenir. Marcelle se prêtait à tout avec docilité. Eclairée sur le malheur qui l'attendait, elle cachait l'agonie de son cœur sous une sérénité sublime et pleurait en dedans toutes ses larmes. Son courage alla jusqu'au bout. Quand les dernières forces de Maxime l'abandonnèrent et qu'il dut garder le lit, elle vint s'asseoir à son chevet et continua à lui annoncer le retour de la santé pour le retour du printemps. Bailleul feignait de croire et souriait!

Enfin il atteignit ce terme suprême où toutes les tendresses et toutes les crédulités doivent déposer leurs illusions. L'agonie commença ! Alors, dans son demi-délire, il ne sembla plus s'occuper que d'Adrienne et d'Elie; il adressait à Marcelle des prières et des conseils.

— Ne leur faites point une existence à part du monde, murmurait-il ; les plantes qui ont vieilli abritées, succombent au premier orage.... Dites-leur de ne pas se croire sages, de peur de gagner le mal qu'ils voudraient guérir. Ah ! je le sais maintenant, il n'y a que Dieu qui peut être le ***Médecin des Ames !***

Il parla ainsi en phrases entrecoupées et toujours plus courtes, jusqu'à ce que sa voix s'éteignit. Alors il chercha sur sa poitrine une petite fleur d'héliotrope desséchée, la présenta à Marcelle, replia la tête et mourut.

Aujourd'hui les rosiers du Bengale fleurissent toujours sur la tonnelle de clématites, mais personne ne vient plus s'asseoir à leur ombre; deux enfants vêtus de noir traversent encore parfois le parterre, mais ils ne plantent plus d'hyacinte ni de jonquilles dans le sable des allées; Gatienne travaille comme autrefois, mais elle a perdu le rire et il n'y a plus que les oiseaux qui chantent dans la maisonnette isolée du faubourg.

SAVENIÈRES.

I.

A M. CHARLES ARVON.

J'ai reçu la lettre dans laquelle vous m'annonciez votre projet de mariage, Charles. Vous me parlez longuement des avantages de cette union arrangée par votre oncle, et, quoique vous connaissiez à peine la femme qu'on vous destine, vous paraissez décidé à l'accepter. J'ai balancé longtemps à vous répondre. Du haut de mes Vosges, où je vis seul, regardant la lune à travers les clairières de sapins, et écoutant le bruissement des ruisseaux sous les genevriers, je m'efforce d'oublier le monde et les hommes. Que m'importent, en effet, maintenant, les orages de la mer et les dangers des matelots, à moi, vieux Crusoé résolu à mourir dans mon île déserte ?

Mais vous, Charles, je vous ai eu trois mois pour compagnon de ma solitude; vous avez été mon *Vendredi*, et je n'ai pu l'oublier. Pour vous, enfant, je me suis repris quelques instants à la société. Quand vous êtes arrivé un jour sur mes montagnes, à l'heure du soleil couchant, le regard en feu et le front échevelé, involontairement j'ai baissé les yeux vers les vallées inférieures d'où m'arrivait ce jeune aigle. Que de grandes choses vous m'apprîtes alors ! . . . .

. . . .

. . . .

Mais depuis toutes vos nobles espérances se sont éteintes, et, tombé du ciel, vous avez dédaigneusement accepté les petitesses de la terre; croyances, morale du cœur, poésie, vous avez tout foulé aux pieds, et, semblable à Apollon chassé de l'Olympe, vous avez détaché de votre front l'auréole, pour être reçu parmi les gardiens des troupeaux.

Vous faites ce que tous ont fait, Charles ; mais prenez garde de ne l'avoir pas fait aussi complètement. Vous comprenez la vie maintenant, dites-vous ; vous savez que les bonheurs vulgaires sont les seuls qui existent. Prenez garde, ô berger du roi Admète, de retrouver par instant sur vos lèvres le goût de l'am-

broisie; prenez garde que les lyres sacrées ne résonnent encore dans vos rêves; ô pasteur! n'allez point vous rappeler que vous avez été dieu!

Ce que vous êtes aujourd'hui, Charles, je l'ai été comme vous; ce que vous faites, je l'ai fait : le récit que je joins ici vous apprendra quelles en furent les suites pour moi. J'ai passé plus d'un jour sans travail sous mes sapins, plus d'une nuit sans sommeil dans mon ermitage, avant de me décider à vous écrire ce récit; vous saurez combien je vous aime en le lisant, car vous comprendrez combien il a dû me coûter.

Pardonnez-lui des lacunes et des longueurs. Dans la confession la plus sincère, il est des choses que la langue ni la plume ne peuvent dire, d'autres qu'elles voudraient redire toujours. J'ai tâché pourtant de raconter chaque fait par ordre et comme je le connus à l'époque où il se passa, non comme je le compris plus tard. Il m'a fallu de grands efforts pour reprendre ainsi cette histoire à sa naissance, et pour en suivre le cours en tâchant d'oublier le dénouement.

Et pourtant, pourquoi le cacher? en même temps que ces souvenirs m'ébranlaient douloureusement, j'éprouvais une sorte de charme cuisant à les rappeler. J'étais comme ces vieux soldats dont les bles-

sures se rouvrent en entendant le bruit du canon, et qui cependant en tressaillent de joie.

Et si ces pages, écrites pour vous, arrivent trop tard ; si vous êtes déjà le mari de votre fiancée inconnue, alors, adieu ! ô mon Charles que j'avais connu et qui serez mort ! La dernière étoile se sera éteinte dans mon ciel terrestre, et je n'aurai plus qu'à fermer les yeux.

HENRI DE PUINEUF.

II.

. . . .

Il était déjà tard lorsque je quittai la grande route pour prendre le petit chemin qui devait me conduire à Savenières. Le mois d'octobre était sur son déclin : on était arrivé à cette saison grise, maladive où les feuilles achèvent de tomber et où le ciel s'enveloppe de brouillards glacés. Je commençais à reconnaître les lieux que je traversais et à remarquer les tristes changements que cinq années y avaient apportés. Les grands arbres qui bordaient la route avaient été abattus ; leurs souches déracinées étaient encore éparses çà et là. Je cherchai la maisonnette blanche que l'on apercevait naguère sur la gauche, et qui me servait à

reconnaître le chemin ; elle était brûlée. On avait arraché les vignes, et le moulin à vent dont on voyait autrefois l'aile blanche tourner derrière les arbres, maintenant abandonné, tombait en ruines.

Cette dévastation de tout ce que javais connu, jointe à l'influence d'un froid humide, me rendit triste malgré moi. Mes nerfs se détendirent : je laissai aller la bride sur le cou de mon cheval, qui, n'étant plus sollicité par l'éperon, ralentit le pas, et je commençai à ne plus désirer aussi vivement d'arriver.

Savais-je en effet ce qui m'attendait à Savenières ? Ma position était assez étrange pour justifier des craintes. Marié depuis cinq ans à une jeune fille que j'avais vue pour la première fois quelques jours avant notre union, et que j'avais quittée le surlendemain, je revenais vers elle moins comme un mari que comme un étranger. J'étais aussi incertain de la réception qui me serait faite que de la manière dont je devais me présenter. Les trois jours que j'avais passés près d'Ernestine, entièrement consacrés à des fêtes, n'avaient pu me rien apprendre sur son caractère, et les courtes lettres qu'elle m'avait écrites au régiment, m'avaient tout au plus fait soupçonner qu'elle était spirituelle. Mais quelle impression mon retour allait-il lui faire ? Le

désirait-elle ? devais-je lui plaire ? Toutes ces questions que l'on s'adresse d'habitude avant la première entrevue avec la jeune fille dont on veut demander la main, moi je me les adressais au sujet d'une femme qui portait mon nom depuis cinq ans, et qui m'avait déjà donné un fils !

J'étais tourmenté pour la gaucherie d'une situation qui n'avait pas même le charme du romanesque. Peu à peu les dispositions mélancoliques dans lesquelles m'avaient jeté la saison et l'aspect du pays, rendirent mes réflexions plus sombres. Je m'effrayai à la pensée de ces liens que j'allais retrouver et dont je n'avais pas encore expérimenté le poids. Je n'arrivais ni comme un fiancé que l'on brûle de connaître, ni comme un mari que l'on connaît. Je n'étais ni une nouveauté, ni une habitude, et pendant mon absence on avait pu se lasser de moi. La question n'était point de savoir si Ernestine m'aimait, mais si elle pourrait m'aimer. J'ignorais même quelle impression ma courte apparition lui avait laissé. Y avait-il d'ailleurs entre nous quelque sympathie ? était-elle susceptible d'attachement, et, dans ce cas, étais-je celui que son cœur désirait ? qui sait même si elle n'en aimait point un autre ?

A ce doute j'arrêtai court mon cheval. — N'en

aimait-elle point un autre ? — Qui pouvait me l'assurer en effet ? Elle m'avait épousé sans me connaître, et je savais que le mariage, privé de la sauvegarde de l'amour, n'était qu'un péril de plus pour une femme. A défaut de principes, le manque d'occasion et l'ignorance défendent la jeune fille ; mais les libertés que l'on accorde à l'épouse ne favorisent-elles pas toutes les faiblesses et toutes les surprises ?

Une fois engagé dans ces incertitudes douloureuses je m'y attachai avec persistance ; je déroulai dans ma pensée les affligeantes conséquences d'un mariage improvisé suivi d'une si longue absence. Mon imagination tint à honneur de m'inventer des craintes, et le doute que j'avais d'abord soulevé comme une possibilité invraisemblable devint une probabilité. Il s'opéra dans tout mon être une surexcitation douloureuse que je regardai comme un pressentiment. Bientôt, la nuit et le froid aidant, ce qui n'était qu'une probabilité devint une certitude ; toutes les scènes de ce roman que je venais d'entrevoir se développèrent à mes yeux ; j'étais comme l'auteur qui a trouvé son idée et qui travaille à en tirer le plan de son œuvre.

Je ne sais jusqu'où j'aurais poussé mes suppositions si un bruit de pas ne m'eût arraché à ma rêverie,

Deux paysans qui portaient des lanternes s'avancèrent vers moi, et m'ayant demandé mon nom, m'apprirent que Mme de Puineuf les avait envoyés à ma rencontre, afin que j'évitasse les fondrières d'une traverse en réparation. L'un d'eux me jeta sur les épaules un manteau qu'Ernestine lui avait donné pour moi. J'appris de plus en cheminant que Mme de Puineuf, inquiète de ne point me voir arriver, venait d'envoyer un domestique à Angers pour s'informer des causes de mon retard.

Ces précautions, toutes pleines d'une attention soigneuse et presque tendre, s'accordaient si peu avec mes terreurs qu'elles les dissipèrent à l'instant. J'eus honte de m'être laissé entraîner à des suppositions offensantes, et au bout d'un quart d'heure de marche, j'étais aussi sûr de trouver Ernestine prête à m'aimer ou m'aimant déjà que je l'étais, peu auparavant, du contraire. — Ne riez pas de cette mobilité, Charles; c'est la plus belle faculté de l'homme, car c'est le signe de sa vie intérieure. Quand les influences du dehors n'agissent plus sur nous et ne font plus monter ou descendre notre âme, nous sommes devenus des baromètres immobiles qui ne marquent rien.

Lorsque nous aperçûmes la grille du château, mes

guides me précédèrent pour la faire ouvrir. Dans ce moment, j'entendis le sourd galop d'un cheval sur la terre humide, et un cavalier, tournant brusquement un des sentiers du bois, passa à quelques pas de moi. A mon aspect il s'arrêta court et se détourna ; mais je ne fis qu'entrevoir son visage, qui me parut fort pâle, car il repartit aussitôt et se perdit dans le bois. Mes guides n'avaient rien vu et ne purent rien me dire de ce cavalier mystérieux.

Cependant la grille avait été ouverte et nous entrâmes. Au bas du perron, j'aperçus deux jeunes femmes avec un domestique portant un flambeau. Soit que je fusse troublé, soit que la demi-obscurité me trompât, je ne reconnus pas au premier abord Mme de Puineuf. Elles s'aperçurent sans doute de mon hésitation, car je vis l'une sourire ; je m'avançai vivement vers l'autre en rougissant : c'était Ernestine. Je lui tendis les deux mains et je la baisai au front. Elle tremblait beaucoup.

— Vous avez bien tardé, me dit-elle d'une voix basse.

J'expliquai brièvement la cause de mon retard. Comme j'achevais, nous entrions au salon où tout avait

été préparé pour me recevoir. Un petit garçon de quatre ans se tenait debout devant le foyer.

— Arthur ! criai-je.

L'enfant se détourna vers nous, il échangea un regard avec sa mère et vint à moi le front baissé ; je l'enlevai dans mes bras et le serrai sur ma poitrine. Trop préoccupé de la réception qui me serait faite par madame de Puineuf, j'avais peu songé à mon fils pendant la route ; mais, en me trouvant tout à coup devant cet enfant déjà si grand qui m'entourait de ses bras et m'appelait son père, je fus saisi à l'improviste d'une émotion inconnue ; il se passa en moi quelque chose de douloureux, d'enivrant, et deux larmes jaillirent de mes yeux.

Tenant Arthur sur un seul bras, je me détournai vers Ernestine, qui, muette, nous regardait, et je lui tendis l'autre main ; elle la prit avec une vivacité convulsive et la porta à ses lèvres. Ce geste, à la fois humble et tendre, me toucha profondément. Je l'attirai contre moi ; elle cacha son visage sur mon sein, et je m'aperçus qu'elle sanglotait.

Dans ce moment, la jeune femme que j'avais rencontrée sur le perron entra ; elle vint à nous, prit la main d'Ernestine et l'appela d'un ton plaintivement

caressant. Celle-ci releva la tête en essuyant ses larmes et me dit :

— C'est Hortense de Moëlan.

Nous nous saluâmes : je savais qu'Hortense de Moëlan était la parente et l'amie la plus chère de madame de Puineuf ; je me rappelai l'avoir entrevue à l'époque de notre mariage.

Nous nous mîmes à table presque aussitôt, et Ernestine se plaça vis-à-vis de moi. Jusqu'alors la première émotion m'avait empêché de l'examiner avec attention. Le changement, qui s'était opéré en elle depuis cinq ans était singulièrement remarquable. Jamais elle n'avait été si belle ; mais sa beauté avait tellement dépouillé tout caractère terrestre, qu'elle me causa une sorte d'épouvante ; on eût dit un des anges de Flaxman. La frêle élégance de ses formes s'était changée en je ne sais quelle délicatesse qui n'était pas de la maigreur, mais une sorte de fluidité ineffable ; ses yeux, sans cesser d'être brillants, s'étaient voilés d'une flottante langueur, et son teint, rosé naguère, avait revêtu une de ces pâleurs transparentes et presque lumineuses qui semblent le reflet d'une flamme intérieure. Rien n'annonçait la destruction dans cet ensemble merveilleux, et cependant on se sentait pris,

en regardant, d'une espèce de pitié craintive ; ce n'était point la mort, ce n'était point la vie : la sève manquait à cette beauté.

Je fus arraché à l'admiration mélancolique avec laquelle je la contemplais par l'arrivée de mon fils, qui venait, demi-nu et porté par sa nourrice, nous donner le baiser du soir. Cet épisode de la vie domestique, vulgaire pour tout autre, était pour moi une nouveauté touchante. J'entrais en possession d'une famille au sortir de la garnison, et sans y avoir été préparé par les habitudes du ménage. Je pris Arthur dans mes bras et je l'embrassai avec amour ; mais, lui, tendait ses petites mains vers sa mère : je le portai à Ernestine, et il s'élança à son cou en riant. A voir cet enfant vivace suspendu aux lèvres de cette femme si frêle si pâlissante, on eût dit une abeille enfoncée au calice d'une fleur et en pompant tout le suc dans ses baisers.

Une fois Arthur emporté, nous nous rapprochâmes du foyer; la conversation s'engagea. Madame de Moëlan me parut spirituelle et causeuse, mais je m'efforçai vainement de faire parler Ernestine ; elle resta muette, inattentive. Son silence distrait me causait une gêne inexprimable. Il était aisé de voir qu'il ne venait ni de l'agitation ni du recueillement ; ce n'était point pour

me regarder qu'elle se taisait, ses yeux étaient baissés comme ses lèvres muettes ! Lui importait-il donc si peu de me connaître ? Je cherchai à surmonter les tristes impressions qui me revenaient, et je m'efforçai d'être gai. Madame de Moëlan me fit beaucoup de questions. Je racontai mon voyage, mes sensations en approchant de Savenières, mes craintes de n'y avoir laissé aucun souvenir et d'y être reçu en étranger. Ce récit laissa Ernestine à sa distraction souriante, mais il parut amuser madame de Moëlan.

— Au fait, me dit-elle, quand j'eus achevé, Ernestine pouvait ne pas vous reconnaître ; il eût été piquant pour un mari d'être obligé de constater son identité.

— J'aurais présenté mon passeport, répondis-je en riant.

— Et qui eût prouvé qu'il vous appartînt réellement ? Savez-vous, monsieur, qu'il eût suffi de vous tuer en route et de prendre vos papiers pour se présenter à votre place ?

— En vérité, je suis désolé de n'y avoir pas songé pendant le voyage, madame ; cela m'eût distrait.

— D'autant que la route de Savenières n'est pas très sûre ; n'avez-vous rencontré personne ?

— Vous me rappelez ; un cavalier mystérieux a traversé l'avenue devant moi et s'est perdu dans le bois.

— Un cavalier dans l'intérieur du parc ! s'écria Ernestine.

— Un cavalier enveloppé d'un manteau garni de rouge et monté sur un cheval blanc : c'est tout ce que j'ai pu remarquer.

Les deux femmes gardèrent le silence ; mais peu après, madame de Moëlan se leva, et dit :

— Vous paraissez souffrir, Ernestine.

Je me détournai vivement. En effet, ma femme était fort pâle.

— Vous avez besoin de repos, reprit Hortense, toutes ces émotions vous ont troublée.

Je me joignis aux prières de madame de Moëlan, et Ernestine consentit à se coucher. Peu après un domestique me conduisit dans la chambre qui m'était destinée.

Toute cette soirée avait été si étrange, que je me trouvai heureux d'être seul pour me reconnaitre et me consulter. J'avais déjà éprouvé depuis mon arrivée tant d'émotions différentes, que j'ignorais moi-même si j'étais triste ou gai, content ou désappointé. La vue de mon fils et les soins d'Ernestine m'avaient d'abord

vivement touché; mais j'avais ensuite été frappé de la contrainte que ma présence avait paru causer; je crus sentir vaguement que l'on me faisait une place dans cette famille, mais qu'elle ne m'y avait point été gardée. Rien n'avait manqué à la réception qui m'avait été faite, si ce n'est plus d'entraînement. Entouré de moins de prévenances, elle eût peut-être satisfait davantage mon cœur.

J'ai déjà dit combien mes impressions étaient rapides et mobiles; une fois excité en moi, le doute grandit promptement. Je me mis à fouiller ma joie elle-même et à y chercher des veines douloureuses. Les attentions de madame de Puineuf commencèrent à m'effrayer. Ne m'avait-on pas traité comme un hôte auquel on voulait faire bon accueil? Une femme tendre eût été plus occupée de mon arrivée, moins de ma réception; tous ces soins prouvaient la liberté d'une âme sans trouble qui n'attendait point de moi son bonheur ou son infortune. Puis ne m'avaient-ils pas été rendus avec plus de prévenance que de tendresse? N'avais-je pas trouvé une femme vertueuse là où je n'aurais désiré qu'une femme aimante?

Ah! qu'allaient devenir toutes mes chimères d'intimité heureuse? Fallait-il donc me résigner à une union vide

d'affection ? Je n'ignorais pas ce que pèsent les chaînes sculptées en guirlandes qui paraissent des fleurs pour ceux qui regardent, mais que l'on sait de marbre lorsqu'il faut les porter ! Cependant que faire pour les éviter ? étais-je donc condamné à une de ces existences où il n'y a qu'une fissure, trop petite pour qu'on la voie, assez grande pourtant pour que tout le bonheur s'écoule ?

Il m'eût été difficile de dire sur quels faits j'appuyais toutes ces craintes, et cependant je les sentais raisonnables ; j'éprouvais une sorte de mauvaise humeur de l'âme qui m'avertissait que mon repos courait des dangers. J'avais d'ailleurs espéré une autre fin à cette soirée pendant laquelle je n'avais pu parler intimement à Ernestine. L'indisposition subite qui nous avait séparés m'attristait et m'irritait tout à la fois. Madame de Puineuf avait beau en être innocente devant mon esprit elle ne l'était pas devant ma passion ; car ce qui nous fait souffrir est toujours un crime envers notre bonheur.

Cependant je ne pouvais ni ne voulais me coucher sans la voir, sans m'informer d'elle ; je ne savais où la trouver, et je ne pouvais me faire à la ridicule idée de demander le chemin de sa chambre à un laquais.

Il est des natures hardies ou peu délicates qui ne connaissent point ces puériles embarras ; mais la vie des camps n'avait pu me guérir de mes minutieuses timidités, et de tout temps j'avais trouvé plus difficile d'entrer dans un salon que de monter à la tranchée. Enfin, après avoir fait vingt fois le tour de la chambre, je me décidai à sonner ; un domestique parut :

— Faites demander à madame de Puineuf si elle peut me recevoir, lui dis-je.

Je n'avais rien trouvé de mieux que cet expédient de prince. Le domestique revint peu après en me disant que madame m'attendait. Je me fis conduire chez Ernestine, que je trouvai couchée ; madame de Moëlan était assise à son chevet, et un lit de sangle avait été dressé près de l'alcove. Je compris tout de suite que l'amie s'était établie garde-malade. Je fus blessé de la pensée que ce droit m'eût été enlevé sans que l'on eût même paru se souvenir qu'il m'appartînt. Ernestine me tendit la main et me remercia de ma visite.

— Ne l'attendiez-vous donc pas ? lui demandai-je.

— Je craignais que vous ne fussiez fatigué.

La conversation devint indifférente ; Ernestine paraissait absorbée et fermait les yeux. Ma position était intolérable. Quoiqu'aucun mot, quoiqu'aucun

geste ne me le dît, je comprenais que j'étais là comme un étranger. On recevait ma visite le mieux possible; mais c'était une visite. Je me levai; Ernestine me tendit de nouveau la main en me disant bonsoir, et je rentrai chez moi, plus triste encore que je n'en étais sorti. Comme je me trompais de porte :

— Monsieur ne reconnaît-il point sa chambre ? me dit le domestique ; c'est celle qu'il a occupée lors de son mariage.

Je ne m'en étais point aperçu. Et pourquoi, en effet, l'aurais-je remarqué ? Chambre nuptiale sans avenir et sans passé, il lui manquait ce qui fait aimer les lieux et ce qui les rappelle : des souvenirs du cœur ! J'en fis le tour, et je l'examinai d'un œil froid. Elle était élégante ; tout y avait été préparé pour moi ; rien n'y manquait... que la femme et le berceau d'enfant qui l'eussent rendue si belle !... Hélas ! je commençais à craindre que cette chambre ne fût le symbole de ma vie !

L'indisposition d'Ernestine n'eut point de suites. Madame de Moëlan partit, et enfin nous nous trouvâmes seuls.

J'avais attendu ce moment avec impatience, espé-

rant que la gêne qui s'était maintenue entre nous disparaîtrait dans une intimité plus complète ; mais je m'étais trompé. Madame de Puineuf demeura, à peu de chose près, ce qu'elle avait été dès les premiers instants ; il s'établit entre nous des rapports bienveillants, mais point d'habitudes. J'eus beau vouloir me poser à Savenières dans une attitude aisée, je conservai la position d'un hôte passager. On s'adressait à moi, mais comme à un maître qui ignore ses affaires ; et, en effet, malgré mon désir ardent de perdre mon air de nouveau-venu, j'étais presque toujours forcé de tout renvoyer à Ernestine. Plusieurs fois je voulus me mettre au courant ; madame de Puineuf répondait à toutes mes questions, mais sans jamais aller au-delà de ce que je demandais. De telles enquêtes pouvaient bien me rendre l'administrateur de la communauté, jamais le chef de la famille !

Et comment l'aurais-je été ? rien n'aboutissait à moi, rien ne venait de moi, je ne tenais en main aucun des fils imperceptibles et déliés qui forment la diplomatie du ménage. Je ne connaissais ni les qualités ni les défauts de ceux qui m'entouraient ; je ne savais point leur histoire, et ils ne savaient pas la mienne. Souvenirs, espérances, promesses, rien ne nous était com-

mun ; ma maison entière était une hôtellerie où j'étais arrivé la veille.

Ernestine seule eût pu me tirer de cette situation pénible en m'initiant à tous les secrets de l'intérieur qui m'était nouveau ; mais il eût fallu pour cela que nos deux existences se mêlassent davantage, car tous ces minutieux détails ne pouvaient être donnés que dans les causeries confidentielles du foyer. Il est de ces heures où, seuls près du feu qui s'éteint, le père et la mère de famille échangent leurs plus fugitives pensées, où toutes les portes de l'âme s'ouvrent et où les coins les plus cachés du cœur s'illuminent ; mais d'Ernestine à moi il n'y avait jamais eu, il ne devait jamais y avoir de ces révélations familières. Entre nous tout était grave, logique, sans élan. L'habitude, ce doux laisser-aller de la vie, n'avait pu trouver place dans notre intérieur ; nous étions toujours comme des amis du grand monde, qui, au moment de se tendre la main, se ravisent par politesse et s'arrêtent pour mettre leur gants.

Je fis d'abord des efforts afin de briser la barrière de glace élevée entre nous, mais inutilement. Peut-être avais-je été trop longtemps un simple nom dans la vie de madame de Puincuf, pour y devenir jamais

autre chose. Je n'avais point su me l'attacher quand je l'aurais pu ; car, dans les unions les plus mal assorties, il est un instant (un seul souvent) pour se faire aimer ; c'est ce premier moment de surprise et d'enivrement où le mari le plus vulgaire peut séduire l'Ève la plus rebelle avec les fruits de l'arbre de la science.

Du reste, la gêne dominait encore plus que la froideur dans les rapports qui s'étaient formés entre madame de Puineuf et moi. Il y avait même des instants où elle semblait se reprocher sa réserve ; alors javais à subir des crises d'une tendresse convulsive qui m'embarrassaient autant que son indifférence habituelle. La vie pratique a besoin par-dessus tout de suite et d'harmonie ; les soubresauts la troublent, de quelque nature qu'ils soient. Le bonheur lui-même, pour être senti, demande certaines préparations ; trop subit, il produit l'effet d'un coup de foudre et torpéfie le cœur. D'ailleurs ces intermittences d'affection suivaient d'ordinaire quelque discussion pénible et trouvaient mon âme encore trop vibrante d'affliction pour les accueillir. L'à-propos du repentir est peut-être la marque la plus sûre de l'amour, car lui seul donne le tact pour ces retours ; la maladresse du cœur prouve toujours son indifférence.

De part et d'autre, nous faisions pourtant des efforts dans le but de nous rapprocher ; mais je ne sais quelle fatalité les rendait inutiles. J'aurais donné la moitié de ma vie pour connaître les moyens de plaire à Ernestine, de la réintéresser à l'existence, et rien ne me réussisait. Je tournais vainement autour de ce cœur, tâchant de découvrir quelque point d'attache pour le lier au mien ; ce cœur était fermé et ne laissait aucune prise. Manquant de centre commun, nous ne pouvions nous rencontrer sur aucune route. Le jour où j'étais gai, Ernestine était triste, et si je devenais triste à mon tour, elle tâchait de s'égayer pour me distraire. Nos âmes semblaient courir l'une après l'autre, mais sans espoir de se réunir, car elles n'avaient pas de rendez-vous convenu.

Mon caractère s'aigrissait de plus en plus dans cette situation contraire à ma nature et à tous mes penchants. Vous aurez peine à me croire, Charles, mais jamais les douleurs que je connus plus tard, ne me firent éprouver une torture aussi envenimée. Ces douleurs du moins avaient un corps, je les voyais, je pouvais les maudire, tandis qu'ici ma blessure était quelque chose d'insaisissable ; c'était la maladie du malheur. Par instant je devenais furieux de ce mal

auquel je ne pouvais donner un nom : en me sentant tué comme le lion par un moucheron qui bourdonnait autour de moi et que je ne pouvais même apercevoir, je m'indignais de mourir ainsi sous un aiguillon invisible; j'appelais le fantôme, je devenais fou, j'allais demander à Ernestine, avec colère, pourquoi nous n'étions pas heureux? Elle pleurait sans me répondre, ses pleurs redoublaient mon irritation, et je la maudissais.

Quoique ces scènes affligeantes fussent suivies de repentirs cuisants et que j'obtinsse toujours mon pardon, elles laissaient dans l'esprit de madame de Puineuf une sorte d'effroi, et dans tout son être une susceptibilité nerveuse que le moindre mouvement éveillait. Bientôt il suffit d'un geste, d'une parole, pour la faire tressaillir; elle trembla au son de ma voix, et mon regard arrêté sur elle fit venir des larmes dans ses yeux. Cette affreuse punition de mes emportements fut pour moi un supplice dont rien ne peut donner idée. J'eus tout sacrifié au monde pour être aimé d'Ernestine, pour la rendre heureuse, et je la voyais prendre vis-à-vis de moi la pose d'une victime devant son tyran! Ma tête se perdait à cette pensée, je m'indignais d'être ainsi méconnu; j'accablais Ernestine de

reproches amers; puis, oubliant ma colère, je l'adjurais à mains jointes, avec des cris et des larmes. Mais ces transports, loin de lui inspirer plus de confiance, l'effrayaient davantage.

Les tristes suites de pareils éclats m'engagèrent à me maîtriser, et cette retenue que je m'imposai devint un nouvel élément de gêne. Silencieusement occupés à nous étudier l'un l'autre, nous prîmes insensiblement, et à notre insu, l'attitude de deux ennemis qui s'observent. Les troubles les plus dangereux d'un ménage sont ceux qui ne se montrent pas et qu'on laisse fermenter sourdement au fond des cœurs et des choses. Chaque jour le vide qui avait existé entre Ernestine et moi devenait plus grand. Maintenant nous n'étions plus seulement des étrangers l'un pour l'autre ; nous avions le cœur gros de toutes les querelles évitées, de tous les reproches retenus, de toutes les douleurs cachées. Le calme de nos cœurs ressemblait à celui de l'antre d'Eole : il n'était formé que de tempêtes entassées.

Dans les commencements de mon séjour à Savenières, j'avais voulu m'occuper de mon fils ; mais cet enfant était comme le reflet d'Ernestine, il semblait faire partie de son être, et l'on eût dit que la sympathie

qui lie la mère au fils avant sa naissance continuait à exister pour lui, tant il recevait d'elle ses impressions. Toutes les répulsions que mon amour avait rencontrées dans l'âme de madame de Puineuf, je les trouvai donc dans la sienne plus frémissantes et plus ingénues. Arthur devint ainsi pour moi une nouvelle cause de chagrins, et, repoussé dans cette seconde affection, je m'en trouvai plus mécontent, plus isolé. Bientôt même ma tendresse méconnue se transforma en une sorte d'éloignement; je cessai de songer à cet enfant, et voyant que ses sympathies ou ses aversions étaient les ombres des sympathies ou des aversions de sa mère, je reportai sur celle-ci toute ma préoccupation.

Cependant les jours, les mois, les années s'écoulaient ainsi au sourd murmure d'orages renfermés. Notre vie tranquille à la surface, devenait toujours plus sombre au fond. On eût dit une de ces soirées humides d'automne où les oiseaux soupirent dans les mousses, où les dernières fleurs s'inclinent sur les buissons, où toutes les feuilles tremblent aux arbres : mélancoliques journées où rien n'est encore détruit, mais où tout menace ruine.

Les distractions de la ville eussent peut-être fait

diversion à la monotonie attristante de notre intérieur ; à Savenières rien ne pouvait nous la faire oublier. Dès les premiers mois de mon arrivée, j'avais commencé de grands travaux d'exploitation, espérant occuper ainsi mon esprit et l'empêcher de creuser trop avant ; mais cette entreprise n'eut d'autres résultats que de me retenir à la campagne, en y rendant ma présence indispensable. J'essayai du moins d'égayer notre solitude ; je visitai quelques personnes, je les invitai à venir nous voir. Ces nouvelles connaissances, loin de devenir un moyen de distraction, furent bientôt pour moi une calamité.

Il est de tradition que les liaisons doivent se former plus facilement à la campagne et que les voisins qui se fréquentent deviennent aussitôt des amis. En conséquence je fus accablé de visites. Il était impossible de sceller ma porte comme je l'eusse fait à la ville et de renvoyer des hôtes importuns, car la *liberté des champs*, ce lieu commun inventé par les oisifs, autorisait toutes les indiscrétions. Il me fallut donc supporter le débordement d'amis qui firent irruption à Savenières. Mon temps et mon repos furent mis au pillage ; ma retraite devint le rendez-vous de tous les chasseurs et de tous les bavards du canton. Des familles entières

venaient s'établir chez moi pour parler de la dernière vinée et de la baisse des fourrages. Trop heureux encore si ces vulgaires ennuis avaient pu faire diversions à mes soucis ; mais ma demeure se remplit d'agitation sans devenir plus gaie ; c'était du bruit autour de ma tristesse et rien de plus. Bientôt je ne pus trouver un seul jour de loisir pour me livrer à mes pensées, et au milieu de ces allées et de ces venues retentissantes, je cessai d'entendre les murmures de ma vie intérieure que j'avais jusqu'alors écoutés comme les bruits souterrains d'une mine qui sapait mon bonheur.

N'ayant plus à moi les longues heures de solitude pendant lesquelles j'étudiais Ernestine en cherchant à trouver les joints de son cœur pour y pénétrer, je renonçai à tout espoir de me faire comprendre d'elle, et j'acceptai la position de bienveillance tranquille qu'elle semblait m'avoir offerte. Mais cette résolution à laquelle je tâchai de conformer ma conduite, garda l'apparence d'un dépit. Il était aisé de voir tout ce que mon désappointement m'avait laissé d'amertume au fond du cœur ; comme le gladiateur frappé dans l'arène, je niais ma blessure par orgueil, et je la cachais de la main, mais, malgré moi, le sang ruisselait entre mes doigts.

Quant à madame de Puineuf, rien ne sembla changé pour elle : elle supporta l'ennui de nos habitudes nouvelles comme elle avait supporté notre solitude, avec l'air de douce résignation qui m'avait tant de fois navré. Cette prise de possession de Savenières par les voisins n'accrut ni ne diminua son indifférence mélancolique. J'acquis ainsi la preuve que la vie n'avait plus aucune valeur pour cette âme, soit qu'elle eût renoncé à la joie, soit qu'elle l'eût placée dans une spère plus élevée : cruelle certitude qui m'ôtait tout espoir d'être quelque chose dans une existence que l'on paraissait souffrir à regret !

Un jour qu'une société nombreuse se trouvait réunie au château, quelqu'un dit :

— M. Alfred Clermont arrive demain.

Je me rappelais avoir beaucoup entendu parler de ce jeune médecin lié autrefois avec la famille d'Ernestine, mais que l'on avait cessé de voir vers l'époque de mon mariage, sans que j'en eusse jamais connu au juste le motif. Je demandai quelques renseignements à son sujet et l'on m'apprit qu'il venait, tous les ans, passer l'été chez un de ses oncles dont la propriété était peu éloignée. Je me promis de profiter de ce voisinage pour faire la connaissance de M. Clermont, et trouver

dans sa société un dédommagement aux liaisons que j'avais si imprudemment formées.

Huit jours après, m'étant assuré de l'arrivée de M. Clermont, je montai à cheval, et je me rendis chez son oncle pour marchander un bouquet d'arbres qu'il désirait vendre. Dans la conversation, je témoignai à M. Moirand le désir de connaître son neveu, dont on m'avait vanté l'amabilité et les talents.

— Oh ! il est en course depuis le point du jour, me répondit-il ; d'habitude nous ne le voyons guère que le soir ; il passe toutes ses journées à herboriser dans les prairies, à lire dans les bois, ou à dessiner quelques vieux puits couverts de lierre. C'est un rêveur et un sauvage. Il est possible que vous le rencontriez en route ; vous le reconnaîtrez facilement à sa casquette de paille, à son fusil en bandouillère, qu'il ne décharge pas tous les mois, et à sa carnassière pleine de livres ou de fleurs des champs.

— Dites-lui tout mon désir de le connaître, et faites-moi l'honneur de me l'amener demain à Savenières ; nous vous attendrons à dîner.

M. Moirand accepta pour son neveu et pour lui. Cependant, le lendemain, je le vis arriver seul ;

M. Clermont avait eu des affaires à la ville, et me priait de l'excuser. Quelques jours après, je sus, en rentrant, qu'il s'était présenté pour me voir, et avait laissé une carte. Contrarié de n'avoir pu le rencontrer, je lui écrivis en lui témoignant tous mes regrets, et le priant de diriger parfois ses promenades vers Savenières. Il me répondit une lettre polie, mais vague, dans laquelle il ne faisait aucune promesse.

Quelques démarches nouvelles que je tentai n'eurent pas plus de succès; et, malgré l'habileté avec laquelle les refus et les empêchements se trouvèrent présentés, il me fut bientôt prouvé que M. Clermont se refusait à faire ma connaissance. J'en fus piqué; ma position de fortune et de famille m'avait habitué à regarder mes avances comme ayant quelque valeur. J'exprimai devant Ernestine mon dépit et la résolution de faire expliquer M. Clermont à ce sujet; mais je n'en eus pas le temps. Le surlendemain, il se présenta au château pendant mon absence, et me laissa un billet avec quelques brochures nouvelles que je désirais connaître.

Cette démarche dissipa en partie mon mécontentement, mais me laissa singulièrement surpris de ce mélange de froide réserve et de prévenance amicale. Enfin le hasard vint mettre un terme à cet étrange

colin-maillard, que depuis un mois M. Clermont et moi semblions jouer avec intention.

Engagée par l'aspect d'une belle soirée, Ernestine s'était décidée à sortir. Depuis quelque temps elle était plus faible, plus souffreteuse, sans que je susse à quelle cause attribuer ce changement. Espérant que la marche et l'air odorant des prairies pourraient la ranimer, je la pris par la main comme une enfant, et nous cotoyâmes la lisière du bois. La nuit commençait à descendre; la brise était tiède, les oiseaux faisaient entendre leurs derniers gazouillements dans les haies, et les vaches, qui revenaient à l'étable, embaumaient les sentiers d'un parfum de lait. Ernestine paraissait jouir du calme vivant et harmonieux qui nous entourait; des couleurs plus vives éclairaient son visage, sa démarche était plus active, un vague sourire rayonnait autour de ses lèvres refleuries. Je pris son bras et je lui demandai si elle se trouvait mieux. Avant qu'elle eût pu me répondre, un coup de feu partit à quelques pas de nous, et un chien s'élança du taillis, suivi d'un jeune chasseur. Ma femme jeta un cri en chancelant : je n'eus que le temps de la recevoir sur mon sein. A notre vue, le jeune homme s'arrêta et devint pâle.

— Mon Dieu ! qu'est-il arrivé ? demanda-t-il d'une voix effrayée.

Ernestine revenait à elle.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle... j'ai eu peur seulement...

Le jeune chasseur s'approcha en se découvrant, et le front baissé :

— Veuillez me pardonner, madame, dit-il d'un accent très ému, cet endroit est écarté, et je me croyais seul.

Puis se tournant vers moi :

— Je suis coupable de toute façon, ajouta-t-il, car je n'aurais point dû chasser ici.

— Il est heureux, en effet, monsieur, que vous nous ayez rencontrés au lieu du garde forestier.

— En vérité, je ne sais comment cela m'est arrivé ; il a fallu que le gibier vînt se jeter sur mon passage, car je ne me sers pas de mon fusil une fois en huit jours.

Je le regardai ; la casquette de paille et la carnassière pleine de fleurs me frappèrent.

Puis-je me permettre de demander à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Alfred Clermont.

— Pardieu ! m'écriai-je, le harsard m'a mieux servi que tous mes efforts. Je désespérais de vous voir, monsieur ; mais puisque vous avez eu l'imprudence de vous livrer à ma merci, j'userai de mon droit. Il ne s'agit plus ici d'invitations ; je vous ai trouvé braconnant dans mon parc, et je vous somme de me suivre à Savenières.

— Mille remerciements, monsieur ; mais on m'attend chez mon oncle.

— Je le ferai avertir.

— J'ai des lettres à écrire.

— On les enverra porter.

— Vous avez sans doute du monde à Savenières, et je ne puis me présenter en habit de chasse.

— Nous n'avons personne.

Toutes ces objections avaient été faites par M. Clermont avec un embarras croissant ; toutes mes réponses avec une insistance de plus en plus péremptoire ; je voulais savoir définitivement à quoi m'en tenir. Il y eut un moment de silence.

— Ainsi vous venez ? repris-je.

— Excusez-moi ; en vérité je ne le puis.

Je le regardai fixement : une résistance si soutenue commençait à me paraître injurieuse.

— J'ignore, monsieur, lui dis-je, ce qui a pu nous mériter ces refus répétés; mais tant de répugnance à accepter des avances loyalement faites, doit avoir sans doute quelques motifs; quoi qu'il puisse y avoir de ridicule ou d'inusité dans ma demande, je vous prierai de me les faire connaître. Quand un homme d'honneur tend sa main à un autre homme et que celui-ci la refuse, il a droit d'en savoir la raison.

J'avais prononcé ces mots avee une émotion mal déguisée; je sentis le bras d'Ernestine trembler sur le mien.

— Quelle raison pourrait avoir monsieur de ne point venir à Savenières? interrompit-elle; j'espère qu'il ne résistera pas plus longtemps à nos prières.

— Oh! non, madame, non, s'écria-t-il vivement.

Et se reprenant tout à coup;

— Je vous jure sur l'honneur, monsieur, que vous m'avez mal compris.

Il me tendit la main :

— Laissez-moi vous quitter ce soir; demain j'irai vous remercier de vos bontés.

— Soit; mais rappelez-vous que je vous demanderai compte de votre longue résistance.

— Je tâcherai de vous la faire oublier.

Il s'inclina profondément devant madame de Puineuf, me serra encore la main et partit.

Le lendemain je l'attendis jusqu'au milieu du jour; il arriva un peu après madame de Moëlan. Il me parut que l'espèce de reproche que je lui avais adressé la veille l'embarrassait, car il se montra timide et presque honteux. Je tâchai de le mettre à l'aise en évitant toute allusion à ce qui s'était passé.

Quant à Ernestine, elle était plus animée que d'ordinaire; mais son animation avait quelque chose de maladif. Elle me témoignait une affection inaccoutumée, s'occupait de moi, me souriait avec une tendresse presque égarée : cette exaltation m'effraya et me fit redouter quelque crise. En effet, vers le soir, la fièvre la prit; elle fut plusieurs jours dans un état alarmant, qui, en se dissipant, fit place à une langueur presque aussi effrayante.

Ces indispositions continuelles de madame de Puineuf et son dépérissement visible étaient pour moi, outre toutes les causes que j'ai déjà signalées, une source intarissable de tourments. A force de vanter le haut prix de la santé, on en a rendu l'éloge ridicule; mais pour sentir son importance, il faut avoir concentré toute son affection sur quelque tête débile toujours

prête à s'incliner au moindre souffle; il faut avoir connu cette tristesse que la maladie jette dans une demeure, ce silence sinistre, ces questions faites à voix basse, ces rideaux fermés, cette perte de toute sécurité et de toute solitude; il faut avoir vécu en voyant sans cesse l'être que l'on chérit sur la brêche de la vie et attendant le coup qui peut le tuer! Oh! comme alors on aime la santé! comme on voudrait voir son vermillon vulgaire sur le visage de la femme adorée! comme on hait cette pâleur touchante et cette fatale beauté que l'on admirait naguère.

M. Clermont revint me voir plusieurs fois, mais sans que l'espèce de gêne qu'il avait témoignée lors de sa première visite semblât disparaître. Quant à Ernestine, elle continuait à se tenir vis-à vis de lui sur un ton de réserve qui me choquait. Elle écouta en silence les reproches que je lui fis à ce sujet, mais ne changea rien à ses manières.

Cette persistance m'exaspéra. J'ai toujours éprouvé un invincible éloignement pour l'entêtement paisible que l'on appelle douceur chez certaines femmes, et qui a pour résultat de vous forcer à faire immanquablement leur volonté. J'étais d'ailleurs tellement privé depuis quelque temps de toutes relations affectueuses,

ou seulement distrayantes, que je ressentais un indicible besoin de former une liaison intime qui pût occuper un peu l'oisiveté de mon cœur. Malgré la retenue de M. Clermont, j'avais pu entrevoir qu'il existait entre nous de grands rapports de sentiments et d'idées; aussi voulais-je à tout prix en faire un ami ou du moins un habitué de Savenières. La froideur répulsive d'Ernestine dérangeait donc tous mes projets.

Cependant je m'indignais vainement de sa résistance; j'usais ma colère contre l'immobilité de cette volonté qui refusait de donner ses raisons. Il est rare que l'impuissance ne rende pas méchant. Furieux de ne pouvoir maîtriser un caprice, je m'en vengeai par d'amères railleries; mais plus j'étais dur, plus le calme résigné d'Ernestine augmentait, et mon irritation avec lui. J'aurais au moins voulu éveiller en elle un signe de vie, l'entendre jeter un cri de grâce ou de colère. Mais, semblable aux martyrs chrétiens qui joignaient les mains et priaient silencieusement tandis qu'on les lapidait, elle courbait la tête sous mes sarcasmes et s'en laissait percer sans plainte. Cette patience me rendait honteux, et j'en voulais à Ernestine de mes torts.

Enfin, pourtant, bien sûr que la violence morale ne

pouvait avoir aucune prise sur elle, et réfléchissant que ces persécutions dont M. Clermont était la cause indirecte ne pouvaient que le rendre plus désagréable, je changeai de tactique. Je venais d'éprouver pour la centième fois que la force n'obtient rien de ces caractères mous en apparence, mais tenaces, qui résistent au choc d'une autre volonté à la manière des sacs de terre qu'on oppose aux boulets; je tâchai donc de tourner les préventions de madame de Puineuf, ne pouvant les vaincre de front.

Vous me pardonnerez si je passe rapidement sur les mille ruses auxquelles j'eus recours pour dissiper la froideur d'Ernestine, et lui faire accepter la présence de M. Clermont; à ces souvenirs je sens encore se rouvrir à moitié une blessure que vingt années n'ont pu cicatriser. Qu'il vous suffise de savoir que je réussis à rendre les visites du jeune médecin plus fréquentes, et bien que madame de Puineuf se montrât presque aussi réservée envers lui, elle parut s'accoutumer à sa vue. Seulement, M. Clermont continua à ne venir à Savenières que lorsqu'il savait m'y trouver, et je n'avais pu encore l'y retenir un jour entier. Je me promis bien de saisir la première occasion pour mettre fin à cette discrétion exagérée.

Un jour que je me préparais à une excursion dans mes taillis les plus éloignés, j'appris que notre voisin venait d'arriver, et j'aperçus son cheval qu'un domestique allait faire conduire aux écuries. Ma course devait être longue et je ne pouvais la remettre; prier Clermont de m'attendre eût été inutile; j'avais plusieurs fois vainement essayé de le laisser seul avec madame de Puineuf; l'idée me vint de l'y forcer! C'était d'ailleurs le seul moyen de le garder à Savenières où je ne devais être de retour que vers le soir, et de l'obliger par suite à y passer la nuit. Je dis à mon groom d'avertir M. Clermont que j'avais eu besoin de son cheval, et, le montant, sans plus attendre, je partis au galop.

Retenu fort tard par les ouvriers, je ne pus revenir qu'à la nuit close. En arrivant, ma première pensée fut de demander des nouvelles de notre visiteur.

— Il est parti! me répondit le groom.

— Parti... et comment?...

— A pied....

— Y a-t-il longtemps?

— Une heure au plus!

— Où est madame de Puineuf?

— Elle s'est retirée dans sa chambre peu après le départ de M. Clermont.

Je n'en entendis pas davantage ; mon désappointement était complet. J'avais espéré que le long tête-à-tête auquel j'avais obligé Ernestine et le jeune médecin aurait fait disparaître la contrainte qui existait entre eux, que j'allais les retrouver joyeux et bons amis ; au lieu de cela, mon hôte était parti et ma femme malade ! De plus, en forçant M. Clermont à s'en retourner à pied, ma plaisanterie que j'espérais faire pardonner à mon retour prenait l'air d'une liberté de mauvais ton. J'écrivis sur-le-champ un billet d'explication, et je fis partir un domestique pour ramener le cheval.

M. Clermont revint le lendemain, je lui renouvelai mes excuses. Je remarquai bientôt qu'il nous visitait plus souvent et que les manières d'Ernestine étaient devenues moins réservées.

A peu près dans le même temps mes rapports avec madame de Puineuf changèrent entièrement. Elle commença à veiller à la satisfaction de mes moindres fantaisies avec une ardeur et une perspicacité que les femmes seules savent apporter à ces détails. Habitué jusqu'alors à l'uniformité mécanique des soins que

l'on achète, ce fut pour moi une nouveauté aussi inattendue qu'enivrante. Je connus à mon tour la douceur de ces existences surveillées qui ne vous laissent que la peine de vivre, véritables palais de fées où votre simple désir devient comme une baguette magique qui transfigure tout autour de vous et porte sous votre main chaque objet souhaité.

Une seule chose me semblait bizarre ; bien qu'Ernestine mît dans les soins qu'elle me prodiguait une sorte de passion, elle se refusait à toute expression de reconnaissance. Mes remerciements lui causaient des angoisses et des impatiences inexplicables ; on eût dit qu'elle croyait faire trop peu et que mes éloges lui paraissaient une ironie. Enfin si ma gratitude devenait plus tendre, je la voyais trembler et pâlir sous mes caresses ; ses yeux se fermaient, ses mains se joignaient comme pour une prière muette. Vainement j'avais recours aux plus affectueux épanchements ; à chaque baiser ses lèvres devenaient plus froides. J'avais beau serrer sur mon sein cette femme qui fléchissait sous chaque étreinte, j'avais beau l'aimanter de mon regard, la brûler de mon haleine, je n'avais entre mes bras qu'un cadavre au supplice.

Cette insensibilité me jetait quelquefois dans d'inex-

primables accès de désespoir. Je repoussais Ernestine, et je courais comme un insensé à travers la campagne, cherchant de l'air, de l'espace, jusqu'à ce que je tombasse accablé au pied de quelque vieux hêtre du coteau. Je m'y endormais de lassitude, et quand je me réveillais au chant des oiseaux, la fraîcheur des feuillées avait coulé de mes sens jusqu'à mon âme, j'étais calme et presque heureux. Alors je reprenais le chemin de Savenières; je retrouvais Ernestine les yeux encore gonflés de larmes, et, honteux d'avoir causé sa douleur, je lui tendais ma main qu'elle baisait.

Je m'accoutumai, ainsi peu à peu à regarder sa froideur comme une sorte d'infirmité qu'il fallait plaindre, non accuser, et ne pouvant trouver une femme chez madame de Puineuf, j'en fis une sœur intime et chérie.

Cette chaste affection ne conservait point cependant toujours sa sérénité. Souvent encore des bouffées de feu me montaient au cœur; mais le regard triste et suppliant d'Ernestine m'arrêtait; je renfermais en moi ces tumultueuses ardeurs, je refoulais dans mon sein avec une sourde rage tous mes désirs révoltés; je détournais la tête avec colère des excitantes images qui s'élevaient devant moi, et, chassé du paradis terrestre, je m'efforçais de lui jeter un coup d'œil de mépris.

Quoique cette situation puisse vous paraître ridicule, Charles, oserai-je le dire, elle avait pour moi un charme inexplicable. Ce qu'il y a de plus doux après le bonheur, c'est son attente. Ainsi penché sur la source des voluptés sans y boire, je la voyais sans cesse, j'en sentais de loin la fraîcheur ; je gardais ma soif, mais n'était-ce point elle qui rendait la source si désirable et si belle? Ma position près d'Ernestine était devenue celle d'un amant près de l'enfant qu'il espère un jour pour épouse. Nous faisions ensemble tous les soirs de longues promenades en regardant les étoiles et en écoutant les rossignols dans les tilleuls. Parfois, dans le calme harmonieux de ces nuits, et tandis que nous marchions à travers les clairières, un hautbois se faisait entendre tout à coup du côté du bourg perdu dans l'ombre; ravis, nous nous arrêtions en penchant l'oreille vers les sons qui tremblaient sur la brise du soir, et souvent à la note qui m'avait touché je sentais le bras d'Ernestine peser doucement sur le mien comme pour m'avertir. D'autres fois nous marchions le long des *saulaies*, regardant au loin la Loire baignée de pâles lueurs et enveloppant de ses blonds replis les îles et les rives. Ernestine était presque toujours silencieuse, et je n'osais interroger sa rêve-

rie; j'aimais à croire que j'y étais mêlé avec tout ce qui nous entourait, et, heureux de cette foi j'évitais de m'éclairer davantage.

Peut-être même ne doutais-je pas?... Au milieu de cette poésie de la création, nos deux ames étaient frappées en même temps comme deux touches harmonieuses; comment douter de leur accord en reconnaissant la communauté de leur émotion? Ce qui manquait à ces révélations réciproques, je l'attribuais aux premières habitudes d'une union mal formée; mais avec le temps j'espérais faire disparaître cette retenue. Jusqu'alors j'avais agi comme le mari d'Ernestine; je pris la résolution de ne plus être que son prétendant. Je supposai brisé le nœud hâtif et imprudent qui l'avait attachée à moi, et je me préparai à le refaire lentement, aidé par elle-même, et abdiquant ainsi mes droits pour les regagner.

Je ne sais si madame de Puineuf comprit mon projet; mais le changement de mes manières parut la toucher. Ne craignant plus les exigences de l'époux, elle se montra plus libre et plus tendre. Je me laissai prendre à ce premier succès, et j'espérai que son affection grandirait insensiblement jusqu'à l'amour; mais j'attendis vainement ce progrès. La tendresse de madame de

Puineuf ne dépassa point les limites d'une amitié reconnaissante, et je m'aperçus bientôt que j'avais détrôné le mari sans aucun profit pour l'amant.

Ainsi tous les moyens se brisaient successivement entre mes mains, et le cœur d'Ernestine m'était fermé sans espoir. Froideur, colère, amour, j'avais tout essayé vainement. J'avais eu beau frapper sur ce rocher, il n'avait point d'entrée. Le désespoir s'emparait de moi à cette pensée; puis, au moindre retour de madame de Puineuf, toute ma douleur s'évanouissait. Un geste plus familier, un regard moins sévère, un mot plus doux, et je croyais encore à la possibilité de me faire aimer; car l'âme humaine est ainsi faite ; elle vogue, toujours incertaine, entre le sourire du ciel et la menace de l'Océan.

J'ignore combien de temps aurait duré cette situation si un événement inattendu n'était venu précipiter le dénouement.

On parlait de contagion depuis quelques jours, et elle avait déjà frappé plusieurs victimes dans le voisinage de Savenières. J'appris, un matin, en me levant, que madame de Puineuf avait été malade toute la nuit; j'entrai chez elle, et la trouvai dans un état effrayant. J'allais monter à cheval moi-même pour chercher un

médecin, lorsque M. Clermont arriva. Je le conduisis aussitôt à la chambre d'Ernestine.

Elle était plongée dans une somnolence à demi délirante, et le reconnut à peine. Le jeune médecin l'examina, et pâlit tout à coup; sa main, qui tenait le bras de madame de Puineuf, trembla; il se pencha vers elle avec épouvante; puis, tournant vers moi son visage bouleversé :

— C'est le choléra, monsieur! me dit-il d'une voix étouffée.

J'eus peine à retenir un cri. Depuis que j'entendais parler de l'approche du fléau, j'avais souvent pensé qu'il pourrait nous atteindre à Savenières; mais, pour avoir prévu un malheur, on ne s'étonne pas moins de son arrivée. J'entraînai M. Clermont dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui demandai s'il y avait quelque danger.

— Je le crains, me répondit-il.

— Mais vous la sauverez pourtant? m'écriai-je.

— Je l'espère, monsieur.

Le ton avec lequel ces mots étaient prononcés me glaça. Je levai les yeux sur M. Clermont. Ses lèvres étaient tremblantes et ses regards baissés, comme s'il

eût craint de rencontrer les miens. Je me laissai tomber sur un fauteuil en poussant un gémissement.

La journée entière se passa sans apporter aucun changement à l'état d'Ernestine, mais vers le soir les accidents de la maladie se multiplièrent avec une effrayante rapidité. Jusqu'alors je m'étais raidi contre le désespoir, mais enfin mes forces m'abandonnèrent. A chaque nouvelle crise, je sentais quelque chose de mon courage et de ma raison qui me quittait. Je passai la nuit dans des alternatives de douleur et d'abattement impossibles à rendre. Succombant par instants à l'inquiétude et à la fatigue, je perdais conscience de ma vie et je demeurais immobile dans une sorte d'extase affaissée. Je ne savais plus si ce qui m'entourait était de la réalité ou un rêve. J'entendais bien encore autour de moi un bruit de pas, un râle, des sanglots; j'entrevoyais bien des femmes qui s'empressaient autour d'un lit, et le visage pâle d'un homme debout au chevet; mais tout cela était confus comme une vision, tout flottait dans je ne sais quelle atmosphère douloureuse. Je me débattais en vain contre cette hallucination poignante; je n'en pouvais sortir. J'étais comme le noyé qui, luttant à travers la vague, entrevoit les formes du rivage, la voile d'un navire, et qui roule

de flot en flot sans pouvoir rien distinguer ni rien saisir.

Parfois cependant une crise plus forte m'arrachait à cette espèce de somnambulisme douloureux. Alors la vie se réveillait en moi si profondément, le sentiment de la réalité me saisissait avec tant de vivacité, que je courais au balcon tout égaré, et que j'y tombais à genoux les mains jointes avec des pleurs et des sanglots; puis, au milieu de mon désespoir, la voix d'Ernestine parvenait à mon oreille; si j'entendais un mouvement près de son alcôve, je me relevais en tressaillant! elle avait besoin de moi peut-être!... Je rappelais tout mon courage; je serrais mes mains sur mes yeux pour y refouler les larmes; je les pressais sur mes lèvres pour y étouffer les soupirs; et quand j'avais réussi à tout faire rentrer dans mon cœur, je m'approchais du lit de la malade avec des yeux humides qui s'efforçaient d'être sereins, et des lèvres tremblantes qui tâchaient de sourire! — Oh! il ne doit point parler de souffrance celui qui n'a pas veillé la femme qu'il aimait pendant son agonie! il n'a point senti les angoisses de toute une vie résumée en quelques heures; il n'a point bu à cette coupe amère de toutes les amertumes; il ne connaîtra jamais une de ces nuits où

chaque minute est une année, chaque geste un événement, chaque soupir un désastre; où penché sur une tête échevelée, épiant la vie ou la mort de son bonheur, on compte les pulsations d'une artère, espérant toujours que l'on s'est trompé; on écoute une respiration sifflante qui, bientôt, semble plus libre; on attend quelques traces de sueur sur le front, que l'on finit par humecter de sa propre haleine!.... — O nuits suprêmes! enfers où j'ai passé, et qui n'avez de nom dans aucune langue, je ne haïrai jamais assez pour souhaiter vos tortures à mon ennemi!

La tension dans laquelle mon âme fut maintenue par les retours successifs d'espérance et de désolation, devint à la longue impossible à supporter. Vers le matin, mon irritation fiévreuse s'était tellement exaltée, que je fus pris d'une rage impatiente; l'incertitude du malheur m'était intolérable; j'étais pressé d'avoir une douleur entière, dans l'espoir qu'elle me tuerait; mon cœur la cherchait avec une avidité furieuse; je ne demandais plus au ciel la vie d'Ernestine, j'avais épuisé tous mes espoirs et toutes mes prières; je demandais sa mort et je me révoltais de ce qu'elle n'arrivât pas. Je m'indignais que Dieu tentât de me tromper par un leurre d'espérance. Je l'accu-

sais de me condamner au supplice de l'attente, moi qui étais sûr qu'elle mourrait et qui n'attendais que cette heure pour mourir aussi.

Car Ernestine perdue, à quoi bon l'existence? On survit à la femme qui fut seulement une chose gracieuse dans nos jours; on survit à celle qui part en avant, après nous avoir fait connaître un amour entier; la première laisse un vide qui se remplit; la seconde des souvenirs qui donnent du courage; mais moi, je n'avais ni habitude à refaire, ni souvenirs à caresser. Ernestine morte, rien ne me restait pour me consoler. J'étais en marche, à moitié route, vers le bonheur, et, tout à coup, on m'enlevait le but; comme à Icare, mes ailes s'étaient fondues après avoir quitté la terre et avant que je fusse arrivé au ciel. Que pouvais-je faire au monde après cet attachement interrompu? que pouvais-je désirer maintenant qu'on avait brisé entre mes mains cette coupe si longtemps désirée au moment où j'allais y goûter? Oh! je le sentis vivement alors, Charles, ce qui dégoûte de la vie ce n'est point une pleine et loyale douleur, ce sont les joies qui avortent, les espérances qui fleurissent sans porter de fruits, les amours qui, prêtes à s'envoler au ciel, se trouvent n'avoir point d'ailes!

Vers huit heures du matin, on fit venir un prêtre pour Ernestine : je ne pus soutenir ce spectacle ; je descendis au jardin. M. Clermont s'y était rendu peu avant moi ; nous nous rencontrâmes au bout d'une allée... Il se jeta sur mon sein en sanglottant. Je le serrai dans mes bras sans rien dire ; je ne pouvais plus pleurer : cette nuit avait tari mes larmes. Après un moment de silence :

— Combien peut-elle encore vivre ? lui demandai-je.

— Une heure, peut-être.

Je ne m'attendais pas à ce que le délai donné fût si court, et j'en éprouvai un saisissement terrible : arrivé à ces extrémités, tout semble important. Je savais bien qu'Ernestine devait succomber, mais je n'avais point encore, dans mon esprit, fixé le moment de sa perte, et maintenant voilà que l'on me marquait les limites de sa vie. Une heure, mon Dieu, une heure encore... et l'Ernestine que j'aimais ne serait plus qu'une chose inerte et horrible à voir !...

Je courus vers sa chambre les bras tendus en avant, chancelant et la tête perdue... En entrant j'entendis des cris... Arthur était à genoux près du lit de sa mère, tenant une de ses mains qu'il baisait. J'allai

me placer de l'autre côté, et je m'agenouillai en prenant l'autre main de la mourante. Madame de Puineuf, que les gémissements de l'enfant avaient paru ranimer, se souleva ; son regard erra un instant d'Arthur à moi, et s'arrêta enfin sur son fils. Elle me retira la main que je tenais pour les porter toutes deux sur la tête brune de l'enfant ; mais, comme si elle eût regretté subitement cette préférence, elle me rendit cette main moite et tremblante, se tourna vers moi, sourit... et se laissa retomber sur son oreiller. Un instant après j'entendis, au chevet, les sanglots de la jeune fille qui la soignait ; je me soulevai d'un bond et me penchai sur Ernestine... Elle n'était plus.

Je ne vous dirai rien de ma première douleur : quels mots pourraient la rendre ? Plusieurs heures s'écoulèrent dans des crises de désespoir suivies de profonds abattements. Mais enfin vint ce calme instinctif qui naît de l'impossibilité de souffrir plus longtemps. Tous les ressorts de mon cœur semblèrent se replier en même temps, et je me laissai retomber dans mon affliction avec un nonchalant abandon de moi-même.

Tout le monde a passé par cet état sans nom, suite des grands orages de l'âme, qui n'est ni du bien-être,

ni de la souffrance, mais un affaissement poignant et doux à la fois. Des pensées qui, quelques heures auparavant, m'auraient déchiré, je m'y arrêtais maintenant avec complaisance, je cherchais les objets qui me rappelaient le malheur dont j'avais été frappé, je trouvais une volupté étrange à manier la couronne d'épine sous laquelle mon front saignait.

Ces entretiens intimes avec ma douleur me la rendaient même insensiblement précieuse. J'arrivais à m'attendrir sur mon propre sort, et j'y trouvais du charme. Il est si rare de pouvoir s'aimer soi-même, si doux de pouvoir se pleurer. On ne sait point, dans les premiers moments, tout ce que les douleurs pures et saintes apportent de forces avec leurs tourments. Pareilles à cette lance d'or des temps fabuleux, qui donnait la guérison en faisant la blessure, elles ne nous abattent d'abord que pour nous relever bientôt. Soutenus par elles, nous mettons le pied sur la vie, nous laissons tomber nos passions charnelles comme un vêtement usé, et notre âme exaltée grandit jusqu'au ciel. C'est surtout dans ces moments de désolation que l'on arrive à sentir ce que l'on vaut. Il nous semble alors qu'en nous frappant, Dieu a déclaré que nous étions quelque chose; notre mal nous est glorieux;

nous nous sentons plus importants, plus dignes d'estimes : nous nous honorons de notre malheur comme le soldat de la cicatrice qu'il aura à montrer après la guerre.

La nuit était venue, et j'étais seul. Je fus saisi d'un invincible désir de revoir la chambre d'Ernestine. Je sortis sans bruit de la mienne, et je m'avançai à travers le corridor obscur. Arrivé à la porte, je la poussai avec une sorte d'attente frémissante !... La morte avait été emportée ailleurs ; l'appartement était vide, et la lune y jetait ses lueurs.

Du reste, tout y était encore dans le même état qu'au moment où je l'avais quittée, et son désordre n'avait rien de lugubre. La maladie d'Ernestine avait été si courte, que sa chambre n'avait point eu le temps de perdre son paisible aspect. Le choléra y était venu à l'improviste, et avait emporté sa proie sans laisser de trace. Des fleurs, une broderie commencée, un lit défait, une robe blanche jetée sur un fauteuil, tout semblait indiquer le lever récent d'une jeune fille plutôt qu'une agonie.

Je m'arrêtai tremblant au milieu de cette chambre. Jusqu'alors je ne l'avais jamais vue que dans un arrangement froid et méthodique, fidèle image de ma vie

monotone; pour la surprendre dans ce désordre joyeux, qui ressemblait presque à celui de la volupté, il avait fallu que la mort m'y précédât!

Je promenai autour de moi des regards noyés de larme; je cherchai dans chaque coin de cet appartement quelque chose qui me rappelât Ernestine; j'aurais voulu reconnaître ses places accoutumées; mais rien ne m'était familier dans ce sanctuaire, où la liberté de l'amour compris m'avait toujours manqué Oh! heureux qui peut repeupler l'intérieur vide, heureux qui a pu attacher à chaque objet quelque douce réminiscence! En partant, l'être aimé laissera du moins son empreinte et ses attitudes; son ombre flottera sur les murs, se reflètera dans les miroirs; chaque heure, en sonnant, évoquera le doux fantôme pour quelque occupation ordinaire et connue; le temps, l'espace seront gardiens de ces souvenirs sacrés; ce sera comme une âme dont on n'aura perdu que le corps.

La fenêtre était restée ouverte; je m'en approchai pour regarder la campagne et la nuit étoilée. La perte d'Ernestine était si nouvelle, que je n'avais pu encore en accepter l'idée; l'habitude protestait en moi contre l'évidence. A chaque instant il me semblait entrevoir

long des charmilles du jardin, sa forme aérienne; je croyais entendre, dans le corridor, son pas furtif, je m'attendais sans cesse à voir la porte de la chambre s'ouvrir et Ernestine paraître. Je sentais bien une grande désolation, j'entendais bien en moi un son lugubre et monotone, qui, semblable aux tristes balancements d'une horloge pendant la nuit, allait de ma tête à mon cœur en répétant : morte ! morte ! morte !... Mais ce n'était qu'un bruit confus ! Tout parlait d'elle autour de moi, tout m'avertissait qu'elle venait de partir à peine. Je touchais ses travaux de femme, son piano encore ouvert devant la romance préférée, ses gants encore embaumés du parfum qu'elle aimait !... Comment croire que son absence n'était point une absence ordinaire? comment ne pas espérer son retour ?...

Je parcourais lentement cette chambre adorée, m'efforçant d'entretenir mon illusion, et cherchant partout les traces laissées par Ernestine. J'arrivai ainsi au secrétaire de citronnier où elle avait coutume d'écrire et je l'ouvris.

Le livre qu'elle avait commencé y était encore, et le couteau d'ivoire marquait la page où elle s'était arrêtée. A côté se trouvaient des feuilles éparses sur

lesquelles elle avait jeté quelques fugitives pensées, quelques citations de ses récentes lectures. Je feuilletai avec un saint attendrissement ces papiers confidents de ses admirations cachées. Hélas! ce quelle avait choisi partout, c'étaient des expressions de tristesse et d'amour, les confessions des cœurs malades ou brisés! Je relus plusieurs fois ces notes mélancoliques qui révélaient son âme; puis, comme si j'avais espéré entendre la fin d'une confidence commencée, je me mis à chercher de nouveau. A quoi bon, en effet, une plus longue discrétion? Ces papiers n'avaient plus de maitres, ces secrets n'appartenaient plus à personne; ils étaient passés du monde réel à celui des ombres : tout cela n'était plus une histoire, mais un roman!

Je trouvai, dans une cassette de bois de rose dont je lui avais fait présent autrefois, les lettres que je lui avais écrites pendant ma longue absence; elles étaient confondues avec des actes de naissance et la copie de notre contrat de mariage; un autre tiroir contenait son bouquet d'oranger, un bandeau de roses blanches conservé depuis sa première communion sans doute, et quelques lauriers jaunis, innocentes couronnes rapportées du couvent. Je contemplais toutes ces choses avec un frémissement intérieur, je les touchais; je

leur parlais à voix basse et avec larmes. Papiers, fleurs, lauriers flétris, tout m'était précieux.

J'avais cherché jusqu'aux recoins les plus cachés; j'avais tout vu et j'étais prêt à recommencer cet examen cher et cruel, lorsqu'une lettre froissée attira mes regards. Je connaissais cette écriture : c'était celle de M. Clermont.

..........Pardon, mon ami, j'ai été obligé de m'interrompre. Arrivé à ce moment horrible de mon récit, ma plume s'est arrêtée d'elle-même, et la douleur du souvenir a été plus forte que mon courage. Prévoyant combien devaient me coûter ces dernières confidences, je les reculais toujours, et, comme un condamné qui marche vers l'échafaud, je multipliais les détours afin de retarder le supplice ; mais, malgré tout, le moment est venu.

Voici la lettre dont j'avais reconnu l'écriture.—Pour vous la copier, Charles, j'ai tâché de fermer les yeux de mon âme, et d'écrire sans comprendre les mots que ma main traçait!... Il m'a fallu trois jours pour cela!

« Ne craignez rien, Ernestine, je refuserai toutes les invitations. Qu'irais-je chercher à Savenières? Les souvenirs de joies perdues, d'espérances fauchées!

Ah ! non, je ne veux point jeter de regard dans ce paradis dont je suis chassé à jamais.

« Madame de Moëlan m'a longuement parlé de vous ; je sais que vous êtes aussi heureuse que vous pouvez l'être désormais sur la terre !... Que m'importe le reste ? Je ne veux point compromettre, par une imprudence, votre honneur et votre repos.

« Qu'aurais-je à vous dire, d'ailleurs ? ne sommes-nous pas sûrs l'un de l'autre ? ne craignez de ma part aucune démarche hasardée ; vous le savez, mon amour n'est point une de ces passions égoïstes et folles qui veulent se satisfaire à tout prix. Quand je suis venu dans ce pays, c'était pour vous voir une fois seulement et je vous ai vue !... Le plongeur revient un instant sur les flots pour trouver de l'air, puis il retourne aux abimes ; ainsi de moi. J'ai respiré quelques minutes j'ai aperçu le ciel ; maintenant je puis me replonger dans la vie.

« Une prière cependant : quand j'ai vu l'enfant chez madame de Moëlan, bien que votre cousine sût tout, j'ai à peine osé le serrer dans mes bras. De grâce, envoyez-le jouer quelquefois dans le grand bois de maronniers ; j'y serai, je pourrai faire sa connaissance, lui parler... Il ne verra en moi qu'un chasseur

qui se repose, et nos entretiens n'auront rien de dangereux. — Oh ! si vous saviez combien j'ai envie de le connaître, de le serrer sur mon sein ! — Ernestine, aimez bien l'enfant, aimez-le bien; c'est maintenant le seul lien entre nos cœurs, le seul lieu du rendez-vous donné à nos amours.

« Adieu ! j'ai recommencé plusieurs fois cette lettre ; je voulais être calme et ne pas réveiller chez vous de trop cuisants regrèts. Vous comprendrez cette froideur, n'est-ce pas ? Vous saurez qu'il faut bien souffrir pour se faire si tranquille ! O Ernestine ! Ernestine, pourquoi ne sommes-nous pas morts ensemble, il y a dix ans, ce soir ou vous étiez si pâle à la soirée de votre sœur et où vous me dites en sortant. On veut me marier ! Que de soucis nous nous serions épargné en quittant la vie alors !

« Adieu, priez pour nous.

« ALFRED. »

Il y a des heures où l'on a l'instinct de son infortune. Rien ne m'avait préparé au coup qui me frappait; aucune crainte, aucun soupçon, et pourtant ce malheur ne me trouva point incrédule, je sentis qu'il m'appartenait. A l'instant même et d'une seule pensée, je compris tout; la tristesse d'Ernestine, sa réserve, les

premières froideurs de M. Clermont à recevoir mes avances; puis enfin ses assiduités mieux reçues.

Ainsi j'avais été trompé ! Cette femme que je croyais si pure et que mes caresses faisaient trembler, sortait des bras d'un autre ! cet enfant que j'avais bercé sur ma poitrine en lui donnant le nom de fils, n'était pas le mien; j'avais été trompé et je n'avais pas su le découvrir, et j'avais moi-même ramené, dans ma demeure, l'amant qui s'en éloignait; j'avais joué entre Ernestine et lui le rôle d'entremetteur ! Je m'etais avili à leurs yeux par le ridicule!

Oh ! que de plaisanteries faites par moi en leur présence, dont le souvenir seul me faisait rougir maintenant ! O honte ! n'avoir rien deviné, rien vu, avoir été aveugle, sourd et stupide ! être resté des heures, des jours, des mois en butte à leur mépris ou à leur pitié !... Et c'était elle qui m'avait ainsi joué, elle que j'avais adorée comme une sainte et que je respectais plus que je n'aurais respecté ma mère !

Cette pensée me rendit fou d'indignation et de colère. Ma lettre à la main, je courus dans le corridor, tout égaré, en demandant où était la morte. Un domestique tremblant me montra du doigt la chambre funèbre;

je m'y précipitai; Arthur, à genoux et baigné de larmes, était au pied du cercueil.

— Emmenez l'enfant! emmenez l'enfant! m'écriai-je.

Et je le jetai dans les bras du prêtre, qui s'écarta avec épouvante. Alors face à face avec le cadavre, je me mis à lui parler comme s'il eût pu m'entendre; je lui demandai compte de ma confiance trompée, je l'accablai de malédictions. Puis, l'insensibilité de la morte augmentant ma fureur, je foulai aux pieds les fleurs qui ornaient son suaire, j'arrachai de son doigt la bague d'alliance, j'enlevai le crucifix posé sur son cœur, et, le brisant sur la bière, je lui criai que Dieu n'écoutait point les adultères. J'ignore, du reste, combien de temps dura cette scène de délire dont je n'ai gardé qu'un souvenir confus, et à la suite de laquelle je m'évanouis. Lorsque je revins à moi, j'étais au lit, une fièvre violente m'avait ôté la raison pendant douze heures.

La première impression distincte qui me frappa au sortir de cette crise fut la vue de la lettre fatale que ma main tenait toujours dans une pression convulsive. Elle me rappela à l'instant le coup dont j'avais été frappé, et les souvenirs me revinrent avec une telle abondance, que je sentis le délire qui me gagnait de

nouveau. Je me redressai dans mon séant et je pris mon front à deux mains comme pour comprimer mes pensées. Au milieu de leur confusion pourtant, une idée nouvelle commençait à se faire jour. Dans le premier élan de surprise et de désespoir, je n'avais songé qu'à Ernestine, car entre deux trahisons celle de l'être aimé est la plus cruelle; mais mon second mouvement fut de courir à son complice pour me venger. Je voulus me lever sur-le-champ, mes forces me trahirent; je fus pris d'un long évanouissement, et l'on fut obligé de me reporter au lit.

J'appris le soir même que M. Clermont, atteint du choléra quelques heures après la mort d'Ernestine, n'avait pu quitter Savenières et qu'il y était mourant.

Je ne vous détaillerai point tout ce qui se passa en moi pendant une courte convalescence. Dès que je pus marcher, je me rendis à la chambre de mon rival; mais l'amélioration passagère que l'on avait remarquée dans son état venait déjà de faire place à des symptômes dont on s'effrayait. Je le trouvai sans force, sans voix et sans regard. Vers le soir pourtant, il se ranima, et l'on conçut quelques espérances qui s'évanouirent bientôt pour renaître de nouveau à la fin du second jour. Je suivais toutes ces crises de guérison et d'a-

gonie avec une inquiétude avide. Depuis que j'avais vu Clermont, ma soif de vengeance avait redoublé. Obligé de la cacher, je la sentais s'accroître. Je m'irritais de l'impassibilité du mourant devant ma rage mal contenue; j'aurais voulu lui faire comprendre une malédiction ou une injure, trouver en lui quelque point sensible que je pusse faire saigner. Oh! vous ne savez pas, Charles, combien le goût du mal devient fort dans un cœur ulcéré; vous ne savez pas comme la haine occupe promptement tous les vides que laisse l'amour en s'en allant! Vous n'avez jamais connu la violence de ces ressentiments silencieux qui grandissent dans les ténèbres de l'âme; vers solitaires dont on sent perpétuellement la morsure au fond de ses entrailles.

Plus je pensais à ma haine, plus elle prenait possession de moi. Grâce à l'ingénieuse éloquence de la passion, je trouvais à chaque instant quelque nouvelle raison à ma colère. Tout me rappelait l'injure que j'avais reçue; la maladie même dont le mourant était atteint, ne l'avait-il pas gagnée en donnant des soins à Ernestine? C'était comme une dernière trace de leur amour; il semblait vouloir mourir du même mal qui l'avait tué elle-même.

Et s'il mourait, je n'avais plus personne à qui je pusse demander compte de mes tortures. Lui, il n'aurait eu rien à souffrir, pas même la douleur de survivre, et moi, j'allais rester seul sans avoir pu le faire rougir. Cette pensée me mettait hors de moi.

O Charles! quelles journées et quelles nuits s'écoulèrent près de cette triste couche! Que j'interrogeai de fois ce souffle sur le point de s'arrêter; comme je demandai à Dieu avec ferveur de faire vivre cet homme assez de temps seulement pour que je pusse l'insulter et le tuer! Mais chaque jour je voyais cette espérance décroître; je le regardais mourir heure par heure... mourir tranquillement!... Tranquillement, mon Dieu! — En vain je suppliais à mains jointes les médecins de le sauver; les médecins secouaient la tête et soupiraient. Penché à son chevet, j'épiais quelque révolution inespérée, j'attendais qu'un éclair de vie jaillît de ses yeux presque éteints; je l'appelais par son nom; je secouais sa main... et ses regards restaient morts, ses oreilles sourdes, sa main insensible! Oh! s'il eût pu du moins se ranimer un instant pour me voir et m'entendre! s'il eût pu revivre assez pour souffrir d'un outrage! Sa faiblesse ne m'eût point retenu. Que m'importait en effet d'être méchant et lâche?

Je voulais sa douleur, tout le reste n'était rien pour moi !

Dieu me refusa cette honteuse joie. Clermont mourut à Savenières sept jours après Ernestine.

Sa mort me causa un désespoir sauvage, mais sans apaiser ma colère, et ce fut peut-être ce qui me sauva. Ma haine seule me soutenait ; c'était le dernier ressort de mon être ; lui brisé, je n'aurais plus été qu'un cadavre qui serait retombé sur lui-même.

Depuis ma fatale découverte, l'idée du suicide m'était plusieurs fois venue, mais sans que je m'y arrêtasse. Ces désertions furtives m'avaient toujours déplu, moins par principe que par instinct. Trop de vitalité débordait en moi pour que j'acceptasse une mort sans lutte et sans action. Je pouvais chercher le danger pour périr, mais non m'assassiner froidement. Le désespoir même est logique chez l'être fort, et le suicide m'avait toujours paru un non-sens.

Dans ma situation, d'ailleurs, je me fis un point d'honneur de vivre. Ma mort eût fait croire que je n'avais pu supporter la perte d'Ernestine, et mon sang eût écrit sur sa tombe une épitaphe glorieuse. Je ne voulus point lui rendre cet hommage menteur. Vivre

c'était protester contre sa mémoire, je voulus vivre pour prouver mon indifférence.

N'ayant pu éviter la blessure ni la venger, j'essayais ainsi de la nier. Comme tous ceux qu'occupe une seule pensée, il me semblait que tout le monde avait les yeux sur moi. Je voilai donc ma douleur sous un masque de sérénité; mais comment ne pas exagérer ce que l'on feint? Il eût fallu supporter mes tortures sans me plaindre, je voulus les supporter en chantant. Je repris mes travaux, je reçus des visites, je me montrai partout souriant, désoccupé, et étonnant tous les regards de ma tranquillité joyeuse.

Mais il me fut impossible de braver ainsi longtemps la douleur et l'opinion. Je n'atteignais rien dans ces combats à vide dont tous les coups retombaient sur moi-même. Je sentis bientôt ce rire à fleur de lèvres s'éteindre, et la colère, que j'avais voulu refouler au fond de mon cœur, remonter comme une lave. J'éprouvai le besoin de décharger sur quelque chose ce qu'il y avait en moi d'amertume. Ne pouvant plus atteindre les personnes, je reportai sur les choses ma froideur et mes mépris.

Le séjour de Savenières m'était devenu insuportable; décidé à m'en défaire et à quitter le pays, j'annonçai un

encan public de tout ce que renfermait le château, et j'y assistai moi-même. Faut-il vous avouer ces petitesses de la haine, Charles ? j'éprouvai une poignante joie à fouler ainsi aux pieds les souvenirs de la femme parjure et à l'insulter dans ce qui avait été à elle. Je jetai moi-même entre les mains sordides des juifs accourus à la vente toutes les saintes reliques qui me la rappelaient : parures de mariée, vêtements de bal, tout fut vendu, tout jusqu'aux oiseaux qu'elle nourrissait dans sa volière, jusqu'aux fleurs qu'elle cultivait sur sa fenêtre. Ah ! que ne pouvais-je prendre aussi son fils dans mes bras, et crier à ces gens :

— Qui veut l'acheter ?

Que ne pouvais-je vendre mes souvenirs avec ce qui lui avait appartenu ; vendre mes quinze années d'amour, mes rêves de bonheur, mes espérances insensées, mes joies trompeuses ! mon passé tout entier, ô mon Dieu ! qui voulait m'acheter mon passé ! Hélas ! à quoi me servait de dépouiller mon temple domestique, d'en renverser tous les autels et de briser dans la boue les signes de mon adoration ; je faisais vainement le vide autour de moi ; pouvais-je oublier la foi perdue et la divinité profanée ?

Quand j'eus épuisé tous les moyens de rompre avec

le passé, et que mon indignation se fut satisfaite autant qu'elle le pouvait, je tombai dans un abattement profond. Cette demeure dévastée réveillait plus douloureusement mes souvenirs ; chaque vide m'y rappelait l'objet absent plus vivement que ne l'eût fait sa présence. Je me hâtai d'achever mes affaires afin de pouvoir quitter Savenières.

Enfin tout se termina, et je partis pour Angers où une voiture m'attendait.

C'était un soir d'automne : l'air était froid, et le ciel avait cette sérénité sévère plus triste que le brouillard lui-même. La bise soufflait dans les bois, et des tourbillons de feuilles mortes couraient devant mon cheval dans l'avenue déserte. Je me rappelai que j'avais déjà parcouru le même chemin à la même époque de l'année et par un temps à peu près pareil ; mais alors je venais, le cœur palpitant et plein d'espérances, chercher à Savenières du repos, de l'amour, une femme et un enfant adorés ! Cinq ans s'étaient écoulés, et je reprenais la même route, le cœur à jamais vide d'espoir, lassé de tout, veuf et sans fils ! Ainsi ma vie entière, ma véritable vie avait duré seulement cinq années ! cinq années de lutte, d'incertitude, de joie provisoire, pendant lesquelles j'avais

toujours marché les yeux fixés sur l'avenir, et qui avaient abouti au néant! Sorti un instant du monde tumultueux qui m'avait ballotté si longtemps, j'y rentrais donc encore malgré moi, le front plus chauve et l'âme plus vieille! Ma retraite à Savenières n'avait été qu'un rêve de cinq ans, écoulé entre deux tristes jours d'automne!

J'arrêtai mon cheval, et je regardai autour de moi d'un œil désolé. On eût dit que Savenières effeuillait aussi ses dernières espérances et ses restes de jeunesse. Les campagnes étaient abandonnées et silencieuses; les grands arbres laissaient pendre sur l'avenue leurs rameaux déjà dépouillés, et les prairies inondées récemment déroulaient au loin une verdure rare et souillée.

Cette tristesse des lieux, si bien en harmonie avec la mienne, me toucha; je m'arrêtai pour contempler cette belle campagne que je ne devais plus revoir, et où j'avais poursuivi tant de délicieuses chimères! Un attendrissement profond descendit en moi à cette vue. Ma fermeté haineuse se fondit comme un glaçon qui se serait formé sur le cœur, et l'orgueil de ma douleur s'abîma dans les larmes.

Alors, tendant les bras vers cet Eden dont une Ève

m'avait aussi chassé, je dis adieu aux bois où je m'étais reposé à ses pieds, adieu aux vallées où l'enfant poursuivait des papillons tandis que je cueillais des marguerites pour elle, adieu aux fontaines où je l'avais fait boire dans ma main, adieu aux nuages que nous regardions ensemble, adieu aux haies fleuries, adieu aux oiseaux, adieu à tout ce qu'elle avait aimé et que j'avais aimé à cause d'elle! Puis, jetant un dernier regard sur ces lieux où j'avais tant souffert, tant espéré et dont je ne gardais rien, je pensai en pleurant combien était heureux celui qui pouvait, comme Énée sauvant ses dieux des flammes de Troie, emporter son passé dans les bras à travers les ruines de sa destinée.

UNE ÉTRANGÈRE.

I.

Parmi les petites villes que l'on rencontre presque à chaque pas dans la Bretagne comme témoignage de la civilisation et de l'importance primitive du vieux duché, il n'en est point dont l'aspect soit à la fois plus coquet, plus paisible et plus doux que Kemperlé. Née d'une abbaye, cette gracieuse bourgade semble avoir conservé la sérénité du cloître. Seulement, les cellules se sont insensiblement transformées en maisonnettes riantes où chaque famille vit à part, d'une existence silencieuse et murée.

Dans les grandes villes, la nécessité de réunir plusieurs ménages sous le même toit a nécessairement établi entre eux une communauté d'habitudes. A force de se rencontrer dans le même escalier, on arrive à se

connaitre au moins de visage; on cesse d'être une gêne l'un pour l'autre; le voisin devient le témoin d'une partie de nos actions, une *chose* du logis à laquelle nous ne prenons plus garde. Mais dans les petites villes, l'isolement crée à la longue une sorte de monotonie, de mystère, qui descend aux actes les plus vulgaires de la vie. L'idée qu'on est vu suffit pour tout empoisonner. Le regard du voisin est une véritable épée de Damoclès qui empêche de manger, de rire, de marcher. Aussi rien ne coûte-t-il pour y échapper; on élève les murs, on double les jalousies, on dépolit les vitres; chacun semble uniquement occupé de se cacher; on dirait une population de faux monnayeurs!

Or, la curiosité croit nécessairement en proportion des difficultés qu'elle trouve à se satisfaire. Moins on veut être vu, plus on désire voir, et comme la surveillance la plus patiente est souvent mise en défaut, on devine ce qu'on n'a pu découvrir, on invente ce qu'on n'a pu deviner; l'oisiveté se met au service de la malveillance. De là cette méchanceté traditionnelle des petites villes où, faute d'avoir autre chose à faire, l'on égorge tranquillement une réputation entre chaque repas.

C'était sans doute pour échapper à cet espionnage

le tous les instants que madame veuve Desbarres occupait, dans le quartier le plus solitaire de Kemperlé, une maison entre cour et jardin, fortifiée contre les tentatives des curieux avec autant de soins qu'un manoir du moyen-âge aurait pu l'être contre les attaques des routiers. Une haute muraille à chaperons hérissés de verre enceignait toute la propriété et ne laissait paraître que le toit du logis. Le grand portail à claires-voies, qui ouvrait autrefois une percée sur la cour, avait été soigneusement garni de planches, et l'on entrait maintenant par une petite porte à guichet que les habitués seuls savaient ouvrir. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient en outre défendues, jusqu'au tiers de leur hauteur, par des persiennes fixes, et les croisées des autres étages avaient toutes de petits rideaux d'une mousseline épaisse, collés aux vitres de manière à ne laisser rien voir du dehors.

Quant aux voisins, madame Desbarres n'en avait point à craindre. Elle avait soutenu deux procès, l'un pour faire condamner les seules ouvertures qui eussent vue sur son jardin, l'autre pour obtenir l'exhaussement d'un mur mitoyen, et elle les avait gagnés tous deux en première instance et en appel.

Nul, du reste, ne s'en était étonné, car madame

Desbarres passait à Kemperlé pour une femme entendue en affaires et à qui tout réussissait. L'opinion publique attribuait même à son influence la meilleure partie de la fortune acquise dans le commerce par feu M. Desbarres. La vérité était que celui-ci avait seul conçu et conduit les opérations dans lesquelles il s'était enrichi; mais timide et silencieux, il avait laissé tout l'honneur de son habileté retourner à madame Desbarres. Ce qu'il faisait tout bas, elle le disait tout haut, et, une fois le succès obtenu, on attribuait à elle seule l'idée de l'entreprise parce qu'elle avait été la seule à en parler. Elle-même finit par se le persuader. Nature dominatrice et absorbante, elle s'était insensiblement accoutumée à regarder son mari comme un serviteur dont le travail lui apppartenait. Elle s'emparait des projets de M. Desbarres aussitôt qu'il les lui avait communiqués, exigeait à grand bruit leur exécution, comme si l'initiative fût venue d'elle, la résistance de lui, et triomphait publiquement après la réussite, en répétant *qu'elle l'avait bien prédit.*

Tout autre que l'honnête marchand de bois se fût révolté contre cette espèce de confiscation de sa personnalité; mais lui, il y avait été préparé de longue main. Né d'une famille dans laquelle s'étaient produits

autrefois plusieurs cas d'aliénation mentale, il avait, pour ainsi dire, grandi sous le poids de ce passé. Dès son enfance, on s'était étudié à lui persuader qu'il ne pouvait prétendre à se conduire seul. Au moindre élan de jeunesse, il voyait tout le monde pâlir comme si l'on eût aperçu les symptômes du mal héréditaire. On cherchait à l'apaiser, à l'engourdir, en redoublant autour de lui le calme et le demi-jour. Cette éducation eut nécessairement pour résultat d'énerver une volonté qui eût demandé, au contraire, à être fortifiée par l'exercice. Celle de l'enfant eut le sort de ces membres toujours emprisonnés et soutenus qui ne peuvent se développer. Il arriva à l'âge d'homme, habitué à ne sentir que sauf approbation et à n'exécuter que sous la responsabilité des autres. Le maniement des affaires eût pu modifier à la longue cette nature; mais, marié jeune, il passa de a tutelle de sa mère sous celle de sa femme, et acheva ainsi de s'annuler.

Du reste, ce qui eût été un joug pour tout autre ne lui sembla, à lui, qu'un point d'appui. Madame Desbarres possédait précisément au plus haut degré la qualité qui lui manquait, une volonté confiante. Ce qu'elle avait commencé, elle le continuait et l'achevait

avec cette persistance aveugle des esprits bornés qui ont la vue trop courte pour voir les obstacles, et arrivent souvent parce qu'ils ne les ont pas vus. Son mari comprit de quels secours pouvait être pour lui un pareil caractère. Heureux, dans sa timidité, de n'avoir point à faire acte d'existence, il s'effaça derrière madame Desbarres, et se laissa emporter dans sa destinée comme dans un char ami que l'on n'a point l'embarras de conduire. Tout entier à son commerce, il ne faisait rien qu'au nom de son mentor, et avait le plaisir de l'action sans en avoir la responsabilité.

Sa vie s'écoula ainsi dans une tranquillité occupée. Il ne sentait point les chaînes de sa servitude volontaire, il ne haïssait rien, il ne demandait rien; il se laissait simplement être heureux, et lorsque vint pour lui l'heure de la mort, il put regretter la terre où son humble place lui avait été douce parce qu'il l'avait acceptée sans révolte.

Il laissait un fils sur lequel madame Desbarres reporta toute son affection, c'est-à-dire toute son autorité; mais Sulpice n'accepta qu'avec répugnance cet héritage de soumission. Quelques gouttes du sang de sa mère réchauffaient ses veines. Défiant et indécis

comme son père, il avait, de plus que lui, la honte de cette indécision et de cette défiance. Il faisait effort pour les combattre ; il s'exerçait à la fermeté ; il essayait, par instants, de repousser la domination que l'on voulait lui faire subir ; mais l'emportement avec lequel il engageait toujours la lutte le faisait ressembler à ces poltrons qui crient bien haut pour s'exciter eux-mêmes au courage. Au fond de toutes ces insurrections on sentait clairement la faiblesse impatiente, douloureuse, indignée, mais incapable de résister longtemps.

Madame Desbarres ne s'y trompa point. Sûre de dompter ces fougues de jeune coursier, elle n'y répondit qu'en serrant le frein, et Sulpice, qui vit que ses révoltes n'aboutissaient jamais qu'à d'humiliantes capitulations, devint plus circonspect.

Cependant les débats entre la mère et le fils se renouvelaient par intervalles et furent connus. On commença à parler dans la ville des folles désobéissances de ce dernier, de ses caprices, de ses goûts bizarres. Snlpice vivait, en effet, d'une manière étrange pour Kemperlé. Il ne fréquentait aucun des jeunes gens de son âge, ne visitait personne, et partageait ses journées entre le bureau de la mairie (où sa mère avait

exigé qu'il travaillât,) de longues promenades solitaires dans la campagne et des lectures sous les arbres. Le bruit se répandit même qu'on l'avait vu des tablettes à la main dans les sapinières de Kermor, et qu'il composait un poème ! A cette nouvelle, les vieilles gens échangèrent des regards et répétèrent d'un air profond : — *que les Desbarres avaient toujours eu la tête faible.*

Au milieu de ce blâme universel, un homme pourtant essayait de défendre Sulpice, et semblait n'avoir point perdu toute espérance pour son avenir ; c'était le secrétaire de la mairie, Honoré Vallin, ancien ami de la veuve Desbarres dont il faisait la partie de piquet tous les soirs, et chez laquelle il soupait tous les mercredis depuis vingt ans ; car, en province, tout se régularise, et l'on fonde un souper comme ailleurs une rente, à perpétuité ! Or, selon M. Vallin, les bizarreries de conduite de Sulpice ne tenaient qu'à l'isolement, et le seul remède qui pût l'en guérir était le mariage. Si Desbarres aimait tant à parcourir les bois, s'il perdait son temps à apprendre des vers, s'il ne voyait personne, c'est que rien ne l'empêchait de suivre ses goûts en toute chose. Une femme devait nécessairement lui faire perdre cette dangereuse habitude.

Avec une femme, Sulpice serait obligé de se promener dans les rues, de ne lire que le journal, de faire des visites, de vivre enfin comme un homme raisonnable. Là était pour lui le seul moyen de salut. Quant à la personne dont on devait faire choix pour lui, M. Vallin la savait par cœur. Il fallait une jeune fille du pays, dont on connût la famille, les antécédents, le caractère. Il ne disait rien de la dot, par plusieurs raisons qu'il s'abstenait de développer et qu'il prétendait résumer dans cet axiome sentimental à l'usage des refrains de romances :

L'argent ne vaut pas le bonheur !

Mais il déclarait important qu'elle fût jolie, vive, entendue, capable enfin d'arracher le jeune homme à ses reveries et de le pousser en avant.

L'honnête fonctionnaire municipal eût pu ajouter que ce portrait était, de tous points, celui de sa nièce, mademoiselle Henriette Riollet, petite brune à qui son nez retroussé, son œil rond et ses lèvres vermeilles avaient fait une réputation d'esprit qu'elle tâchait de soutenir en riant à tout sans jamais répondre à rien. Elle avait été élevée par M. Vallin, qui, pendant qu'elle était enfant, n'avait cessé de se plaindre de son indocilité, de son ignorance, de sa tyrannie ; mais par un

prodige étrange et pourtant ordinaire, l'âge nubile avait subitement transformé tous ces défauts en vertus! L'indocilité s'appelait maintenant de l'indépendance, l'ignorance de la simplicité, la tyrannie de la force d'esprit; le démon était enfin devenu un ange! un ange à marier!

Henriette soupait tous les mercredis avec son oncle chez madame Desbarres, et y voyait Sulpice. Ces rencontres fréquentes avaient établi entre les deux jeunes gens une familiarité précoce qui, loin de conduire à une intimité plus tendre y met presque toujours obstacle. Ils pouvaient se voir à loisir, se parler à toute heure, s'aimer sans contrainte; aussi n'y pensèrent-ils pas. Chacun d'eux d'ailleurs regardait à un point différent de l'horizon. Tandis que Sulpice marchait ivre et éperdu au milieu des fantômes de la jeunesse, comme le dieu de Berecinthe au milieu de son cortége échevelé, Henriette ne sortait point de ce cercle de petits intérêts, de maigres vanités et de puérils plaisirs, qui occupent les existences vulgaires. Celui-là cherchait le fil d'or dans la magique quenouille des fées, celle-ci brodait point par point, le grossier canevas de la réalité. Le moyen qu'ils pussent se rencontrer et se plaire? Henriette ne comprenait rien aux sauvage-

ries de Sulpice, à ses enthousiasmes, à ses abattements; tout ce qu'elle avait remarqué de lui, c'est qu'il se montrait moins aimable que la plupart des jeunes gens de son âge.

Mais c'était surtout lorsque la jeune fille le comparait à son cousin Alexandre Béfort, qu'elle demeurait frappée de son infériorité. A la vérité, Alexandre était le héros de la *fashion* kemperloise. Il avait trente ans, une figure passable, une fortune suffisante, et se faisait habiller à Paris. C'était, de plus, un de ces hommes doués d'une aptitude générale, parce qu'ils n'en ont pas de particulière, et qui acquièrent, presque sans peine, les rudiments de toute chose; espèce de princes de la médiocrité auxquels appartiennent les royautés infimes de l'art ou de la mode, et dont l'empire ne dépasse point les bureaux d'octroi de leur commune. Alexandre savait chasser, danser, monter à cheval, chanter la romance, jouer des charades; il avait eu quelques duels heureux et plusieurs aventures scandaleuses : c'était, en un mot, le Ducrou, le Garat, le Saint-George et le Lovelace de Kemperlé.

Les mères de famille le traitaient bien de mauvais sujet, mais les jeunes filles ramenaient toujours son

nom dans leurs entretiens. Elles s'informaient de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait dit. Lorsqu'il paraissait dans la rue on criait: — « C'est lui! » et toutes les aiguilles demeuraient en l'air, toutes les têtes s'avançaient à la fenêtre pour le voir passer. Henriette avait d'autant moins pu échapper à cette préoccupation générale, qu'elle était parente de Béfort, et que cette parenté lui valait une sorte de reflet de célébrité. On disait à Kemperlé: — C'est la cousine de M. Alexandre, du ton que prit autrefois le commissaire de la Cité pour dire à Piron qu'il était frère de l'auteur de *Manlius*.

Malheureusement la jeune fille voyait rarement son cousin. M. Vallin, qui le soupçonnait de vouloir plaire à sa nièce, et qui avait mille motifs pour préférer l'alliance des Desbarres, n'avait jamais encouragé ses visites, si bien que Henriette était réduite à parler d'Alexandre, quand elle le pouvait, avec ses amies, et à y penser lorsqu'elle était seule.

Elle se trouvait précisément dans ce dernier cas au moment où commence notre récit. Assise sous une des tonnelles de madame Desbarres, d'où elle apercevait les toits du pavillon habité par son cousin, elle repassait dans son souvenir tout ce qu'il lui avait dit

à sa dernière visite, lorsqu'un grincement de cordes à harmonie douteuse retentit dans le jardin voisin : c'était un prélude de guitare. Henriette releva la tête, prêta l'oreille, et bientôt la voix d'Alexandre lui-même se fit entendre.

Il chantait une romance nouvelle qui passait pour le chef-d'œuvre du moment.

Adieu, couronnes de la gloire,
Fracas des camps chers aux guerriers;
Adieu, déesses de mémoire,
Je ne veux plus de vos lauriers.
Je ne veux plus de vos lauriers!...

Ici la guitare continua seule deux mesures d'accompagnement, comme pour appuyer le congé donné par le chanteur à toutes les vanités martiales; puis la voix reprit :

Au son bruyant de la trompette,

l'accompagnement de guitare imita le son de la trompette,

Au bruit terrible du canon,

un gros *mi* retentit tout seul pour reproduire le bruit de l'artillerie,

Je préfère tendre musette,

la guitare devint champêtre comme un galoubet,

Et le tambourin du vallon.

La guitare joua du tambourin et termina l'air par trois magnifiques accords en arpèges.

Henriette, ravie, ne put s'empêcher de battre des mains.

A cet applaudissement inattendu, l'instrument, qui avait repris le prélude du second couplet, s'arrêta court.

— Comment ! vous m'écoutiez, ma voisine ? demanda Alexandre de l'autre côté du mur.

La jeune fille comprit que son cousin la prenait pour la veuve, et, voulant entretenir l'erreur, elle répondit par un : — Oui, de sa plus grosse voix ; mais Béfort reconnut sans peine la supercherie.

— Ce n'est pas madame Desbarres ! s'écria-t-il.

Henriette ne répondit que par un éclat de rire comprimé.

— Pardieu ! je saurai qui se moque de moi, reprit le chanteur.

Il y eut une pause. La jeune fille, rassurée par le mur, prêtait l'oreille en continuant à rire tout bas. Elle entendit d'abord un bruit de pas, puis un froissement d'espalier, enfin l'extrémité d'une échelle se montra au-dessus du chaperon mitoyen, et, presqu'au même instant, Alexandre lui-même parut au milieu

des pampres de la vigne, en habit d'été, en chapeau de paille, le col rabattu et la guitare à la main. On eût dit un Collin du temps de l'empire faisant son entrée dans un opéra de *Paul et Virginie.*

Henriette, éblouie de cette apparition galante, poussa une exclamation de surprise.

— Quoi ! c'est vous, ma cousine ? s'écria Béfort en saluant ; je ne croyais pas avoir un si charmant auditeur !

Henriette rit et rougit.

— Et si je ne me suis trompé, reprit le jeune homme, vous avez même applaudi !...

— Cette romance est si jolie ! fit observer la cousine.

— Désirez-vous l'entendre de plus près ? demanda Alexandre en posant le pied sur la crête du mur.

— Non, non ! vous allez tomber ! s'écria la jeune fille.

— Ne craignez rien.

— Je vous en prie, ne descendez pas ; madame Desbarres se fâcherait...

— Et elle aurait raison, interrompit un nouvel interlocuteur.

Henriette se détourna et parut déconcertée en reconnaissant son oncle.

— Tiens! c'est le cousin, dit Béfort, qui ne se dérangea point; comment cela va-t-il, papa Vallin?

— Mais comme vous voyez, monsieur, répondit le fonctionnaire municipal d'un ton gourmé en appuyant sur le dernier mot.

Le jeune homme ne parut point y prendre garde.

— Parbleu, vous arrivez à propos, reprit-il.

— C'est ce que je vois, répliqua Vallin, qui lança à sa nièce un regard sévère.

— Maintenant, je puis escalader la muraille.

— Comment!

— Dès que vous êtes là, il n'y a plus d'inconvenance; vous serez censé m'avoir invité à visiter le jardin de madame Desbarres.

— Je n'ai point l'habitude de faire les honneurs chez les autres, répliqua Vallin d'un ton sec; l'heure de la promenade est d'ailleurs passée.

Et s'adressant à sa nièce qui faisait tourner son dé au bout de ses ciseaux pour se donner une contenance :

— Je suis étonné que vous n'ayez pas entendu madame Desbarres vous appeler, continua-t-il; vous étiez sans doute trop occupée?...

Henriette voulut s'excuser; il l'interrompit d'un

ton absolu, et lui ordonna de rentrer à la maison. La jeune fille, naturellement peu soumise, allait répliquer ; mais se rappelant à temps le principe d'éducation qui ordonne l'obéissance devant les jeunes gens à marier, elle prit une attitude de victime résignée, ramassa sa broderie, et se retira la tête basse.

Lorsqu'elle fut partie, Alexandre se pencha vers l'oncle, qui était demeuré debout à la même place.

— Est-ce à madame Desbarres ou à son fils que vous l'envoyez, cousin ? demanda-t-il ironiquement.

— Comment ! à son fils ! répéta le secrétaire d'un air qu'il tâcha de rendre surpris, et qui n'était que contrarié.

— Ne faites donc pas l'ignorant, reprit Béfort, tout le monde sait que vous en voulez aux douze mille livres de rentes de la veuve.

— Moi !

— Et que vous élevez Sulpice à la brochette pour votre nièce.

— Allons, interrompit Vallin, qui s'efforça de rire, c'est encore une de vos suppositions bouffonnes.

— Dites mortifiantes !

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'avais moi-même des intentions.

— Vous ! reprit le vieux commis avec une inquiétude mal déguisée ; laissez donc, vaurien, on vous connait. Le diable n'est pas encore assez vieux pour se faire ermite. Eh ! eh ! eh ! D'ailleurs, quand le goût du mariage vous viendra, ce ne sera pas pour épouser une petite fille sans dot ; vous vous adresserez aux plus riches héritières de l'arrondissement, et vous savez bien qu'aucune ne vous refusera.

— Peut-être, dit Alexandre d'un ton d'indifférence magnifiquement impertinent ; mais ma cousine a des yeux si vifs !

— Et l'humeur donc ! Ah ! je ne conseille pas à son mari d'avoir une volonté.

— Et c'est pour cela que vous la destinez au jeune Desbarres.

— Mon Dieu ! je vous répète que je n'y pense pas plus que lui.

— Pour lui, je crois que vous avez raison, dit Béfort ; il est occupé ailleurs.

— Qui ? Sulpice ! Allons donc ; c'est un sauvage qui passe sa vie dans les bois.

— Surtout dans ceux de Kermor.

— Parce qu'ils appartiennent à sa mère.

— Et parce que madame de Révol habite le manoir.

— *L'étrangère?* Mais Sulpice ne la connaît pas.

— Hier encore il était chez elle.

— C'est impossible !

— Je l'ai vu sortir, reconduit par la *Parisienne*, et le petit pâtre de la ferme m'a dit qu'il allait tous les jours au manoir.

Vallin dressa la tête et regarda le jeune homme en face.

— Vous ne plaisantez pas, au moins, Alexandre ? dit-il avec une sorte d'effroi.

—Ce serait une plaisanterie bien fade, objecta Béfort.

— Mais comment Sulpice connaît-il cette femme? pourquoi n'avoir rien dit de ses visites ?

— C'est ce que vous pouvez lui demander. Du reste, que vous importe, puisque vous n'avez aucun projet pour votre nièce?

— C'est-à-dire... non, certainement, bégaya le secrétaire ; aussi ne s'agit-il point de moi; mais des convenances, de l'intérêt du jeune homme. Car Dieu sait où une pareille connaissance pourrait le conduire ! Vous avez bien fait de m'avertir, Alexandre, et je vous en remercie... pour madame Desbarres. Je vais m'occupper de tout éclaircir.

A ces mots, M. Vallin prit congé du cousin et se dirigea vers la maison.

II.

Le bureaucrate trouva sa nièce occupée à envelopper deux chandelles dans des bobèches de papier découpé, tandis que madame Desbarres comptait les jetons.

— Eh bien! où restez-vous donc, monsieur Vallin? dit la veuve avec une certaine impatience, il est déjà sept heures et quart!

— Pardon! belle dame, répliqua le secrétaire préoccupé, je me promenais dans votre jardin, et comme je ne voyais point de lumière au salon...

— Parce qu'on vous attendait, reprit la veuve; allumez les flambeaux, Henriette, et cherchez le jeu de piquet.

— Un moment, cela me regarde, dit Vallin en tirant

de sa poche un paquet soigneusement enveloppé dans un fragment de journal. Je suis entré au café avant de venir...

— Et vous apportez des cartes neuves?

— Qui n'ont servi qu'une fois; regardez. Je les ai choisies à points roses, comme vous les aimez.

Le ton de madame Desbarres se radoucit.

— Eh bien! nous allons voir si elles me porteront bonheur, dit-elle. Avancez un fauteuil à votre oncle, Henriette, et commençons.

M. Vallin posa sur la table sa tabatière d'or, salua, et s'assit vis-à-vis de la veuve.

— A qui sera première en cartes? dit celle-ci, qui avait coupé et montrait un huit de trèfle.

— Madame doit être partout la première, et c'est évidemment à moi de donner, reprit M. Vallin en s'emparant des cartes.

La veuve répondit à cette galanterie invariablement répétée tous les soirs depuis vingt ans, par un sourire également invariable, et la partie commença.

Les cartes ont l'immense mérite d'occuper sans faire penser. Avec elles, on s'oublie dans un cercle d'évolutions bornées et de sensations prévues. Ce sont

toujours les mêmes faits amenant les mêmes réflexions; toujours les mêmes plaisanteries excitant le même rire! chacun a appris par cœur, avec les règles du jeu, tous les traits d'esprit qu'il peut se permettre; les cartes réalisent enfin cette sainte égalité qui force l'intelligence et la sottise à tourner de compagnie dans la roue d'écureuil de la routine.

Madame Desbarres et Vallin étaient de trop anciens joueurs pour ne point connaitre, en détail, toutes les ressources de conversation qu'offrent les différents incidents d'une partie de piquet. Le bureaucrate se plaignit plusieurs fois d'être obligé de mettre *son cœur sur le carreau*, et la veuve ne manqua jamais, à chaque partie gagnée, de consoler le vieux célibataire en lui rappelant *que le malheur au jeu prouvait le bonheur en ménage;* enfin tous deux venaient de se réunir pour proclamer l'axiôme rimé :

Qui a quinte et quatorze avec le point,
Gagne la partie et ne paie point.

lorsqu'un jeune homme en rédingote brune et en chapeau de paille fine ouvrit doucement la porte du salon. Henriette leva les yeux, mais son visage ne trahit aucune émotion.

— Qui vient là ? demanda madame Desbarres, qui tournait le dos à la porte.

— C'est M. Sulpice, répliqua la jeune fille en rapprochant tranquillement l'aiguille de son feston.

Sulpice salua par leurs noms M. Vallin, Henriette et madame Desbarres. Sa voix avait cette douceur un peu chantante particulière aux Bretons, mais on y sentait, en outre, une timidité d'autant plus frappante, que rien ne semblait la justifier. La fatuité eût été plus facile à comprendre. La taille du jeune homme avait, en effet, des proportions élégantes et élevées, ses traits une expression d'intelligence, et ses mouvements cette souplesse cadencée qui est la grâce de la vigueur. Cependant, en étudiant de plus près ces riches apparences, on était pris de doute sur leur réalité. Ces membres arrondis semblaient renfermer plus de lymphe que de sang, ces cheveux d'un blond pâle révélaient une sorte de mollesse maladive, et dans l'œil, « cette ouverture qui laisse voir au dedans, » flottait je ne sais quelle expression de volonté vacillante qui faisait craindre que les muscles ne manquassent en même temps à l'âme et au corps.

Après quelques questions de politesse adressées à Henriette, il s'était assis près de madame Desbarres

qui, tout en continuant la partie commencée, lui demanda à quoi il avait employé sa soirée. Soit qu'il ne crût nécessaire d'avoir égard à la forme de la question, soit qu'il voulût l'éluder, Sulpice répondit qu'il venait de rapporter chez le commissionnaire les livres que lui envoyait toutes les semaines un libraire de Lorient. Madame Desbarres hocha la tête.

— Vous lisez beaucoup trop, dit-elle, ce sont toutes ces lectures qui vous rendent sauvage et triste. Est-ce qu'un garçon de votre âge ne devrait pas mieux employer son temps ?

— Que pourrais-je faire ? demanda timidement Sulpice.

— Mais ce que font les autres, vous promener, chasser, voir un peu le monde ; montrer enfin que vous êtes un homme ; tandis que vous vivez comme un ours, toujours le nez dans vos livres ! C'est se rendre ridicule à plaisir.

— Et nuire à sa santé, ajouta sérieusement Vallin. Il n'y a rien de plus malsain que les lectures prolongées ; le cerveau se fatigue.

— Les digestions se font mal, ajouta madame Desbarres.

— Voyez plutôt comme les gens de la campagne,

qui ne savent ni lire ni écrire, se portent bien.

— Oui, oui, reprit la veuve d'un air profond, si le gouvernement faisait son devoir, il ne permettrait point l'établissement de ces cabinets litéraires.

— D'autant plus qu'ils excitent à lire comme les cabarets excitent à boire, ajouta spirituellement le bureaucrate.

— Et quels livres encore?

— Des romans sur l'histoire d'Écosse.

— Par un auteur dont on ne peut pas prononcer le nom.

— Walter-Scott.

— Tout juste; comme ce doit être amusant!

— C'est de mode à Paris, madame.

— Ah! comme vous dites, monsieur Vallin! On a cette manie maintenant; il faut que tout vienne de Paris, les chapeaux, les gants, les chaussures.

— Et même les héroïnes de roman.

— Comment, les héroïnes?

— Avez-vous déjà oublié votre belle locataire de Kermor;

— Ah! *l'étrangère?*

— Madame Lia de Révol, dit Vallin en jetant un regard vers Sulpice qui s'était troublé.

— C'est cela ! reprit la veuve, Lia, encore un nom que je ne puis retenir.

— Il est effectivement aussi extraordinaire que celle qui le porte ; savez-vous à quoi elle passe son temps à Kermor ?

— Non.

— A se promener nu-tête dans les bois, et à traverser la petite rivière à la nage.

— Qu'est-ce que vous dites ? elle sait nager !

— Et manier les armes à feu ! On l'a entendue tirer le pistolet dans son jardin.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria madame Desbarres, mais c'est donc une aventurière !

— Pourquoi cela, ma mère ? demanda Sulpice, dont les traits avaient tour à tour exprimé l'embarras et l'impatience pendant que Vallin parlait.

— Pourquoi ? répéta la veuve, mais parce que ce ne sont point là les manières d'une personne bien élevée. A-t-on jamais vu une femme qui se respecte tirer du pistolet et nager ?

— C'est comme votre ancienne voisine, la marquise de Launay, ajouta Vallin.

— La marquise de Launay était une femme perdue,

dit vivement Sulpice, et rien n'autorise à lui comparer madame de Révol.

— Parce que nous ne connaissons point sa vie.

— De quel droit la juger alors, et pourquoi cette ignorance serait-elle une présomption contre elle? Faut-il donc préjuger le mal, et ne demander de preuves que pour le bien?

— Ah! parbleu! si l'on veut des preuves, il n'en manque pas, reprit Vallin, il suffit de rapprocher les circonstances. Qui connaît cette dame Lia de Révol, d'abord? Elle arrive ici, il y a six mois, sans autre lettre d'introduction qu'un passeport, ce qui indique assez qu'elle n'avait aucun moyen de se faire recommander. Au lieu de prendre un logement à la ville, chose d'autant plus naturelle que je lui faisais offrir mon petit pavillon neuf, elle va habiter la campagne, comme quelqu'un qui se cache; elle ne parle à personne de ce qui l'amène, sans doute parce qu'elle n'a rien à leur dire de bon; elle continue à vivre dans l'isolement, et repousse les avances que lui font quelques personnes plus bienveillantes que sages, évidemment dans la crainte de se faire voir de trop près; enfin, elle affecte mille habitudes bizarres. On la voit parcourir les prairies de Kermor avec un chapeau de

grosse paille orné d'herbes et de coquelicots ; elle reste sur les grèves pendant les orages, et revient seule de nuit par les bruyères. Si ce ne sont point là les allures d'une aventurière, je ne m'y connais plus.

— C'est-à-dire, s'écria Sulpice avec une ironique amertume, que tout ce qui sort de nos habitudes bourgeoises doit exciter le soupçon ; quiconque ne vit point comme nous et avec nous n'a droit à aucune estime. Nous interprétons contre lui ses actions les plus indifférentes. S'il tait ce que nous voudrions savoir, c'est qu'il se sent coupable ; s'il nous fuit, c'est qu'il se cache ; s'il veille quand nous dormons, c'est qu'il médite quelque crime. Nous ne lui permettons point d'avoir plus d'élévation, plus de goût, plus de curiosité plus de courage que nous. Et qu'importe donc que madame de Révol ait préféré la campagne au pavillon que vous vouliez lui louer ; qu'elle n'ait raconté son histoire à personne, qu'elle aime les fleurs des champs et les orages sur la mer ! Sont-ce là des motifs suffisants de défiance et de mépris ? Quand les causes vous échappent, pourquoi les supposer honteuses ? Quelle preuve avez-vous que *l'étrangère*, comme on l'appelle, n'est point digne de tous vos respects, et qui pourrait citer un seul fait qui l'accusât !

Sulpice s'était laissé emporter à un élan si impé-eux, que sa mère en demeura d'abord muette de ırprise ; mais elle l'interrompit enfin avec autorité.

— Eh bien ! eh bien ! oubliez-vous à qui vous par-z, monsieur ? dit-elle, que signifie ce ton ?.. Préten-'iez-vous, par hasard, donner des leçons à M. Vallin ?

— Je ne donne point de leçon, ma mère, répondit : jeune homme d'un accent animé, je repousse une ttaque injuste.

— Et qui vous en a chargé ? depuis quand êtes-rous l'avocat de la *Parisienne ?*

— Ma mère...

— Il serait curieux de vous voir prendre le parti l'une étrangère contre nous.

— Mais ce n'est point contre vous...

— Pardonnez-moi, monsieur, je ne souffrirai pas que vous manquiez de respect aux amis de la famille. M. Vallin est d'âge à savoir ce qu'il dit.

— Je n'ai point prétendu...

— Et quand il exprime une opinion, vous devez garder le silence.

Sulpice parut hésiter un instant, puis se leva brusquement, et étendit la main vers son chapeau.

— Que faites-vous ? demanda madame Desbarres.

— Je m'en vais, ma mère, répondit le jeune homme d'une voix altérée.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne pourrais me taire en entendant insulter une femme absente.

— Restez, monsieur, je le veux, restez, vous dis-je!

Mais Sulpice s'élança hors du salon sans rien entendre. Madame Desbarres demeura à demi retournée sur son fauteuil, immobile et stupéfaite.

— Il est parti, s'écria-t-elle enfin, en entendant la porte se refermer avec violence; est-ce bien possible? malgré mon ordre!

— J'en étais sûr, murmura Vallin, qui venait de jeter ses cartes sur la table.

— Sûr ? dit la veuve en le regardant, sûr de quoi?

Il porta mystérieusement un doigt à ses lèvres, jeta un regard oblique sur Henriette, qui avait assisté à toute cette scène sans quitter son feston, prit un des flambeaux d'argent, et invitant d'un geste solennel madame Desbarres à le suivre, il passa avec elle dans la pièce voisine.

Nous le laisserons répéter à la veuve les soupçons communiqués par Alexandre Béfort, et que semblait confirmer la singulière chaleur avec laquelle Sulpice

avait défendu *l'étrangère*, pour suivre le jeune homme dans la chambre où il venait de se renfermer.

Cette pièce, située au second étage et éclairée par une seule fenêtre ouvrant sur le jardin, était encombrée d'objets disparates qui lui donnaient un aspect particulier. C'était là que tous les meubles inutiles, incommodes ou éclopés de la maison, trouvaient successivement leurs invalides. On y voyait un lit carré dépouillé de ses rideaux en camayeu, près d'un secrétaire du temps de l'empire, dont les rampes de cuivre avaient été arrachées; un bahut gothique, aux sculptures écornées, s'appuyant sur une console Louis XV; des glaces troubles, des gravures sans verres, des chaises privées de leurs barreaux, et deux tables à marbre fêlé.

Mais au milieu de cet entassement de meubles divers, il était facile de distinguer ceux que Sulpice avait adoptés pour son usage. Le jeune homme s'était fait, pour ainsi dire, une petite chambre dans la grande; il avait choisi pour cela le coin le plus rapproché de la fenêtre. Tandis qu'ailleurs tout semblait poudreux, triste, délabré, là tout était vie et lumière.

Sous une bibliothèque en sapin garnie de livres sans reliures, se dressait un bureau couvert de bro-

chures entassées et de notes éparses; un album ouvert sur une chaise de jonc laissait voir une esquisse de paysage à demi-crayonnée; une flûte d'ébène était accrochée au-dessus d'un pupitre chargé de musique; enfin, sur une petite table à portée de la main et du regard, était posée une coupe en opale dans laquelle baignait une seule églantine. Ce vase, dont l'élégance coquette formait un singulier contraste avec le reste de l'ameublement avait sans doute un grand prix pour Sulpice, car il occupait seul la grande table que l'on avait repoussée dans l'encoignure la plus abritée et dont on avait écarté les autres meubles, afin d'éviter tout choc. On eût dit un objet sacré exposé à l'adoration sur un autel.

Après avoir vivement refermé la porte de sa chambre, comme s'il eût craint d'être poursuivi, le jeune homme s'approcha du coin que nous venons de décrire, qui seul était véritablement à lui dans cette espèce de garde-meuble, et se laissa tomber sur le fauteuil placé devant le bureau. Sa colère avait déjà fait place à l'abattement. Il promena quelque temps ses regards avec une tristesse découragée sur tout ce qui l'entourait; mais, les arrêtant enfin sur la coupe et sur l'églantine, il parut s'émouvoir; une légère rougeur

colora son visage, ses paupières devinrent humides, ses lèvres s'entr'ouvrirent pour prononcer un nom. Enfin, appuyant sa tête sur ses deux mains, il tomba dans une profonde rêverie pendant laquelle tout ce qui lui était arrivé depuis deux mois repassa successivement devant son âme en images confuses.

III.

L'apparition d'une personne étrangère dans une petite ville n'est pas seulement un évènement qui occupe, c'est une bonne fortune pour toutes les malveillances oisives et affamées. Quelque soin que l'on mette à surveiller ses voisins, à commenter leurs paroles, à analyser leurs actes, c'est un sujet bien vite épuisé. La moisson des ridicules et des vices une fois faite, on ne peut plus compter que sur quelques glanes. On se connaît d'ailleurs trop bien pour que la malignité ait le champ libre; la réalité, que l'on coudoie, arrête l'imagination dans ses élans. Avec un étranger, au contraire, tout est supposable, tout est possible. La médisance prend son vol, comme le Satan de Milton, dans

les immensités de l'infini. L'étranger n'est connu de personne; il n'a, dans le pays, ni famille, ni intérêts; sa réputation est une épave que nous apporte le hasard et que nous pouvons dépecer sans danger.

Madame de Révol en fit l'épreuve à Kemperlé. Elle avait d'abord été accueillie avec une défiance malveillante; le soin qu'elle mit à éviter toute relation, des habitudes inconnues en province et quelques caprices d'artiste, ne tardèrent pas à justifier tous les soupçons. Sulpice lui-même, sans partager les préventions générales, avait vu avec chagrin l'étrangère s'établir dans le manoir de sa mère. Les bois de Kermor étaient sa promenade accoutumée; là, il n'avait à craindre ni dérangement, ni rencontres; il était chez lui et maître de sa solitude. Or, la présence de madame de Révol troublait ces plaisirs. Les sapinières du rivage ne lui appartenaient plus, il ne pouvait désormais prolonger ses courses jusqu'au manoir, se promener dans les chambres désertes, rester accoudé à quelque fenêtre élevée, les yeux sur la mer et l'âme dans ses songes. Kermor avait un nouveau maître à qui appartenaient la vue de l'Océan et l'isolement des bois.

Il essaya de porter ailleurs ses rêveries, mais ailleurs ses pieds ne trouvaient pas d'eux-mêmes les sentiers,

ses yeux ne connaissaient point chaque coin d'horizon encadré dans les arbres, son oreille ne devinait point de quelle source venait le murmure, son odorat de quelles landes arrivait le parfum. Il fallait écouter, regarder, se conduire; l'esprit, à chaque instant éveillé, interrompait ses songes, et, au milieu de ces involontaires distractions, Sulpice essayait en vain de poursuivre ses chimères.

Il fallut donc revenir aux lieux connus et accoutumés. Le jeune homme évita seulement le voisinage du manoir; il choisit pour ses promenades les allées les plus écartées, pour ses repos les fourrés les plus inaccessibles. Deux ou trois fois pourtant il aperçut, à travers le feuillage, la taille svelte de l'étrangère; mais, connaissant tous les détours de ce labyrinthe de verdure, il put éviter sa rencontre et se persuader qu'il avait même échappé à son regard.

Un soir, en regagnant la ville après une longue promenade, il s'aperçut qu'il n'avait plus le livre qu'il emportait toujours pour compagnon de route, et, se rappelant une longue station à l'entrée de la prairie, il rebroussa chemin dans l'espoir d'y retrouver le volume oublié. Il venait de tourner le taillis de noisetiers, et son œil cherchait déjà les touffes d'aubépines sous

lesquelles il s'était assis, lorsqu'il se trouva tout à coup à quelques pas de l'étrangère, qui s'avançait vers lui son livre à la main.

Occupée de sa lecture, elle n'aperçut point d'abord Sulpice, mais un mouvement de celui-ci l'avertit; elle releva la tête avec une exclamation, tandis que le jeune homme, surpris et confus, s'était arrêté en saluant.

Un regard involontaire qu'il jeta sur le volume, fit tout comprendre à madame de Révol.

— Ce livre vous appartient, monsieur? dit-elle en rougissant.

Sulpice répondit affirmativement

— Je dois alors m'excuser de l'avoir pris et d'y avoir regardé, reprit l'étrangère avec grâce; je pourrais vous dire, pour me justifier, que je cherchais le nom de son propriétaire, mais la vérité est que les livres exercent toujours sur moi une sorte de fascination, et que je ne puis en apercevoir un sans l'ouvrir involontairement.

— J'ai toujours éprouvé la même chose, dit Sulpice étonné d'entendre exprimer une de ses sensations les plus familières.

— Je le sais, reprit madame de Révol en souriant

bien que je n'aie vu madame votre mère que deux fois, elle vous a dénoncé à moi comme un lecteur incorrigible.

— Quoi! interrompit Sulpice honteux, elle vous a dit...

— Ce dont j'ai pu m'assurer moi-même en vous voyant tous les jours, un livre à la main, dans nos bois.

— C'est une indiscrétion dont je dois m'excuser, dit timidement le jeune homme.

— Comment donc? un propriétaire n'a-t-il pas le droit de visiter son domaine? Je crains au contraire d'avoir souvent troublé vos promenades sans le vouloir, car j'ai cru observer que ma rencontre vous faisait fuir...

Sulpice voulut protester.

— Oh! ne vous en défendez pas, reprit l'étrangère avec une vivacité charmante; c'est une discrétion dont je dois vous savoir d'autant plus de gré que vos compatriotes m'y ont peu habituée. Aussi votre réserve m'a-t-elle sérieusement touchée, et je suis heureuse que le hasard me permette de vous en remercier... et de vous engager à ne point la pousser trop loin.

Sulpice s'inclina.

— Kermor est assez grand pour deux promeneurs, continua la jeune femme ; nous pouvons nous partager les bois, et, puisque vous aimez le silence et l'ombre, vous aurez à vous seul votre royaume de solitude.

— Et si j'allais en oublier les limites ? objecta Sulpice enhardi par la franchise gracieuse de madame de Révol.

— Ah ! vous vous exposeriez à des représailles.

— La menace est peu effrayante.

— Plus que votre politesse ne permet de l'avouer. Pour ma part, je ne voudrais point que l'on m'arrachât à la compagnie dont vous jouissiez aujourd'hui.

— Ce livre ?... vous le connaissez donc ?

— Non, mais il est d'un de mes poètes préférés.

— Si vous désiriez le parcourir ?...

— Je n'osais vous le demander, dit madame de Révol avec un embarras souriant ; mais puisque vous allez au devant de mon souhait, j'accepte. Moi qui ai toujours été grande liseuse, je suis ici depuis trois mois sans ressources, et, en apercevant tout à l'heure votre volume dans l'herbe, j'ai tressailli comme Achille à la vue des armes apportées à Scyros.

— Je suis fâché de n'avoir pu connaître plus tôt cette disette de livres.

— Mille grâces, monsieur ! je ne voudrais point revenir à mes habitudes exagérées de lecture ; elles empêchent de regarder autour de soi. A force de causer bas avec les livres, on finit par ne plus savoir parler haut avec les hommes, et les liseurs ressemblent tous, plus ou moins, à ces hallucinés sans cesse occupés d'un monde invisible.

Sulpice allait répondre, lorsque l'étrangère s'arrêta ; ils étaient arrivés à la grande avenue qui conduisait au manoir. Le jeune homme comprit qu'il était temps de se séparer ; il s'inclina pour prendre congé.

— J'espère ne vous séparer que peu de temps de votre poète, dit madame de Révol, et dans quelques jours le livre vous sera rapporté.

— N'en prenez point souci, répliqua rapidement Sulpice, qui craignait les conjectures auxquelles un pareil renvoi ne pouvait manquer de donner lieu ; je le reprendrai à la première rencontre.

— Sur nos frontières, car je tiens à les établir.

— Quand vous l'ordonnerez.

— Eh bien ! après-demain.

— Après-demain.

La jeune femme répondit avec grâce au profond salut de Desbarres, et disparut dans l'allée de mélèzes.

Sulpice rentra chez sa mère tout agité. Le hasard qui venait de le rapprocher inopinément de l'étrangère était, dans sa vie monotone, une sorte d'aventure. Il avait d'ailleurs trop souvent entendu parler de l'habitante de Kermor pour que sa curiosité n'eût point été excitée. Les mille suppositions dont elle avait été l'objet l'entouraient d'avance, pour lui, d'une espèce d'atmosphère romanesque qui rendait son apparition plus saisissante. Aussi l'imagination inoccupée du jeune homme en fut-elle profondément remuée. Il se mit à repasser dans sa mémoire, comme à son insu, tous les traits, toutes les paroles, tous les gestes de madame de Révol; il se rappelait jusqu'aux plus fugitives nuances de ses regards, jusqu'aux plus légères inflexions de sa voix, et il trouvait dans ces inflexions, dans ces nuances, je ne sais quel charme tout nouveau pour lui.

Le surlendemain, il se rendit à Kermor. Lorsqu'il arriva, l'étrangère était près du bosquet d'aubépines, tenant son livre qu'elle lui présenta en souriant. Elle l'avait lu, et en parla au jeune homme avec une expansion attendrie. Tout ce qu'elle dit, Sulpice l'avait

senti, mais ses propres jugements lui semblaient nouveaux en passant par la bouche de madame de Révol. Elle leur donnait cet accent féminin qui est à lui seul toute une poésie. Aussi se trouvait-il dans la même position que le compositeur qui entend une voix suave traduire ses inspirations, et demeure lui-même enchanté de leur pénétrante douceur.

Jusqu'alors il n'avait connu de la femme que l'utilité vulgaire et la beauté contrainte; il n'avait vu que des mères de famille parlant ménage ou des filles à marier ne parlant de rien; c'était la première fois qu'il trouvait l'intelligence cultivée unie aux grâces libres et décentes. Cette révélation de la femme dans la plénitude de ses prestiges lui causa une sorte d'éblouissement. Ce qu'il avait lu se trouvait ainsi justifié; les heroïnes de ses livres favoris n'étaient plus de vains fantômes; les sentiments qu'il croyait éprouver seul faisaient battre d'autres cœurs; le monde des poètes, qu'il avait pris pour un monde de fées, existait réellement; il le voyait, il le touchait; comme Colomb, il avait découvert son Amérique!

On comprend quels durent être l'étonnement et l'extase de Sulpice. Il ne pouvait se lasser de regarder

l'étrangère. Il avait souvent entendu nier sa beauté, et lui-même n'en avait point été frappé à la première vue; mais depuis qu'elle parlait, il ne pouvait comprendre cet aveuglement. Madame de Révol, pourtant, n'était point belle. Ses traits manquaient d'harmonie, son teint de fraîcheur, sa taille de proportions et de développements; mais dans cet ensemble imparfait, le mouvement tenait lieu de jeunesse et la douceur de régularité. Quant au manque d'ampleur des formes, il eût été difficile de dire si c'était, chez l'étrangère, un défaut ou une grâce. La fragilité de cette nature appauvrie faisait mieux ressortir l'énergie du geste et la vitalité profonde du regard; tout ce que l'être physique avait perdu semblait retourné au profit de l'âme, et cette espèce de transposition ouvrait un champ illimité aux suppositions sentimentales.

L'entrevue de Sulpice et de madame de Révol se prolongea près de deux heures. Celle-ci, qui persistait dans son projet de partager les bois de Kermor entre elle et le jeune homme, s'occupa d'établir les frontières de leurs solitudes respectives; le massif d'aubépines fut laissé en dehors des limites, comme un asile neutre où l'on pourrait à l'occasion, se rencontrer.

L'étrangère mit dans cet enfantillage tant de grâce et de gaieté, que Desbarres revint à la ville complètement subjugué.

Il retourna les jours suivants à Kermor, mais sans voir madame de Révol; elle s'était enfermée dans ses bois. Sulpice fut obligé d'errer sur la frontière qui les séparait de son propre domaine, comme une ombre sans sépulture à l'entrée des Champs-Elysées. Enfin, le quatrième jour, il aperçut une robe blanche qui glissait entre les buissons. Il accourut, et trouva l'étrangère assise sous les aubépines; sur ses genoux était éparpillé un énorme bouquet de fleurs sauvages dont elle s'occupait à faire une guirlande. Elle salua à peine Sulpice.

— Voyez, s'écria-t-elle avec une joie d'enfant, voyez, monsieur, la riche moisson!

— J'aurais voulu prévoir cette rencontre, dit Sulpice, pour y joindre les fleurs de *mon domaine*.

— Aujourd'hui, je n'aurais su qu'en faire, mais une autrefois vous m'apporterez de grandes marguerites et des glaïeuls; on n'en trouve que dans la ravine, au dessous du vieux saule creux.

— Vous connaissez donc la place où se cueille chaque fleur?

— J'ai tant parcouru vos bois depuis que j'habite Kermor! Songez que jamais auparavant je n'avais quitté Paris; je ne connaissais la création que par ouï-dire; aussi, quand je suis arrivé ici, tout m'était nouveau : vos landes, vos champs de blé noir, vos lins fleuris, vos dunes couvertes de sapins, votre Océan surtout! J'abordais un nouveau monde.

— Et vous l'avez aimé?

— Avec folie, vous le voyez, car je ne puis plus vivre qu'ici, en plein air, au milieu de ces parfums de genêts ou de sauges marines. Parfois la honte me prend de perdre ainsi mes journées entières en promenades d'écolier, je veux m'enfermer au manoir; mais je me sens anssitôt saisie d'un ennui désespéré. L'air de ma chambre m'étouffe, le soleil qui brille à travers les vitrages me semble sans lumière, sans chaleur. Alors, si j'ouvre ma fenêtre, les chants d'oiseaux, les rumeurs de feuillages, les soupirs de la mer m'appellent, et, malgré moi, j'abandonne la maison pour me replonger dans les bois.

— Et dans cette solitude vous n'avez jamais regretté Paris?

— Jamais, jusqu'à présent. Vous vous étonnerez sans doute du charme qu'a pour moi cette vie de jeune

fille qui ne devrait plus être la mienne ; mais j'ai toujours pensé que Dieu nous donnait en germe les goûts de chaque âge, et que, lorsque ces goûts ne pouvaient se développer en leur temps, les germes restés dans nos âmes, comme une semence enfouie, s'épanonissaient plus tard, au premier soleil favorable. N'ayant pu suivre les fantaisies de l'adolescence, je les retrouve en moi maintenant que l'adolescence s'est enfuie, et je reviens sur le passé pour reprendre les joies qui ne m'avaient point été payées.

— Ah ! je comprends ces retours, dit Sulpice avec émotion ; car, moi aussi, je retrouve souvent dans mon cœur les désirs non satisfaits d'un autre âge. Souvent je voudrais être assis, comme un enfant, aux pieds de ma mère, la tête appuyée sur ses genoux, et lui disant sans contrainte tout ce qui traverse ma pensée ! Mais...

Il s'arrêta ; madame de Révol releva brusquement la tête, et le regarda comme si elle eût attendu la fin de sa phrase :

— Mais ce sont de courtes folies, reprit Sulpice après un instant d'hésitation ; je finis toujours par me rappeler qu'outre les germes qui s'épanouissent hors de saison, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, il y a ceux qui ne s'épanouissent jamais. Comment

compter sur l'arriéré de bonheur que nous doit le passé, alors que l'on obtient si peu du présent même?

Desbarres accompagna ces mots d'un sourire mélancolique dont madame de Révol parut frappée; elle réunit avec une vivacité charmante toutes les fleurs qu'elle avait sur ses genoux, les rejeta dans la corbeille placée près d'elle, et se levant légèrement :

— Mon Dieu, pourquoi regarder la vie de si près? dit-elle d'un accent tendrement plaintif; je suis folle de vous conter ainsi toutes mes superstitions! Laissons là ces rêveries, et puisque vous voilà, faites-moi passer vos frontières pour aller au ravin cueillir des marguerites.

Cette promenade fut suivie de plusieurs autres qui achevèrent d'établir une sorte d'intimité entre le jeune homme et l'étrangère. D'abord ils parurent se rencontrer par hasard ou pour échanger les livres que prêtait Sulpice; mais, insensiblement, leurs entrevues se régularisèrent; en se quittant chaque soir, ils se donnaient rendez-vous pour le lendemain.

Cette heure passée avec madame de Révol était devenue le but de la vie du jeune homme. Il s'y préparait tout le jour; il cherchait le moyen de varier la promenade qu'elle ferait avec lui; il pensait aux lec-

tures qu'il pourrait lui proposer, aux choses qu'il devrait lui dire. Son naïf désir de plaire avait les raffinements de la séduction la plus exercée; tout en s'étudiant à montrer chaque fois un esprit aussi aimable, aussi neuf, il contenait l'expansion de ses sentiments, mettant à dévoiler son cœur cette espèce de pudeur morale qui, comme l'autre, est un aiguillon.

Madame de Révol suivait tous les développements de cette nature charmante sans y deviner un premier amour, et sans prévoir pour elle-même les dangers de son intérêt curieux. C'est un aveuglement ordinaire aux intelligences aiguisées de prendre pour une simple occupation de l'esprit ce qui est déjà un entraînement. Tout entiers au plaisir d'observer, nous ne nous apercevons pas que notre analyse se passionne insensiblement, que notre sujet d'examen prend possession de nous-mêmes, et qu'en ne croyant poursuivre qu'une étude, nous tressons silencieusement autour de notre cœur un réseau de séductions qui assure sa captivité.

Sulpice avait d'abord paru à madame de Révol un enfant dont la timidité devait lui ôter toute crainte; elle l'avait accueilli par suite de ce besoin de commu-

nication qu'éveille une solitude prolongée; puis, en le voyant de plus près, elle s'y était intéressée, et avait fini par accepter sa périlleuse intimité.

Quelques troubles indicateurs commençaient bien à l'agiter, elle s'étonnait bien parfois de ses battements de cœur à l'arrivée du jeune homme, de ses découragements lorsqu'elle se retrouvait seule, de son épouvante dès que sa pensée se reportait sur le passé ou sur l'avenir; mais elle avait traversé de trop cruelles épreuves pour prêter beaucoup d'attention à ces symptômes. Il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps, elles nous déshabituent de la santé, et le souvenir de nos anciennes souffrances nous empêche de prendre garde à quelques tressaillements douloureux.

L'inexpérience de Sulpice, au contraire, devait le rendre attentif à toute sensation nouvelle. Il était d'ailleurs à cet âge où le cœur attend l'amour, le cherche sans cesse et croit partout le reconnaître. Aussi ne tarda-t-il point à voir clair en lui-même; mais, loin de s'effrayer de sa passion naissante, il l'accueillit comme un ange consolateur. Sa vie avait enfin un intérêt, il sortait de cette prosaïque histoire es habitudes journalières pour commencer le roman

de la jeunesse, toujours si prestigieux au début, souvent si triste au dénoument.

Le moyen, d'ailleurs, de résister aux mille mérites de madame de Révol? Outre la supériorité de son esprit, de sa sensibilité, de ses grâces, n'avait-elle pas l'attrait suprême de l'isolement? N'était-elle pas en butte à une sorte de persécution occulte? N'avait-on pas, en l'aimant, la joie de braver l'opinion publique; séduction si irrésistible pour la jeunesse!

A ces charmes déjà si puissants Sulpice joignit le mystère. Il avait gardé le silence sur ses premières relations avec l'étrangère sans autre but que d'échapper à l'ennui des questions. Il persista plus tard dans la même réserve, sur la prière même de madame de Révol, qui désirait éviter le renouvellement des importunités qu'elle s'était vue forcée de repousser lors de son arrivée. Elle n'avait, en effet, trouvé alors d'autre moyen de se délivrer des invitations et des visites faites par curiosité qu'en transformant le manoir en une sorte de lazaret fermé à tout le monde. Encore le cordon sanitaire établi autour de sa solitude n'avait-il pu la mettre à l'abri de certaines poursuites ni de lettres amoureuses, dont elle avait mieux aimé rire que s'offenser. Elle en avait même communiqué

quelques-unes à Desbarres, qui avait cru reconnaître l'écriture. Or, elle craignait qu'en apprenant la quarantaine levée pour Sulpice, les plus hardis ne se crussent autorisés à recommencer des avances gênantes ou injurieuses, et ce fut pour l'éviter qu'elle recommanda le silence au jeune homme.

Leurs entrevues avaient d'abord eu lieu dans les bois où Sulpice se rendait tous les soirs avec ses pistolets sous prétexte de s'exercer au tir (car dès que ses promades avaient eu un but, il s'était persuadé qu'on devait les soupçonner); mais la santé de la jeune femme la força, tout à coup, à garder la maison, et ils se virent alors au manoir. Lia se tenait habituellement dans une petite pièce du rez-de-chaussée qu'elle appelait sa *cellule*, et qui avait une porte particulière sur les bois; Desbarres venait tous les jours y frapper et restait là jusqu'à la nuit, causant ou lisant avec la jeune femme que ses visites semblaient ranimer. Ces causeries et ces lectures avaient pourtant presque toujours quelque chose de mélancolique, et finissaient, le plus souvent, par de plaintives réflexions sur la vie. Depuis qu'elle souffrait, madame de Révol s'était assombrie, son âme avait perdu cette élasticité qui la sauvait autrefois de toute longue amertume et

la faisait, pour ainsi dire, rebondir de la tristesse dans la joie. Les demi-confidences qui lui échappaient par instant, sans apprendre à Sulpice quel avait été son passé, lui firent comprendre que de cruelles épreuves l'avaient traversé, et qu'elle pouvait en craindre de nouvelles. Son indisposition se transforma d'ailleurs insensiblement en une langueur entrecoupée de souffrances aiguës, et qui la forcèrent à appeler un médecin. Le docteur Robert, que lui désigna Sulpice, était un homme habile et bon, mais d'une brusque simplicité. Il déclara sur-le-champ à madame de Révol que son état demandait plus de précautions qu'elle ne l'avait jusqu'alors supposé, l'interrogea longuement, parut incertain sur l'appréciation de quelques symptômes, et finit par lui interdire l'exercice du cheval et les bains de mer que Lia avait jusqu'alors cru salutaires.

Les choses en étaient là lorsqu'eut lieu la scène rapportée dans le chapitre précédent.

IV.

Le lendemain, Sulpice dormait encore lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit lentement en criant sur ses gonds, et le réveilla en sursaut. Il se redressa sur son séant, écarta les rideaux qui enveloppaient son lit, et aperçut la servante de sa mère portant une tasse de faïence jaune sur une assiette.

A la vue de Sulpice les yeux encore à demi clos par le sommeil, celle-ci s'arrêta.

— Jésus ! je vous ai réveillé, mon maître ! s'écria-t-elle avec un accent de regret.

— Bonjour, Dinorah, dit Sulpice amicalement ; est-il donc déjà si tard ?

— Sept heures, et j'apportais le lait de chèvre ; mais je reviendrai.

— Non, donne.

Il tendit la main, prit la tasse et se mit à boire à petits coups, tandis que la Bretonne, les yeux fixés sur lui, semblait suivre tous ses mouvements avec une sorte d'intéret inquiet. C'était une femme d'environ trente ans, grande, forte, et d'une beauté mâle. Elle portait ce leste costume de Saint-Pol, à la taille souple, à la coiffe écourtée, aux manches plates laissant voir le bras nu, et son alure en paraissait plus énergique et plus libre. Cependant il n'eût fallu juger la paysanne ni sur cette allure ni sur ce costume, car sous ces apparences hardies se cachait l'ame la plus soumise. Pliée de bonne heure à la servitude domestique, Dinorah y avait mis son orgueil. Ceux qu'elle servait étaient pour elle ce qu'est pour le vieux soldat le régiment qu'il n'a jamais quitté; leur gloire était sa gloire, leur deuil son deuil. Elle ne vivait plus en elle-même, mais en ceux qu'elle appelait ses *maîtres*; à eux seuls appartenaient sa force, son intelligence, son adresse; c'était pour eux qu'elle se réjouissait d'être bien portante et jeune; elle faisait partie de leur existence comme ces humbles plantes qui croissent au sommet des vieux édifices et qui doivent vivre et périr avec eux. Cependant son dévouement absolue aux Desbarres

avait ses distinctions : elle respectait la veuve et lui eût donné sa vie sans balancer; mais elle montrait pour Sulpice cette espèce de servilité passionnée et heureuse d'elle-même, qui est la dernière expression de l'attachement.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, elle était restée debout à quelques pas de son jeune maître, le regardant avec une tendresse hésitante. Enfin, après un long silence, elle dit à demi-voix et d'un accent triste :

— C'est donc vrai, monsieur Sulpice, que vous avez fâché votre mère hier soir?

— Qui te l'a dit? demanda le jeune homme étonné.

— N'avez-vous point quitté le salon avant le souper? Puis M. Vallin a emmené madame dans le cabinet rouge, et ils ont causé longtemps tout seuls.

— Après mon départ?

— Oui. Quand ils sont revenus, votre mère avait l'air toute saisie.

— Que dis-tu!

— Si saisie, qu'elle n'a rien mangé, et ce matin elle n'est point encore descendue!... Comprenez-vous, monsieur Sulpice? à sept heures!

— Elle n'est point malade? demanda Desbarres vivement.

— Non, je l'ai entendue se promener dans sa chambre; mais il faut qu'il y ait quelque chose, et quelque chose de triste.

— Que veux-tu qu'il y ait?

— Je ne sais pas, mais j'ai comme des avertissements; *le sang me tourne autour du cœur.*

— Allons, encore tes superstitions.

— Écoutez! interrompit la servante en tressaillant; on a appelé.

— C'est ma mère.

— Dinorah! répéta une voix sur l'escalier.

— Maîtresse? répondit la Saint-Polaise en courant à la porte.

— Priez M. Sulpice de descendre.

— Dinorah se retourna vers le jeune homme d'un air consterné.

— Avez-vous entendu? murmura-t-elle.

— Eh bien! elle veut me parler, et je vais m'habiller.

— Elle a dit : *Monsieur* Sulpice!

— Et cela t'épouvante?

— Elle a dit de vous *prier* de descendre!

— Fallait-il donc me l'ordonner?

La Bretonne jeta sur son jeune maître un regard plein de sollicitude ; puis, secouant la tête :

— Que Dieu nous garde ! reprit-elle ; pour sûr, il y a un mauvais air sur la maison.

Et, reprenant la tasse, elle sortit.

Malgré sa tranquillité apparente, Sulpice avait remarqué les circonstances relevées par l'instinct de Dinorah, et en était demeuré également frappé. L'entrevue demandée par madame Desbarres sous cette forme et à cette heure, sortait trop évidemment de ses habitudes pour ne point annoncer quelque chose de sérieux. Le jeune homme, pris d'une crainte vague, se mit à chercher ce que ce pouvait être, et s'oublia sans doute dans cette recherche, car sa toilette n'était point encore entièrement achevée, lorsque madame Desbarres entra brusquement.

Son visage avait cette expression de mécontentement inflexible que son fils connaissait trop bien. Il ne put se défendre d'un mouvement de surprise.

— J'étais lasse d'attendre, fit observer la veuve ; je me suis décidée à monter.

Sulpice voulut s'excuser.

— Achevez de vous habiller, interrompit-elle ; nous nous expliquerons ensuite.

Il se hâta de passer un habit, tandis que madame Desbarres regardait autour d'elle. Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur l'élégante coupe d'opale où baignait l'églantine épanouie. Elle s'approcha de la table afin de l'examiner de plus près, la souleva; puis, se retournant vers Sulpice :

— C'est sans doute un cadeau de cette femme? dit-elle d'un ton méprisant.

Sulpice pâlit.

— Un cadeau... de quelle femme, ma mère?

Madame Desbarres reposa la coupe sur la table et s'approcha de son fils.

— Je sais que vous voyez l'étrangère tous les jours, monsieur, dit-elle sévèrement; notre voisin Béfort vous a surpris avec elle, et il a appris à la ferme que l'on vous recevait depuis longtemps au manoir. Ne cherchez donc pas à nier.

— Pourquoi le nierais-je? interrompit le jeune homme, qui s'efforça de conserver son assurance; le hasard m'a fait rencontrer, en effet, madame de Révol, que j'ai revue depuis.

— A mon insu! acheva la veuve, car vous ne m'avez jamais parlé ni de cette connaissance ni de cette rencontre; la Parisienne vous l'avait sans doute défendu.

— Qui peut vous faire penser....

— Oui, oui, nous voyons clair, nous autres, et c'est gênant pour les intrigantes.

— Que dites-vous, ma mère ? s'écria Sulpice.

— On a mieux aimé avoir affaire à un écolier, continua la veuve en élevant la voix ; on a pensé qu'il serait facile de tourner une pauvre tête vide comme la vôtre, et vous ne vous en êtes même pas aperçu, dupe que vous êtes ! A quoi cela vous sert-il alors d'avoir eu des prix dans vos classes, de lire toute la journée et de faire le savant ? Vous ne voyez donc rien ? vous ne comprenez donc rien ?

— Rien, en effet, de ce que vous me dites, reprit Sulpice avec un calme que démentait le tremblement de sa voix ; non, je ne comprends point qu'une femme mérite vos injures pour m'avoir reçu avec bienveillance ; non, je ne me vois pas dupe quand je suis l'obligé.

— L'obligé !... Ainsi, vous n'avez pas deviné pourquoi l'étrangère vous faisait bonne mine ?

— Pardonnez-moi, ma mère ; j'ai deviné qu'elle me savait gré de ne lui avoir point, comme les autres, fait des flétrissures de mes soupçons et des crimes de mes calomnies. J'ai pensé qu'en trouvant tant de gens

méchants, injustes et menteurs, elle avait dû être reconnaissante de me savoir seulement indifférent.

— C'est-à-dire, répondit madame Desbarres, qui ne comprenait pas toute l'amertume des paroles de Sulpice, mais qui voulait arriver à son but; c'est-à-dire que cette femme vous a ensorcelé, et qu'à vos yeux c'est une sainte.

— Dont on essaie de faire une martyre, ma mère.

— Eh bien! martyre ou sainte, je ne veux pas que vous soyez de son paradis, reprit résolument la veuve, et j'exige que vous cessiez de la voir.

— Moi?

— Vous, monsieur. C'est une connaissance qui ne vous vaut rien, et je vous défends de retourner à Kermer.

L'ordre était tellement inattendu et donné d'un ton si impérieux, que le jeune homme tressaillit comme un cheval qui sent tout à coup l'éperon. Son amour et son orgueil, réveillés en même temps, se révoltèrent; il releva la tête, rougit, puis devint pâle.

— Vous révoquerez cette défense, ma mère, dit-il d'un accent altéré; une pareille rupture, que rien ne justifierait aux yeux de madame de Révol, est impossible.

Vous dites? interrompit madame Desbarres en le regardant fixement.

— Je dis, reprit Sulpice, plutôt excité qu'effrayé par ce regard provocateur, que je ne puis soumettre mes répulsions ou mes sympathies aux préventions des autres. Avec la responsabilité vient l'indépendance, et mon âge doit enfin me donner le droit de choisir mes relations.

— Ah! tu le prends sur ce ton! s'écria la mère surprise et irritée; tu veux faire le maître ici maintenant; C'est encore là, sans doute, le résultat des conseils de la Parisienne?

— Ma mère, de grâce...

— *Tu as le droit!...* C'est elle qui t'aura dicté cette phrase-là; elle t'aura conseillé de me braver.

— Mais c'est de la folie! s'écria Sulpice exaspéré.

— Comment, dit madame Desbarres, qui devint rouge de colère, vous osez me traiter de folle, monsieur!

— Pardon, ma mère: je n'ai point voulu dire...

— Folle! parce que je veille à ce que vous ne soyez point dupe. Voilà la reconnaissance des enfants! Vous ne vous seriez jamais permis un pareil manque de respect avant d'avoir fait la connaissance de cette aventurière.

— Au nom de Dieu, écoutez-moi, ma mère !

— C'est inutile, s'écria la veuve, qui s'était exaltée en parlant ; vous n'êtes pas encore arrivé à me faire interdire, monsieur ; ma volonté sera faite, malgré toutes les coquettes qui peuvent nous venir de Paris, et je saurai bien vous forcer à m'obéir..

— Ne l'espérez pas, dit Sulpice poussé à bout.

Elle s'approcha brusquement et lui saisit le bras.

— De sorte que tu es décidé à te révolter ? dit-elle d'une voix tremblante de colère.

— Je suis décidé à défendre ma liberté.

— Et tu ne veux point promettre de ne plus retour-à Kermor ?

— J'y retournerai, ma mère.

— C'est ce qu'il faudra voir ! s'écria madame Desbarres en ouvrant la porte pour sortir. Tu veux que nous luttions ? eh bien ! soit. Un bon fils eût fait sur-le-champ la promesse que j'exigeais, lors même qu'il n'eût pas dû la tenir ; mais toi, tu es un orgueilleux ; tu ne veux pas avoir l'air de céder. Eh bien ! nous verrons qui l'emportera ; je connais un sûr moyen de t'empêcher de voir la Parisienne.

— Lequel ?

Madame Desbarres, qui était sur le seuil, ne répon-

dit rien ; mais elle fit un pas au dehors, tira brusquement la porte, et tourna la clé.

— Que faites-vous ? s'écria Sulpice.

— Je t'enferme, répondit-elle.

— Ouvrez, ma mère, ouvrez sur-le-champ.

— Quand tu m'auras promis ce que je te demande.

Elle fit tourner la clé une seconde fois, la retira, et Sulpice l'entendit redescendre l'escalier.

Il demeura d'abord comme frappé de stupeur ; puis doutant de ce qu'il avait entendu, il courut à la porte pour essayer de la rouvrir ; mais elle était bien réellement fermée.

Quelque accoutumé qu'il pût être aux actes tyranniques de sa mère, celui-ci dépassait tous ceux qu'il avait subis jusqu'alors. Il révélait, en outre, trop ouvertement le mépris que l'on faisait de sa volonté, et les âmes faibles s'irritent surtout de ce qui leur rappelle leur faiblesse : en ne paraissant point les juger susceptibles de résistance, on les pousse infailliblement à résister.

Aussi Sulpice passa-t-il, presque en un instant, de la stupeur à la colère. Il se précipita furieux contre la porte, qu'il essaya d'ébranler ; mais elle était à l'é-

preuve de tous ses efforts. Il recula en poussant un cri.

— Enfermé! enfermé!

Il promena les yeux autour de lui, fou d'indignation et de rage; la chambre n'avait aucune autre issue. Tout à coup son regard rencontra la fenêtre; il y courut et l'ouvrit. C'était au second étage; mais au-dessous, à moitié de la hauteur, se dressait un hangar servant de serre. En sautant sur le toit couvert de chaume, on se trouvait dans le jardin, dont la porte donnait sur la campagne. A la vérité, on courait risque de se briser un membre ou de se tuer; mais dans la disposition d'esprit où il se trouvait, Desbarres ne pouvait regarder cette chance que comme un moyen détourné de se venger de sa mère; aussi n'eut-il aucune hésitation. Il mesura encore une fois l'espace qui le séparait du toit, et posa le pied sur le rebord de la fenêtre.

Un cri venant de l'étage supérieur lui fit lever la tête. Il aperçut Dinorah à la lucarne de sa mansarde.

— Sainte-Vierge! que voulez-vous faire? s'écria la Bretonne épouvantée.

— On m'a enfermé, répondit rapidement Sulpice, et je veux sortir.

— Par la croisée ?

— Oui.

— Mais vous allez vous tuer !

— La faute en sera à ma mère.

— Attendez, s'écria Dinorah, je vais lui parler.

— Je te le défends, interrompit vivement Sulpice ; je ne veux pas qu'on lui demande grâce pour moi ; je ne veux point la voir.

Il était monté sur le rebord de la croisée ; la servante étendit les bras vers lui.

— Au nom de Dieu, arrêtez ! dit-elle d'un accent éperdu.

— Peux-tu ouvrir ma porte ?

— Je n'ai point de clé.

— Alors laisse-moi.

— Non ; écoutez, monsieur Sulpice : il vaudrait mieux rester ; mais si vous êtes décidé à fuir par le jardin...

— Décidé.

— Eh bi[illegible] [illegible]ors, attendez.

[illegible]le qu[illegible] [illegible]carne et y reparut presque aussitôt [illegible] une [illegible] [illegible]'elle tendit au jeune homme.

— Vo[illegible] [illegible]erez au balcon, reprit-elle ; mais [illegible] [illegible]de.

— Ne crains rien ; il n'y a maintenant aucun danger, dit Sulpice en liant à la hâte la corde à la barre d'appui.

— N'importe ? faites encore un nœud. Jésus ! que va dire madame quand elle saura... ? Si vous aviez voulu me laisser lui parler, monsieur Sulpice ; songez qu'il est encore temps...

Elle s'interrompit tout à coup ; Desbarres avait saisi la corde et commençait à descendre. Après être demeuré un instant suspendu dans le vide, il atteignit le toit du hangar, et se laissa glisser dans le jardin.

— C'est fait, cria-t-il joyeusement a Dinorah, immobile à sa fenêtre.

— Et votre mère ? balbutia la Bretonne, qui, rassurée sur Sulpice, revenait au souvenir de madame Desbarres.

— Tu lui diras que je suis allé à Kermor, répliqua Desbarres avec une résolution presque emphatique.

Puis, saluant Dinorah d'un signe amical, il gagna la porte du jardin qui donnait sur les prairies.

V.

L'annonce de cette visite inaccoutumée au manoir était pourtant une bravade bien plus que l'expression d'un projet arrêté; la pensée n'en était venue à Sulpice qu'après la question de Dinorah, et seulement pour faire une réplique d'un effet convenable. Aussi, lorsqu'il se trouva libre dans la campagne, demeura-t-il incertain sur ce qu'il devait faire. Cependant, après avoir longé quelque temps les prairies, il se décida à ne point aller à Kermor, mais à prendre la route des grèves, afin que l'on pût croire qu'il s'y rendait. De cette manière, il conciliait à la fois sa faiblesse et son orgueil; il évitait l'effort nécessaire pour la démarche annoncée, et en acceptait néanmoins la responsabilité, Contradiction ordinaire de ces natures qui ne peuvent

vouloir qu'à demi et ne savent jouir ni des avantages de la soumission ni de ceux de l'indépendance.

Mais il était dit que tout se réunirait ce jour-là pour le pousser en avant malgré lui-même.

Il avait pris un de ces chemins, tantôt ombreux, tantôt arides, qui conduisent à la mer en côtoyant les collines. Après avoir marché quelque temps sous une voûte de noisetiers et de sureaux en fleurs, encore tout festonnés de l'herbe parfumée qu'y avaient laissée les charrettes en transportant aux fermes les foins de la vallée, il atteignit la lisière du bois de Kermor. Il allait tourner le dos au manoir et suivre le sentier qui descendait vers la rivière, lorsqu'un chien de chasse sortit du fourré, et, traversant rapidement le carrefour, s'élança dans les bruyères. Presque au même instant un sifflement d'appel se fit entendre, et Alexandre Béfort parut, en costume de chasseur, au haut du ossé de clôture.

En se trouvant face à face, Sulpice et lui firent en même temps un geste de surprise.

— Pardieu! je vous y prends cette fois! s'écria Alexandre en sautant dans le sentier.

— Je salue M. Béfort, dit Sulpice sans paraître comprendre l'exclamation de son voisin.

— Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer, mon cher? reprit celui-ci en ricanant.

— Trouver un chasseur dans les bruyères n'est pas un évènement impossible à prévoir, répliqua froidement Desbarres.

— Vraiment! reprit Alexandre; eh bien! moi, je suis enchanté du hasard.

— En quoi puis-je être utile à M. Béfort?

Le chasseur guigna Sulpice.

— Comment se porte madame de Révol? demanda-t-il.

Cette question était faite de l'air ironiquement triomphant d'un homme qui s'attend à foudroyer son adversaire; mais Desbarres l'avait prévue et ne laissa paraître aucune émotion.

— C'est ce dont je vais m'informer, monsieur, dit-il tranquillement.

Ce fut à Alexandre de se montrer stupéfait.

— Ah! vous ne cachez donc plus vos visites, maintenant? dit-il.

— Pourquoi les cacherais-je? demanda Sulpice.

— Pourquoi? reprit Béfort, mais par la raison qui vous a fait n'en rien dire jusqu'à présent. Il y a trois jours que je les ignorais encore moi-même.

— Cela prouve seulement que monsieur Béfort apporte plus de bonne volonté que de clairvoyance dans ses observations, répliqua le jeune homme.

Béfort lui jeta un regard de côté.

— Comment donc ! dit-il d'un ton piqué qu'il voulut rendre railleur ; mais vous donnez fort bien la réplique, mon cher ! On voit que madame de Révol s'est occupée de votre éducation.

Sulpice fit un geste d'impatience aussitôt réprimé ; un souvenir venait de traverser sa mémoire, il regarda fixement Alexandre.

— C'est une faveur dont je dois être d'autant plus fier, que d'autres l'ont vainement sollicitée, répondit-il.

Béfort rougit.

— Est-ce madame de Révol qui vous a fait cette confidence ? demanda-t-il avec un peu de hauteur.

— En me montrant une lettre.

— Dont vous avez reconnu l'écriture ?

— Au premier coup d'œil.

Béfort se mordit les lèvres ; puis sembla prendre résolument son parti :

— Eh bien ! mon cher, s'écria-t-il, en s'efforçant de cacher son dépit par un éclat de rire, cela prouve que vous pourriez être, comme M. Prudhomme, *expert-*

juré devant les cours et tribunaux! Vous avez deviné juste; la lettre est de moi. C'est une bouffonnerie dont j'ai voulu me donner le plaisir. J'espérais intriguer notre *Parisienne*, et je vois que j'ai réussi! Ah! ah! ah! Je parie qu'elle a cru mon épître sérieuse!

— Sérieuse! non; mais elle l'a trouvée, comme vous disiez tout à l'heure, fort bouffonne.

— Bouffonne! répéta Alexandre, furieux d'être pris au mot; ah! vraiment, elle vous a dit... ah! elle l'a trouvée bouffonne!... Eh bien! à la bonne heure! Cela a dû la rassurer; car, enfin, j'aurais pu avoir réellement des prétentions.

— Vous le pouvez encore, dit Sulpice.

— Vous me le permettez? reprit Béfort, dont l'ironie tournait de plus en plus à l'aigreur.

— Je fais plus, je vous y engage.

— Prenez garde, il ne faudrait point me pousser à bout.

— Pourquoi donc?

— Parce que je suis un rival fort peu endurant.

— Vous prendriez des leçons de patience.

— Jusqu'à présent, je n'ai su qu'en donner, mon cher.

— Il n'est jamais trop tard pour prendre une bonne habitude, monsieur.

— Dites donc, s'écria Alexandre, qui, se sentant le plus faible dans cette guerre de mots détournés, y renonça le premier, on dirait que vous avez l'espérance de faire vous-même cette conversion.

— Je pourrais au moins l'essayer.

— Vous! reprit Béfort avec un éclat de rire dans lequel vibrait la colère; eh bien! ce sera du nouveau. Je serais, parbleu! curieux de jouer mon rôle dans un pareil essai. Voyons, docteur, votre écolier attend ce que vous avez à lui dire.

Il y avait une provocation évidente dans l'attitude et dans l'accent du chasseur; mais Sulpice garda tout son calme.

— Je n'ai à dire qu'une seule chose, monsieur, reprit-il fermement; c'est que, ne surveillant les démarches de personne, je désire obtenir pour les miennes la même discrétion; et que, respectant les habitudes et les affections des autres, je veux être également respecté dans mes affections et dans mes habitudes. Jusqu'à présent, vous avez pu ne voir en moi qu'un enfant avec lequel on s'exempte d'une rigoureuse justice; aussi ai-je dû vous rappeler mes

droits. Il n'y a, vous le voyez, rien d'injurieux dans cet avertissement ; vous seul pouvez en faire une provocation, comme vous sembliez le désirer tout à l'heure, et vous seul alors en aurez la responsabilité. Dans tous les cas, nos explications ont été suffisament claires pour que vous me permettiez de ne point les prolonger au-delà.

A ces mots, Sulpice salua et prit résolument le sentier qui conduisait au manoir.

Béfort, qui s'était préparé à des paroles de défi, demeura béant à la même place, comme un homme en garde auquel arrive subitement, au lieu d'un coup, une bonne raison. Dévoyé dans son irritation, étourdi par le sang-froid de son adversaire, il ne trouva rien à répondre au premier moment, et ce fut seulement lorsque Sulpice eut disparu dans le sentier tortueux, qu'il reprit sa présence d'esprit. Il fit un mouvement pour courir après lui ; mais la honte le retint aussitôt.

— C'est trop tard, pensa-t-il ; d'ailleurs, que lui dire, maintenant qu'il a déclaré ne point vouloir me provoquer ? Je me mettrais dans mon tort. Et cependant il s'est moqué de moi ! Il a vu cette lettre que *l'étrangère* trouve bouffonne !... car c'est *l'étrangère*

qui est cause de tout. Sans elle, je ne serais point dans cette position ridicule. Aussi que je sois perdu de réputation si je ne me venge !

Un peu consolé par cette généreuse résolution, Béfort ramena son fusil à portée de sa main, siffla son chien, et s'enfonça avec lui dans le taillis.

Cependant Sulpice s'avançait vers le manoir d'un pas ferme, éprouvant cette satisfaction intérieure qui suit toute épreuve dont le succès a pu nous constater à nous-même notre force et notre volonté. Cette double révolte contre le despotisme de sa mère et contre l'impertinence de Béfort l'avait relevé à ses propres yeux.

Il était tout entier à son espèce d'ivresse, lorsqu'il aperçut la vieille habitation de Kermor. Cette vue tempéra un peu sa confiance joyeuse. Il se demanda qui l'avait conduit là, et ce qu'il venait y faire ? Il était trop matin pour rendre visite à madame de Révol, et sa présence même à une pareille heure dans les bois de Kermor l'exposait à des explications qu'il ne pouvait ni ne voulait donner. Cette pensée l'arrêta court au moment où il allait atteindre l'esplanade de gazon, et il se glissa avec précaution le long des charmilles dont elle était entourée, afin de regagner le bois de

hêtres qui abritait le manoir du côté de la mer. Mais, comme il atteignait une sorte de salon de verdure placé à la lisière des bois, un léger froissement de pas se fit entendre sur les mousses desséchées, une ombre blanche se dessina à travers le feuillage, et madame de Révol parut à l'entrée opposée de la clairière. Elle s'avançait lentement en relisant des lettres ouvertes qu'elle tenait à la main.

Le premier mouvement de Desbarres, à sa vue, avait été de se rejeter derrière la charmille pour l'éviter; mais il demeura immobile en remarquant sa pâleur. La jeune femme releva la tête, le reconnut, et un éclair de joyeuse surprise illumina ses traits.

— Vous ici, monsieur Sulpice! s'écria-t-elle.

— Je me présente en effet à une heure où vous ne pouviez m'attendre... dit le jeune homme embarrassé.

— On attend toujours ses amis, répliqua Lia en souriant; soyez mille fois le bienvenu.

— Vous lisiez des lettres?

— Qu'il vaut mieux oublier, reprit-elle en les froissant convulsivement dans sa main, et en faisant un effort visible pour secouer quelque douloureuse préoccupation.

Sulpice fut frappé de ce geste.

— J'espère que vous n'avez reçu aucune fâcheuse nouvelle, demanda-t-il d'une voix inquiète.

Au lieu de répondre, madame de Révol s'approcha du banc de gazon qui bordait la clairière, s'assit, et montra une place à Desbarres. Celui-ci la prit ; il y eut un assez long silence. *L'étrangère* effeuillait avec distraction une renoncule des prés. Tout à coup elle se redressa, regarda le jeune homme en face, et lui demanda brusquement :

— Avez-vous peur de mourir ?

Sulpice fit un geste de surprise.

— Moi ! répéta-t-il; pourquoi cette question?

— Répondez-moi, de grâce, reprit madame de Révol; si l'on venait vous annoncer dans ce moment que vos jours sont comptés, recevriez-vous cette annonce avec calme ou avec douleur ?

— Dans ce moment, dit Sulpice en hésitant, je trouverais peut-être qu'il est dur de quitter la vie sans la connaitre.

— Mais quand on l'a connue, continua *l'étrangère* avec une vivacité saccadée ; quand on sait que tout se réduit à poursuivre des mirages, à attendre des impossibilités; quand l'espérance vous a soudé au cœur cette triste chaine d'espérances trompées, d'affections

trahies et de dévouements stériles que vous traînez partout, comme le forçat traîne ses fers, pourquoi regretterait-on d'en finir avec le rêve terrestre?

— Au nom de Dieu! d'où vous viennent ces noires pensées? interrompit Sulpice effrayé.

La jeune femme lui jeta un regard mélancolique :

— Le docteur Robert paraissait ne pouvoir déterminer la nature de ma maladie sans en connaître les antécédents, dit-elle; il a voulu écrire à mon ancien médecin de Paris.

— Je le sais, répliqua Sulpice; et la réponse?...

— Est arrivée ce matin dans un pli à mon adresse, mais cachetée.

— Alors vous ne la connaissez point encore?

— Je l'ai ouverte... répondit madame de Révol impétueusement; oh! c'était mal, je le sais; mais je voulais savoir la vérité...

— Et qu'avez-vous vu? demanda le jeune homme palpitant.

— Qu'il me restait quelques mois à vivre!

Sulpice recula en poussant un cri.

— Ah! cela m'a d'abord saisi comme vous, dit Lia avec un sourire ineffable; nous avons tous une ins-

tinctive épouvante de ce *pays inconnu d'où nul ne revient*, mais ensuite j'ai réfléchi.

— Cela ne peut être! s'écria Desbarres; vous aurez mal vu, mal compris !...

Pour toute réponse, *l'étrangère* lui tendit la lettre qu'elle tenait à la main. Sulpice en regarda la signature, qui était celle d'un médecin célèbre, et commença à la lire : elle racontait en détail l'origine et les progrès de la maladie de madame de Révol, indiquait les traitements qui avaient réussi à en retarder la marche, et finissait par ces mots terribles : « En continuant à faire suivre à votre malade ce régime, vous pourrez gagner quelques mois. »

Sulpice laissa tomber la lettre et reporta sur madame de Révol ses regards éperdus.

— Vous voyez que j'avais bien compris, dit-elle.

— Non, s'écria Desbarres; cet homme se trompe, je ne le crois point.

— Parce qu'il me condamne? répliqua la jeune femme doucement; mais votre incrédulité n'est justifiée que par votre désir, tandis que son arrêt est fondé sur la science; vous êtes en même temps, dans cette question, le moins éclairé et le plus partial; l'erreur doit être de votre côté.

— Mais il ne vous a point vue depuis longtemps, reprit Desbarres ; son avis n'a pour base que des suppositions ; interrogez un autre médecin.

— De grâce, ne ranimez point en moi des espérances qu'il faudrait bientôt étouffer ! dit madame de Révol ; mieux vaut la certitude d'un malheur qu'une déception. Sûr de ce qui nous attend, nous tâchons d'y accoutumer insensiblement notre âme...

— C'est-à-dire que vous acceptez sans résistance cette affreuse décision ! interrompit Sulpice avec une douleur qui prenait presque les apparences de la colère ; vous semblez aimer sa menace ; vous vous défendez d'espérer ; on dirait que vous avez peur de vivre !

— Ah ! je le devrais, dit Lia ; oui, le plus sage serait d'accueillir l'arrêt suprême comme une délivrance. La résignation ôterait à l'agonie tous ses effrois ; je prendrais joyeusement ce qui me reste d'heures sans les compter ni les pleurer.

— Mais moi ! s'écria le jeune homme éperdu.

— Vous ? répéta madame de Révol attendrie de son émotion, vous m'aiderez à mourir sans y penser !...

Elle avait tendu une main à Desbarres, qui la saisit, la pressa contre sa poitrine et se laissa glisser à genoux près du banc de gazon.

— Non, dit-il avec une explosion de larmes ; non, vous ne mourrez pas ! ne parlez point de résignation, d'agonie ; si vous n'aimez plus la vie pour vous, que ce soit pour les autres ; dites que vous voulez espérer, que vous voulez guérir !

Il y avait dans l'accent de Sulpice quelque chose de si passionné et de si naïf tout à la fois, que madame de Révol en fut troublée jusqu'au fond du cœur. Elle se pencha vers lui avec un élan de tendresse presque involontaire, et s'écria :

— Sulpice ! je vous en conjure, relevez-vous !...

— Ah ! promettez-moi de vivre, promettez-moi de vivre ! balbutia-t-il en appuyant son visage sur les genoux de Lia.

— Au nom de Dieu ! mon ami, reprenez votre raison !

— Ma raison ! cria-t-il en se redressant égaré ; ma raison quand vous me parlez de mourir ! mais vous n'avez donc point compris ?... mais je vous aime, moi !

A cet aveu jeté comme un cri, madame de Révol recula en pâlissant.

— Vous ne pensez pas à ce que vous dites ? balbutia-t-elle.

— Je vous aime, répéta Desbarres ; ne l'avez-vous pas deviné depuis longtemps?

— C'est impossible! vous vous trompez vous-même...

Le regard de Sulpice s'attacha sur elle si extatique et si brûlant, qu'elle s'interrompit. Une de ces subites lumières que le moindre choc fait parfois jaillir dans notre âme l'éclaira rapidement, elle se rappela d'un seul coup tous les détails de cette intimité de trois mois et en comprit clairement le sens.

Effrayée de cette révélation, elle joignit les mains et laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Ah! que faut-il pour vous persuader? demanda Sulpice, trompé par ce mouvement.

— Hélas! je vous crois, répondit sourdement madame de Révol; oui, ce dernier malheur m'était dû, et je reconnais la destinée qui me poursuit partout; notre intimité était trop douce, elle ne pouvait se prolonger!

— Que voulez-vous dire?

Elle se leva pâle et chancelante :

— Vous le saurez.

— Ah! je vous en conjure, parlez!

— Maintenant je ne pourrais, vous le voyez..., bal-

butia-t-elle. Prenez pitié de moi, Sulpice ! j'ai besoin de me recueillir ; mais ce soir... oui... ce soir, au vieux saule vous trouverez une lettre qui vous expliquera tout. . . . .

. . . .

Desbarres ne voulut point rentrer chez sa mère, et résolut d'attendre le soir dans la campagne. Les émotions qu'il avait éprouvées depuis le matin l'avaient jeté dans une exaltation presque délirante. Agité d'un frisson convulsif, le cœur serré, la tête en feu, il parcourut les dunes, les landes, les bois, les prairies, sans direction et sans but. Incapable de distinguer la nature des objets qui passaient devant lui comme les visions d'un rêve, il les associait à ses préoccupations, il leur adressait tout haut la parole, et s'étonnait confusément de ne point les entendre répondre. Il demandait à l'oiseau d'aller porter à Dieu ses prières pour madame de Révol, aux plantes de lui fournir un remède qui pût la sauver, il criait aux flots de l'emporter avec elle dans quelque région inaccessible aux maladies et à la méchanceté. Puis, revenant à la pensée de l'explication qu'il devait attendre jusqu'au soir, il disait au soleil de précipiter sa marche afin qu'il pût retourner au vieux saule. Deux en trois fois, rencontrant des

enfants qui gardaient les troupeaux dans les bruyères, il les appela de loin pour leur demander l'heure, mais ceux-ci, effrayés de son air égaré, s'enfuirent à son approche.

Il arriva ainsi, à travers les fourrés et les ravins, jusqu'au versant opposé où s'étendaient des terres cultivées. Là, brisé de fatigue, il se coucha au bord d'un champ de blé mûr. Le soleil était alors aux deux tiers de sa course; le vent, qui commençait à s'élever, secouait en passant sur les collines ses senteurs de lait; les abeilles regagnaient leurs ruches en bourdonnant, et l'on entendait gazouiller les allouettes dans les sillons. Sulpice sentit ses nerfs se détendre. La fraicheur du soir et les parfums de la vallée semblèrent pénétrer dans ses veines et apaiser la fièvre qui le dévorait. La brise séchait la sueur sur son front, les épis se balançaient autour de lui avec un murmure berceur; une langueur rafraichissante coula doucement dans tout son être, ses yeux se fermèrent, et il s'endormit.

. . . .

Vers le soir du même jour, Alexandre Béfort, suivi de son chien, revenait des landes qui bordent la baie de Kemperlé.

Sa rencontre du matin lui avait porté malheur. Bien

qu'il eût chassé tout le jour, il rentrait, contre son habitude, le carnier vide, et cet insuccès, joint à la fatigue, à la faim, aux réflexions, avait porté au plus haut degré son irritation contre Sulpice et *l'étrangère*.

Le coup porté à son orgueil était d'ailleurs devenu plus douloureux depuis le matin, comme ces blessures d'abord légères, mais qu'envenime un tempérament malsain. Il cherchait à se rappeler toutes les expressions de la lettre qu'il avait cru si passionnément cavalière et que l'on avait trouvée *bouffonne*; il se demandait surtout par quel moyen il pourrait arracher aux mains de madame de Révol cette preuve d'une démarche toujours ridicule quand elle ne réussit pas; car, à la pensée qu'une femme inconnue et un écolier pussent la garder ainsi impunément à leur discrétion, il se sentait devenir féroce de honte et de colère.

Tout en s'avançant la tête basse et plongé dans ces désagréables réflexions, il arriva à un carrefour du bois d'où l'on apercevait les toits pointus du manoir. Cette vue l'arracha à sa rêverie. C'était là qu'était son ennemie! Que faisait-elle maintenant? Sulpice lui avait-il parlé de leur entrevue du matin? Etait-il encore à Kermor? Il eut l'idée de s'en assurer. Dans sa position, une surveillance active pouvait seule le

conduire à quelque découverte et lui fournir l'occasion de prendre sa revanche. En conséquence, il quitta la route frayée qu'il avait suivie jusqu'alors et se dirigea vers le manoir à travers les fourrés.

Or, presque au même instant, madame de Révol sortait, par une petite porte du jardin, pour se rendre au vieux saule. Le jour était sur son déclin, et l'œil ne pouvait rien distinguer sous les ombrages assombris ; la jeune femme évita le sentier qui traversait les bois. Elle côtoya la prairie, tourna la grande ravine et arriva enfin à cette espèce de golfe fleuri encadré par les taillis, et au milieu duquel s'élevait l'ilot d'aubépines. Là elle s'arrêta incertaine. Elle regarda aussi loin que les lueurs mourantes du jour lui permettaient de voir ; la ravine, les bois, la prairie étaient déserts. Cette solitude l'enhardit. Elle s'approcha vivement du vieux saule, laissa tomber une lettre dans le tronc creusé, jeta encore autour d'elle un regard effrayé ; puis, rebroussant chemin d'un pas précipité, elle disparut au tournant du coteau.

Pendant quelques instants, tout demeura silencieux et immobile dans la baie de verdure ; mais enfin les branches s'entr'ouvrirent sur la lisière du taillis, et Alexandre Béfort en sortit avec précaution. Après avoir

successivement tourné ses regards du côté du manoir et vers la vallée, il courut au saule, plongea la main dans le vieux tronc, et en retira la lettre déposée par l'étrangère.

VI.

Le manoir de Kermor, réparé et agrandi à différentes époques, n'offrait depuis longtemps qu'un assemblage incohérent de constructions irrégulières, et, pour la plupart, hors d'usage. Ainsi, tandis que l'ancien édifice se trouvait compris entre la cour et le jardin, dont les murs le défendaient de toute approche indiscrète, un corps de logis plus récemment bâti s'avançait hors de leur enceinte jusque dans le bois, dont les arbres effleuraient ses fenêtres. Bien que par cette position toutes les pièces du rez-de-chaussée se trouvassent exposées aux regards des promeneurs qui pouvaient traverser les avenues de Kermor, cette partie de l'édifice, étant la plus nouvelle, s'était trouvée la seule habitable lorsque madame de Révol avait

voulu louer le manoir, et c'était là qu'elle avait dû s'établir.

En rentrant de sa course au vieux saule, elle se réfugia dans ce qu'elle appelait sa *cellule*. et se jeta sur son canapé de joncs avec un gémissement étouffé. Obligée depuis le matin de se raidir contre tant de douloureuses angoisses, elle en était arrivée à ce moment où toutes les forces intérieures vous abandonnent à la fois comme une armée de transfuges, et où vous passez brusquement d'un dernier effort de courage à toutes les tortures du désespoir.

Cette crise eut d'abord quelque chose d'effrayant. Madame de Révol demeura plus d'une heure la tête cachée dans ses mains, poussant des sanglots, et tous les membres agités de spasmes convulsifs qui semblaient devoir la briser. Enfin, les forces manquèrent à sa douleur comme elles avaient manqué à son courage; ses larmes épuisées cessèrent de couler, ses gémissements s'éteignirent, et elle demeura dans la même attitude, sans voix, sans mouvement, sans pensée, et comme évanouie.

Cependant la nuit était venue. Au bruit des cloches du village et des chants des pâtres regagnant les métairies, avaient succédé de plus confuses rumeurs, qui

arrivaient par la fenêtre ouverte avec les parfums pénétrants de la forêt et les lueurs des étoiles. Madame de Révol parut peu à peu sortir de sa torpeur ; elle rouvrit les yeux, se souleva lentement, rejeta en arrière ses cheveux humides de larmes, et croisa les mains sur ses genoux. Son regard, qui avait d'abord erré autour de la *cellule*, s'arrêta enfin sur la fenêtre et se perdit dans la profonde obscurité des bois comme s'il y eût cherché quelque apparition lointaine.

Elle ne fut arrachée à cette espèce de contemplation que par le bruit de la porte du salon, qui s'ouvrit. Elle se détourna en tressaillant et couvrit d'une main ses yeux, blessés par l'éclat d'une subite lumière.

— Qu'y a-t-il? que voulez-vous? demanda-t-elle vivement à la servante qui venait d'entrer.

— Monsieur Alexandre Béfort, annonça celle-ci.

Madame de Révol n'eut que le temps de se redresser avec une exclamation de surprise ; Alexandre était debout sur le seuil.

Revêtu de l'habit de chasse que nous avons déjà décrit, il tenait d'une main son fusil et de l'autre sa casquette tigrée. Ses traits, habituellement sans autre caractère que la fatuité, avaient, cette fois, une expression dure, résolue et ironique, dont madame de

Révol fut frappée. Il s'inclina pourtant devant elle avec une politesse affectée, s'excusant de se présenter sous ce costume et à une pareille heure. La jeune femme, qui était d'abord demeurée saisie, tâcha de se remettre; elle fit signe à la servante, qui avança un siége, puis se retira. Béfort s'inclina de nouveau, appuya son fusil contre le mur, prit le fauteuil qu'on avait approché, et s'assit.

Il y eut une assez longue pause. Encore brisée de la crise qu'elle venait de subir, et tout étourdie d'une visite aussi inattendue, Lia gardait le silence; le chasseur, de son côté, semblait l'observer et prolonger à plaisir son incertitude. Enfin pourtant il se décida à engager l'entretien.

— Madame de Révol ignore peut-être le motif qui m'amène si tard à Kermor? dit-il.

— En effet, monsieur, répondit Lia embarrassée.

Béfort la regarda fixement.

— Il en est un pourtant qu'elle doit connaître, reprit-il avec intention.

— Un motif?

— Qui m'attire irrésistiblement vers le manoir.

— Je ne comprends point, monsieur...

— Madame a-t-elle déjà oublié l'aveu que j'ai osé lui écrire?

— Quoi! cette lettre? s'écria l'étrangère...

— Etait de moi, vous le savez, madame.

Lia voulut protester.

— Oh! ne vous en défendez pas, continua Béfort; je suis instruit de tout, même de son peu de succès. Un rival plus heureux m'a appris que la rédaction vous en avait paru bouffonne...

— A moi, monsieur?

— Du reste, je ne viens point m'en plaindre, continua tranquillement Alexandre. Quelque humiliante qu'ait été ma tentative épistolaire, j'ai su en prendre mon parti. A la passion malheureuse j'ai substitué une passion plus facile à satisfaire; l'amant repoussé s'est fait chasseur furieux. Seulement, un reste de faiblesse, sans doute, m'a retenu dans les environs de Kermor, dont je dépeuple depuis deux mois les fourrés et les bruyères.

— C'est un droit que madame Desbarres pourrait seule vous contester, répondit Lia, et je ne vois point encore...

— Ce qui peut justifier ma visite? Nous y arrivons, madame. La chasse a des chances bizarres; tout en

battant les taillis, on fait parfois des découvertes aussi inattendues qu'embarrassantes.

— Que voulez-vous dire ?

— Que de tel endroit, par exemple, où nichent habituellement les oiseaux, peut s'envoler tout à coup un papier satiné...

— Un papier...

— Renfermant autant de secrets que les feuilles errantes sur lesquelles la sibylle écrivait ses oracles.

Lia pâlit et regarda Béfort avec inquiétude.

— Madame comprend qu'en pareil cas la position devient embarrassante, continua celui-ci légèrement ; les lumières d'une femme peuvent sembler nécessaires, et c'est ce qui m'a enhardi à venir solliciter un conseil.

— De moi, monsieur ?

— De vous, madame, dit Béfort avec un calme foudroyant ; seulement, je dois vous donner connaissance de la lettre.

— Monsieur...

— Oh ! ne craignez rien, elle est sans signature.. comme la mienne, et ne peut, par conséquent, compromettre personne.

En prononçant ces mots, il avait déployé le papier qu'il tenait à la main, et lut ce qui suit :

« SULPICE,

« Ce matin, vous vous êtes sans doute étonné de ma fuite ; vous n'avez pu deviner pourquoi je refusais de m'expliquer sur-le-champ ; mais je n'en aurais eu ni la force ni le courage. Maintenant même, en vous écrivant, la plume tremble dans mes doigts ; je sens un frisson dans mes cheveux, et mon cœur près de défaillir !.. Cependant, il faut que vous sachiez tout ; il le faut pour vous et pour moi-même.

« Sulpice, mon nom n'est point celui que vous connaissez, je n'ai point choisi volontairement la retraite que j'habite ; je ne suis point veuve : l'homme dont je devrais porter le nom vit et continue à occuper Paris de ses bruyants désordres ; dans ce moment même, je sais qu'il me cherche, non par regret de mon absence, mais pour m'arracher les débris d'une fortune détruite.

« Un jour, quand nous serons plus calmes tous deux, je vous raconterai quelles tortures j'ai dû subir pendant cinq années, et comment, pour y échapper, j'ai préféré la fuite au scandale d'une séparation juri-

dique : aujourd'hui il suffit que vous sachiez sur moi la vérité.

« Ah ! je le sens maintenant, j'aurais mieux fait de vous la révéler plus tôt ! Votre cœur averti ne se fût point égaré dans des sentiments dangereux ! Mais il est encore temps de l'éclairer. Peut-être même l'avez-vous mal interrogé. A votre âge, on s'exagère ce qu'on éprouve ; parce qu'on désire l'amour, on croit le reconnaître partout. Vous vous serez trompé, mon ami ; vous aurez pris la douce lueur d'une étoile pour l'aurore d'un soleil brûlant; oui, j'espère encore une erreur ; il faut que c'en soit une, Sulpice, car vous ne voudriez point ajouter à mes propres souffrances le spectacle d'une douleur que je ne pourrais consoler. Ah ! soyez fort pour vous ; soyez généreux pour moi ! Ne m'enlevez pas le seul ami qui me reste, alors que j'en ai le plus de besoin. Laissez-moi vous écouter sans crainte, vous qui êtes l'unique voix de ma solitude : laissez-moi m'appuyer sur votre bras sans remords, vous qui êtes mon dernier appui ; et, si c'est un effort pénible, rappelez-vous, mon ami, qu'il doit durer peu de temps ! »

Lorsque Béfort avait commencé la lecture de cette lettre, un nuage s'était étendu sur les yeux de madame

de Révol; tout avait tourné autour d'elle, et le cœur avait failli lui manquer; mais, revenue de son premier saisissement, elle secoua son trouble, se redressa pour écouter, et à mesure que cette lecture avançait, une sorte de transformation s'opérait dans tout son être. Les sentiments qu'elle avait exprimés dans cette lettre plus fermement peut-être qu'elle ne les avait éprouvés, réagissaient lentement sur elle, comme s'ils lui eussent été inspirés d'ailleurs. Convaincue par ses propres paroles, elle sentit son cœur se relever, et à la crainte succéda un fier dédain pour celui qui avait voulu l'humilier. Béfort, qui s'était tourné vers elle afin de jouir de sa confusion, demeura frappé de la sérénité résolue qui rayonnait dans tous ses traits.

— Je ne sais si madame a bien suivi? dit-il avec une surprise désappointée.

— Et vous avez trouvé cette lettre? demanda Lia sans lui répondre.

— Près du bosquet d'aubépines.

Elle le regarda fixement.

— Vous vous trompez, monsieur, dit-elle; cette lettre est de moi, et vous l'avez prise dans le vieux saule.

— Ainsi vous avouez? s'écria Alexandre stupéfait.

— J'avoue, reprit vivement madame de Révol, qu'après les importunités épistolaires, je ne savais pas encore devoir subir l'espionnage. Femme et désarmée, je croyais ma faiblesse même une garantie ; car j'avais toujours pensé qu'une attaque sans danger était une attaque sans courage.

— Madame!... voulut balbutier Béfort confondu.

— Mais puisque j'ai si mal compris les lois de l'honneur, continua l'étrangère, dont l'accent s'animait de plus en plus, puisque vous vous êtes trouvé le droit, monsieur, de violer un secret après l'avoir surpris ; puisque vous n'avez point balancé à forcer ma retraite pour venir me demander un conseil, voici celui que j'ai à vous donner : prenez cette lettre si dignement acquise, retournez sans retard à Kemperlé, publiez partout qu'il y a dans le vieux manoir de Kermor une femme qui se cache, qui souffre et qui va mourir. Votre ville n'est point si mal peuplée, monsieur, que vous n'y puissiez trouver quelques hommes de cœur qui à cette nouvelle se joindront à vous pour venir insulter à mon agonie.

En parlant ainsi, madame de Révol s'était levée l'œil enflammé, les lèvres frémissantes, les narines gonflées d'une indignation hautaine ; elle s'avança vers la

petite porte qui donnait sur les bois, en tourna la clé, et l'indiqua du regard à Béfort. Celui-ci, qui était devenu pâle, parut hésiter; mais il reprit enfin d'un accent dans lequel la colère le disputait à l'humiliation :

— Madame de Révol doit au moins être satisfaite de ma patience. J'ai écouté sans l'interrompre des paroles que nul autre qu'elle n'eût prononcées impunément.

— C'est une épreuve qu'il était facile d'abréger, dit froidement Lia.

— En me retirant, je le sais, madame; mais je tiens à prouver qu'il y a eu méprise.

— Ce serait une peine inutile.

— Non, s'écria Béfort avec emportement, je ne partirai pas sans m'être expliqué!...

— Alors, c'est à moi de vous laisser le champ libre, monsieur, interrompit vivement madame de Révol.

Et, ouvrant la porte du salon, elle s'élança hors de sa *cellule*.

Alexandre demeura un instant étourdi, puis poussa une exclamation de rage :

— Eh bien, à la bonne heure! s'écria-t-il, puisqu'on ne veut point m'écouter ici, j'irai parler ailleurs. Vos

conseils seront suivis, madame de Révol ; vous avez voulu la guerre ; ce sera la guerre, et malheur à qui se trouvera sur mon chemin !

A ces mots, il chercha des yeux son fusil, le saisit brusquement, s'avança vers la petite porte de sortie et la repoussa du pied, mais celle-ci, en s'ouvrant, laissa voir Sulpice qui, debout au dehors, la tête penchée et les bras pendants, semblait attendre.

A son aspect, Béfort recula.

— Vous étiez là ? s'écria-t-il.

— Près de cette fenêtre, où j'ai tout entendu, répondit Sulpice.

— Et vous vouliez me parler ?

— Pour vous demander votre heure et vos armes.

Un éclair féroce traversa les traits crispés de Béfort.

— Enfin, murmura-t-il sourdement, voici quelqu'un qui paiera pour cette femme.

— Votre réponse, monsieur ! demanda Sulpice avec impatience.

Béfort le regarda de toute sa hauteur, sourit, et, passant la bandoulière de son fusil à son épaule.

—Demain, à six heures, derrière Sainte-Croix, dit-il ; vous pourrez apporter vos armes.

VII.

Il est rare que nous puissions nous-mêmes connaître au juste le fond de nos sentiments lorsqu'on nous voit et lorsqu'on nous écoute. Excités par l'envie de paraître noblement, nous nous raidissons contre la douleur des blessures, nous nous grandissons au-delà de notre hauteur, nous nous montrons ce que nous voudrions être, et nous croyons être ce que nous nous montrons. Dès qu'il se sent en spectacle, l'homme le plus vrai devient comédien à son insu, non par manque de sincérité, mais par désir d'approbation. Aussi, pour être sûrs nous-mêmes de notre générosité, de notre courage, de notre dignité, avons-nous besoin, après l'effet produit, de l'épreuve de la solitude.

Tant que madame de Révol s'était trouvée en face

de Béfort, l'indignation l'avait soutenue; la présence de l'agresseur était une excitation, il lui donnait la réplique, il entretenait son désir de vengeance, il l'entraînait à rendre coup pour coup, sans s'occuper des suites que pourraient avoir les blessures faites ou reçues; mais lorsqu'elle se retrouva seule, l'élan de colère qu'elle avait pris pour de la force tomba, et avec lui disparut toute sa résolution.

Elle s'effraya de la victoire qu'elle venait de remporter, en songeant que c'était le commencement d'une guerre dont les chances ne pouvaient être prévues. Cette lettre laissée aux mains de Béfort, faisait connaitre à tous sa position équivoque; c'était un texte authentique sur lequel la méchanceté allait s'exercer sans contrainte. Qui sait si quelque indiscrétion perfide ne découvrirait point sa retraite à celui dont elle fuyait la recherche? Et personne pour la conseiller, pour la défendre; personne que Sulpice, qui voudrait peut-être la venger! Cette crainte traversa son cœur comme un fer aigu. Desbarres avait dû se rendre au vieux saule, à l'heure indiquée : qu'avait-il pensé en n'y trouvant point sa lettre? comment lui cacher ce qui était arrivé? comment empêcher qu'à la première occasion il ne s'expliquât avec Béfort? Malgré sa vie retirée,

madame de Révol connaissait la redoutable réputation de ce dernier; l'idée d'une rencontre cntre lui et Sulpice la fit frémir, et elle se dit que'lle devait l'empêcher à tout prix.

Ce qui dominait chez Lia, comme on a déjà pu le remarquer, c'était la spontanéité. Nature souple et vivace, elle remontait, en un instant, du fond du désespoir au sommet du courage, et c'était toujours sous le coup qui eût dû l'abattre qu'on la voyait se redresser. A la pensée du danger qui menaçait Sulpice, tous ses autres effrois disparurent. Seule, elle était la cause de la lutte qui allait s'ouvrir; tant qu'elle serait là, les mêmes passions et les mêmes hostilités devaient amener les mêmes divisions; l'unique moyen d'y couper court était de quitter Kemperlé. Cette conclusion la frappa au plus vif du cœur, mais, par cela même, elle l'accepta sans discussion et pour ainsi dire les yeux fermés, comme le malade qui, menacé d'une opération cruelle, s'y soumet sur-le-champ, de peur de manquer de courage à la réflexion.

Seulement, avant de partir, il fallait confier Sulpice à quelqu'un qui pût le consoler, le surveiller, prévenir tout débat, et nul autre que madame Desbarres ne pouvait remplir ce rôle. Lia résolut de se rendre

chez elle dès le lendemain pour lui tout avouer.

Ce fut une décision subite, mais prise sans hésitation. N'ayant vu la veuve que deux fois, madame de Révol ignorait ses préventions, et comptait sur ses instincts de femme et de mère. Elle n'ignorait pas ce que sa démarche avait de hardi, mais elle comprenait aussi ce qu'elle avait de noblement confiant ; et elle se sentait capable de la justifier. Tout ce qu'elle devait dire se présentait à la fois à son esprit. Se mettant à la place de madame Desbarres, elle se parlait tout bas, se persuadait et s'attendrissait elle-même. Les réponses supposées de la mère de Sulpice aidaient à ses confidences ; elle se voyait encouragée par son geste, par son regard ; elle s'exaltait de cette approbation imaginaire, et se sentait presque heureuse dans sa douleur. — Singulière illusion d'une âme si sûre de sa propre sincérité, et si forte de son bon vouloir, qu'elle ne peut même plus prévoir la résistance chez les autres.

Or, pendant que la jeune femme se livrait à cette confiance, madame Desbarres était en grande conférence avec M. Vallin, à qui elle avait appris la révolte et la fuite de Sulpice. Celui-ci n'était point encore de retour, et quelle que fût l'indignation de la veuve, elle

était tempérée par l'inquiétude que lui inspirait cette absence prolongée. Le secrétaire municipal lui-même ne savait plus qu'en penser. En apprenant de quels procédés violents madame Desbarres s'était servie pour retenir le jeune homme, il avait craint quelque résolution extrême, et chaque heure de retard aggravait ses appréhensions. Il allait enfin proposer d'envoyer à la recherche de Sulpice, lorsque Dinorah s'élança dans le salon, en criant qu'il venait de rentrer.

Cette nouvelle amena un véritable coup de théâtre. Elle changea comme par enchantement la physionomie des deux interlocuteurs, et tandis que les traits de Vallin reprenaient leur calme habituel, ceux de la veuve passaient spontanément de l'expression de l'inquiétude à celle du dépit.

— Ah! enfin le voilà! s'écria-t-elle en retrouvant sa mauvaise humeur en même temps que sa tranquillité; je suis curieuse de savoir ce qu'il pourra nous dire.

— M. Sulpice est monté dans sa chambre, répliqua la servante.

— Sans entrer au salon! dit madame Desbarres blessée.

— Il a l'air bien fatigué, maîtresse.

— Oui, il vient du manoir, sans doute ! Il ne vous a rien dit?

— Rien que : — Bonne nuit, Dinorah ! Mais il avait une voix qui m'a donné envie de pleurer.

— Allons ! reprit aigrement madame Desbarres, n'est-ce pas lui qu'elle va plaindre maintenant ? Vous êtes une sotte, ma chère !

— Je sais bien, répondit la Bretonne d'un air soumis.

— Retournez à votre quenouille.

Dinorah sortit.

— Et quant à M. Sulpice, continua la veuve en se levant, puisqu'il n'a pas jugé à propos de venir me souhaiter le bonsoir, j'irai le trouver, moi.

Vallin trembla à la pensée du nouveau débat qui menaçait de s'élever, il chercha à retenir madame Desbarres ; mais celle-ci avait besoin de se venger sur quelqu'un des angoisses qu'elle venait de subir, elle persista avec entêtement.

— Je veux savoir qui de nous deux est maître ici, s'écria-t-elle. Ah ! il s'enfuit par les fenêtres au risque de se rompre le cou ; il passe la journée entière sans aller à son bureau, il ne rentre point aux heures du

repas! Eh bien! il faut qu'il choisisse entre sa mère et cette intrigante.

— Prenez garde, interrompit Vallin effrayé de l'alternative posée par madame Desbarres; il faudrait des ménagements.

Je veux qu'il cède!

—Et si c'était lui, au contraire, qui vous forçait à céder?

— Par exemple, s'écria la veuve, moi céder à un Desbarres! Ah! vous ne me connaissez pas, monsieur!

— Pardon, chère dame; je sais que rien ne vous résiste quand vous le voulez; mais je sais aussi combien vous êtes bonne mère, et si votre fils attaque votre sensibilité...

— Je n'écouterai rien!

— Allons! madame Desbarres, allons, reprit Vallin avec un sourire d'intelligence, ne vous faites donc pas plus méchante que vous n'êtes. On sait que chez vous le cœur vaut l'esprit, et c'est tout dire. On a eu assez de preuves de votre dévouement, de votre bonté....

— Certainement, dit madame Desbarres flattée, je ne suis pas une tigresse, mais ici je me montrerai ferme. Du reste, il faut avant tout que je sache quels sont les rapports de Sulpice avec la Parisienne, et je veux l'interroger.

— Peut-être n'osera-t-il pas vous répondre.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est certaines choses que l'on est embarrassé d'avouer à sa mère et dont on parle plus librement à un étranger.

— Vous croyez ? dit, madame Desbarres frappée de cette idée ; au fait, il vaudrait peut-être mieux que vous le vissiez d'abord.

— Croyez-vous ? Je m'en rapporte entièrement à votre perspicacité.

— Il n'y a pas à balancer, dit la veuve, qui, en voyant que le vieux commis lui laisser l'honneur de cet expédient, le prit à cœur comme s'il eût été son œuvre ; vous ne pouvez me refuser ce service, monsieur Vallin. Vous allez monter tout de suite chez mon fils.

— Permettez, chère dame, permettez, dit le secrétaire enchanté d'avoir déjà gagné la moitié de ce qu'il voulait ; je suis prêt à faire, vous le savez, tout ce qui peut vous plaire, mais je n'ai, moi, pour parler à Sulpice, ni votre autorité ni votre fermeté, et je vous proposerai de remettre cette entrevue.

— Que dites-vous ?

— La nuit nous porterait conseil à tous deux, et nous

prépareraít, moi à mieux parler, votre fils à mieux entendre.

— Comment! il vous faut des préparations pour parler à un écolier?

—Ah! cela vous étonne, reprit le bureaucrate d'un air patelin, vous qui avez toujours l'esprit si énergique et si présent! mais on doit être indulgent pour les infirmités de ses amis. Il est d'ailleurs bientôt dix heures; l'entretien avec Sulpice pourrait se prolonger, et si l'on me voyait sortir d'ici au milieu de la nuit, vous concevez...

— Allons donc, dit madame Desbarres en rougissant un peu, mais intérieurement flattée qu'on la trouvât encore d'âge à être compromise; vous avez des idées, monsieur Vallin... Du reste, nous pouvons remettre cette explication à demain.

— Si vous jugez que ce soit le plus sage, dit le secrétaire, passant, selon l'habitude, son idée à l'ordre de la veuve.

— Et le plus sûr, ajouta celle-ci; vous viendrez avant de vous rendre à la mairie.

— Soit.

— Et nous conviendrons de ce qu'il faudra lui dire.

— C'est cela.

— A huit heures donc, monsieur Vallin.

— A huit heures.

M. Vallin arriva le lendemain, à l'heure convenue, chez madame Desbarres, mais il trouva celle-ci désappointée et furieuse. Sulpice était sorti dès la pointe du jour sans avertir personne. La veuve, qui avait besoin de décharger son mécontentement sur quelqu'un, s'en prit au vieux commis; c'était lui qui l'avait empêchée de parler, la veille, à son fils; sans lui, l'explication serait maintenant terminée : tout ce qui avait lieu venait de lui et arrivait par sa faute.

Vallin laissa d'abord couler le torrent, mais voyant qu'il grossissait toujours, il se mit à renchérir sur les accusations de madame Desbarres, qui s'arrêta aussitôt, moitié par générosité, moitié par esprit de contradiction, et reporta toute sa mauvaise humeur sur Sulpice. Elle ne doutait point qu'il ne se fût rendu à Kermor, et partit de là pour s'indigner contre madame de Révol. C'était elle qui, sachant sans doute que les Desbarres avaient toujours eu la tête faible, s'était efforcée d'attirer le jeune homme au manoir afin de le séduire, de le dépouiller, de l'enlever !... Madame Desbarres ne reculait devant aucune supposition; n'était-ce pas une étrangère, une Parisienne ?

— Heureusement que je suis là, ajouta-t-elle enfin; je ne laisserai pas mon fils se perdre ainsi; je frapperai

les grands coups; il le faut, monsieur Vallin : j'irai à Kermor.

— Vous?

— Et pas plus tard qu'aujourd'hui! Ah! je ne suis pas une Desbarres, moi, on ne m'en fait point accroire, et je lui dirai son fait à cette dame.

— La voici, maîtresse, interrompit Dinorah, qui venait d'entrer.

— Qui? demanda la veuve.

— Cette étrangère.

— Madame de Révol?

— Elle demande à vous voir.

En prononçant ces mots, la servante poussa la porte, qui était restée entr'ouverte, et Lia se présenta.

Il y avait dans cette apparition inattendue un si singulier à-propos, que madame Desbarres échangea avec Vallin un regard de stupéfaction. L'étrangère, qui avait fait quelques pas dans la chambre, s'aperçut du trouble que causait son arrivée, et, sans en deviner le motif, elle s'arrêta confuse.

— Je crains d'être importune, dit-elle timidement; vous semblez occupée, madame, et j'interromps un entretien.

— Rien ne nous empêchera de le continuer, car nous parlions de vous, répondit la veuve, qui voulut

sortir d'embarras en brusquant l'explication.

— De moi ? reprit madame de Révol étonnée.

— Et des visites de mon fils à Kermor.

Lia rougit ; elle avait cru ses relations avec Sulpice ignorées de madame Desbarres, et elle se sentit contrariée d'être ainsi prévenue dans ses confidences. La veuve s'aperçut de son trouble :

— Madame ne me savait pas sans doute instruite de ces visites ? reprit-elle ironiquement.

— Il est vrai, balbutia Lia.

— Les choses en sont pourtant venues à tel point qu'il serait difficile de ne point les remarquer, fit observer madame Desbarres aigrement ; le manoir est maintenant le véritable domicile de mon fils, et madame lui permet à peine de rentrer ici pour dormir...

— Moi ? interrompit la jeune femme ; il y a erreur, madame, et vous avez été mal informée.

— Je n'ai point été mal informée, reprit la veuve ; hier encore, Sulpice n'est revenu qu'après le couvre-feu

— Se peut-il ?

— Et ce matin il est sorti au point du jour avec ses armes.

— Que dites-vous ? s'écria Lia saisie ; M. Sulpice est sorti avec des armes ?

— Sous prétexte de s'exercer au tir, comme d'habitude ; mais je saurai au juste ce qu'il en est, car il a rencontré M. Alexandre.

— Et il lui a parlé ?

— Dinorah les a vus s'éloigner ensemble.

— Ah ! madame, faites-le chercher, s'écria rapidement Lia, atteinte d'un pressentiment funeste ; sachez où ils sont ; envoyez chez M. Béfort.

— Pourquoi cela ? demanda la veuve effrayée par l'accent de madame de Révol ; que craignez-vous ? que se passe-t-il donc, madame ? mon fils courrait-il quelque danger ?

Avant que Lia eût pu répondre, un grand bruit se fit entendre à l'étage inférieur ; des pas précipités retentissaient sur l'escalier, le nom de Sulpice était prononcé par des voix étrangères au milieu desquelles celle de Dinorah éclatait en exclamations douloureuses. Madame de Révol, épouvantée, courut à la porte et se trouva en face du docteur Robert, qui parut sur le seuil la tête nue et les vêtements en désordre.

— Ah ! ils se sont battus ! s'écria-t-elle.

— Malgré moi, répliqua brusquement le docteur.

— Et mon fils ? demanda madame Desbarres.

— Le voici.

Les témoins venaient en effet d'entrer, soutenant dans leurs bras le jeune homme couvert de sang et évanoui.

A cette vue, les deux femmes poussèrent deux cris qui partirent en même temps et se confondirent dans une même expression de douleur ; mais Lia, foudroyée, chancela et fut obligée de se soutenir au mur, tandis que madame Desbarres, dont les nerfs étaient plus fermes, s'élançait vers Sulpice. Il y eut un moment d'inexprimable confusion. Dinorah avait aidé à placer le blessé sur un lit ; madame Desbarres s'y précipita avec des exclamations entrecoupées et des appels mêlés de sanglots.

— Au nom de Dieu ! du courage, dit Vallin en lui prenant la main et cherchant à l'arracher à cet affreux spectacle.

— Laissez-moi, s'écria la veuve exaltée ; je veux voir mon fils, je veux rester près de mon fils ! Si mon fils meurt, je mourrai avec lui.

— Il vivra, reprit le secrétaire, qui avait besoin de se le persuader à lui-même ; le docteur le sauvera.

— Je tacherai, dit Robert.

— Ah ! rendez-le-moi, mon cher monsieur Robert, reprit madame Desbarres avec cette expansion bruyante des douleurs vraies, mais vulgaires ; rendez-le-moi au au prix de tout ce que je possède ! Songez que c'est

mon unique enfant!... Et me l'avoir égorgé! Oh! je poursuivrai son assassin, docteur; oui, fallût-il tout vendre pour obtenir justice! Mais d'où est venue la querelle? Pourquoi ce duel?

— Hélas! pour moi! murmure une voix brisée.

Madame Desbarres leva les yeux et aperçut Lia qui, pâle comme une morte, la tête flottante et les mains jointes, s'était laissée glisser à genoux de l'autre côté du lit.

— Pour vous? répéta-t-elle; ah! j'aurais dû le deviner. Oui, c'est ainsi que tout devait finir; voilà où vous deviez le conduire!... Et vous osez rester là, devant celui que vous avez fait égorger?

— Oh! ne dites pas cela, madame! balbutia Lia éperdue; non, ce n'est pas moi; ce malheur, dont j'ai été la cause involontaire, j'aurais donné ma vie pour l'éviter!... Mais votre fils ne mourra pas, nos soins le sauveront. Je ne le quitterai plus, madame, je veillerai avec vous près de lui.

Madame Desbarres releva la tête.

— C'est à moi seule de soigner mon fils, dit-elle avec une hauteur haineuse et en étendant les mains sur le lit du blessé. Si, dans la force et la santé, vous avez pu me le disputer, mourant, il m'appartient tout entier.

— Silence! interrompit le docteur, le voilà qui se ranime.

Madame Desbarres se pencha vers Sulpice avec une exclamation de joie; mais, en rencontrant le visage éploré de madame de Révol près du sien, elle la regarda en face et s'écria :

— Je suis chez moi, madame!

Lia tressaillit; une rougeur rapide traversa sa pâleur, et elle fit un mouvement en arrière.

— Pardon, dit-elle; j'avais cru que l'approche du lit d'un mourant appartenait à tous ceux qui l'aimaient. Puisque je me suis trompée, je me retire; je laisse votre fils à vos soins. Ah! sauvez-le, madame, et je vous remercierai à genoux!

Les larmes l'empêchèrent de continuer; elle fit un pas vers le lit, regarda Sulpice, puis, pressant son mouchoir sur ses lèvres pour étouffer ses sanglots, elle s'élança égarée hors de la chambre.

Au moment d'atteindre l'escalier, elle sentit une main s'appuyer sur son bras; c'était Dinorah qui l'avait suivie. La paysanne la regarda et lui dit :

— Revenez ce soir; je vous donnerai de ses nouvelles, moi.

VIII.

Lorsque Lia revint, elle apprit que Sulpice était dans le transport de la fièvre, et que le médecin avait exprimé des craintes. Les jours suivants, son état ne fit que s'aggraver. Cependant la jeune femme ne pouvait perdre courage. En revenant chaque matin et chaque soir, son cœur battait d'espérance. Du plus loin qu'elle apercevait Dinorah, elle cherchait un sourire sur son mâle visage, mais Dinorah secouait la tête et murmurait toujours :

— Plus mal ! plus mal !

Madame de Revol, qui, afin de se rassurer elle-même, s'était dit que Dieu était trop juste pour laisser mourir Sulpice, et qui avait pour ainsi dire intéressé sa foi à cette guérison, commença à chanceler dans sa

croyance. Enfin, un jour qu'elle se rendait chez madame Desbarres, un tintement de clochette retentit tout à coup derrière elle. Un enfant, tenant un cierge allumé, parut au détour de la rue, suivi d'un prêtre qui portait le viatique des agonisants, et elle entendit les femmes agenouillées sur son passage répéter à demi-voix :

— C'est M. Sulpice Desbarres, qui va mourir !

Lia rebroussa chemin et arriva à Kermor, égarée de désespoir.

Aucun signe apparent ne lui avait jusqu'alors révélé le danger du jeune homme ; elle avait pu croire les craintes exagérées et résister à une conviction que tous ses désirs repoussaient ; mais maintenant le doute même était impossible : la cloche, le cierge allumé, le prêtre, tous les symboles lugubres avaient frappé son oreille ou ses yeux ; elle avait vu et écouté l'agonie de Sulpice !

Cette fatale lumière fut un coup de foudre qui brisa toutes les barrières dont elle avait fortifié son âme. Avec l'espérance périt le courage, et avec le courage toute garde d'elle-même. Tant qu'elle avait pu croire que Sulpice vivrait, son devoir avait été de ne jamais franchir pour lui les limites d'une amitié choisie, et de repousser les confidences de son propre cœur ; mais

les bénéfices de cette longue réserve furent subitement perdus; l'excès de sa douleur lui révéla l'excès de sa tendresse. Elle aimait Sulpice, non pas en frère, non pas en ami, mais de cette affection que rien n'imite ni ne remplace. Elle pouvait se faire un pareil aveu, maintenant qu'il s'agissait d'un mourant, car là où l'amour est sans danger, il doit être aussi sans crime. Que lui importait d'ailleurs d'être ou non condamnée ? L'expérience l'avait dégoûtée du devoir. A quoi lui avait en effet servi jusqu'alors le respect des lois imposées par Dieu et par lès hommes ? Les hommes l'avaient flétrie, et Dieu permettait la mort d'un innocent !

Plusieurs heures s'écoulèrent dans ces agitations convulsives. Cependant au fond du désespoir de Lia restait toujours ce fantôme des espérances perdues qui, sans être une joie, laisse une sorte d'incertitude à l'affliction. Elle voulut connaître toute l'étendue de son malheur et retourna chez madame Desbarres.

Dinorah vint lui ouvrir, les cheveux à demi-épars et le visage marbré de larmes.

— Eh bien ? demanda Lia d'un accent bref et éperdu.

— Le médecin attend une crise pour cette nuit, dit la paysanne.

— Je reviendrai cette nuit.

Elle tint parole. La crise avait, en effet, eu lieu, et, contre toute attente, elle avait été favorable. Le lendemain les symptômes les plus alarmants disparurent, et quelques jours après le blessé était hors de danger.

Madame de Révol faillit succomber à la joie de ce changement. Comme ces malades auxquels la fièvre donne une vigueur factice, la douleur l'avait soutenue jusqu'alors ; n'ayant plus à craindre, elle sentit ses forces l'abandonner.

De nouvelles angoisses commençaient d'ailleurs pour elle. Sortie du désespoir, elle retomba sous le joug de ses anciens devoirs. L'épreuve qu'elle venait de subir lui avait fait voir clair dans son propre cœur ; elle ne pouvait plus déguiser sous un faux nom le penchant qui l'attirait vers Sulpice ; en perdant son ignorance, elle avait perdu la possibilité de se tromper innocemment. Lors même qu'elle eût apaisé ses scrupules, que pouvait-elle attendre de cet amour ? Toute voie n'était-elle pas fermée au bonheur, toute espérance même refusée ? La fuite restait seule possible et honorable. Lia le comprit, et revint au projet de départ dont la blessure de Sulpice avait arrêté l'exécution. Elle écrivit en Vendée pour demander des rensei-

gnements, et fit ses préparatifs, mais lentement, comme quelqu'un qui a peur de sa propre résolution. Avant de quitter Kemperlé, elle voulait d'ailleurs que la guérison de Sulpice fût complète, et elle continuait à s'informer tous les jours des progrès de sa convalescence. Le jeune homme allait de mieux en mieux ; il avait recouvré le souvenir du passé, et s'était informé d'elle à Dinorah.

Un matin, celle-ci l'arrêta après lui avoir donné des nouvelles du malade, et ajouta à demi-voix :

— Il m'a encore parlé de vous !

— Lui ! interrompit Lia ; et que vous a-t-il dit ?

— Que vous couriez un grand danger.

— Comment ?

— Hier soir, madame Desbarres causait avec M. Vallin près du jeune maître qu'ils croyaient endormi, et ils ont dit que le duc savait maintenant où vous trouver.

— Dieu ! ils l'auront averti ! s'écria madame de Révol.

— Et qu'il viendrait vous chercher ici.

La jeune femme pâlit.

— Le duc ! répéta-t-elle, ah ! je ne l'attendrai pas. Je partirai, oui, dès demain ; il le faut.

— C'est ce que le jeune maître a dit, ajouta tristement Dinorah ; aussi a-t-il pleuré longtemps.

— Et je partirai sans le voir ! murmura madame de Révol, qui sentit à cette pensée des larmès monter à ses paupières.

Dinorah s'assura qu'on ne pouvait l'entendre.

— Non, dit-elle vivement, il vous attend.

— Sulpice ! s'écria Lia.

— Madame Desbarres est sortie, et j'ai promis de vous faire monter ; venez.

Madame de Révol, éperdue, se laissa conduire jusqu'à la chambre de la veuve, où le blessé avait été porté ; mais lorsqu'elle arriva vis-à-vis de l'alcôve, Dinorah, qui avait pris les devants pour soulever le rideau, se tourna vers elle en lui recommandant du doigt le silence : elle se pencha palpitante et aperçut le jeune homme endormi.

Un de ses bras pendait hors du lit, tandis que sa tête s'appuyait sur son autre main repliée, et que le long des rideaux glissait un rayon de soleil. A la vue de ce visage amaigri et demi-voilé par une longue chevelure, madame de Révol s'était arrêtéé immobile. Elle ne reconnaissait point Sulpice. Il fallut que son œil interogeât tous les traits

du malade pour en retrouver l'expression connue.

Cette espèce d'hésitation l'épouvanta elle même. Elle joignit les mains et s'agenouilla au chevet.

— Est-ce lui ? Est-ce bien lui ? murmura-t-elle atterée.

— Remerciez Dieu de le voir ainsi, répondit Dinorah ; il est vivant, et c'est assez ; avec le temps il reprendra sa force et sa beauté.

— Oui, mais moi je ne le verrai pas, dit madame de Révol gagnée par les larmes ; c'est un éternel adieu que je viens lui faire. Ah ! qu'il dorme, mon Dieu ! il se réveillera toujours assez tôt ; moi aussi j'espère bientôt dormir.

Elle appuya sa tête sur le bord du lit en pleurant, mais le bruit de ces pleurs parut arriver jusqu'à Sulpice à travers son sommeil ; il fit un mouvement.

— Prenez garde ! murmura Dinorah.

Madame de Révol essuya rapidement ses larmes. Desbarres ouvrit les yeux et l'aperçut.

L'éclair qui illumina ses traits leur rendit un instant toute leur expression d'autrefois, et ce fut seulement alors que Lia le reconnut complètement. Il s'était relevé avec un léger cri.

longtemps en se tenant les mains. Enfin, le jeune homme, épuisé par l'émotion, se laissa retomber en arrière et ferma les yeux. Dinorah, effrayée, le montra à Lia.

— Partez, madame, partez tout de suite, dit-elle à voix basse ; c'est trop de douleur pour lui.

— Oui, reprit l'étrangère, qui fit un effort suprême pour réunir tout ce qui lui restait de courage ; mais avant de nous séparer pour toujours, vos mains encore, Sulpice ! Encore une étreinte, encore un mot !

— Adieu ! bégaya le jeune homme presque évanoui.

Lia éplorée se pencha sur lui.

— Adieu donc ! reprit-elle avec exaltation, adieu cher confident de mes dernières chimères, dernier fantôme de ma jeunesse ; adieu ! Ah ! je voudrais que ce mot eût un pouvoir magique et qu'il appelât ici toutes les joies. Soyez heureux longtemps, Sulpice, et ne pensez jamais à moi, qui penserai toujours à vous.

Elle étendit ses deux mains vers le jeune homme sans mouvement, déposa un baiser sur ses cheveux, et s'élança hors de la chambre.

Le même jour, on apprit à Kemperlé que l'étrangère était partie sans faire connaître la route qu'elle avait prise.

IX.

Sulpice se rétablit ; mais la crise qu'il venait de subir avait brisé le ressort de cette faible nature. Après le départ de madame de Révol, son âme, ainsi qu'il l'avait dit, ne trouva plus d'air pour son vol, et retomba dans le vide. Madame de Révol avait à jamais emporté sa force et sa volonté. Les énergies capricieuses et fugitives qui l'avaient jusqu'alors plutôt agité que soutenu firent place à une soumission muette. Frappé d'une sorte de langueur craintive, il n'avait même plus l'initiative nécessaire pour former un désir. A le voir invoquer toujours la volonté des autres et s'y abandonner, on eût dit un de ces enfants qui ne savent plus marcher après une maladie, et qui appellent tous ceux qui passent pour se faire emporter dans

leurs bras. La veuve s'aperçut de ce changement; mais, loin de s'en affliger, elle le prit pour une amélioration. Sulpice avait compris lui-meme que *les Desbarres avaient la tête faible*, et il consentait à se laisser conduire. Elle se glorifia d'être enfin arrivée à son but.

Quant à Vallin, il profita également de cet abattement résigné du jeune homme pour tourner ses pensées vers *les purs et solides* plaisirs du ménage ; mais ses efforts furent longtemps inutiles. Sulpice l'écoutait en silence multiplier les descriptions de ce paradis terrestre du mariage sans songer à lui en demander la clé. Le vieux secretaire pensa enfin que le seul moyen de l'y faire entrer était de l'y conduire par la main. Henriette venait justement d'apprendre le départ de son cousin Alexandre avec une actrice de la troupe d'arrondissement qui desservait Kemper, et le dépit devait la disposer à l'obéissance. Afin de la rendre encore plus certaine, Vallin eut recours à la diplomatie. Il persuada à sa nièce que Sulpice était secrètement amoureux d'elle, tandis qu'il persuadait à Sulpice que sa nièce était secrètement amoureuse de lui; puis, fort de ces deux suppositions, il confia solennellement l'amour réciproque des jeunes gens à madame Desbarres, qui,

trouvant le choix convenable, s'attendrit, et déclara qu'elle ne s'opposerait jamais au bonheur de son fils.

Le mariage fut célébré un mois après, avec tout l'éclat désirable. Quelques-uns des invités furent frappés de la pâleur de Sulpice pendant la bénédiction nuptiale, et la firent remarquer à Vallin; mais celui-ci répondit que c'était l'effet d'un grand bonheur sur les organisations nerveuses.

Cependant, de retour à la maison, et tandis que les parents et les amis embrassaient successivement la mariée, selon l'usage, Sulpice aperçut tout à coup Dinorah, qui s'était glissée parmi la famille pour porter aussi à son jeune maître ses souhaits de bonheur. En se trouvant face à face, Desbarres et la paysanne tressaillirent; le même souvenir venait de traverser leur pensée. Cependant Dinorah fit un effort et dit :

— Que Dieu vous donne la joie, monsieur Sulpice!

Mais le jeune homme l'attira à lui, l'embrassa avec un attendrissement comprimé, et répondit tout bas :

— Elle est partie !

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Clermont (Oise). — Imp. A. Daix.





